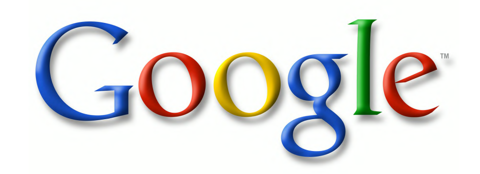


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

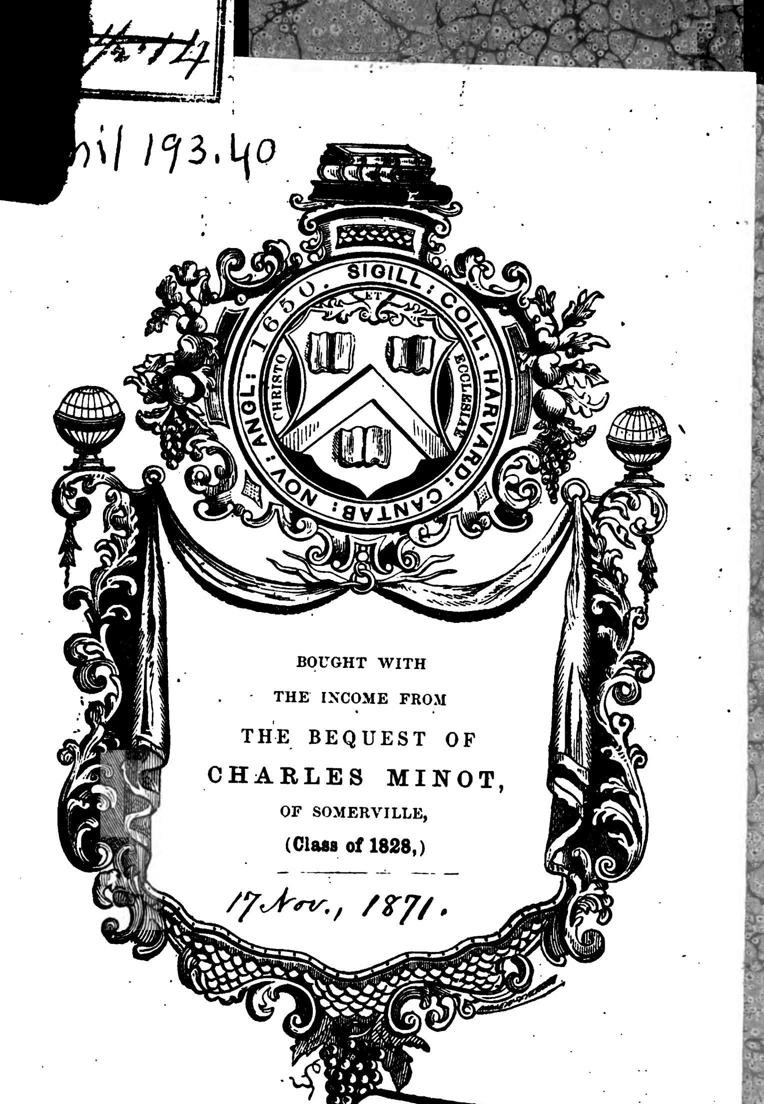
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


WIDENER
HN VD1Y X
Google

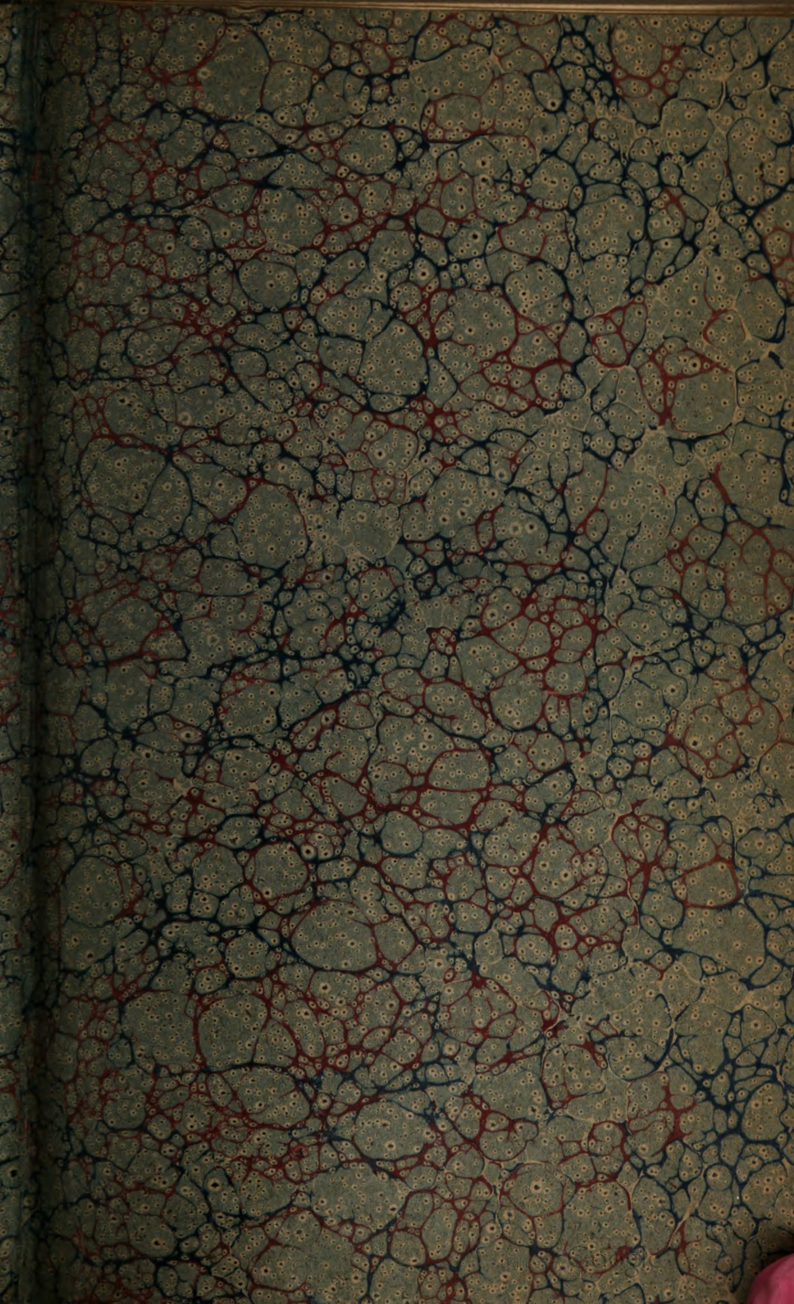
Phil 193.40




BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

17 Nov., 1871.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# ESSAI

D'UN

# ULTIMUM ORGANUM

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNERALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

# ESSAI

D'UN

# ULTIMUM ORGANUM

OU

## CONSTITUTION SCIENTIFIQUE DE LA MÉTHODE

PAR

Jules (Delarue)

J. DE STRADA

---

1re SÉRIE : BASES DE LA MÉTAPHYSIQUE

TOME PREMIER

> On ne peut rien espérer d'absolu de l'homme, et il faut toujours lui présenter l'absolu.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

2° De poser à la métaphysique une base inébranlable.

Ces deux questions sé tiennent, car l'esprit dans sa marche est toujours inséparable de l'absolu.

§ II. Dire que la métaphysique n'est plus, est-ce se mettre en demeure d'en prononcer une vaine oraison funèbre? Ils le font; les uns avec pleurs et génie, les autres avec rires et cynisme. Cette destruction est un pas. Si triste qu'il paraisse, il faut le constater. Notre temps fait voir par là que son sentiment, sinon sa science, est en avant des doctrines qui l'ont précédé. Mais il montre du même coup qu'il ne s'y peut soustraire. Ballotté du physicisme de Bacon à la foi comme dernier appui, il fait éclater le besoin d'une reconstruction. Critiquer n'est rien, si l'on n'édifie.

Dire que la métaphysique n'est plus, c'est donc se mettre en demeure d'en tenter l'édifice solide. Mot terrible, mais que la logique me force à prononcer; grande et effrayante situation de l'esprit.

Je n'y puis arriver sans méthode. Mais je vois que toute méthode existante (ainsi qu'il sera prouvé) détruit la métaphysique. Il faut donc reconstruire la méthode. A chaque pas les obstacles montent contre moi; et quels obstacles!

J'irai cependant. Je chercherai à mettre à la base de la connaissance cet équilibre qui donne droit d'être à la métaphysique comme aux sciences mathématiques et physiques. Voilà la première cause de ce livre.

Je creusai donc patiemment ce problème fondamental et non résolu de la méthode. Je vis que cette question était vaste comme la vie, que tout y tenait, le métaphysique, le physique, le matériel, le spirituel, le naturel, le surnaturel et leur lien. Poser la notion une et absolue de cette idée mère ne devait pas seulement conduire à la reconstruction logique de

Digitized by Google

la métaphysique, mais devait donner la base de tous les développements humains. Il fallait donc la prendre en soi. Voilà le livre.

§ III. Après avoir observé les temps, les hommes et les productions de leur esprit, j'ai cru que dans ces variétés infinies, le hasard, le caprice n'étaient pas la loi, mais qu'une cause mystérieuse, à laquelle il fallait arriver, engendrait tout ce courant.

Je suis remonté à ce principe : c'est la méthode. J'ai vu dès lors les cas particuliers y rentrer comme de soi, et le développement entier de l'homme, de ses travaux et de son histoire en être la suite. La méthode, c'est le drame de la vie et de l'histoire.

Je n'ai rien établi d'après des préjugés ou des croyances quelles qu'elles fussent, mais je tire tout de la nature de l'être et de la nature de l'esprit humain. L'unité de l'humanité, dans sa marche, se conçoit par la méthode, cause première des développements, malgré ces soubresauts d'une religion à l'autre, d'un état social à un contraire, d'un art, d'une science à leurs négations.

J'ose demander qu'on voie toute la chaîne de la pensée avant de juger ce travail, qui n'est point fait par parties, mais qui n'est qu'un raisonnement unique. On ne tient rien si l'on n'a le tout.

Pour être juste en un pareil sujet, il fallait faire abstraction des nationalités, des partis, des écoles, des croyances établies. Je l'ai fait. Chaque doctrine trouvera ici la cause première de son existence et de ses systèmes.

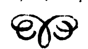
Ce livre est fait dans un triple esprit de critique, d'exposition et de polémique. Les parties critiques et polémiques sont réduites autant que possible aux nécessités de l'exposition.

Digitized by Google

Cependant, si dans la partie polémique on voit reparaître les mêmes questions sous des faces diverses, je ne crois pas devoir m'en excuser. L'oreille et l'esprit de l'homme doivent être battus à coup répétés, comme le fer, pour être ployés vers la nouveauté. Le retour de l'idée et du mot sont comme un coin qui s'enfonce. Le style littéraire vole sur la fleur des choses, le philosophique serre, presse, broie, et veut le suc exprimé.

Pour juger les méthodes successives du monde entier, les détruire ou assigner à chacune sa véritable valeur, profiter des découvertes en les hiérarchisant, il fallait avoir un criterium qui fût au-dessus d'elles toutes. Je l'ai cherché. Après de longues méditations, j'ai senti la lumière; l'unité de la connaissance m'a apparu, et je me suis reposé dans l'infaillibilité du criterium absolu.

Si cette œuvre peut trouver grâce devant les esprits élevés, je le devrai sans nul doute à la hauteur d'une matière que peu d'hommes ont abordée. Cependant je dois dire que la vue d'ensemble que j'y apporte m'a empêché de me décourager en face des écrits partiels qu'ont laissés les Génies dont nul ne ressent plus que moi l'admiration.



Digitized by Google

# PROOEMIUM.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

**C'est l'esprit qui fait l'histoire. Toute civilisation correspond à une notion de la Méthode. La Méthode est la vie de l'histoire.**

Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE I.

---

## I^re QUESTION.

### DE L'INFLUENCE DE LA MÉTHODE.

## CHAPITRE I.

Ce ne sont ni les religions, ni les philosophies, ni les races, ni les climats, ni les organisations sociales qui pèsent le plus profondément et comme cause première sur les civilisations et les développements divers de l'humanité; c'est la notion de la méthode.

Quelque audacieuse que puisse paraître cette pensée, il faut l'affirmer hautement contre les religions qui aspirent à la primauté, contre les philosophies qui la leur disputent, contre les historiens qui depuis Montesquieu soutiennent la puissance unique des climats, contre les physiologistes et les philologues qui mettent en avant la théorie des races, contre les politiques qui font tout dépendre de l'organisation des gouvernements et des milieux sociaux.

En effet l'esprit admet ou rejette, affirme ou nie, croit ou doute, se laisse conduire ou se révolte, subit ou se roidit, est certain ou hésitant par la pression d'un mobile secret ou dévoilé, connu ou inconnu, mais toujours dominateur. Ce mobile, c'est la méthode. Quand ce n'est pas la méthode théorie, c'est la méthode instinct.

La méthode ne s'invente pas, elle est, elle ne peut pas ne pas être dans la vie, dans la science, dans l'art. L'esprit peut

Digitized by Google

en prendre une possession scientifique, non la créer. Trouver l'homme sans méthode, à quelque âge que ce soit de l'humanité, ce serait le trouver sans la pensée et sans le mécanisme de sa pensée. C'est un fait primordial, spontané, nécessaire, parce que c'est l'esprit même vivant.

Aussi l'humanité ne connaît le doute sur les questions de méthode qu'aux époques où elle ne croit plus à elle-même ni à rien, dans ces heures de découragement qui sont les décadences parce qu'elles sont les grands épuisements méthodiques.

Hors de là, affirmation audacieuse, imprudente comme la vie. La méthode n'étant que le jeu même des facultés de l'esprit dans leur ordre normal et nécessaire, l'homme la sent vivante en soi. Elle pousse comme la force même de vie inhérente à la faculté. Arrêter l'action de cette méthode naturelle serait arrêter l'activité même de la faculté. Sans un parti pris sur cette notion primordiale ou sans un abandon absolu à son procédé instinctif, la vie s'arrête en tout. C'est une dure alternative que celle où se trouve l'esprit de n'avoir que le procédé spontané de ses facultés ou un parti pris sur la méthode, c'est-à-dire de n'avoir point de notion certaine et scientifique de sa marche; c'est à ce prix-là qu'il vit, jusqu'à ce que la notion se mette en accord complet avec le procédé naturel.

L'homme sent donc qu'il a raison de se fier à son instinct, et en même temps qu'il en a la nécessité.

---

## CHAPITRE II.

Mais si la méthode est toujours instinct, elle n'est pas toujours théorie. Dans ce passage de l'état naturel à l'état scientifique les plus sûres et les plus primitives notions de l'homme s'altèrent, se faussent et demeurent ténèbres durant de longs temps.

Digitized by Google

Il y en a qui ont été tellement effrayés de ces erreurs engendrées par les analyses incomplètes, qu'ils ont voulu maintenir l'humanité dans cet aperçu premier, qui la réduit au sentiment et qui est la foi. Mais l'esprit a une marche nécessaire, il poursuit malgré lui un but : la certitude. Voulût-il renoncer à cette recherche, voulût-on l'entraver, il faut qu'il aille. Le retenir dans le sentiment, soit par la foi, soit par les méthodes incomplètes, c'est le confiner dans l'instinct. L'instinct chez l'homme c'est la raison inconsciente. Or la raison ne peut rester à cet état, il est de sa nature d'aspirer à prendre conscience de soi, elle ne le peut que par la théorie. L'instinct c'est l'animal, la théorie c'est l'homme.

Au risque donc de tomber cent fois, d'épuiser des vies d'hommes et de siècles, il doit être tenté ce voyage courageux, tout à la fois libre et nécessaire de la théorie, c'est-à-dire de la science. Celui qui l'arrête ou l'entrave, par un moyen quel qu'il soit, s'oppose à la constitution de l'esprit et à son développement.

La nature de l'intelligence est de s'approprier les lois absolues, d'en vivre par la science, par l'art, par leurs applications dans la vie, par le bien et par sa mise en œuvre dans les lois morales et politiques. Il n'y peut arriver qu'au moyen de la certitude et de la méthode faite certaine. Il ne suffit pas que la méthode soit théorie, il faut qu'elle soit complète et absolue comme toute connaissance scientifique. C'est la condition de la vie noble de l'homme.

Jusqu'ici, malgré les efforts de quelques génies, cette notion est restée imparfaite et impuissante à solidifier le développement de l'esprit. C'est elle que nous voulons tenter de déterminer aujourd'hui. Par elle doit s'établir la sécurité de l'esprit en acte, le calme dans la production, par elle aussi la certitude dans la découverte et cette adéquation finale de l'esprit aux lois nécessaires, qui est la possession scientifique et l'application pratique de l'absolue vérité.

---

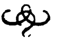
Digitized by Google

---

# CHAPITRE III.

En face de la méthode, tout est conséquence. C'est le germe premier, non de la vérité en soi, mais de la vérité faite humaine, et déterminant par là tout développement religieux, scientifique, artistique, politique, industriel, vital.

A voir la religion, la science, l'art, la vie politique et morale d'un peuple, on peut dire quelle est sa méthode et la reconstruire. Nous aurions perdu la logique d'Aristote que l'ensemble de la civilisation grecque nous prouverait clairement que l'observation fut le point de départ, le syllogisme, le moyen et tout ensemble le criterium de la certitude. A considérer l'œuvre de l'Angleterre dans ses élévations et dans ses bassesses, nous n'avons pas besoin de remonter à Bacon pour juger que l'observation est le point de départ, l'expérience le moyen et le criterium de ce peuple solide et pratique. Un fragment permettrait de reconstituer la méthode d'une époque éteinte. Toute œuvre porte en soi le sceau de son criterium, de son moyen, de son point de départ méthodiques.



Digitized by Google

# IIe QUESTION.

## QUE LES RELIGIONS ET LES PHILOSOPHIES NE SONT PAS LA CAUSE PREMIÈRE DES CIVILISATIONS, MAIS LA MÉTHODE.

## CHAPITRE I.

Nous n'avons pas à considérer si les religions ont un élément divin. Qu'il soit ou ne soit pas, elles présentent à l'esprit des affirmations qu'il accepte ou refuse, nie ou affirme. L'expérience des temps nous montre ce fait sans cesse renouvelé. Les religions sont sous le rapport qui nous occupe des philosophies qui se sont imposées ou fait accepter, qui se sont développées et appliquées dans des organisations sociales et politiques.

Or pourquoi l'esprit accepte-t-il? pourquoi nie-t-il ce qu'il a accepté? est-ce pur caprice? Non.

Toute fois que l'esprit adopte une affirmation comme vraie, c'est qu'il croit posséder le moyen certain d'en reconnaître la vérité. C'est donc parce que l'esprit se croit en possession d'un criterium qu'il juge, prononce, affirme ou nie. Il doute au contraire quand le criterium ne lui suffit pas. Quelque idée qui lui soit présentée, il la soumet à ce contrôle secret ou connu, instinctif ou scientifique. Les notions absolues ou prétendues absolues que les religions, les philosophies offrent à l'homme sont soumises à cette loi de l'intelligence. C'est donc par un instinct ou par une notion méthodique plus ou moins complète que l'humanité admet ou repousse les diverses lois religieuses.

---

Digitized by Google

---

## CHAPITRE II.

Ce n'est point qu'il faille dire que si les religions et les philosophies contiennent des vérités absolues même axiomatiques et indémontrées, ces affirmations soient dominées par la notion de la méthode. C'est l'acceptation de l'esprit qui y est soumise et par là tout fait humain qui en dérive.

D'où viennent d'ailleurs ces notions de l'absolu, ces aperçus qui, acceptés comme certains ou niés, sont la vie ou la mort des religions et des philosophies? Sont-ils le résultat d'une révélation naturelle et le fruit du génie; sont-ils au contraire l'effet d'une révélation positive et la lettre d'une parole divine? Cette question ne doit pas nous occuper. De quelque part qu'elles arrivent, ces affirmations sont acceptées ou refusées. Comment et par quelle loi? Comment ensuite acquièrent-elles, par l'acceptation, la puissance de s'incarner et de se développer dans les sociétés? Voilà le vrai point de vue auquel il faut se placer ici.

La méthode ne domine pas l'absolue vérité en ce sens qu'elle la produise, mais en cela que l'esprit n'arrive à l'une que par l'autre. L'absolu reste soi, mais comme c'est une loi de l'esprit de faire passer toute affirmation par sa notion méthodique pour l'apprécier, il en résulte que la vérité est admise ou rejetée en raison même de la méthode.

Si donc il y a dans les religions et les philosophies des vérités absolues, elles restent en soi indépendantes, mais elles sont soumises par l'acceptation et l'application qu'en fait l'esprit. Que l'homme soit dans la foi pure, c'est un instinct méthodique qui apprécie et qui, satisfait, se déclare convaincu. Qu'il soit dans la science c'est une notion méthodique plus ou moins parfaite qui préside à l'examen et qui détermine la certitude.

Digitized by Google

L'opération de l'esprit est la même pour arriver soit à la foi, soit à la certitude. Elle est toujours aussi complète, bien que l'inexactitude dans l'appréciation soit proportionnelle à la notion méthodique. Il n'y a de dissemblance que dans la précision des moyens employés.

Il n'y a foi que parce qu'il y a certitude de sentiment, c'est-à-dire évidence tenue pour certaine. L'affirmation de la certitude est dans la foi comme dans la science. La seule différence méthodique qu'il y ait entre elles, est que la foi n'appuie sa certitude que sur le sentiment; la science, au contraire, s'efforce de la baser dans des moyens et des opérations certaines et de contrôler le tout par un criterium certain.

Si donc la foi est une certitude de sentiment, si la science est une certitude sur preuves, comme toute certitude est soumise à la notion de la méthode, la foi rentre donc dans la méthode au même titre que la science. Par conséquent les religions comme les philosophies y sont également impliquées.

---

## CHAPITRE III.

Il faut distinguer d'autre part les vérités absolues que les religions et les philosophies peuvent contenir, et la méthode par laquelle elles les proposent ou imposent. Leurs affirmations peuvent être vraies, leurs méthodes fausses. Or, on ne fait pas accepter sans fin à l'esprit une méthode factice et arbitraire, il ne peut suivre que la sienne propre, puisque c'est la loi même d'action de ses facultés dans la connaissance. Toute méthode des religions et des philosophies tombe donc sous le coup de l'esprit : en sorte que, quoi qu'elles fassent, toutes leurs affirmations restent nécessairement subordonnées à la marche et à l'état de la pensée. S'il en était autrement, jamais l'homme ne les pourrait pénétrer et faire siennes; elles lui resteraient comme extérieures. Il n'y a assimilation des

Digitized by Google

principes nutritifs dans la digestion qu'en les soumettant à l'action des organes, de même il n'y a possession de la vérité qu'en la faisant passer par les facultés dont l'ordre et le jeu constituent la méthode.

Certes s'il y a une religion, une philosophie vraies, ce dont nous n'avons point à tenir compte ici, elles contiennent la raison d'être des choses. Mais, puisque l'esprit ne peut accepter ces affirmations, dans la foi que par un sentiment méthodique, dans la science que par un savoir méthodique, elles sont pratiquement subordonnées, bien qu'en principe elles soient au-dessus de toute affirmation et de toute négation. La méthode n'est pas de l'essence de l'absolu, elle est de l'essence de l'esprit. Vouloir enlever à l'homme l'examen des affirmations philosophiques et religieuses, ce serait arracher à l'intelligence ses facultés, leur marche, leur but qui est l'assimilation de la vérité absolue à la pensée ; ce serait anéantir l'esprit. A ce jeu on perd la foi comme la science, puisque la foi est déterminée par la méthode instinct, la science par la méthode notion.

D'après ce qui vient d'être dit, je suis donc en droit d'affirmer qu'autant l'absolu reste en soi supérieur à la méthode, autant les développements soit religieux, soit philosophiques, en sont comme la réalisation et l'épanouissement. Les religions, les philosophies et leurs méthodes vraies ou fausses rentrent dans le grand cercle méthodique auquel rien n'échappe, qui enserre tout.

---

## CHAPITRE IV.

Que si donc les religions et les philosophies sont d'un grand poids, et le plus grand après la haute notion dont nous voulons traiter, elles n'ont dans les développements humains qu'une valeur secondaire.

Digitized by Google

Les religions impriment leur marque aux civilisations de deux façons profondes, permanentes, universelles :

1° Par les solutions de tous les grands problèmes métaphysiques ;

2° En les donnant *à priori* et en interdisant les doctrines contraires.

Elles ont donc influence :

1° par leur affirmation :

2° par leur méthode.

Qu'est-ce, en effet, que ce parti pris vis-à-vis de la pensée, sinon une méthode impliquée ou développée ? Toute religion se donne pour la raison d'être des choses ; là est sa doctrine vraie ou fausse. Elle l'impose à l'intelligence humaine ; là est sa méthode, puisqu'elle s'affirme comme le criterium absolu de la connaissance.

Autre chose donc est l'affirmation des religions, autre chose leur méthode. On peut détruire l'une en laissant vivre l'autre, qui reste ensuite à discuter. Si l'affirmation est vraie, l'esprit, par sa méthode faite certaine, arrivera nécessairement à la reconnaître. A supposer donc une religion vraie, ou contenant certaines affirmations vraies, mais ayant une méthode erronée et dangereuse, on peut lui enlever sa méthode sans la détruire. Et loin de l'anéantir, on lui donnera par là l'activité de la vie, car l'esprit débarrassé d'une notion méthodique fausse pourra dès lors s'incorporer les affirmations certaines par la méthode certaine.

C'est donc la dernière fécondation humaine des religions de les faire passer par ce crible de la méthode absolue. Comme aussi c'est la dernière fécondation de l'esprit de s'emparer par elle des vérités religieuses et philosophiques. La pensée ne reconnaît pas d'intermédiaire humain entre elle et la vérité ; son contact est immédiat ou n'est pas.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE V.

Aussi longtemps que l'instinct méthodique de l'humanité reste en rapport avec l'affirmation et la méthode d'une religion, elle est acceptée. Ses conséquences sociales, morales, politiques, scientifiques, artistiques s'irradient autour d'elle. Qu'au contraire l'homme découvre que la notion méthodique impliquée ou promulguée est insuffisante à pénétrer la nature des choses, il nie. Il nie encore quand il constate que l'affirmation de sa foi dénature l'essence même de la vérité.

L'influence des religions peut donc cesser par deux causes : 1° parce que l'esprit repousse leur méthode, et dans sa colère prend parti contre leur affirmation elle-même; 2° parce que l'affirmation est constatée mensongère.

Ainsi, de même que nous avons vu la notion méthodique entraîner l'acceptation, nous la voyons ici causer la négation.

Si les religions semblent tendre à s'effacer aujourd'hui, il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des causes profondément sages au fond de cet entraînement si désastreux à d'autres titres. L'esprit humain n'est pas si léger qu'il le paraît, il n'admet les conséquences qui lui sont douloureuses et dangereuses que lorsqu'il a des motifs graves et sacrés. Or il y a, pour ne parler que de notre sujet, une cause juste à cet état de choses; que les religions y prennent attention : leur notion méthodique est impossible.

S'il n'y a pas, je ne dis point réformation, mais négation de la méthode des religions, pas une ne survivra. Si l'on veut que la méthode des religions leur soit d'essence et de nécessité, rien ne les sauvera, parce que toutes ces notions fausses sont l'impossible séparation de l'esprit et de la vérité.

Mais si, au contraire, la méthode des religions peut se séparer de leur affirmation; si elle n'est qu'un développement

Digitized by Google

humain, si la seule affirmation leur est d'essence; on peut prévoir que les doctrines vraies se certifieront et assureront par là une vie religieuse nouvelle et plus haute. La notion méthodique certaine s'emparant des affirmations vraies, la religion vraie, quelle qu'elle soit d'ailleurs, et ajoutons : s'il en est, se trouve solide et fixée à jamais comme la méthode elle-même.

---

## CHAPITRE VI.

Cette nécessité où est l'esprit de tout faire passer par la méthode a toujours attaché celle-ci aux religions. Affirmations *à priori*, même en les supposant vraies, elles nécessitent la négation de l'*à posteriori* dans tous les points fondamentaux qu'elles érigent par là en dogmes indiscutables. L'esprit s'aperçoit tôt ou tard que sa méthode propre, qui résulte de l'ordre même de ses facultés en acte, lui est enlevée, que par là la vie de ses facultés est tronquée, la connaissance dénaturée.

Aussi la science, partout et justement, a tendu à s'affranchir des religions vraies ou fausses. C'est un invincible instinct de l'esprit, c'est l'action même de sa nature, qui est de ne pouvoir connaître que par sa méthode propre. L'*à priori* n'est pas cette méthode. Il la lui faut entière, il s'en inquiète, la cherche, et il ne se reposera que lorsqu'elle sera scientifique, c'est-à-dire certaine et absolue.

C'est par ces raisons que la philosophie grecque s'était affranchie du panthéisme polythéiste. Aucun vrai métaphysicien n'a été panthéiste[1]. De nos jours la science moderne se

1. Cette assertion demanderait de longs développements; elle ne peut être ici fortifiée que de quelques citations.

Qu'est-ce que le premier fécondateur des eaux de Thalès, e premier moteur d'Aristote, l'intelligence de Platon, sinon la négation du principe panthéistique ou anthropomorphiste ? Je ne crains pas de m'avancer en



Digitized by Google

déclare libre du christianisme, même lorsqu'elle arrive à des résultats analogues. Elle a raison.

Que les religions séparent donc la notion méthodique de leur affirmation. C'est à ce prix qu'elles pourront conserver et faire examiner les vérités qu'elles peuvent contenir.

La méthode est la liberté de l'esprit. L'esprit n'est pas libre de ne pas être libre. Son indépendance lui est fatale. Grande

disant qu'il n'y a qu'un vrai système panthéistique, c'est celui qui résulte de la théorie de la substanee de Spinoza. L'antiquité est déiste.

Dieu, dit Platon (il y a ici θεός, ce qui, selon qu'il l'écrivait à Denys, est la marque de sa doctrine intime), Dieu contenant le principe, la fin et le milieu des choses.... est la mesure souveraine du tout. (*De leg.* lib. IV.)

Aristote dit : « Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à soi-même et qui ne périsse s'il est abandonné de Dieu (θεοῦ). C'est ce qui a fait dire aux anciens que tout était plein de dieux (θεῶν), qu'ils entrent en nous par les yeux, par les oreilles, les sens, paroles qui conviennent à la puissance active de Dieu, plus qu'à sa nature. Dieu (θεός) est réellement le père (σωτήρ), le générateur (γηνήτωρ) de tous les êtres du monde. Il ne l'est pas par effort comme l'artisan, il l'est par sa puissance. Assis au plus haut du monde, au sommet de l'univers, il se nomme le Très-Haut. » (Arist. *De mundo*, cap. IV.)

Thalès avait dit : « Le plus ancien des êtres est Dieu, car il n'est point né. Πρεσβύτατον τῶν οντῶν θεὸς.... ἀγήνητον γάρ. » (Diog. Laert. in Thalet.) Et encore : « Une force divine (δύναμιν θεῖαν) pénétrait l'eau élémentaire et la mouvait. »

Cicéron disait : « Illum vero et Jovem et dominatorem rerum et omnia nutu regentem est idem Ennius.

. . . . . Patrem divumque hominumque et præsentem ac præpotentem deum. Quod qui dubitet, haud sane intelligo cur non idem sol sit, dubitare possit. (*De natura deorum*, lib. II, c. XI.)

Toutes les fois que le panthéisme se fait philosophie et aborde sans hésiter l'idée de cause, il se transforme en déisme. Les religions panthéistiques n'ont subsisté que par l'impuissance à remonter à cette notion. Le système de Spinoza n'est panthéiste qu'autant qu'il considère la substance comme la notion primordiale, et qu'il laisse systématiquement l'idée de cause comme impliquée, non comme expliquée. Dès que les continuateurs de Spinoza veulent rendre compte de la cause, Hegel, par exemple, ils arrivent à une genèse qui infirme la théorie panthéistique. C'est par des raisons analogues que le déisme coexiste avec le panthéisme et l'anthropomorphisme formulés dans l'antiquité égyptienne, grecque et romaine. Quoi qu'il en soit, la science ne peut suivre dans ces contradictions que la trace d'une unité primitive.

Les Égyptiens, au dire de Strabon (lib. XVII), reconnaissaient un Dieu

Digitized by Google

et sublime nécessité! Il a beau se lier dans la foi, il a beau s'abandonner et se déserter lui-même, il est libre. C'est son instinct méthodique qui lui a fait adopter sa foi. D'autre part l'esprit se croit plus indépendant dans la science, il ne l'est pas. Fatalement libre, il exerce des deux côtés les mêmes facultés comme nous le verrons. Sa méthode lui fait sa foi, lui fait sa science, selon qu'elle est instinct ou notion.

éternel, cause souveraine et unique qu'ils appelaient ***Kneph*** selon Plutarque (*de Isid. et Osirid. Op.* tom. II); qu'ils honoraient à Memphis sous le nom de ***Phtas,*** ordonnateur, ou encore ***Amoun,*** esprit créateur.

Aristote raconte (*De generat.* lib. I) qu'Anaxagore soutenait que les corps célestes n'étaient pas des dieux, mais étaient gouvernés par l'*Intelligence.*

Dieu (θεός), dit Solon, roi et maître des choses et des immortels, surpasse tout en puissance.

Timée de Locres parle ainsi : « Il y a deux causes des êtres, l'intelligence, cause de ce qui naît selon le verbe; la fatalité, cause de ce qui naît selon la force. »

On trouve bien un dualisme de principe ici, comme dans les théologies indiennes, mais non pas un panthéisme. Le dualisme est un déisme encore.

Pour Pythagore, *Zeus* marquait l'être qui a donné la vie à tout.

On pourrait multiplier les citations. Platon au *Timée* dit : « ὁ παντῶν ἀγημων θεός. » Il l'appelle : τὸ ὄν, celui qui est.

Aristote (*De mundo*, cap. VII) : « On le nomme Ζεύς, Διός, pour marquer que nous sommes par lui, χρονός pour montrer qu'il est sans terme d'une éternité à une autre éternité. » Dans la métaphysique il le proclame parfait, intelligent par nature, temps sans fin, force sans fin.

Et Cicéron, ce résumé des croyances antiques : « Nec Deus intelligi potest, nisi mens soluta et libera.... omnia movens ipsaque prædita motu sempiterno. »

De ces passages et de tant d'autres, l'inexistence philosophique du panthéisme doit être déduite. L'homme ne peut pas rester dans cette doctrine aussitôt qu'il se place résolûment en face de l'idée de cause. Il aime mieux tomber dans cet autre excès qui est le déisme, notion isolante de l'homme et de Dieu, mais qui au moins le satisfait sur ce principe de la causalité.



Digitized by Google

---

# III^e QUESTION.

### QUE LES CLIMATS ET LES RACES NE SONT PAS LA CAUSE PREMIÈRE DES CIVILISATIONS, MAIS LA MÉTHODE.

## CHAPITRE I.

Je veux que les climats et les races impriment un tour propre aux civilisations, mais ce n'est là qu'un cachet, un revêtement, une forme. L'homme est un, quelles que soient sa latitude et sa nationalité. Tout ce qu'on peut admettre c'est une différence du plus au moins causée par l'excitation ou la langueur dans lesquelles l'atmosphère ou le sang transmis peuvent placer l'humanité.

En effet tout groupe d'hommes, tout ensemble social, à quelque degré de développement qu'on les étudie, présentent les mêmes individualités caractérielles et de tempérament, des qualités intellectuelles et morales analogues. Dire qu'il y a des tempéraments dominateurs dans chaque race, dans chaque climat, n'est pas prouver qu'ils ont assez d'influence pour balancer jusqu'à les détruire les lois essentielles et générales de l'humanité. Cette puissance excessive attribuée aux tempéraments et aux climats me paraît une conséquence de la faute si commune de notre temps qui consiste à déclasser le particulier aux dépens du général.

L'essence de l'esprit étant une, les lois absolues étant unes, sont la domination éternelle de tous les accidents de l'espèce humaine, qu'elle ait à se garantir des torpeurs du pôle ou de l'équateur, qu'elle soit sollicitée par le balancement heureux des facultés où la nature tempérée la maintient.

Si le sang reçu et transmis avait une influence si prépon-

Digitized by Google

dérante, pourquoi les mêmes races s'abaisseraient-elles, s'élèveraient-elles suivant les idées qui les mènent? Et si les idées ont cette force vivifiante ou délétère, laquelle n'attribuera-t-on pas à cette inspiratrice et directrice de toutes les autres, la méthode, qui est l'esprit même pensant?

---

## CHAPITRE II.

En vain parlerait-on des aptitudes particulières. Les mêmes se retrouvent partout. Les hommes varient d'homme à homme plus que de peuple à peuple. Les tendances dans les mêmes familles, dans les mêmes races se modifient suivant le souffle.

Que sont le plus souvent les descendants des grands hommes? Quelle ressemblance y a-t-il entre le père ardent de parvenir, et le fils satisfait? Qu'est-ce que ces instincts de race qui s'effacent d'une génération à l'autre?

Qu'est-ce par exemple que cet instinct sémitique qui fait le sémite juif monothéiste, et le sémite africain polythéiste? le Juif de Jérusalem monothéiste, et le Juif samaritain idolâtre? S'il y avait instinct de race, pourquoi le veau d'or, les avertissements sans cesse renouvelés, pourquoi l'entraînement continuel à l'idolâtrie? Avec l'instinct de race le peuple juif eût été monothéiste en bloc et invariablement. Mais on ne se rend pas compte de ce peuple si concentré, si séparé, si dénué de flexibilité. Un mot l'explique: Le Juif fut (révolté ou courbé) ce que le fit la roideur de son criterium, la lettre de la loi. Après la force, la lettre est de tous les contrôles de la connaissance le plus étroit et le plus implacable[1].

1. Il y a des auteurs (et presque tous les écrivains catholiques donnent dans ce travers peu scientifique) qui, aveuglés par la hauteur de l'idée juive, veulent que ce peuple eût toutes les puissances du génie grec. Non, la méthode diverse enfanta des développements divers. Autant le criterium juif devait absorber, autant le grec devait épanouir.

Digitized by Google

La Macédoine de Persée était-elle celle d'Alexandre? La Grèce de Thémistocle, de Périclès, de Phidias était-elle ce peuple qui se traînait sous le joug de Rome? La Rome de Cincinnatus, de Scipion et de Caton était donc la nation de débauchés et d'esclaves de Tibère et de Messaline? L'Asie de Cyrus et de Mahomet celle des sultans abâtardis?

---

## CHAPITRE III.

Qu'est-ce que ces instincts de race qui développent dans tous les peuples les qualités les plus opposées, qui font l'un hardi et homme de guerre, l'autre timide et efféminé, celui-ci poésie, celui-là vulgarité, un autre profonde pensée, et ces masses inertie d'esprit. Comment les mêmes facultés et les plus variées s'épanouissent-elles sous tous les climats, dans toutes les races?

Pourquoi suivant les temps les mêmes peuples changent-ils de qualités? Pourquoi les arabes guerriers des premiers califes, les arabes commerçants de leurs successeurs? Pourquoi les Italiens marchands, artistes, et les italiens qui ne le sont plus? Pourquoi cet instinct de commerce par exemple passant des arabes à l'Italie, de l'Italie au Portugal, du Portugal à la Hollande, de la Hollande à l'Angleterre, quelques fussent d'ailleurs les antécédents de ces peuples? Pourquoi ce même instinct s'emparant de toutes les nations modernes qui n'ont plus le génie guerrier des temps précédents[1] ?

Certes Job, Moïse, Samuel, Élie, Jérémie, Isaïe, David, Salomon, furent de grands hommes, mais tous furent comme la répétition l'un de l'autre Ils ne se copiaient pas, mais ils s'inspiraient d'une idée unique soumise à un criterium étroit. Chacun a son originalité, mais le souffle est un, haut, puissant, sublime, mais le même. Job chante avec ses larmes la même idée que Salomon avec ses joies; Moïse la dogmatise, David la fait poésie. Ils sont absorbés en elle et y disparaissent.

1. Quand les Portugais tournèrent le pointe de l'Afrique, ils changèrent tous les instincts de l'Europe, l'Italie fut tuée. Elle est encore

Digitized by Google

Les circonstances dans lesquelles se trouvent les peuples et les hommes développent en eux des méthodes pour arriver au but qu'ils sont à même d'atteindre. Constantinople est deux fois illustre et deux fois abaissée. Ce long engourdissement de l'Égypte trois fois active par la pensée, aura-t-il un réveil? Certes l'Esquimau plaide en faveur de l'influence des climats, le nègre pour la théorie des races, mais faites pénétrer les lois absolues parmi ces hommes au moyen de la science, de l'art, de l'industrie, de l'idée morale et religieuse, et vous les aurez transformés.

Pourquoi toutes les différences des races, des climats se fondent-elles sous nos yeux dans une unité que beaucoup déplorent, et dont il faut se louer? C'est que par l'unité de la méthode et des lois absolues de la science l'homme retrouve l'unité de son organisation.

Tantôt les changements sont lents, tantôt ils sont prompts, rapides, entraînant comme les torrents d'idées qui se succèdent dans la pensée.

Tel peuple a été ardent pour les hautes spéculations, quand, soutenu par l'espoir d'une méthode récemment essayée, il entrevoyait des horizons nouveaux dans le vrai, qui s'est fait négateur de toute idée métaphysique quand le découragement, causé par la stérilité des tentatives, lui a caché le progrès sous le décombre. C'est la France vivace de Descartes, de Malebranche, et la France exténuée de nos jours. C'est l'Allemagne confiante de Kant, de Fichte, de Hegel, et l'Allemagne vertigineuse d'athéisme et de politique. Que sont devenus ceux-là qui élevaient les nations par les arts? L'Italie, la Belgique, la Hollande et l'Espagne, viennent aujourd'hui en France chercher leurs inspirations.

sous ce coup dont elle tente énergiquement de se relever. Quand Wagorn monopolisa le service postal de l'Inde, il doubla l'entraînement commercial de sa patrie. On peut dire que Lesseps, par le percement de l'isthme de Suez, prépare non-seulement la plus grande révolution commerciale qui se soit accomplie depuis le quinzième siècle, mais encore une modification profonde de l'esprit des diverses nations.

Digitized by Google

---

## CHAPITRE IV.

Où il n'y a pas immuabilité, il n'y a pas instinct de race, pas influence de climats. Si le ciel de Grèce, d'Afrique, d'Angleterre, d'Italie ne communique pas toujours et à tous les habitants les mêmes inclinations, ce n'est pas lui qui est la cause des développements humains, sans que pour cela on lui doive nier une certaine influence. Il en est de même des races, si les fils ne sont pas fatalement comme les pères. Ce qui bouleverse, change et produit ces incessantes variations des peuples, ce sont ces vents, ces ouragans, ces tempêtes d'idées que les méthodes diverses agitent et modifient incessamment.

Ce n'est pas tant la race que l'idée méthodique qui donne à l'Angleterre ce développement original, personnel et sûr. Qu'était ce grand peuple avant que l'expérience se fût incarnée en lui? une barbarie, une guerre civile, puérile et horrible. Le développement est nécessairement original quand il se base sur l'observation qui est toujours une nouveauté; il est nécessairement sûr quand il se fait par suite d'expérience. C'est la méthode expérimentale, uniquement adoptée et uniquement appliquée, qui donne à cette nation cette attache aux choses tangibles, aux dépens des idées hautes, cette tenue de vie et de politique en la mettant à l'abri des entraînements de l'évidence personnelle.

Si les races avaient tout le poids que l'on prétend, pourquoi l'Allemand et l'Anglais issus d'une même souche montreraient-ils des développements et des aptitudes si diverses? Est-ce parce que l'élément français est venu s'imposer à l'Angleterre et l'a profondément modifiée? Le Français comme l'Allemand doivent envier à ce peuple des qualités qu'il tient de sa méthode.

Si l'Anglais est tout pratique, si sa philosophie a perdu ce

Digitized by Google

haut caractère qui semble le propre du génie allemand et de la France par sursauts [1], est-ce qu'il manque d'élévation ou d'imagination? Newton, Schakespeare, Milton répondent. L'Anglais pousse l'imagination jusqu'à la demi-folie. Manque-t-il donc d'idéalité? Il en a la contention et l'obsession. L'Angleterre restera comme la réalisation philosophique, politique, vitale de l'expérience érigée en méthode. Elle en a les forces et les impuissances. Bacon a plus fait pour sa patrie que tous ses grands hommes unis.

---

## CHAPITRE V.

Par les instincts de race on arriverait à détruire la raison. S'ils sont assez puissants pour créer la notion du monothéisme par exemple, ils le seraient pour engendrer des hommes fatals. L'instinct resterait instinct, et c'est précisément le contraire qui se passe dans l'humanité. Aussitôt qu'une loi absolue est découverte et scientifiquement établie,

1. Du grand mouvement spéculatif d'Abailard au douzième siècle, il faut toucher au temps de Descartes pour voir la métaphysique en essor. Est-ce la faute du génie français? L'Allemagne, après le grand effort qu'elle vient de faire, ne se repose-t-elle pas? Est-ce la nature même de l'étude métaphysique qui appelle ces élans et ces silences? Quand elle a posé les principes, les nations l'abandonnent-elles pour appliquer dans les choses les progrès qui résultent du mouvement intellectuel? N'est-ce pas aussi parce que la méthode, n'étant pas certaine, laisse à la haute spéculation un caractère conjectural? La métaphysique, tout à la fois indispensable à l'esprit et peu solide, attire donc et lasse les hommes. Après chaque élan ils l'abandonnent découragés pour se jeter aux choses sociales et tangibles, quitte à y revenir quand l'épuisement des idées devenu trop grand, met l'humanité en danger. Il est donc permis de penser que le va et vient de cette science errante dans l'humanité comme sans pouvoir s'y fixer, cesserait, et qu'elle serait à la façon des autres une connaissance toujours présente avec une méthode qui assurerait sa base et sa solidité.

Digitized by Google

nous voyons toutes les races s'y soumettre sans hésiter, oublier leurs instincts et se fondre dans l'unité de la loi. Instinct, mot vague. Qu'est-ce que l'instinct chez l'homme? c'est la raison spontanée servie par une méthode native. Or, comme le propre de la raison est d'être par des lois, des idées générales et nécessaires, il en résulte que la diversité des hommes par l'instinct, n'est qu'une immense unité dans la loi absolue du vrai.

Certes, les climats ont une profonde influence sur les hommes quand ils sont abandonnés par l'idée et comme livrés en pâture aux influences extérieures et matérielles. Mais un pôle intellectuel ou moral qui les fixe, leur fait comme à l'aimant refuser de subir toute autre action. Les influences secondaires s'annihilent devant les fortes convictions que donnent, soit les hauts sentiments, soit les grandes certitudes. Les sentiments sont des fois, les certitudes des sciences. Méthodes instinctives, méthodes démontrées, elles portent l'homme. Il est par là au-dessus de la chaleur et du froid, de l'humide ou du sec, du bilieux ou du lympathique, du nerveux ou du sanguin, au-dessus de la vie et de la mort. C'est là ce qui le monte par de là lui-même en lui donnant, le toujours nouveau, le jamais mort, le toujours renaissant espoir du bien, du vrai et du beau absolus.

Quand la Grèce et l'Italie étaient animées des puissants instincts méthodiques que nous définirons tout à l'heure, elles ont vaincu toutes les influences extérieures que l'on accuse aujourd'hui de peser sur elles. Mettez une loi absolue, une foi, une science dans l'âme d'un peuple, il vaincra tout et il se vaincra lui-même. Il anéantira l'action du climat par ses inventions et sa volonté, il se créera un tempérament nouveau par l'hygiène, il se fera un gouvernement calqué sur sa foi, sa science. Il dispersera et subjuguera toutes les tyrannies de la nature et des hommes. Rien n'est obstacle, ni péril, à l'homme armé d'une loi absolue.

L'absolu est le but, la méthode est le moyen. Si le moyen n'est pas senti ou connu comme certain, l'homme abandonne le but. La méthode contracte par là une force de levier qu'elle partage avec l'absolu lui-même. Tout dort, tout s'éveille avec ou

Digitized by Google

sans but, avec ou sans méthode. Le catholicisme laissa le monde sans but quand il voulut le confiner dans une méthode *à priori* qui était épuisée. Aussi le monde devait-il fatalement sortir de la méthode catholique pour retrouver un but et une vitalité. La méthode de Descartes épuisée aujourd'hui, ne laisse plus qu'un but à la société moderne, celui que peut atteindre *l'expérience* nécessairement résistante à tout. Le but est devenu fatal par la méthode : les choses de la matière. Qu'on donne à l'homme une méthode absolue et parfaite, et il poursuivra par elle le but de l'absolu et du parfait. Le but se proportionne au moyen de l'atteindre; ils se rapetissent et s'agrandissent ensemble. Vous qui voulez porter l'homme à l'absolu, vous n'avez qu'un moyen, donnez-lui la méthode absolue. Et cela s'adresse à tous, aux religieux qui veulent placer l'homme en Dieu, aux savants qui veulent lui assurer les lois absolues du vrai, aux artistes qui veulent l'élever par les lois absolues du beau, aux industriels qui font pénétrer les lois absolues de la science dans la vie, aux politiques qui veulent appliquer la loi absolue de justice.

Pourquoi la Grèce et l'Italie ont elles été la civilisation et la pensée? Pourquoi se sont elles affaissées sous ces climats qu'elles domptaient?

La Grèce avait perdu l'essor de son intelligence et sa virilité dans la sophistique née de l'impuissance de sa méthode. N'étant plus soulevée par cet amour des lois absolues qu'elle avait tant maniées jusqu'à les discréditer, elle ne croyait plus ni en elles ni en soi. La conquête et la tyrannie, toujours épiant les découragements des peuples, n'avaient plus qu'à la saisir toute épuisée de beauté.

L'Italie ayant jusqu'au bout, pressé, tordu ce criterium de la foi qui lui avait soufflé tant d'enthousiasmes, n'avait plus qu'à se reposer de ses grandes inspirations, et à se laisser glisser sous cette même foi devenue tyrannie après avoir été liberté, frein, après avoir été essor. Et cette foi devait être esclavage le jour où, l'esprit ayant comblé d'œuvres tout l'*à priori*, voudrait enfin soumettre la connaissance à l'*à posteriori*.

Non-seulement la notion de la méthode donne à l'homme des impulsions, des idées, mais elle le porte vers telles ou

Digitized by Google

telles idées ; plus encore, vers une manière propre de concevoir et de réaliser les mêmes idées. C'est ainsi qu'on voit l'idéal des civilisations se modifier avec les notions méthodiques, les réalisations artistiques et politiques en prendre des caractères très-divers. Cette assertion nous paraîtra plus claire au livre *de la génération de l'histoire par la méthode* que celui-ci prépare et complète.

---

## CHAPITRE VI.

Je sais que l'on peut dire que la notion de la méthode tient à la race. Non, la méthode est de toutes les races, elle est l'esprit humain lui-même prenant conscience de soi et de son ordre de procession suivant les temps et les situations. La méthode est un fait primitif qui résulte de l'opération spontanée des facultés. La notion seule que l'esprit en a n'est pas naturelle, elle se conquiert par le génie. Les situations combinées avec l'organisation même de l'esprit sont l'éveil des penseurs. Ainsi la méthode primitive naît d'une spontanéité aveugle; la grecque de l'état engendré par les excès de la méthode théocratique et tyrannique des premiers temps; la chrétienne des défaillances de la méthode grecque et de l'état social qui en avait été la suite; l'expérimentale de l'abus de la méthode théocratique et syllogistique, c'est-à-dire des impuissances combinées des notions grecque et chrétienne. La méthode cartésienne s'élance de l'insuffisance de l'invention de Bacon. La notion absolue de la méthode doit surgir des excès imprudents de l'évidence, des abaissements de l'expérience et des tyrannies de la foi. Qui redresse dans tout ce long parcours des siècles ? La méthode innée et fatale qui se représente sans cesse à l'observation de l'homme. Il n'y aura repos que par l'accord de la méthode innée avec sa notion scientifique.

Digitized by Google

# IVe QUESTION.

## QUE LES ORGANISATIONS SOCIALES NE SONT PAS LA CAUSE PREMIÈRE DES CIVILISATIONS, MAIS LA MÉTHODE.

## CHAPITRE I.

On a voulu faire tout dépendre en l'homme des milieux dans lesquels il vit, des gouvernements qu'il subit, des objets et des pensées qui l'entourent[1].

Comme principe, l'homme ne dépend que de l'absolu. Il faut l'affirmer sans nier les autres influences; c'est une affaire d'hiérarchie. Ainsi les peuples sont libres tant qu'ils sont attachés à la vertu, c'est l'histoire des républiques grecque, romaine, suisse, etc. C'est que la vertu est la loi absolue de justice s'incarnant dans chaque citoyen, et par là établissant l'ordre et la liberté.

Comment la société chrétienne des cinq premiers siècles est-elle arrivée à vaincre la société civile romaine si puissamment organisée? Toutes les institutions propres au gouvernement et au développement des intelligences étaient ordonnées et fonctionnaient, quand la société religieuse n'avait aucun moyen spécial d'enseignement. Les idées, les convictions qui en naissaient, étaient toute sa force.

1. Le dernier siècle par Montesquieu, Voltaire, les économistes, les publicistes, se montre sous cette préoccupation dominante, qui est encore très-ordinaire de nos jours. C'est une dernière erreur.

Certes, l'état moral et l'état social ont l'un sur l'autre des influences réciproques, il faudrait se garder de les nier. Partout où l'on considère l'homme, on trouve ce cercle que nous constatons plus loin dans la connaissance. Mais on matérialise l'humanité, en faisant dépendre l'état moral uniquement de l'état social. Cette théorie est l'application à l'histoire de la doctrine philosophique de la sensation, cause première des idées.

Digitized by Google

Comment expliquer ces prodigieux développements du génie dès la naissance du monde et avant l'histoire? N'est-ce pas parce que l'esprit est assez fort pour oublier son milieu et se placer en face de l'absolu? N'est-ce pas parce qu'il reçoit une vérité immuable que tous les développements postérieurs ne dépasseront pas? Tout progrès, toute invention se produit par cette supériorité de l'esprit à son milieu. Le génie a cela que si ce qui l'entoure lui est occasion, il ne lui est pas cause. Il plonge dans l'absolu droit et sans biais, et c'est ainsi que son œuvre est vraie partout et à tout âge.

Tous les quatre ou cinq siècles un homme pense : c'est le méthodiste ; un homme sent : c'est le poëte ou l'artiste ; un homme organise : c'est le politique. Le reste en vit et fait le détail.

Si le milieu pesait autant qu'on le veut dire, il n'y aurait que des œuvres relativement vraies, non absolument. Job, David, Homère, Phidias, Michel-Ange, Schakespeare, Corneille, Molière, sont certes des génies où l'influence des temps s'affirme, mais tous les caprices de leurs personnalités et de leurs époques ont leur haut et solide appui dans des lois observées. Les lois ne se trouvent que dans les vérités nécessaires.

En quelque temps qu'une vérité scientifique soit prouvée, par Euclyde ou par Pascal, elle est une. On veut que la science soit impersonnelle, l'art au contraire individuel. L'appareil méthodique qui s'attache à l'art et qui fait sa formule empêche de remonter à la loi aussi facilement que dans la science qui la conserve isolée et la met comme nue hors de tous les moyens employés, mais au fond c'est tout un.

Le propre du génie est d'être indépendant de son milieu pour se fixer dans la vérité en soi. Phidias est une révolution, Michel-Ange une révolution. Il est bien rare que le génie ne commence pas par être seul de son avis. Qui fait le génie? c'est l'absolu. Qui fait le milieu? c'est le génie et essentiellement et par-dessus tous le génie méthodique. Certes il y a échange d'influences du milieu sur le génie et du génie sur la société, mais le véritable engendrement se fait par l'absolu coulant au milieu les hommes avec l'intermédiaire du génie au moyen de la méthode. Sous le jour qui nous occupe ici le

Digitized by Google

génie est l'utilisation des découvertes et de l'état du milieu pour arriver à des lois absolues nouvelles, par la méthode nécessaire soit spontanée soit scientifique.

---

## CHAPITRE II.

Les esprits semblent comme divisés en castes naturelles qui se retrouvent dans toutes les latitudes, toutes les races, tous les états sociaux, et se perpétuent d'un bout à l'autre des temps, plus infranchissables que les séparations et les hiérarchies factices des sociétés et des peuples.

Les premiers qui ont la puissance de communiquer directement avec les lois absolues, qui en ont la vision, la vue, le toucher, qui en font la preuve par les choses et par elles-mêmes, qui se les assimilent, les pétrissent, les triturent dans une réalité scientifique, artistique, morale, politique : c'est le génie.

Les seconds qui, incapables de monter aux lois absolues en elles-mêmes, les voient par l'intermédiaire des premiers et dans leurs œuvres. Imitateurs, élèves, critiques, échos non pas voix, dispersion des rayons concentriques du génie, vulgarisation parfois humble, parfois magnifique, appelant sans cesse la foule à communiquer avec le génie et par le génie avec l'absolu : c'est l'intelligence.

La foule enfin, noblesse ou peuple, richesse ou pauvreté, vaste instinct, incapable de se fixer par soi dans l'absolu, incapable d'en voir par soi les lois dans les œuvres du génie, toujours enracinée dans le milieu, le subissant, vivant par la foi des dogmes que lui fait le génie et que lui vulgarise l'intelligence. Ceux-là c'est l'ignorance.

Voilà les vraies races dans l'humanité. Encore faut-il en amoindrir les divisions par une reconnaissance générale et permanente des vérités nécessaires vivant au fond de chacun, tant par la méthode instinctive que par le sentiment des lois,

Digitized by Google

Cette double force donne souvent à l'ignorance naïve la puissance de juger indépendamment du milieu, et d'être ainsi en proche contact avec le génie. Beaucoup de grands hommes ont aimé, pour cette raison, à consulter les simples. L'absolu est la mesure de l'homme. Tout passe sous cette toise immuable.

---

## CHAPITRE III.

Certes, les gouvernements sont d'un grand poids, quand la notion de la méthode laisse l'homme inerte sous leur domination. Ils pèsent durant les siècles. Mais encore l'acceptation même de ces tyrannies ne doit-elle s'attribuer qu'à ce manque de sollicitation, au découragement ou à l'indifférence qui suivent l'absence d'élan méthodique.

Ainsi se peut comprendre l'état séculaire des Indes, de la Chine, de l'Arabie. Pas de changement dans l'idée méthodique. Les sciences, les arts, ces manifestations vivantes du criterium restent dans une éternelle enfance.

Quand l'Italie perd sa liberté, elle a perdu sa méthode ; ainsi de la Grèce.

Quand les révolutions éclatent, les méthodes changent. La Révolution française est l'introduction d'une méthode dans les choses de gouvernement. Le criterium est détruit. Ce n'est plus le roi et au-dessus du roi la théocratie qui seront le contrôle dernier, c'est la nation. De Maistre et l'ultramontanisme sont les convulsions dernières d'un criterium épuisé.

Les grandes guerres religieuses sont des luttes méthodiques en un sens.

Le despotisme est une méthode ; la liberté en est une autre. Tant que les peuples sont satisfaits de cette méthode politique, de ce criterium organisé et fonctionnant, qui sont les constitutions mêmes des empires, ils acceptent. Ils subissent quand, n'ayant pas de méthode à opposer, ils sentent que le cri-

Digitized by Google

térium arraché à l'organisation actuelle ne serait pas plus fermement assis. Quand la nation n'est pas digne d'être critérium par le sentiment général de la justice, le contrôle reste au pouvoir tyrannique. Il y a des peuples qui acceptent le despotisme comme l'état juste et normal; il y en a d'autres qui le portent en aspirant à la liberté et qui cependant n'y peuvent arriver, par là seul que le critérium, transporté du pouvoir à la nation, n'assurerait pas la justice.

---

## CHAPITRE IV.

Considérez la loi absolue de la justice et son critérium politique, et vous aurez la cause profonde des bouleversements intérieurs des nations. Les révolutions sont es déplacements de ce critérium politique de la justice. L'homme du passé est celui qui pense, qu'eu égard à la nature humaine, le critérium politique existant est le seul possible, l'homme du progrès est celui qui aspire à en trouver un plus parfait. L'absolutiste est celui qui, considérant l'humanité comme incapable de l'atteindre, veut qu'il reste sans cesse aux mains d'un seul. Le libre est celui qui veut, comme critérium politique, ce sens général, universel et permanent de la justice qui est le fond même de la conscience développée par l'éducation. Le même sentiment, la même idée haute se retrouvent donc dans tous les partis qui se déchirent et se calomnient. Certes, les intérêts propres se mêlent à ces hautes raisons, et leur font un revêtement indigne, mais si l'on pénètre jusqu'à la cause d'action de ces égoïsmes sur les masses on voit que la justice, le moyen de la contrôler et de l'appliquer sont le vrai fond. Pour n'en donner qu'une preuve, ne constate-t-on pas que chaque parti ne parle qu'au nom de la justice et de sa plus parfaite distribution? C'est une loi absolue et une méthode qui mènent les États dans leurs paix et dans leurs troubles.



Digitized by Google

Ne confondons pas cependant le contrôle politique avec le contrôle philosophique. Le premier ne saurait être infaillible comme le second le doit être nécessairement. La vie individuelle et politique correspond à cette partie de la méthode qui est pour la science, l'expérimentation, le syllogisme, le calcul. Or, les opérations vitales ne sauraient être plus parfaites que les scientifiques. Cependant on doit dire que, pour la même raison que la science devient plus sûre par la méthode, ainsi doit faire la vie. Les civilisations sont les grands éclats des critériums philosophiques, les bons gouvernements des critériums politiques.

Parvenir à fixer certainement le contrôle absolu des institutions sociales, serait nécessiter l'organisation du critérium politique, de telle sorte que l'absolu aurait le plus d'influence possible. Par là on pourrait espérer que les révolutions arriveraient à des transformations par la paix.

La vie de l'homme moderne a soif d'absolu. L'industrie, les applications de la science à la vie par la vapeur, l'électricité, les découvertes physiques de toutes sortes, c'est l'homme vivant des lois nécessaires. Il veut cette vie dans toutes ses applications. Il en cherche la réalisation par la politique comme dans tous les autres ordres de développements. Il ne pourra l'atteindre que par une évolution de la méthode qui, lui posant le critérium philosophique certain, préparera la paix par l'association de l'homme et de l'absolu.

Il sera prouvé que la méthode de l'évidence pose l'individu en critérium. Elle fait de même des nations. Or si les peuples peuvent se constituer comme contrôles, c'est relativement non absolument. Que l'ensemble des citoyens soit le critérium relatif et utilitaire des gouvernements et de leurs actes. C'est bien, ce sont des intérêts en présence. C'est la liberté dans sa vie.

Là sont de graves confusions que les démocraties, les théocraties, les tyrannies encouragent également, chacune à son profit.

Ni les peuples ni les rois ni les prêtres ne sont critériums, mais le fait absolu et permanent de justice l'est des prêtres, des peuples et des rois. Les organisations sociales et gouver-

Digitized by Google

nementales sont les moyens méthodiques d'arriver à la pratique du critérium. Voilà la classification. Écoutez du fond du temps les trois grands cris de tous les cataclysmes politiques : *Les rois :* nous serons les critériums ; *les peuples :* nous serons les critériums ; *les prêtres :* nous serons les critériums. Mais vous n'êtes critériums ni les uns ni les autres. Cessez d'arroser la terre du sang de vos assassinats. Malheur à celui qui se fait critérium. La justice vient qui le foule. Et les instruments qu'elle emploie sont ces prétendus et impuissants critériums.

---

## CHAPITRE V.

Que devons-nous donc conclure de tout ce qui vient d'être dit ? Ceci au moins, que si les gouvernements, les milieux sociaux, subissent des modifications par la méthode, ils lui sont secondaires comme influence.

Nous arrivons donc à reconnaître par l'examen des trois propositions énoncées dans ce livre, que toute cause des développements humains est subordonnée à la méthode.

Je sais qu'on pourrait m'objecter que je fais intervenir comm · primitives, certaines idées de l'absolu que la méthode explique et modifie à vrai dire ; mais qui n'en sont pas moins co-existantes dans l'esprit.

Il est vrai, ces idées vagues comme des sentiments, fixes comme des instincts, sont le fondement de la pensée. Elles sont, et la méthode est. L'on ne peut comprendre les unes sans l'autre. Il y a dans la connaissance un cercle qu'il faut reconnaître sans en abuser, même quand on ne l'expliquerait pas. La méthode ne se fait pas sans l'absolu et la connaissance de l'absolu ne se fait pas sans la méthode, de la façon à peu près que l'organisme ne se fait pas sans la vie et la vie sans l'organisme. Nie-t-on la vie ? Nie-t-on l'organisme ? Nie-t-on leur

Digitized by Google

connexion ? L'homme n'est pas son propre principe, où que soit le principe, il ne l'est ni de sa vie ni de sa connaissance, et cependant il est l'acteur de sa connaissance et de sa vie.

---

# V^e QUESTION.

## QUE LA MÉTHODE EST LA LOI DE COHÉSION DES DÉVELOPPEMENTS HUMAINS.

## CHAPITRE I.

On veut trop voir la genèse des développements humains l'un par l'autre. On croit trop qu'ils ont entre eux une relation de cause à effet. De ce qu'ils sont en lien, on conclut trop vite qu'ils s'engendrent. Ainsi sont nées toutes les théories que nous avons passées en revue dans les chapitres qui précèdent.

Certes, les développements divers de l'humanité ont entre eux une attache infrangible, mais ils ont aussi une entière liberté. On a cru longtemps, à voir l'action nécessairement simultanée du muscle et du nerf, que l'une était la cause de l'autre. Il n'en est rien. Le muscle libre, le nerf libre agissent sous la pression d'un principe commun, ignoré, mais nécessaire.

Dans les développements de la pensée et de la société, il y a un mystère analogue. C'est comme un parallélisme de vie, comme une co-existence à la fois libre et jointe ; chacun est indépendant et tous dépendent d'un double principe qui est à la fois divin et humain.

*Être liées par le principe, libres par le développement;* c'est la loi des choses humaines qui assure également l'indépendance de la science, de la religion, de l'art. C'est l'unité de la multiplicité. Les religions, les philosophies, les sciences, les

Digitized by Google

arts, les politiques, les morales, les civilisations sont des développements libres qui tous ont un principe unique.

---

## CHAPITRE II.

Si les physiologistes n'ont pas découvert la cause première de l'action commune du nerf et du muscle, nous pouvons aller plus loin qu'eux dans la question qui nous occupe.

Aussitôt que l'esprit prend vie, il se jette sur quelques lois absolues qu'il s'incorpore et qu'il traduit dans l'acceptation des religions, dans la vie morale, politique, artistique, etc....

L'absolu par les lois nécessaires est donc ce principe divin qui circule et fait la séve de chaque développement.

Mais l'esprit n'adopte et ne met en œuvre ces sentiments plus ou moins précis des lois nécessaires que par l'ordre même de ses facultés, par l'instinct qu'il en a, et par le sentiment de son pouvoir de contrôler et de juger.

*La méthode est donc le principe humain qui met chaque développement en cohésion et en unité nécessaire.*

Et non-seulement l'absolu et la méthode sont le principe, mais ils sont le but et le moyen de l'action humaine. Chaque développement s'opère en effet par la connaissance des lois nécessaires, qui lui sont spéciales, et par la notion de la méthode indispensable à cette connaissance. Et l'esprit humain ne s'imagine pas d'autre aspiration finale que de connaître absolument les lois absolues par une notion de la méthode qui y corresponde, c'est-à-dire qui soit absolue.

Le lien des développements humains est proportionnel :

1° A la notion de la méthode;

2° A la notion des lois nécessaires.

Et jamais la méthode et l'absolu ne s'abandonnent, de telle sorte que, si la notion méthodique est fausse, elle pèse sans fin sur la notion de l'absolu et l'entrave; si la notion de l'ab-

Digitized by Google

solu est erronée, la méthode en reste atteinte et dénaturée. Il suit donc de là que, plus ces notions sont vagues, plus le lien des développements humains est incomplet, et qu'on a besoin, pour en empêcher la dissolution, des moyens factices de la force par la théocratie ou la tyrannie. Qu'au contraire, si elles sont sûres, scientifiques et certaines, les développements humains se doivent opérer dans une unité qui est le gage de la solidité des civilisations.

---

## CHAPITRE III.

Ne soyons pas étonnés si ce lien n'a jamais existé dans les sociétés, et si les hommes, pour le remplacer, en ont reconnu d'artificiels qui assuraient en même temps l'existence transitoire et la mort des institutions, des religions, des sciences même qu'ils créaient. Il faut une cohésion à la vie sociale. Ne la trouvant pas dans les lois absolues faites humaines par la méthode certaine, les hommes ont cherché un semblant d'unité tantôt sous l'empire de la force, de la violence, critérium matériel et pesant du poids des choses sur l'esprit; tantôt par des critériums plus intellectuels, mais non moins faux, tels que la foi, le syllogisme, l'expérience, l'évidence.

Tant que la méthode ne présentera pas à l'homme le critérium infaillible, malgré tous ses efforts, il retombera fatalement sous la force après avoir épuisé ses contrôles d'essai. La tyrannie sera toujours le dernier mot de tous les critériums faux, par là seul que le lien des choses humaines est une nécessité de vie des sociétés. Quand on s'élève hors de l'atmosphère, le corps perd sa cohésion propre, le sang s'échappe de l'enveloppe destinée à le contenir. La méthode est comme l'atmosphère des sociétés, elles en subissent toutes les influences.

Digitized by Google

---

## CHAPITRE IV.

Avant tout il faut vivre. La perfection de la vie étant le résultat de la perfection de la notion de la méthode et de la notion absolue, l'homme privé de la vraie loi de cohésion des choses humaines, accepte sans hésiter les liens factices. Il fait bien. Ainsi l'erreur se trouve nécessaire à l'homme; les faux états sociaux nécessaires: le progrès seul peut les vaincre. Le progrès, c'est-à-dire les lois absolues découvertes par les révolutions intellectuelles, et appliquées par les révolutions sociales. Les révolutions sont donc une nécessité résultant de l'impuissance méthodique et de l'ignorance des lois absolues. Par contre, elles cesseraient si la cohésion des développements humains s'opérait par la méthode certaine et par la connaissance scientifique des lois; — c'est l'idéal.

Mais sous peine de voir toute vie s'arrêter sous le rêve stérile d'un idéal irréalisable par les moyens connus, il faut monter à la perfection au travers de l'imparfait, à la vérité au travers de l'erreur, à l'absolu au travers de ces essais contingents, transitoires, enfantins où l'horrible et le ridicule se disputent l'empire des esprits et des choses. L'erreur est d'essence à la nature humaine dans le cours de ses développements. L'homme le sent, il le sait et il s'y apprivoise. Jusqu'ici tout serait bien. Mais il s'y entête. L'erreur dont il a pris l'habitude lui devient chère, et il combat pour elle contre la vérité elle-même.

Toute cohésion est factice qui est opérée par la puissance d'un des développements s'imposant aux autres. Ainsi, si la religion veut s'imposer à la philosophie, à la science, à l'art, aux développements politiques, ce lien factice constitue une théocratie. Si le gouvernement tend au même but, il devient autocratie gouvernementale. Dans les deux cas, il y a unité

Digitized by Google

artificielle. Il en est de même quand l'individu, justement révolté des tyrannies théocratiques et gouvernementales, arrache le critérium du vrai au prêtre, à l'État, et se l'arroge.

L'humanité, sans la notion du critérium infaillible et de la méthode certaine, passe sa vie dans les essais successifs et impuissants de ces trois cohésions mensongères et dangereuses. C'est de ce cercle épouvantable et infranchi qu'il faut la tirer.

---

## CHAPITRE V.

Je ne sais si la question est posée dans toute sa fatalité : la cohésion, l'unité sont une nécessité des développements humains, c'est-à-dire de la religion, de la philosophie, des arts, des sciences, des institutions sociales et politiques. Et cependant la liberté de chacun est nécessaire pour qu'il y ait vraiment développement et vraiment unité; on sent donc que si un développement pèse sur l'autre, à l'instant le lien est faux, et destructif à la longue au lieu d'être fécond.

Que faut-il donc?

Que chacun des développements libres soit enchaîné aux autres par un principe commun et unique, qui soit à tous essentiel et dans tous le même. Or, ce principe, c'est la méthode qui développant et fixant les notions absolues et nécessaires qui sont les bases mêmes de la science, de l'art, de la religion, de la morale, des institutions sociales et politiques, leur communique par l'absolu assimilé et pratiqué, la séve unique d'une vie commune et libre à la fois. L'ensemble des développements humains est comme un organisme où aucun organe n'absorbe l'autre, mais où chacun dans son acte propre et simultané concourt à la vie commune. Certes le poumon n'agirait pas sans l'estomac, le cœur sans le cerveau, et réciproquement; il y a donc une loi de dépendance nécessaire. Mais cependant le cœur, le cerveau, le poumon, l'estomac ont

Digitized by Google

une action propre et qu'ils ne tiennent que de leur rapport direct avec le principe de vie quel qu'il soit. Il y a donc une loi de liberté.

Disons-le donc : la loi de cohésion et de liberté des choses humaines c'est d'être liées par le principe seul. J'ai appliqué ailleurs cette loi aux rapports du sacerdoce et de l'État. Elle n'est vraie pour eux que parce qu'elle l'est pour tout. La méthode et les lois nécessaires sont le principe et le moyen de la cohésion. Commençons, au point de savoir où l'humanité se trouve, par certifier la méthode et par elle les lois absolues de chaque développement humain ; alors nous aurons ce lien par lequel les sociétés pourront supporter la liberté et s'épandre en elle. Il ne saurait y avoir liberté sans que le principe de cohésion soit absolu, ce qui veut dire que ce n'est que par le critérium absolu et la méthode certaine que la liberté peut exister.

---

## CHAPITRE VI.

Dans les tâtonnements méthodiques que le monde ignorant a parcourus, le critérium a été successivement attribué à l'un ou l'autre des développements qui par là prenait une valeur de contrôle définitif. Les autres devenaient esclaves. Il faut à l'homme, ne craignons pas de le répéter, un contrôle de la vérité, de la justice. N'ayant pas le vrai il en imagine un qui en tienne lieu. C'est une fatalité de la vie. Il se débat ainsi cherchant les critériums les moins injustes et les plus larges. Tantôt il s'en remet à l'État, tantôt à la religion, et des situations sociales très-diverses en découlent. Les arts, les sciences en subissent l'esclavage. Il faut un Phidias pour rompre le cours consacré de l'art éginétique, un Masaccio pour préparer la renaissance, un Thalès, un Bacon, un Descartes pour rendre l'esprit indépendant des critériums de tyrannie.

Digitized by Google

Rien n'embarrasse tant les hommes que de se trouver un critérium. Une académie, un tribunal, un arbitre, un expert, autant de critériums. Quand le peuple grec fatigué des troubles publics et des inconstances des factions, appelait un sage à lui donner des lois, il cherchait un critérium. Quand les législateurs et les prêtres des premiers âges entouraient leurs ordonnances de mystères, ils voulaient assurer la solidité du critérium par la terreur de l'inconnu. Un dictateur est un critérium. Quand les États se modifient en république, en autocratie, en royauté, en tyrannie, c'est le critérium qui se déplace du peuple aux grands, des grands au roi, du roi au tyran. Quand l'élection dans l'Église passe du peuple aux évêques, des évêques aux papes, c'est le critérium qui de tous passe à quelques-uns, puis à un seul.

Qu'est-ce qu'une tyrannie? Un État où le gouvernement se fait le critérium de la vérité et de la vie.

Qu'est-ce que la théocratie? Un État où le prêtre s'établit en critérium de la vérité et de la vie.

Qu'est-ce que la licence? Un État où l'individu se pose en critérium de la vérité et de la vie.

Qu'est-ce que la liberté? Un État où l'absolu et ses lois nécessaires par la méthode certaine sont le critérium de la vérité et de la vie.

Quand la méthode ne fait pas la cohésion des hommes les tyrans la font. Désorganisation c'est inexistence, ordre factice c'est encore vie, si c'est vie incomplète.

La méthode opère la cohésion par les lois nécessaires du vrai, du bien et du beau certifiées. Et comme elle est une, comme ces lois sont une unité nécessaire, le lien se trouve nécessairement un entre tous les développements. Il y a donc deux principes de cohésion qui n'en font qu'un à cause du lien qu'ils ont entre eux. Le premier d'essence aux choses mêmes, intime à leur être, et qui n'est que le lien des lois entre elles se transmettant aux applications. Cohésion fatale, divine. Le deuxième humain, d'essence à l'esprit, nécessaire au développement vital, scientifique, social, indispensable pour parfaire la première cohésion en ce qui regarde l'homme et celui-là c'est la méthode.

Digitized by Google

Tel est l'idéal de cohésion ; et comme le critérium infaillible, la méthode certaine peuvent nous conduire à la connaissance des lois nécessaires, telle est en même temps la vraie loi de cohésion des choses humaines. Toute autre est factice, artificielle, arbitraire, transitoire, comme toute méthode qui n'est pas scientifiquè, comme tout critérium qui n'est pas l'absolu.

J'ai poussé la question à toute logique. Dans la pratique de la vie il est rare que les choses arrivent aux extrêmes. La masse des hommes, le balancement des intérêts, des personnalités, des institutions, arrêtent les conséquences absolues qui peuvent se montrer par éclats et par instants mais ne sont pas de durée. La vie a son équilibre comme les principes ont leur marche inévitable. L'erreur n'est jamais sans vérité, le mal moral ne vit pas sans le bien. Le despotisme n'a pas une rigueur de conséquence telle que la liberté s'efface. Il a son cercle, hors de là est l'affranchissement.

L'humanité s'enfuit de la logique aussitôt qu'il faut pour en atteindre la fin arriver à trop de mal. Au moment où l'erreur, le faux, la servitude semblent monter au comble, la droiture naturelle de la constitution de l'esprit, la présence secrète des idées nécessaires, la conscience de la liberté font contre-poids. Tout se compose comme de soi. Cependant conclura-t-on de cette puissance et tout à la fois de cette impuissance de l'homme qu'il ne faut pas éclairer la marche de l'humanité par les principes? Erreur et pusillanimité. Que si l'homme connaît les lois absolues de son développement, quand bien même il n'arriverait pas à les réaliser, au moins éviterait-il par elles le mal contraire et les fluctuations hors de sa voie. Il fait plus et la science et ses applications nous montrent les lois nécessaires vivant parmi nous.

Digitized by Google

# LIVRE II.

## Ire QUESTION.

### GÉNÉRATION DE L'HISTOIRE PAR LA MÉTHODE.

### CHAPITRE I.

Que si la méthode jointe aux notions absolues est la loi de cohésion des choses de l'humanité, que si elle est la première des influences qui pétrit et façonne les civilisations, on ne sera pas étonné que nous la considérions comme l'engendrante de l'histoire et comme la cause première et explicative de ces développements, que l'interrogateur des époques examine, constate empiriquement sans que jusqu'ici on ait pu connaître ce premier moteur des faits qui se succèdent dans le temps comme au hasard. Or il faut le dire, la science du passé ne sera pas réellement constituée dans sa partie philosophique, si l'on ne parvient à démêler des complications des événements, des vies, des doctrines, des institutions cette cause première et vivifiante qui est comme l'âme aux corps.

Dieu et l'homme font l'histoire. Dieu par les lois nécessaires, l'homme par sa méthode. En sorte que l'intelligence par sa constitution qui est la méthode, par sa connaissance qui se tire des lois nécessaires, engendre toute cette matérialité des événements qui n'est qu'un vêtement.

Il faut nous donner ici le grand spectacle de la cause première des développements et de ses changements mémorables dans la suite des âges. Il faut voir se dérouler sous une no-

Digitized by Google

tion qui est l'essence même de l'esprit, cette succession de fois et de tentatives de certitude, de hasards et de sécurités, d'esclavage et de liberté se multipliant avec les critériums de la pensée et y correspondant fatalement. C'est l'esprit qui est l'histoire. La cause des changements dans les religions, les institutions, les philosophies, c'est l'esprit en recherche de méthode.

Toute cette inexplicable suite d'événements entassés pêle-mêle, et comme sans lien, se rattache et se déroule en ordre par là et avec une cause à laquelle on peut remonter sans cesse. Ces changements ont leur moteur secret. Cette croyance, cette incrédulité, cette philosophie, ces arts, ces politiques, ont un élément premier. Développons donc les siècles devant nous en les considérant au travers de la méthode.

On peut dire qu'elle a jusqu'ici parcouru quatre grandes phases auxquelles correspondent les religions, les sciences, les arts, les politiques, les morales, les civilisations.



Digitized by Google

# II^e QUESTION.

## MÉTHODE PRIMITIVE.

## CHAPITRE I.

Dans le premier âge, l'esprit inconnu à lui-même agit spontanément et par le seul ressort de sa nature. Ignorant des choses extérieures avec l'instinct vague des lois, il vit et ne sait que vivre. Chacun irait comme dans des directions aveugles, et tout se disperserait sans cette constitution naturelle de l'esprit que nous étudierons dans l'organum, et qui fait comme un lien inné. Otez cette méthode spontanée et fatale, la société ne serait jamais créée, l'humanité ne se constituerait pas. Il n'y a pas de contrat social entre les hommes. Il y a une méthode qui est union.

Cependant l'esprit sans loi absolue précise, impuissant à se faire une notion de la méthode qui fixe et fasse vérité générale l'instinct personnel, reste sans cohésion, sans point d'appui. Et comme cet état est impossible aux sociétés, si embryonnaires qu'on les suppose, il s'établit une unité artificielle.

La force, cette première découverte de l'homme, cette première chose imposante, s'érige en critérium. La primitive méthode se trouve constituée. Partout où vous trouvez un critérium, il y a méthode, et comme l'homme ne peut se supposer sans un contrôle vrai ou faux de la vérité, et des rapports des individus, la méthode est partout.

Digitized by Google

## CHAPITRE II.

Dans les sociétés primitives, qu'on les examine aux premiers jours du monde, chez les barbares qui détruisirent l'empire romain, chez les hordes de l'Amérique la liberté personnelle est le premier fait. Cette liberté n'a qu'un contrôle : la force. C'est la guerre continuelle et violente des individualités.

Il n'y a gouvernement des hommes ni par les hommes ni par une puissance publique. Pour qu'un pareil état pût se continuer, il faudrait supposer chez chacun une perfection morale et intellectuelle, qui nécessiterait et la connaissance des lois absolues, et la méthode et la pratique parfaites.

Comme dans ces sociétés tout est passion et ignorance, cette situation dure peu. Aussitôt que les rapports se multiplient, les hommes deviennent inégaux; les faibles sont esclaves, les forts sont maîtres. Et pour que les intérêts des forts soient respectés, il s'élève une puissance collective qui est le pouvoir public. C'est donc la force d'une aristocratie, d'un état qui se substitue à la force individuelle.

Ce n'est pas tout.

Les gouvernants, pour se protéger davantage, exploitent bien vite ce sentiment poignant et intime qui impose à l'homme au nom de la cause première elle-même, et ainsi tout le rouage de la force brutale et matérielle, mystérieuse et secrète, se trouve actif dans les sociétés. Du haut en bas, et malgré le balancement que les trois forces s'opposent entre elles, tout ce qui a force fait loi et vérité.

Le violent s'impose. Le rusé s'entoure de terreurs. Les sociétés se forment sous ces unités mensongères.

Cette vie se continue jusqu'au jour où l'homme aperçoit qu'il y a une science. Il ne sait rien, mais il sait qu'il pourra

Digitized by Google

savoir. C'est l'aurore de la liberté comme de la pensée. Jusque-là toutes ses productions spontanées, c'est-à-dire ses arts, semblent des résultats de sa faculté vitale. Le critérium de la force en est l'idéal et enfante ces monuments gigantesques et embryonnaires où l'immensité est la perfection et la beauté. Les arts se développent sous cet état que l'habitude consacre, que les tyrannies maintiennent, que le mystère et les prohibitions de la pensée font durer.

Le jour où l'esprit sent la nécessité de la science, la méthode primitive est close. Il va nécessairement s'en former une seconde qui naîtra tout à la fois de cette première conscience que l'humanité prend d'elle-même en contemplant la puissance qu'elle a développée par l'art; de ce sourd travail que la connaissance imprécise, mais déjà grande des choses extérieures, détermine dans la pensée; enfin de ce contact des objets et des lois absolues que l'intelligence relie même sans le vouloir et sans y penser.

A cette phase correspond une religion tout à la fois méthode, science et gouvernement. Nous sommes dans les théocraties antiques. Le mystère les perpétue, et il est des peuples qui ne les ont pas encore dépassées.

Les luttes de ces âges se concentrent entre la force matérielle, s'opposant comme critérium à ce redoutable sentiment de la puissance créatrice et causent ces mélanges et ces alternances de théocraties et de tyrannies que l'on voit à tous les commencements des civilisations. C'est durant ces combats et au milieu des entraves qu'ils engendrent, c'est parmi les esclavages, nés de ces gouvernements contempteurs de l'homme, que l'esprit grandit par les arts et appelle la science.



Digitized by Google

# III[e] QUESTION.

## MÉTHODE GRECQUE.

## CHAPITRE I.

Délivré du mystère, de la force critérium qui l'impose ou qui s'impose, l'esprit s'ouvre aux choses et aux idées comme en un réveil; il voit, observe et raisonne sur les observations faites.

Phérécyde fut peut-être celui qui commença à écrire rationnellement sur les choses et leur essence. Cependant on tient avec Cicéron Thalès pour le premier des philosophes. Certes, s'il est une gloire grande et pure, c'est celle de l'homme qui osa penser et raisonner quand, jusqu'à lui, l'humanité n'avait fait, pour ainsi parler, que sentir. Cette révolution est-elle d'un homme? Non, si l'on considère que l'esprit, raisonnant par nature, a toujours pensé; oui, si l'on remonte jusqu'à la conscience du droit et du pouvoir de raisonner. L'on ne sait à qui en porter la reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, tenons que Thalès et les physiciens furent les inventeurs, inconscients peut-être, mais à coup sûr novateurs, de la méthode grecque. Le spectacle des abus du critérium force et mystère, la comparaison de ses affirmations avec la grande vue de la nature détermina le changement aussi simple en son principe que fécond dans ses résultats. Thalès fit à peu près pour la Grèce ce que Bacon fit pour les temps modernes. Regarder, raisonner sur la chose vue, c'est le premier pas que devait faire l'esprit libre : c'était une méthode naturelle qui surgissait de la relation même



Digitized by Google

de la pensée ignorante et des objets vus. Que pouvait faire l'intelligence autre chose que rapprocher par le syllogisme les faits des causes et des lois? Quelles preuves pouvait-elle espérer à ces rapprochements? Quel contrôle autre que le rapprochement lui-même ? Par là le syllogisme devenait donc naturellement et le moyen et le contrôle de la connaissance. Le temps seul pouvait amener à constater les erreurs et les dangers de ce procédé incomplet, et cependant nécessaire quand on considère l'état primitif de l'esprit.

---

## CHAPITRE II.

Les Grecs n'ont jamais agité la question de la méthode et du critérium d'une façon profonde. Ils se laissaient aller à l'observation : comme contrôle, ils appelaient la logique; de sorte que cette science a une véritable valeur de méthode chez eux. Et comme toute la logique se résume dans le syllogisme, et que le syllogisme reste sans contrôle, il prend une vraie puissance de critérium. L'école d'Ionie, l'école d'Élée, bien que différentes à tant d'égards, ont ce même procédé. L'école de Platon, celle d'Aristote portent la même trace.

Quand les Grecs s'interrogent en dehors de cette donnée sur le contrôle dernier de la connaissance, on voit tout leur embarras. Il éclate dans la contradiction de leur procédé méthodique et de la preuve finale qu'ils veulent parfois s'imposer. On sent partout l'instinct secret de l'impuissance. Qui leur prouvera la validité de leur syllogisme? Qui fixera la raison? éternelle question de l'esprit humain.

Ces Grecs qui venaient rompre avec la marche de la pensée par l'introduction nécessaire du nouveau, au moyen de l'observation, sentaient et affirmaient l'horreur du nouveau. Leur méthode sapait la tradition, et c'était elle qu'ils invoquaient dans leur découragement comme la preuve dernière. Prati-

Digitized by Google

quement, il est vrai, ils ne s'y conformaient point : chacun était novateur, tout en protestant qu'il rattachait son système à une chose déjà vénérée. Hésiode disait : « Ce n'est pas un vain mot que celui qui est prononcé par plusieurs peuples. » (Hésiode, liv. *Oper. et dier.*) Sophocle, dans l'*Antigone*, v. 707-709, s'écriait : « Qui croit avoir seul raison est insensé. »

Et cependant que voulaient-ils, que faisaient-ils ? Ne cherchaient-ils pas les lois nécessaires de la nature ? Ne tentaient-ils pas de pénétrer cette intelligence divine qu'ils ont si magnifiquement entrevue ? N'avaient-ils pas raison seuls de tous les peuples par Socrate, Platon, Aristote et leurs sages ? Qui trouve une loi niée ou inconnue, n'a-t-il pas prononcé une parole qui couvre la voix des peuples ? N'a-t-il pas nécessairement raison contre tous, non par lui, mais par la loi ?

Aristote lui-même effaçait d'un mot toute sa marche scientifique, sa logique et la foi qu'on devait avoir en lui. Il donnait à la tradition critérium, c'est-à-dire au *consensus universalis*, sa formule la plus ferme : « La plus puissante preuve est l'acquiescement de tous. » Senèque parlera de même à la fin du monde antique : *Apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri.* (Ép. 117.)

Partout où vous constaterez le découragement méthodique, vous verrez le *consensus universalis* revenir et tenter de lutter contre le doute qui finit toujours par le vaincre. Le *consensus universalis* est le critérium de Voltaire défendant le déisme ; celui de Lamennais cherchant une dernière égide au catholicisme avant de l'abandonner.

Mais quand les philosophes anciens assignaient-ils la tradition comme contrôle dernier de leurs théories ? Jamais, et tout ce qu'ils disaient des systèmes précédents n'avait qu'une valeur de citation à l'appui. Restant ainsi sans preuve en dehors des actes et du moyen même de la connaissance, il fallait nécessairement, sans qu'on s'en doutât ni qu'on le voulût, que le syllogisme restât critérium.

---

Digitized by Google

---

## CHAPITRE III.

Les Grecs ne sont donc pas les hommes qui ont le plus intimement pénétré la méthode. On dirait souvent qu'ils en font sans le savoir. La dialectique et la méthode se confondent chez eux. C'est la logique qui répond à ces deux besoins, si différents qu'on doit dire qu'ils sont négatifs l'un de l'autre. Ce serait, en effet, un mauvais dialecticien celui qui attendrait la perfection de la méthode pour soutenir sa cause. Ce serait un triste méthodiste celui qui procéderait par la dialectique. Il y en a cependant beaucoup, chez nous comme en Grèce.

Toutefois, nul peuple n'a eu de la méthode un instinct plus large et plus droit : c'est la raison pourquoi ses œuvres sont si ordonnées et parfaites? Sa notion était vague, générale, surperficielle; mais elle était simple : observer, raisonner. Elle impliquait un certain caractère d'œuvre : on raisonnait pour convaincre, l'œuvre devait donc être calculée pour aller jusqu'à la persuasion et s'arrêter pour ne point engendrer la lassitude. De plus on observait; l'œuvre devait donc porter les traces de cet examen épandu sur l'homme et sur la nature tout ensemble; elle devait, en même temps, n'appuyer sa spéculation que sur des observations faites. Il y a une véritable identité entre le caractère des œuvres grecques et la méthode.

Cependant la notion grecque était fausse. Il y a trois éléments dans la méthode : le point de départ, les moyens d'exactitude, le critérium. La notion grecque était bien juste, en ce que l'observation est un point de départ vrai, en ce que le syllogisme est un instrument puissant; mais elle était erronée en cela que le syllogisme n'est qu'un moyen et ne saurait jamais être critérium. En cela encore qu'il n'est pas le seul instrument, comme nous le verrons.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, la généralité, le peu de pénétration, la simplicité de la méthode grecque, la préservaient de grands dangers et empêchaient l'esprit de s'engager dans des voies fausses tant que l'observation suffirait à fournir au syllogisme. Sa généralité fit sa force et sa faiblesse.

L'élément observation a donné à la Grèce son ampleur, sa vérité, sa justesse, son originalité. On n'est original que par là. L'élément syllogisme lui a fourni son audace, sa finesse souple, son élévation, tant que le balancement a subsisté entre les deux. Une fois l'équilibre rompu, on voit naître ce caractère d'argutie qui dépare jusqu'à Platon et engendre la sophistique. Résultat fatal : Otez l'observation, reste le syllogisme à outrance et naît le sophiste.

La grande guerre de Socrate contre ces argumentateurs à contre-sens peut se traduire ainsi : Observez avant de raisonner : γνῶθι σεαυτόν. Ce mot était ancien comme la Grèce. On le trouve, selon Plutarque, inscrit au temple de Delphes. C'est la base de la méthode. Socrate veut la rétablir. Il ne change pas le critérium, il ne s'aperçoit pas qu'on en manque. Il voit seulement que le point de départ de la connaissance n'est pas respecté. Socrate fut donc moins un méthodiste inventeur qu'un sage dénonciateur de l'empiètement du syllogisme sur l'observation. C'est l'avertissement vivant que la méthode grecque se disjoint, se désassemble. Du critérium, rien. Il dit au Phédon : « Qu'il ne faut pas se laisser ébranler par cette pensée, que peut-être il n'y a rien de sain dans le raisonnement. » C'est toujours le syllogisme. Platon, comme son maître, l'étale complaisamment jusqu'à fatiguer malgré et à cause de ses finesses et de ses artifices ; Aristote lui érige un monument impérissable.

Il ne faut pas s'étonner devant cette imperfection du contrôle de la vérité de voir peu à peu ce vaste nuage des douteurs antiques s'étendre et couvrir toute la belle lumière de la Grèce. Ils avaient raison, eux aussi, de ne savoir où poser leur certitude. Qu'opposait Socrate aux sophistes en les confondant? un raisonnement personnel plus fort, et c'était tout. Aristote pouvait chercher à déshonorer Xénophane d'Élée. Par quoi le combattait-il? par la tradition et le syllogisme. Les sophistes

Digitized by Google

ne déconsidéraient-ils pas le syllogisme? Les philosophes ne sapaient-ils pas la tradition? Tout restait en l'air, affirmation sans contrôle. Les pyrrhoniens pouvaient nier, avec Xénophane, la possibilité de la science, la validité des observations, c'est-à-dire l'univers et les lois. Et ces négations ayant une fois ébranlé les esprits, que restait-il? Épicure n'avait plus qu'à attacher l'homme aux jouissances habiles, Zénon qu'à lui donner une force morale qui ne s'appuyait que sur lui-même, et tout devait lentement s'engloutir. Quel long écho dans les âges ont les fautes méthodiques.

---

## CHAPITRE IV.

Je ne crains pas de m'avancer en considérant la méthode grecque comme la cause de ce polythéisme nouveau dans le monde. Sous le critérium de la force, on adorait toute puissance visible, bonne ou mauvaise, le monstre, la bête fauve comme le protecteur, l'inerte résistant comme l'actif. La force tenant lieu de critérium absolu, tout ce qui avait puissance était considéré comme l'absolu : Adoration du tangible matériel.

Dans son polythéisme, le Grec adorait une cause immédiate, inconnue, qu'il avait observée, mais dont il ne savait se rendre raison. C'était déjà un spiritualisme relatif. L'esprit, appuyé sur l'observation, devait sans cesse découvrir; mais n'ayant pas *l'expérience*, il ne pouvait remonter au principe réel. Étonné, admirant, il se confondait en suppositions par le syllogisme. Il est dans la nature du génie humain de proclamer divine toute cause impénétrée et crue impénétrable, parce qu'il est toujours secrètement entraîné par le sentiment de la cause première qui domine tout. Quand donc l'esprit n'est pas contenu et éclairé par l'expérience, il affirme la divinité sous chaque fait par le moyen d'un raisonnement

Digitized by Google

simple et spontané. Ainsi, toute cause prochaine fut divinisée[1].

Quant à l'anthropothéisme qui devint la forme du polythéisme grec et romain, il découlait de l'état de la pensée. La cause observée restait intellectuelle, l'homme étant seul capable d'intelligence parmi les êtres, tout autre que lui fut exclu de l'Olympe. Seul il était digne du nom de Dieu. Le

1. Il importe peu d'ailleurs que les Grecs, comme l'ont voulu quelques auteurs, aient eu primitivement la notion d'un dieu un, ou au contraire le préjugé de la multiplicité des dieux. Dans le premier cas, leur polythéisme découlerait uniquement de la notion de la méthode; dans le second, elle serait toujours la cause déterminante de leur particularité religieuse. On doit dire que les Grecs héritèrent d'un mélange de polythéisme et de monothéisme mal défini et mal compris qui, ne pouvant suffire à ces esprits interrogateurs, laissait pleine carrière à l'invention religieuse par leur méthode. Si les Grecs avaient connu l'expérience comme moyen de connaissance, jamais l'anthropothéisme ne serait né.

Il en est à peu près des religions antiques comme de cet état social créé dans les Gaules par le mélange des éléments barbare, chrétien et romain. Tous les systèmes y sont en présence, aucun n'existe véritablement. Ce n'est pas un panthéisme, ce n'est pas un déisme, et c'est le tout ensemble vivant contradictoirement.

Selon Plutarque et des documents récents, les Égyptiens avaient un sentiment de l'unité de Dieu. Ils nommaient le un. Au temple de Saïs on lisait : Je suis ce qui a été, est et sera (Plut. *De isid. et osirid.*). Les Athéniens avaient un Dieu inconnu, l'ineffable (saint Augustin). Les anciens appelaient Dieu τὸ ὄν (Plut.). Orphée, dans un fragment conservé par Aristote, dit : Zeus le premier et le dernier, le commencement, le milieu et l'esprit (Arist., *De mundo*, cap. VIII). Propanides, précepteur d'Homère : δαιμογαργον, le Dieu éternel. Aménophis IV fut considéré comme un hardi réformateur parce qu'il tenta de ramener la religion égyptienne à son type primitif et d'abolir les cultes secondaires afin de ne laisser subsister que celui du Dieu unique. On a toujours reconnu une hiérarchie entre Jupiter et les dieux. Saturne n'était-il pas le dieu premier? n'est-il pas ensuite écrasé par le polythéisme né de lui? Comme si l'on voulait marquer que les causes secondes cachant la cause première, les hommes n'avaient plus adoré que l'immédiat polythéistique.

La méthode grecque n'était pas assez forte pour dissiper le chaos, elle le continua en l'épurant par la forme religieuse. La philosophie seule s'éleva au monothéisme sans pourtant savoir repousser absolument le polythéisme.

Digitized by Google

spiritualisme relatif inclus dans le polythéisme grec menait à l'anthropothéisme.

---

# CHAPITRE V.

La méthode grecque poussait par sa généralité superficielle plus à la contemplation qu'à la pénétration, plus au beau qu'au vrai. Ce grand peuple vit admirablement l'extérieur des choses et de l'âme. Il s'arrêta à cette belle surface où l'instinct est presque aussi puissant que la certitude. Il saisit les rapports de la vérité par la beauté, plus que par la vérité en elle-même. Aussi dans son enthousiasme et dans sa vue un peu exclusive du beau par lequel il pénétrait aux mystères du vrai et du bien, le définissait-il avec Platon, la splendeur du vrai [1]. Il serait plus juste et plus philosophique de dire: le beau est la forme, le verbe du vrai et du bien. Voyant tout par cet extérieur, il faut le reconnaître, si intimement lié au fond même, ils saisissaient les rapports généraux. Pénétrant peu, ils simplifiaient, et leur charme devait s'en accroître. Les Grecs voient et ne creusent point.

Comment d'ailleurs seraient-ils allés plus loin? Quel instrument leur aurait donné ce goût de la pénétration, qui deviendra plus tard la marque des œuvres de la Renaissance? Leur observation, sans autre appui que le syllogisme, était condamnée à la surface et à la beauté. Ayant tiré de leur méthode toute la force d'impulsion et de production qu'elle contenait, ils restaient sans moteur. Il fallait décroître. Le raisonnement sans l'aliment des faits profonds ne

1. Le regrettable M. Saisset, si finement versé dans l'histoire de la philosophie, fait observer avec raison que le mot n'est pas dans les écrits de Platon. Je le lui conserve cependant, car il rend admirablement l'esprit de ce grand homme, que ce soit un souvenir de ses conversations ou comme un résumé de sa doctrine exprimé par quelqu'autre.

Digitized by Google

broyait plus que le vide des subtilités. Ceci explique comment après l'épuisement de la notion grecque, la société romaine, qui n'eut la méthode qu'en reflet, s'abaissa dans un réalisme qui défigura la grandeur, la beauté et même la justesse grecque. On ne voit plus l'élévation, la pénétration, qui sont dues à la confiance qu'inspire la méthode, autant qu'à la force de la notion elle-même. Quand l'homme n'a plus de foi dans sa méthode, il se rabat sur l'apparence du réel extérieur, c'est-à-dire sur une sorte d'observation à courte portée, il tremble de tout sauf du fait matériel, il n'ose pénétrer aucune loi des choses, c'est-à-dire qu'il n'ose faire effort jusqu'à la beauté et à la vérité profondes [1]. Aussi ne voit-on plus surgir de grand que quelque historien, tirant son génie de son indignation ; quelques poëtes d'amour ; quelques voix soulevées des abaissements ; quelques sculpteurs réalistes. J'ai nommé Tacite, Juvénal, les tendres et les licencieux qui suivirent, l'auteur du Laocoon [2] et ceux de tous ces portraits-statues dont nos musées sont remplis. Ceux-là sont bien plus romains que Virgile et même que Lucrèce ces derniers reflets de la méthode grecque. En métaphysique, rien. Ose-t-on être philosophe quand on sait qu'on n'a pas de critérium ? S'il est une science où il est nécessaire que l'esprit se sente ou se croie tout au moins cette preuve de la certitude, c'est la métaphysique. Sans elle on fait, comme Cicéron et comme Sénèque, une sorte d'éclectisme réaliste, compilation des doctrines précédentes, qu'on tâche d'utiliser pour la morale politique et particulière, et qui ne mène à rien qu'à bien constater par les philosophes eux-mêmes la léthargie momen-

1. Ce phénomène se reproduit aujourd'hui autour de nous pour des causes analogues.

2. Winckelmann attribue le Laocoon à Lysippe de Sicyone, qui florissait vers 350 avant J.-C. C'est une erreur. Le caractère de l'œuvre dément ce jugement. D'autres ont voulu qu'il fût d'Agésandre Rhodien, date inconnue. Si, comme le prétendent quelques-uns, il a vécu sous les premiers empereurs romains, cela peut se soutenir, mais non si l'on en fait un sculpteur du quatrième siècle avant le Christ, c'est-à-dire des plus beaux temps grecs. Pour qualifier d'un mot le Laocoon, je dirai qu'il est aux grandes productions grecques ce que Sénèque est aux génies de l'antiquité.

Digitized by Google

tanée de la métaphysique. Alors commencèrent le grand découragement, la grande incrédulité de la pensée en elle-même et en Dieu. Le jour où l'homme doute de sa méthode, il doute de lui-même; le jour où il doute de lui-même, il doute de Dieu. Un mot, entre tant d'autres, de Cicéron, cet argumentateur infatigable, montre combien le critérium grec était déchu à cette époque: *Affers hæc omnia argumenta cur dii sint; remque, mea sententia, minime dubiam, argumentando dubiam facis!* (Cic., *de Natura deorum*, liv. III, c. IV, n. 10.)

*Argumentando*, c'était tout le critérium. Cicéron ne savait pas que l'homme qui ne croit pas à son contrôle de la divinité ne croit plus en elle. La suite allait le montrer. Si l'on pensait moins, aujourd'hui que l'expérience est le critérium, Dieu ne serait pas si absent de nos intelligences. La pensée de l'homme est toujours proportionnelle au contrôle suprême de la certitude.

A cette phase de la méthode correspond la liberté grecque et romaine; à sa décadence le sombre désespoir, la tyrannie, le matérialisme et l'athéisme romains. Ne faut-il pas remarquer ici qu'aussitôt que la méthode prend corps et s'affirme, aussitôt que par là elle devient générale, la cohésion qui en naît rend les hommes capables de supporter la liberté comme de l'établir par leurs lois. Ne faut-il pas constater que, si les sociétés grecque et romaine furent les plus libres de la terre tant que rayonna sur leurs développements la méthode grecque, c'est que jamais, comme nous l'avons montré, sens ne fut plus droit, quoique incomplet. Jetons les yeux sur les peuples modernes, et nous verrons le même phénomène se reproduire; l'Angleterre, le peuple le plus libre, est celui qui a la plus forte cohésion, en même temps qu'il a le plus puissant instrument méthodique.

Il y avait certes des différences entre les méthodes grecque et romaine, mais la notion grecque profitait à Rome comme les lois de Solon servaient de base à sa législation. Le critérium de la force, qui était au fond du développement romain, devait arrêter toute tendance philosophique et préparer cette concentration à laquelle il aboutit, lorsque la liberté ne put

Digitized by Google

se maintenir par la vertu. Dans la société grecque, au contraire, ce syllogisme qui conférait le critérium à l'individu, sans lui assurer un contrôle supérieur à lui-même, préparait cette dissolution qui en fut la fin.

Nous ne nous étonnerons pas de ces actions diverses de la méthode sur les peuples, si, d'une part, nous n'hésitons pas à admettre toutes les causes secondes qui concourent au résultat qu'elle prépare ; si, d'autre part, nous pensons à ce qui a été constaté au chapitre précédent : la méthode instinctive ou raisonnée déterminant l'acceptation et la réalisation des lois absolues par l'homme, donne nécessairement aux sociétés une cohésion proportionnelle à la connaissance et à la pratique de ces lois, qui seules peuvent ordonner le particulier dans le général, l'individualisme dans l'ordre. Par là peut s'opérer l'établissement de la liberté, dont les faux critériums de la force ou individuelle, ou théocratique, ou tyrannique, sont la perpétuelle destruction.

Il y a un véritable parallélisme d'existence entre la méthode et la liberté. Les peuples modernes doivent donc se persuader qu'ils n'arriveront à réaliser le rêve sacré qui les tourmente que par une notion de la méthode qui lui soit proportionnelle. Tant qu'ils n'auront que les incomplets systèmes sortis des trois éléments fondateurs de notre civilisation, ils n'y arriveront point. L'élément romain qui confère le critérium à l'État, l'élément chrétien qui est arrivé à le donner à la théocratie, l'élément barbare qui l'attache à l'individu à la façon grecque, font tout rouler dans un cercle qu'on ne pourra franchir qu'en trouvant le critérium absolu, la méthode certaine, moyen et contrôle définitifs de la connaissance des lois nécessaires, cette unité fatale par qui se fait la cohésion.



Digitized by Google

---

# IVe QUESTION.

## MÉTHODE CHRÉTIENNE.

## CHAPITRE I.

On avait épuisé toute la puissance de la méthode grecque, on avait usé le syllogisme comme critérium, on avait trop raisonné pour que la force fût autre chose qu'un contrôle nécessité par l'impuissance humaine. Avec la déconsidération du critérium de la connaissance toutes les idées qu'il avait éclairées, fixées même, étaient par logique tombées dans le discrédit. A la fin des civilisations grecque et romaine on se trouvait pour ainsi dire moins avancé qu'à leur naissance. L'une était l'espoir et l'élan d'une méthode trouvée, l'autre en était le découragement et la torpeur. L'échec des grandes tentatives rejette l'homme plus bas qu'il n'était avant la haute pensée et avant l'essai.

L'esprit humain recula devant lui-même. Il sentit qu'en faisant le syllogisme critérium, il s'était attribué la puissance finale sur le vrai. Il voyait bien qu'il ne l'avait pas. En face des désastres moraux qui étaient la conséquence de cette usurpation, il ne songea plus qu'à se fuir, lui, son ignorance et les impuissantes spéculations nées de sa méthode.

Ce fut dans cette déroute générale des esprits, des mœurs et de la certitude que le christianisme se leva. Il présenta à l'esprit l'absolu comme le seul terrain solide et l'esprit s'y jeta tout garrotté par la foi. Ce n'était point assez pour l'homme effrayé de soi-même de rencontrer le premier degré de la grande échelle de la vérité, il fallait qu'il ne sentît plus sa

Digitized by Google

liberté, qu'il l'abdiquât, il voulait la perdre pour rester plus parfaitement lié à l'absolu. L'esprit se livra et la foi devint le critérium de la connaissance.

---

## CHAPITRE II.

La foi! on croyait que ce serait la suprême attache. On croyait que par elle se ferait cette société spirituelle qui devait être le lien et l'âme de toutes les sociétés. Une idée reconnue vraie est en effet le fond et le nœud de tout rassemblement d'hommes. On a souvent demandé où est la patrie, elle est là. Ce sont les intelligences en lien qui font le faisceau social. Mais fallait-il établir que la foi serait le critérium de cette union? C'était l'exposer aux oscillations de l'incrédulité et de la tyrannie. C'était la mettre en hasard devant les découvertes de la science apportant des certitudes. C'était donc créer une attache et un lien factice qui dans la suite devaient être causes de séparation après avoir maintenu un temps l'union plus apparente que profonde. Pour que le lien soit permanent, indissoluble et conduise à une unité réelle, il faut qu'il s'opère par la certitude, non par la foi ; c'est-à-dire par la liberté de la connaissance soutenue de la méthode certaine, non par le sentiment toujours plus ou moins incomplet d'une certitude *à priori*.

Quel est au vrai le but du christianisme? rallier les hommes par l'unité d'une idée absolue; amoindrir, effacer par là toutes les diversités de races, de développements, de climats, de gouvernements, de milieux, de tempéraments, d'intelligences et les fondre dans une société spirituelle. Vaste but, le plus élevé, le plus étendu qui ait jamais été conçu, supérieur aux projets d'Alexandre et de Rome comme la pensée l'est à la matière. Sublime idée la plus profondément puisée à la source de l'union humaine, la plus noble, la plus vraie

Digitized by Google

et la plus pure qui ait jamais servi à relier les tronçons épars de l'humanité.

La pensée affirme enfin qu'elle seule a droit de rassembler et de gouverner les hommes. Dans le monde antique elle aspirait moins à conduire qu'à se produire librement, dans le monde moderne elle veut être l'âme, la vie, le battement des consciences et des sociétés.

Mais que la foi fût le critérium et le moyen de la connaissance pour opérer cette union, c'était une erreur fatale, dont nos civilisations ont été les victimes. Il ne faut pas dire que les temps parcourus par le christianisme, leur ignorance, nécessitaient ce contrôle factice et momentané. Ce serait historiquement faux. Quand on considère nos sociétés au quatrième et au cinquième siècle on est frappé d'y voir la culture de l'intelligence protégée et florissante dans toutes les parties occupées par l'organisation romaine. On doit y remarquer les barbares copiant les mœurs et les lois des vaincus.

On est frappé d'y voir après des siècles d'efforts, la littérature sacrée étouffer toute autre connaissance et mépriser tellement la beauté et l'art, qu'elle tombe à l'état de vulgaires conseils de morale pratique.

M. de Savigny a démontré que le droit romain ne s'est jamais perdu. Si la société chrétienne, au lieu de plonger les barbares dans la quiétude de la foi, les avait poussés à imiter les institutions si nombreuses et variées de l'instruction romaine, on peut dire que la science ne se serait point perdue et que les monastères n'auraient pas été plus tard obligés de la tirer de ses ruines. L'Irlande en fut un exemple et une preuve.

Mais une secrète terreur de l'intelligence et de sa liberté domine toujours ceux qui adoptent la foi comme critérium. Ce sentiment jeta le sacerdoce du côté de la barbarie et l'empêcha d'utiliser ces beaux restes de la raison antique.

On croit trop que le développement de l'intelligence grecque et romaine fut abattu d'un coup par les barbares. Le néoplatonisme d'Alexandrie continue dans des représentants isolés, Scot-Érigène le fait briller hautement au neuvième siècle. Il périt avec lui, mais sous les foudres des papes. Législation,

Digitized by Google

philosophie et mœurs, la société gréco-romaine aurait pu s'épurer et modifier l'élément barbare sans cet implacable critérium de la foi qui voulait la table rase. Comme la méthode est la première question de l'esprit, toutes les fois qu'un critérium nouveau s'établit, il détruit tout, pour réédifier tout.

C'est donc bien une erreur méthodique qui hasarda le développement chrétien : l'unité par la foi. Il fallait dire courageusement : l'unité par la certitude.

Nous le disons ; et c'est là qu'est l'avenir du monde.

---

## CHAPITRE III.

Cependant on ne fit pas attention que la foi n'est qu'une croyance personnelle, qu'une évidence particulière, que le sentiment propre de l'individu acquiesçant à la société spirituelle. En faisant la foi critérium on ne donnait donc pas le contrôle à l'absolu, à qui on croyait le conférer. Il restait attaché à l'individu. Par là on ne modifiait donc pas le critérium grec : au lieu de le livrer au raisonnement individuel on le confinait dans le sentiment individuel, c'était tout le changement.

La méthode en cela reculait au lieu d'avancer. Plus parfaite, comme nous allons le voir par l'idée d'absolu, elle était plus embryonnaire. Le raisonnement est pour la pensée humaine la perfection du sentiment.

Si l'on avait établi que la certitude était le lien réel et non la foi, jamais la société spirituelle ne serait arrivée à imposer ses affirmations ; elle les aurait confiées à la méthode. Jamais ne serait entrée dans le monde cette idée odieuse que la foi se peut et se doit imposer pour faire arriver les hommes à l'unité.

Que l'unité spirituelle soit le but du monde, nul ne se peut soustraire à cette pensée, s'il réfléchit aux tentatives continuelles que l'humanité a opérées sur elle-même, tantôt par la

Digitized by Google

civilisation grecque, tantôt par la romaine, tantôt par la chrétienne. Et si l'on regarde avancer les sciences et leurs applications, liant et unifiant les peuples ; on voit que tout, intelligence et organisations sociales, est soulevé vers la même fin. Mais que ce but doive être atteint par la foi critérium, se transformant par fatalité naturelle en force critérium comme tout contrôle faux, c'est là une idée antiméthodique, anticivilisatrice et qui détruit la constitution même de l'esprit humain.

L'homme n'a de lien permanent et durable avec l'absolu que par la certitude. Celui-là est indissoluble. La foi elle-même n'arrive à être lien que parce qu'elle revêt la figure de la certitude [1]. Tant que le croyant se persuade qu'il est certain, tout marche et la société spirituelle paraît indestructible. Mais le jour où il ne se trouve plus assuré, où vient une certitude scientifique qui le trouble, un rire aigu qui le pénètre, la société spirituelle se dissout.

Que faut-il conclure de là? que la société spirituelle ne doit pas se baser sur la croyance, mais sur la certitude. Ce qui veut dire qu'il faut non que la foi soit critérium, mais que le critérium absolu soit la base de l'union humaine, et la méthode avec les lois nécessaires sa cohésion, comme nous l'avons montré.

---

## CHAPITRE IV.

Pour bien connaître la méthode chrétienne il faut la rattacher à la juive comme ressemblance, en même temps qu'à la

1. Alcuin, ce copiste de saint Augustin et des Pères, définissait la foi : « la certitude des choses ignorées et merveilleuses. » (*OEuv. d'Alcuin*, t. II, *disputatio.*)

Digitized by Google

grecque comme réaction. De même que le chrétien, le juif voulait lier l'homme à l'absolu par une affirmation précise. Son moyen méthodique était la foi. Quel était son contrôle définitif? Quand Moïse descendant du Sinaï présentait aux Hébreux les tables de la loi, il leur apportait leur critérium : la lettre.

Nul peuple n'a poussé plus loin cette attache au critérium de la lettre. Chez les Romains, où la lettre des douze tables était contrôle conjointement avec la force, on s'ingénia pour en tourner la roideur. De là ce singulier développement du droit romain par l'exception qui finit, pour ainsi parler, par être toute la loi romaine. C'était une fuite du critérium.

Chez le juif comme chez le chrétien l'élément observation et l'élément syllogisme étaient anéantis. La foi à la lettre, qui ne s'étend ni ne s'élargit, contenait tout dans la pensée unique d'un absolu fixé à l'avance. La grande révolution chrétienne consistait à mettre la foi à l'esprit à la place de la foi à la lettre. Le critérium juif était détruit. La foi qui n'avait qu'une valeur de moyen méthodique chez le juif par la précision du texte auquel tout se soumettait, prenait chez le chrétien une force de contrôle. La révolution chrétienne était donc un agrandissement puisque le vague de l'esprit pouvait se préciser par la connaissance des lois nécessaires.

La civilisation juive porte la trace profonde de cette unité factice opérée par ce contrôle tyrannique de la lettre. Une seule pensée éclôt dans ce peuple. Pas de science, pas d'art, tout est lié, garrotté dans la pensée et dans les relations. Il est vrai que l'idée imposée aux juifs était la plus haute de l'humanité, celle de l'absolu. Mais comme tout en est esclave, tout en est faussé. Il n'est pas une seule production qui n'y soit consacrée dans la législation, dans la politique, dans la poésie et jusque dans les chants d'amour. Si les poëtes chantent les joies de la chair, ils n'y vont pas à la façon personnelle des autres peuples; il leur faut un biais, ils en font, sans hypocrisie d'ailleurs, l'image de l'union sublime de l'homme et de l'infini. Et comme d'autre part ils procèdent à la façon des peuples jeunes, c'est-à-dire qu'ils sont naïvement corporels, le côté allégorie, certain pour qui comprend le



Digitized by Google

critérium juif et ses conséquences, disparaît sous l'image de la matière[1].

Qu'aurait fait la science dans cette société? Il fallait briser ce critérium de la lettre qui avait tout prévu, tout enseigné d'un bloc, ou il fallait rester dans ces notions toutes faites, qu'il était impossible d'étendre. La connaissance ne pouvait grandir que, lorsqu'en conservant l'affirmation juive, on détruirait sa méthode. C'est ce que fit le Christ, et dès cette heure furent possibles les lettres de Paul et de Jean, et le développement philosophique des premiers siècles.

Tout se concentrait dans le génie juif par cette méthode exclusive de la foi à une lettre critérium. Tout, dans le génie grec, se répandait par l'observation et le syllogisme dans une discussion pénétrante. Le critérium grec vivifiait la

1. L'homme ne peut pas faire abstraction de la matière; il faut qu'il crie sa joie, son admiration et jusqu'à ses plaisirs. Dans les civilisations où le critérium n'est pas exclusif et tyrannique, ces productions du génie humain sont œuvres isolées. On trouverait même contraire aux mœurs comme au goût d'en faire le revêtement d'une idée divine. Mais avec ce contrôle juif il fallait tout ramener à l'absolu et de bonne foi par la seule nécessité de la note unique laissée à l'art, les poëtes honoraient l'infini par les intimités de l'amour charnel. C'est ainsi qu'on peut expliquer des chants sacrés vénérés également des juifs et des chrétiens, tels que le *Cantique des Cantiques*, le seizième chapitre d'*Ézéchiel*, et peut-être aussi le langage charnellement chaste de la Bible. Si des critiques tels que Théodore de Mopsueste, Voltaire, Ewald, M. Renan dans ses beaux travaux, étaient remontés jusqu'à la méthode comme base de jugement, ils auraient vu que le contraste du critérium juif avec la nature humaine, joint à une primitivité de mœurs toujours corporelles sans malice, devait nécessairement enfanter un tel genre de poésie.

D'autre part, si les Cyrille et les Bernard avaient fait le même travail, ils ne se seraient pas laissé aller, dans une mystique sans solidité, à voir sous tous les mots des allégories mystérieuses et prophétiques.

Cet art est une conséquence naturelle de la méthode, il se reproduirait partout où les conditions seraient les mêmes. Il est le résultat de l'homme pensée et chair, condamné à ne jamais parler de soi, mais uniquement de Dieu. On a raison d'appeler le *Cantique des Cantiques* le livre des divines amours, mais on a eu raison aussi d'y voir la surabondance de l'homme ému des beautés de la matière. L'explication du cantique n'est donc pas selon que le voulaient saint Bernard, saint Tho-

Digitized by Google

multiplicité, le juif l'anéantissait. Par là ce peuple devenait le gardien du monothéisme, l'idée unique qui lui était laissée.

Le juif est l'éclatante démonstration que la pensée de l'infini ne suffit ni pour développer ni pour moraliser l'homme. L'absolu lui-même ne peut rien sur la raison sans la liberté de la méthode. Ou l'esprit se satisfait de puériles pratiques et reste enfant, ou bien cet homme trop court lié s'enfuit à Samarie, il élève Thersa contre Jérusalem, il chante Baal et Astarté, il se fait des théraphims et des idoles; il brûle le critérium papal à Wittemberg; il élève Nuremberg et Genève contre Rome; il déshonore, il raille, il rit, il nie, il disperse, il anéantit. Religions, n'attachez jamais vos affirmations aux hasards d'un critérium aventuré.

mas; Gerson, saint Bonaventure, saint Anselme, Richard de Saint-Victor, Bossuet, la plus haute tâche de la théologie. Mais ce poëme n'est pas non plus une pastorale comme le veulent, en se jetant dans de nouvelles allégories aussi peu solides, Ewald et M. Renan. Ce n'est pas davantage une sorte d'épithalame à Priape comme le voulait Voltaire. C'est l'amour divin chanté par l'amour terrestre, c'est le trop-plein d'un cœur d'homme qui emploie toutes ses joies pour faire sentir l'ineffable union du créé et de l'infini. Et Salomon d'ailleurs n'était-il pas de tous les juifs celui qui était le plus capable de le produire, nature passionnée et spéculative, élevée et sensuelle, comme le témoignent également sa vie et ses œuvres? Peut-être s'il eût été libre dans l'expansion grecque, il eût eu les chants de Sapho et d'Anacréon, peut-être dans notre société fût-il tombé aux contradictions de Jean-Baptiste Rousseau. Esclave dans le critérium juif, ce tempérament et cet esprit devaient enfanter cette œuvre. N'est-ce pas l'homme qui a demandé la sagesse et a abouti à la passion, ardeur longtemps refoulée par la hauteur de la pensée, et éclatant enfin à l'âge où le doute envahit secrètement, où la fuite de la vie fait accepter les plaisirs refusés. Que Salomon ait composé ce chant dans sa sagesse, il l'a fait avec ses aspirations vers l'amour; qu'il l'ait imaginé dans sa prodigieuse luxure, il l'a fait avec ses ardeurs vers le vrai. L'homme est entier, le peuple juif entier, le critérium entier, c'est bien le cantique des cantiques.

Digitized by Google

---

## CHAPITRE V.

Voyons cependant se dérouler quelques-unes des conséquences de la méthode chrétienne.

L'esprit, en acceptant la foi critérium, consentait de sentiment et *à priori* à la solution de tous les grands problèmes de la vie et de la pensée. Il s'interdisait la preuve et le contrôle de son acceptation toute de prime-saut. Il attachait donc sans certitude toute l'existence des sociétés des arts et des sciences au contrôle de la foi. Il se liait à l'absolu et s'enchaînait du même coup loin de lui. Il remontait en partie aux premiers errements de l'humanité en établissant les religions comme loi de cohésion des peuples aux dépens de la méthode. Il rétablissait ces tyrannies que la méthode grecque avait déjà détruites une fois. Entraîné par une réaction excessive contre la notion des Thalès, empêché d'ailleurs par l'ignorance de la méthode absolue, l'esprit brisait avec le monde grec, se rattachait au monde antérieur, et des conséquences inévitables allaient surgir dans les siècles.

Prenant à la méthode juive son attache à l'absolu, l'assouplissant par un critérium plus large quoique faux, la méthode chrétienne combattait la grecque qui résistait en mourant. Cette lutte fit passer une partie de l'esprit des Platon et des Aristote dans les œuvres des Augustin et des Origène, mais ne les affranchit pas du critérium, qui d'abord latent, se montra bientôt à nu. Saint Augustin constata douloureusement l'impuissance du critérium foi; mais n'ayant rien pour le remplacer et n'y pouvant renoncer, cet homme doux attacha la force à l'idée. Et ce contrôle que repoussaient des rois barbares, comme Théodoric et Théodabat, devait être accepté par les pontifes et les rois de la civilisation moderne.

Digitized by Google

La méthode chrétienne avait donc sa grandeur et ses dangers. D'un côté elle plaçait l'homme dans la juste nécessité de s'identifier à l'absolu par la perfection morale, et lui imprimait un élan d'élévation que le monde n'avait point connu. Mais d'autre part elle paralysait l'esprit en lui enlevant la liberté de sa méthode, et son mode essentiel de procéder. Elle dénaturait la science puisqu'elle lui imposait des solutions, elle lui enlevait son individualité puisqu'elle la dominait par un critérium. La science ne vaut que par le contrôle de la connaissance, car lui seul engendre la certitude qui est la science même.

C'était la situation de l'esprit. Ce n'est pas tout : les sociétés comme l'intelligence devaient se trouver en face de la méthode nouvelle et elles allaient la voir filtrer dans toute leur organisation.

Le critérium contient toujours en soi la qualité supposée ou réelle d'absolu sans quoi il ne serait pas contrôle en dernier ressort. Dès là il suit que tout critérium tend à se conserver et à s'imposer dans l'humanité. La foi prenant une valeur de preuve définitive contractait cette qualité d'absolu qui en établissait la nécessité. L'humanité n'était plus libre d'avoir ou de n'avoir point la foi. Mais la nécessité de la foi allait produire ce phénomène que la foi ne restait plus le critérium, et que l'obéissance d'une part et la force de l'autre allaient en tenir lieu.

Si l'on joint à cette cause la précision apportée aux matières de foi, on aura les deux raisons de cet état. La précision engendre la formule. Quand la formule est déterminée par la certitude scientifique, elle attache l'esprit à un principe, quand elle n'est au contraire fixée que de sentiment, elle le rive à la lettre. La foi à l'esprit conçu généralement peut rester sans danger dans ce vague primitif. Mais aussitôt qu'on arrive aux nettetés formulées, il faut qu'elles naissent non de la foi mais de la certitude.

Pour que la foi soit critérium, il faut sinon la liberté du raisonnement au moins celle du sentiment. Que s'il est porté atteinte à l'indépendance de l'émotion, il n'y a plus qu'une soumission imposée par la force. C'est sous l'empire de cette modification, qu'on voit les transformations s'opérer dans la

Digitized by Google

société chrétienne dès les premiers siècles. Les laïques deviennent de plus en plus étrangers à la société ecclésiastique. La conscience de plus en plus soumise au sacerdoce. L'obéissance est le critérium de la vie au lieu que par la foi critérium, la spontanéité des sentiments avait au moins toute sa puissance. Dès le cinquième siècle, cette révolution est opérée dans le monde chrétien. On l'y maintient par la théorie comme par la pratique, par les répressions spirituelles qui se multiplient, par les répressions corporelles qui commencent. Bientôt le développement intellectuel n'est plus que religieux. L'art, la science, la critique, la jurisprudence, sont emprisonnés dans la foi. C'est comme une Judée.

Le christianisme s'établissait donc par là, non-seulement en gardien d'une affirmation religieuse, mais encore en méthode absolue. La foi étant nécessaire, l'obéissance le devenait. Par cette identification de la méthode à la religion, les sacerdoces prenaient parmi les hommes la puissance de cohésion qui n'appartient qu'à l'idée seule, et ces gardiens du critérium allaient être entraînés: 1° à fausser la marche des sociétés; 2° à bannir toute méthode dont le critérium ne serait pas la foi; 3° par conséquent à chasser et à détruire la science; 4° enfin à porter atteinte à la constitution même de l'esprit. Ce n'est pas encore assez. Comme il est fatal que cette constitution de l'esprit résiste à tout, et par là que la méthode tende toujours à se redresser, les conflits allaient naître; la logique allait forcer, pour obvier aux impuissances d'un critérium de sentiment, d'imposer, par les peines spirituelles et corporelles, les affirmations qui étaient auparavant soumises à la foi, de telle sorte que la lettre[1] comme chez les juifs, la force comme

1. C'est vers la fin du cinquième siècle que commencent à prévaloir la lettre et la force par la fixation littérale de la foi, la domination absolue des évêques. Le principe de l'obéissance passive prévaut. Saint Benoît ne voit que lui qui puisse lutter contre cette liberté du désordre qui est le propre de ces temps. L'individualité est anéantie. L'abbé, élu il est vrai, devient, armé de la règle monacale, le critérium du couvent, comme le pape, élu d'une façon analogue, deviendra celui de la catholicité par l'anéantissement de la puissance des évêques et l'éloignement des conciles. M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*,

Digitized by Google

aux premiers âges, devenaient les contrôles définitifs d'une civilisation qui avait voulu river l'homme à l'absolu seul. Les sociétés chrétienes périraient comme les sociétés primitives et juive sous la lettre et la force, si elles ne s'en affranchissaient de nouveau.

Il y avait donc dans la notion méthodique chrétienne un élément vrai, un élément faux.

Ce fut cette faute méthodique qui enleva à la philosophie jusqu'à son nom, pour la confondre à l'affirmation religieuse. Aussi le jour où l'humanité protestera contre ce critérium factice, nous verrons un spectacle aussi juste que déplorable. La Philosophie chrétienne sera niée comme science, et l'esprit laissant de côté ces grands et magnifiques monuments de la pensée, se tournera vers cette sagesse grecque, expression d'une méthode dont la base au moins, l'observation, assurait à l'esprit son procédé nécessaire dans la connaissance. Aveugles, en voulant fixer l'esprit par un critérium erroné, vous avez condamné ses œuvres à n'être qu'un développement secondaire de la pensée humaine, parce que vous les avez d'avance réduites à l'impuissance sur les questions primordiales.

Ce fut cette faute méthodique qui altérant l'esprit, la mission, l'organisation du sacerdoce, lui fit accepter toutes les modifications aristocratiques jusqu'au huitième siècle, théo-

le plus haut travail historique de notre siècle, croit voir la cause de cette théorie de l'obéissance passive dans le culte des empereurs. Nous pensons que ce rapprochement ingénieux n'explique pas; le culte de la majesté impériale était depuis longtemps oublié. La barbarie seule était vivante et la féodalité naissait par les pouvoirs isolés des évêques et des chefs guerriers. Le critérium de la foi, par son seul développement, impliquait la nécessité de l'obéissance passive. On peut le voir encore aujourd'hui à ce qui survit de la théocratie. L'erreur de M. Guizot ne vient-elle pas de ce qu'en concluant que cette théorie n'est pas fille du christianisme, il n'a pensé qu'à l'affirmation, non à la méthode de la religion? L'affirmation chrétienne posait en effet la liberté de l'homme devant Dieu, et par là toutes les indépendances qui en découlent. Mais la méthode, ainsi que je le montre, aboutissait à l'inverse. De là l'immense et perpétuelle contradiction qui s'est élevée dans le sein du christianisme et l'a toujours poursuivi. De là ce mélange de liberté, de despotisme, de douceur et d'implacabilité qui se retrouve dans le gouvernement théocratique, comme au couvent de saint Benoît.

Digitized by Google

cratiques jusqu'à nos jours, que les sociétés romaines et barbares et les notions de la méthode lui inspirèrent. L'excommunication, l'inquisition, l'obéissance passive, sont la situation extrême faite par la foi érigée en critérium, comme saint Augustin en est la consécration philosophique et la théocratie, l'organisation sociale. Aussi tout devait se soulever comme d'un coup contre les applications spirituelles et matérielles de ce critérium les plus poussées en logique que le monde ait vues. Par là éclata cette immense et universelle protestation méthodique, religieuse, scientifique, sociale, politique dont le monde est encore ébranlé.

---

## CHAPITRE VI.

Certes, le christianisme apporta à la méthode une idée profondément vraie, celle de l'absolu s'incarnant en l'homme par le bien. Mais cette haute pensée ne put balancer la grande erreur méthodique, car rien n'atténue ces fautes qui touchent tout à la fois aux principes et à toute la pratique de l'humanité.

Il ne faudrait pas dire cependant avec ceux qui veulent faire tout dériver de cette admirable doctrine, qu'elle apprit au monde le sentiment de l'absolu. Ce sens secret est dans l'homme par cela seul comme nous l'expliquerons que tout contingent implique pour être connu l'instinct de la loi nécessaire, et par cela encore que la loi nécessaire détermine une certaine idée de l'absolu. Il est donc sous toutes les recherches de la méthode grecque sans qu'elle le formule. Il est d'ailleurs formellement énoncé par le judaïsme. On doit se contenter de dire que le christianisme le généralisa et l'affirma d'une façon irrésistible, avec une plénitude de conscience inconnue encore, et par une organisation morale qui montrait toute la précision de sa connaissance.

Digitized by Google

Avant lui, Socrate avait dit par Platon au livre des Lois : « La souveraine mesure des choses doit être Dieu plus que tout homme quel qu'il soit. » (*De leg.*, livre IV.) Pythagore : « Nous avons en Dieu nos racines. » Épicharme avait prononcé le mot le plus explicite peut-être : « Notre raison est née de la raison divine » (cité par Eusèbe). Cicéron avait repris l'idée de Platon : « La loi est la raison conforme à la nature des choses.... c'est pourquoi la loi vraie et première est la droite raison du Dieu suprême. (*De l'égal.*, II, cap. IV.) *Ratio perfecta a rerum natura.... quamobrem lex vera et princeps ratio est summi Jovis.* » Si l'on voulait se reporter à d'autres civilisations et voir combien est spontané ce sentiment, on n'aurait qu'à lire ce mot de Confucius qui semble la copie de tous ceux qui précèdent : « La lumière naturelle n'est qu'une conformité de notre esprit aux lois du Ciel. » Mais ces affirmations s'arrêtaient court et se perdaient stériles.

Il est profondément instructif de voir la méthode chrétienne en face de cette vérité qu'elle fixait. Elle est moitié affirmation, moitié négation. Affirmation pour le développement moral, négation pour le développement intellectuel.

Par la foi érigée en critérium l'homme pouvait aller, mû par le sentiment, jusqu'à la pratique de la loi morale, mais cette même foi l'arrêtait s'il voulait monter à l'intelligence du principe de la loi. S'il peut y avoir des gouvernements qui permettent d'agiter les questions secondaires non leur principe, il n'en saurait être ainsi dans l'étude de la vérité. Cette affirmation *à priori* de l'absolu était une méthode vitale qui détruisait la scientifique. Le mot de saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie, » contient bien une méthode vraie, la toute-puissance de l'homme par l'absolu. Mais on reléguait cette vérité dans l'ordre moral ; pour l'intelligence, elle n'était que danger et fausseté. Ayant affirmé l'absolu, principe de force et force de l'homme, on redouta que l'esprit par ses investigations et ses erreurs ne détruisît un si bel ordre qu'on voulait établir impatiemment et d'un trait. On crut assurer à jamais la solidité du principe, en enlevant à l'homme la possibilité de le contrôler. Mais le lien de l'homme

Digitized by Google

et de l'infini ne s'opère pas par une scission de l'homme, il le faut entier. Il faut une intelligence libre de sonder les premiers mystères pour que l'acte moral ait toute sa plénitude et que le lien soit réel [1]. La foi *à priori* allait-elle donner à l'esprit cette connaissance du vrai qui est sa force, comme le bien est la force du sens moral? loin de là. L'absolu intellectuel était fermé au nom de l'absolu moral. La métaphysique était niée, la science niée, puisque les grands problèmes tranchés par la foi critérium restaient sans preuve. Le contact de l'esprit et de l'absolu était empêché puisqu'il ne s'opère que par la certitude. On enlevait donc à l'homme cet infini qu'on voulait lui communiquer. Toute solution *à priori* est anté-scientifique, c'est une hypothèse. Aussi durant le développement de cette méthode, les sciences physiques sont avilies, ou suspectes ou pourchassées, parce qu'on sentait que, basées dans l'observation, elles détruisaient la foi comme point de départ et critérium de connaissance; de son côté la métaphysique n'est qu'un long commentaire souvent sublime, toujours esclave.

---

## CHAPITRE VII.

Certes il y a des causes d'excuses à cette étrange contradiction : l'ignorance de la notion scientifique de la méthode, la réaction contre le critérium grec, la difficulté d'établir la cohésion dans cette épouvantable décadence contre laquelle luttait le christianisme primitif. Quoi qu'il en soit, la grande

1. L'ensemble de l'humanité ne saurait procéder par la science, elle n'en a ni le temps ni la force. Mais il faut que cette masse même sente et sache que les vérités qu'on lui propose sont contrôlées par le génie et l'intelligence. C'est de la double confiance qu'elle aura dans la loi absolue et dans la méthode que naît légitimement sa foi.

Digitized by Google

faute méthodique fut commise, elle s'empara du monde esprit et vie, politique et société; elle s'y intronisa, y régna.

Ne devons-nous pas faire ici une remarque qui a sa valeur? Aux premiers temps, pas de métaphysique, pas de science. En Grèce, métaphysique puissante, science se cherchant. Sous l'empire romain pas de métaphysique, science à peu près nulle. Durant la longue destruction de cet édifice, rouage immense qui fonctionnait par habitude et maintenait l'ordre où la puissance n'était plus, il s'établit une sorte de liberté sous les principes mêmes du despotisme. La métaphysique renaît par l'école d'Alexandrie et par les écrivains chrétiens obligés de les suivre dans cette voie. Nouveau silence correspondant au développement théocratique accompli. Dans l'âge moderne enfin, métaphysique et science qui s'affirment.

La métaphysique naît donc, tombe donc, se relève donc, suit donc en un mot toutes les oscillations de la méthode et de la liberté.

Devant un tel spectacle, si auguste et si propre à relever l'homme, nous ne pouvons nous empêcher de dire à ceux qui veulent la liberté dans notre temps, combien ils sont aveugles en se faisant les détracteurs de la métaphysique. Elle est le plus noble et le plus haut symptôme de la liberté. Et il y en a une raison profonde, tirée de la nature même de l'esprit en même temps que de la loi de cohésion des développements humains.

Quand l'homme n'est pas en troupeaux sous la force politique ou théocratique, il sent instinctivement qu'il ne trouvera sa cohésion que par les lois nécessaires. Elles seules peuvent l'assurer contre la dissolution du corps social. N'ayant plus le lien factice, il cherche le vrai, et alors spontanément il se jette dans la recherche des problèmes absolus, c'est-à-dire dans la métaphysique d'un côté, dans les sciences de l'autre. Le grand et double effort de notre époque correspond admirablement à notre immense ardeur d'indépendance. Nous cherchons à donner à la liberté que nous rêvons, la cohésion par les lois absolues. Sachons bien que nous n'y arriverons que par une méthode absolue comme elles.

Les peuples jeunes et ignorants se cramponnent à la per-

Digitized by Google

fection morale comme au seul absolu qui puisse les maintenir libres. Et c'est en effet par là que se soutiennent les Républiques primitives. Est-ce à dire que les nations avancées peuvent s'en passer? Non. L'homme est condamné à la vertu pour arriver à la liberté. Mais cette indépendance est incomplète encore; c'est le propre des peuples civilisés d'avoir recours aux lois nécessaires de la vérité par la science, cette autre face de l'absolu pour parfaire l'unité. Nos sociétés sont appelées là : connaître, fixer, certifier, appliquer par le bien et par le vrai, les lois nécessaires, qui seules peuvent donner à la liberté sa cohésion, ou voir revenir les cohésions mensongères de la force. Dilemme terrible : la liberté par la métaphysique, la science et la vertu, ou la tyrannie par le vice et la négation de la certitude.

---

## CHAPITRE VIII.

Comparons ici la méthode chrétienne à la grecque.

La chrétienne était tout à la fois plus pénétrante et plus haute. Elle allait d'un coup sans hésitation, sans ambage à l'absolu, à son affirmation, à son incorporation, plus encore à sa manducation par l'homme. Un des dogmes religieux consacrait ce grand acte de l'inoculation de l'infini dans l'homme. Mais d'un autre côté, elle était plus dangereuse et plus impuissante, parce qu'elle enlevait à l'esprit son processus essentiel pour arriver à son unité avec l'absolu. Une affirmation divine ne remplace pas la science. L'absolu ne devient homme que par la méthode. L'esprit ne s'éclaire que par ses propres moyens. Tout dans les idées et dans la nature est un *à priori* divin. Les lois nécessaires, quelles qu'elles soient sont divines. Et cependant elles ne sont pas science par là seul. Elles ne le deviennent que lorsque la méthode les a faites esprit.

Digitized by Google

La notion grecque avait cela que tout en faussant le critérium et sans posséder les moyens méthodiques, elle comprenait cette vérité primordiale, que l'esprit ne peut connaître que par interrogation personnelle. Aussi toute vérité trouvée dans le Grec a pour base la solidité de l'observation. Dans le chrétien, elle n'a de point d'appui que l'axiome prétendu posé par la foi.

Toutes les œuvres du magnifique développement chrétien sont là pour attester la hauteur et l'impuissance de la méthode. Seules, avec celles de la Renaissance, qui sont elles-mêmes toutes imprégnées et comme ruisselantes de la notion chrétienne, elles peuvent lutter avec les beautés enfantées par la Grèce. C'est leur caractère d'être de gigantesques monuments, car la haute aspiration vers l'absolu entraîne tout. Les sommes, les cathédrales ont ce même emportement surhumain, ce même sentiment pénétrant, plongeant, s'élevant, né du besoin toujours insatisfait, insatiable d'une identification plus grande avec l'infini. Mais toutes ont la tache originelle : l'insolidité de la base. Il faut des arcs-boutants à ces cathédrales. Le monument ne s'appuie pas sur lui-même, s'il s'élève aux étoiles. Si le peintre a l'émotion d'une contemplation séraphique, il n'a pas d'appui dans la construction de l'être. Si les poëtes ont les vertiges des visions immenses, l'homme n'y apparaît que comme l'ombre d'un effroyable rêve. Si les sommes ont des divinations inouïes, les questions résolues ne reposent que sur des certitudes de sentiment, vrais axiomes factices.

Au contraire l'édification, l'affirmation sur observation sont partout dans le Grec. Les sculpteurs ne procèdent que par la construction de l'être, secret tangible qu'aucun âge n'a cependant retrouvé. Leurs poésies si diverses sont toujours l'homme vivant sous le ciel et parmi la beauté des choses. Leurs monuments sont des proportions qui apparaissent d'un coup dans une inébranlable élégance. Leur science, un *à priori* sans preuve, a l'observation si juste que nous n'avons souvent qu'une expérience à faire pour changer ses aperçus en certitude. L'entraînement est partout dans le chrétien, et la science moderne se tient involontairement en garde contre

Digitized by Google

ses plus magnifiques et ses plus justes élans. Le Grec voit, le chrétien sent. L'acceptation *à priori* de l'absolu pousse le chrétien tête baissée à toutes les hardiesses, à toutes les audaces, à toutes les grandeurs, mais à tous les vacillements. L'observation assure au Grec les splendeurs palpables, mais il ne suit pas le chrétien dans ses visions sans cesse renaissantes. Le Grec prend l'être contingent en lui-même et il est satisfait quand il l'a posé sur sa base et porté à la plénitude de sa beauté. Le chrétien semble ne pas voir le contingent, l'infini le lui cache. Il amoncelle, entasse, superpose avec toutes les combinaisons du possible sans jamais dire assez; il semble vouloir combler l'absolu.

Autant cette vision, je dirai cette obsession de l'infini était vraie en son principe, autant défigurée par le critérium, elle privait l'esprit de la force de l'observation grecque, enfantait le mépris de la science, le mépris de la nature, le mépris de l'homme. Et cet ensemble d'erreurs devait mettre en danger l'idée même de l'infini qu'on n'aspirait qu'à protéger.

Comme à l'heure où s'éteignait la méthode grecque, l'athéisme se levait sur les ruines du critérium chrétien, quand une notion nouvelle vint rendre l'espoir de la certitude et l'idée de la divinité, la modifiant en un déisme impuissant comme la méthode même. Sans le cartésianisme, les sociétés modernes seraient peut-être plongées dans la négation depuis plus de deux siècles, si c'était là un état durable, ce que je ne crois pas. La méthode de Descartes recula ce moment jusqu'à nos jours, mais, épuisée et sans vie, elle ne peut plus même soutenir l'incomplète croyance qu'elle avait donnée.

---

## CHAPITRE IX.

Ce n'est point que la méthode chrétienne n'ait pas lutté contre cet élément de mort qu'elle portait en elle. De bonne

Digitized by Google

heure elle s'était aperçue qu'il ne suffisait pas de dire à l'esprit : crois, pour qu'il y consente. Avoir la foi pour l'homme, c'est se figurer qu'il est certain. Il fallait donc convaincre. Dès les luttes des premiers siècles on l'avait vu. Mais s'il fallait convaincre, ce n'était pas la foi qui était le vrai critérium. On ne le maintenait donc que par cercle vicieux. Si le syllogisme devait prouver la foi, la foi ne pouvait pas prouver le syllogisme. Si au contraire la foi devait prouver le syllogisme, à quoi bon le syllogisme, c'est-à-dire ici le raisonnement et la pensée. Or c'est là qu'en sont tous les partisans du critréium foi : la pensée est une vanité, tout s'efface devant l'affirmation religieuse moulée dans une lettre infrangible, la vie est réduite à la pratique de cette lettre. Ils oublient que l'intelligence est le levier de l'action, que la vie ainsi amincie n'est qu'automatique et que, fût-elle morale, elle n'est pas digne de l'homme. Le christianisme est pourtant la religion de l'esprit; c'est la venue de l'esprit qui y vivifie l'amour.

Quoi qu'il en soit, le syllogisme s'attachait à la méthode chrétienne [1]. On n'avoua jamais que l'instrument d'Aristote s'érigeait en critérium par son essence même qui est de prouver. On prit grand soin de l'inférioriser en lui persuadant qu'il n'était que serviteur. Mais sa nature ne persistait pas moins. Preuve de la foi, il prenait valeur de contrôle. Cependant, moyennant concessions, la foi, ce critérium ombrageux, le laissa passer par la nécessité où l'on en était. On le voulait comme preuve à l'appui, non comme preuve contraire. Mais alors il fallait trouver le critérium absolu, qui fût devenu d'un coup le contrôle de la foi et du syllogisme.

1. Des premiers pères à saint Anselme et à nos jours, il n'y a rien de nouveau comme critérium avoué. Bien que saint Anselme doive être considéré par sa tentative d'arriver à Dieu sans la révélation comme le point de départ de la philosophie moderne, il n'a pas conscience de la nouveauté de sa méthode, il part de la foi, il croit les mystères de la foi avant de les sonder, selon ses mots habituels. Mais qu'est-ce que sonder? c'est prouver. Le syllogisme donne sa force à la foi. Le critérium de la foi n'est donc plus absolu. La logique d'Aristote devient le juge conjointement avec la foi. Les uns la traduisent, la commentent, d'autres se contentent de celle de Boèce, sorte d'arrangement du grec; la scolastique en sort.

Digitized by Google

De cette alliance du syllogisme contrôlant la foi, et de la foi contrôlant le syllogisme, c'est-à-dire du critérium chrétien uni au critérium grec surgirent les scolastiques, nouveaux sophistes qui faisaient de la dialectique sur les données de la foi, comme ceux de l'antiquité sur les aperçus de leurs rêves. L'observation était également absente des deux parts; d'un côté par la foi qui la proscrivait *à priori*, de l'autre par la légèreté à conclure. Il ne restait à l'esprit que l'échafaudage des subtilités syllogistiques. Cet éclectisme sans valeur de la méthode chrétienne et de la grecque conduisait le développement intellectuel du moyen âge à la même puérilité que les temps antiques. Quand vous avez deux inconciliables en présence, ne tentez jamais de les accorder en les accolant malgré eux et malgré les principes. L'éclectisme qui peut être une nécessité et par là une habileté politique, est un non-sens métaphysique. L'éclectisme est l'impuissance de monter aux causes et aux lois. Cette tendance se trouve à toutes les époques où l'humanité secrètement défiante de son critérium, ne sait encore ni qu'elle le doit, ni par quoi elle le doit remplacer. Courez à la notion de la méthode, par elle aux lois absolues, et vous aurez tout accordé. C'est ce que devaient tenter les hommes courageux qui allaient venir. Tous les grands désordres de l'esprit et des sociétés ne sont guérissables que par le critérium. Ceux-là eurent le sentiment de cette vérité et l'audace de leur sentiment.



Digitized by Google

# V[e] QUESTION.

## MÉTHODE MODERNE.

## CHAPITRE I.

Ayant épuisé le critérium foi, l'esprit se trouvait sans méthode. Tout ardent du souffle chrétien, il se sentait éteindre par la stérilité. Plein de vie et d'aspirations s'abîmerait-il? On avait en vain essayé de solidifier le contrôle foi par le contrôle syllogisme. Que restait-il à faire? Le nier. On n'osait. L'affirmation du christianisme était dans toutes les pensées. On croyait que nier la foi en tant que critérium, c'était détruire absolument l'affirmation religieuse. Enfin l'organisation théocratique imposait[1].

Cette dernière raison arrêtait moins pourtant que les premières. C'était le sentiment d'une vérité incluse dans le christianisme plus que la peur qui inspirait à Bacon ses ménagements, à Descartes ses respects, à Pascal son assentiment. La conscience et l'amour de la vérité sont plus puissants dans l'humanité que la terreur. Tout en reconnaissant que l'homme est faible, ne l'abaissons pas au-dessous de lui-même.

La tentative méthodique que nous allons étudier se personnifie dans quatre hommes à jamais admirables : Bacon, Descartes, Pascal, Spinoza. Ils sont comme les types pre-

1. On sait que Descartes, retiré en Hollande, allait faire paraître son traité *du Monde* où il arrivait aux solutions de Galilée. Il recula devant les condamnations ecclésiastiques qui frappaient le philosophe italien.



Digitized by Google

miers qui vont se développer dans la société moderne jusqu'à nos jours. La scission que nous constaterons entre eux, nous la retrouverons vivante au milieu de nous. Ils sont encore aujourd'hui les drapeaux méthodiques autour desquels se groupent toutes les notions particulières, toutes les divisions de notre société et de nos croyances.

---

## CHAPITRE II.

Avant d'entrer dans cet examen, il faut parler d'un fait considérable qui, joint à ce que nous avons déjà observé, a pu préparer ce grand mouvement. Je veux dire la méthode de cette classe d'esprits spontanés et courageux, qu'on a voulu déshonorer sous le nom d'hérésiarques. Aucun ne remonta à la notion méthodique, aucun n'en conçut une personnelle et neuve. Protestation permanente contre le critérium foi, ils maintinrent vivante cette vérité : Que la liberté de la pensée est inamissible, et que les organisations les plus serrées du despotisme n'en triomphent pas. Par leurs luttes, ils continuèrent la nécessité d'adjoindre le syllogisme à la foi ; ils purent ainsi faciliter l'introduction de l'idée de Bacon. Là se borne leur rôle. Luther et Calvin ne vont pas plus avant en cela qu'Arius, et moins loin que Scot-Érigène, saint Anselme et Abeilard[1]. Ils protestèrent par l'antique procédé hérésiarque.

1. Saint Anselme et Abeilard se tiennent par le procédé méthodique. Leur méthode est également philosophique et relève, malgré toutes les précautions d'Anselme et les rétractations d'Abeilard, du syllogisme. Jamais Luther ni Calvin, hommes de pratique plus que de doctrine, ne sont montés à cette audace d'oser appuyer la religion sur la philosophie par la démonstration de l'existence de Dieu indépendamment de la révélation. La lettre biblique est leur contrôle. Sous ce rapport, les protestants sont autant des juifs réformés que des chrétiens.

Digitized by Google

L'hérésie dans son principe méthodique n'est qu'une discussion de la lettre. La matière de la foi, en se précisant, engendrait des querelles qui, toutes, supposent les grandes questions primordiales tranchées. Ces points fondamentaux n'y sont pas pris en eux-mêmes. Le texte fait foi; c'est-à-dire que la lettre est le critérium des deux partis. Toute la différence est que, dans l'hérésie, on joint l'interprétation personnelle au lieu de se satisfaire de l'interprétation de l'Église. C'est donc protester au nom de la lettre critérium contre la lettre critérium, détruire la foi par la foi. Le critérium juif auquel on était revenu par la fixation non scientifique des matières de foi, pèse en effet aujourd'hui aussi bien chez les protestants que chez les catholiques. En Angleterre, par exemple, il est en vigueur, non-seulement pour le texte biblique, mais pour les lois civiles. Il n'est détendu dans l'Almagne qu'où la philosophie a passé.

Ces fortes intelligences purent donc préparer l'esprit à l'indépendance, mais aucune n'en précisa et n'en réalisa la loi dans un principe fécond et rénovateur. C'est par là qu'on peut expliquer comment ces mouvements gigantesques, qui ont tant agité et fait souffrir la naissance du monde moderne, restent sans écho dans notre époque et sont appelés à ne laisser dans les siècles que les traces du sang répandu. C'est par là aussi qu'on peut se rendre compte du néant où sont tombés tous ces grands travaux de l'hérésie durant quinze siècles tandis que les œuvres grecques vivent avec l'accent de l'éternité. Critique scolastique de la scolastique, l'hérésie reste un fait secondaire, en dépit de justes réhabilitations savamment tentées[1].

1. Voir MM. Guizot, de Rémusat, Sainte-Beuve.

Digitized by Google

---

## CHAPITRE III.

Cependant l'Angleterre, par Bacon, proclamait *l'expérience* le critérium de la connaissance. La France, par Descartes, sentant profondément ce que le philosophe anglais avait reconnu lui-même, que l'expérience n'atteignait point l'ordre métaphysique, déclarait *l'évidence* le contrôle définitif et dernier.

On se contente de constater la différence de ces deux grands hommes; ce n'est pas assez, il faut affirmer leur opposition. Parce que l'expérience détermine l'évidence, on croit pouvoir considérer les deux méthodes comme le complément l'une de l'autre. C'est une erreur. Il faut ou que l'expérience ou que l'évidence soit contrôle; c'est à choisir. Un critérium détruit l'autre; en avoir deux, c'est avoir deux méthodes. Toute la méthode se fait et se défait par la preuve dernière. Le critérium est unique ou n'est pas.

Quoi qu'on fasse, il ressort de la doctrine de Bacon que l'expérience est son contrôle unique. Ses disciples sincères de nos jours n'en reconnaissent pas d'autre, et on les voit bien embarrassés s'ils ont à dire ce qu'ils tiennent de Descartes. Ce n'est pas d'ailleurs par des négations explicites que procèdent les sectateurs des deux doctrines. On s'accepte, mais on se méprise secrètement, tacitement, presque sans le savoir. Quel est le savant qui ne se défie aujourd'hui du jugement d'un philosophe? Quel est le philosophe qui ne sourie du savant? Ces négations se formuleraient si l'on ne négligeait de nos jours la grande question de la méthode[1]. Au

1. On s'occupe, il est vrai, beaucoup de procédés expéditifs de connaissance et d'instruction que l'on décore du nom de méthode, mais ils n'ont rien à faire avec elle.

Digitized by Google

fond de ces défiances et de ces sourires il y a deux critériums.

Si l'esprit était las des puérilités scolastiques, il lui restait cependant des matières remuées un goût vif de spéculation. Bacon ne satisfaisait pas, il gênait. Les hauts problèmes qui se posent toujours en face des grands esprits tourmentaient, agitaient. Fallait-il renoncer à les pénétrer, les accepter de la foi, tout en reconnaissant que l'expérience était le vrai critérium? On coupait en deux la pensée. Les sciences métaphysiques ressortissaient à la foi, les physiques à l'expérience. Bacon aurait volontiers fait cet arrangement. Ainsi il préparait Pascal. Mais le critérium étant de soi un absolu doit être unique : les sciences ne sont qu'une science, l'esprit n'est qu'une unité.

Cette impasse logique ne fut pas sentie par Descartes, mais il comprit très-clairement l'impuissance de l'expérience. Il lui fallait appliquer un critérium aux vérités métaphysiques qui le pressaient; il l'imagina.

Descartes et Bacon eurent autant l'un que l'autre la probité de l'intelligence, le courage de l'esprit. Aucun n'avait une véritable circonspection de savant, car les expériences de l'un ne valurent pas mieux que celles de l'autre. Mais le philosophe français avait comme un goût de hasard que le politique anglais n'avait pas. Dans leurs méthodes on trouve la différence de leur vie. Bacon ne fait de la philosophie que la consolation de sa carrière brisée. Descartes se jette à elle, l'appelle dès sa jeunesse, y sacrifie sa patrie, sa position et ses amitiés. Homme de naïveté, d'intuition et de confiance, Descartes se sentait sans cesse rabaissé par les liens étroits de l'expérience. Il les rompit et il osa affirmer l'évidence comme le contrôle final.

Bacon ne niait pas la foi, mais il la détruisait par conséquence. Descartes ne niait ni l'expérience ni la foi; il vénérait l'une, méprisait l'autre et les anéantissait toutes les deux : effet de logique, non de volonté. Par son procédé, il se passait de la foi pour remonter à Dieu, et il créait le déisme moderne. Physicien aventureux et hasardé, il faisait voir un secret mépris de l'expérience, tandis que Bacon, dans ses

Digitized by Google

erreurs, ne montre que son ignorance de l'art de l'expérimentation. Descartes fut très-logique à son critérium dans toutes ses témérités scientifiques. Il y a contradiction à lui faire tant de gloire de l'un et de déshonneur des autres.

Pascal échappait à tous deux en proclamant la suprématie dernière et définitive de la foi. Observateur plus solide, mais esprit inquiet, connaissant par la délicatesse de son organisation impressionnable toute la faiblesse de l'homme, il ne pouvait se jeter dans l'évidence avec cette aveugle confiance de Descartes. Intelligence d'intuition et de logique, il ne pouvait se livrer à Bacon qu'il consentait à suivre dans la physique, mais non au delà. Plus que ces deux grands hommes, il avait le sentiment de l'absolu qui, chez lui, tenait la place dominatrice. C'est là, on doit le dire, ce qui fait son originalité méthodique, sa gloire en face de ces inventeurs, son influence sur la société moderne. Pascal, tout grand écrivain et moraliste qu'il soit, ne se peut comprendre que si on le considère comme méthodiste redresseur de Bacon et de Descartes. Ce jour peut être nouveau, mais c'est le vrai. Cette tendance de Pascal le rattachait aux docteurs chrétiens, ces conservateurs quand même et à tout prix de l'infini dans le monde. La peur de perdre cet absolu causa toutes les défiances de l'auteur des *Pensées* vis-à-vis des deux méthodistes. Il sentait quelque autre chose; c'était vague, mais ce vague le tenait. Il le satisfaisait par le critérium foi.

En dehors de ces préoccupations, par sa religion, sa vie solitaire, son esprit logique sans tremblement, Spinoza fut méthodiste sans traiter de la méthode, et tout en croyant suivre Descartes. Comme Pascal corrigeait instinctivement l'impuissance de l'évidence et de l'expérience par la foi, il chercha aussi à les compléter. Son besoin de démonstration lui fit appeler le syllogisme qui reprit par là le rang de preuve finale que la foi, l'expérience, l'évidence lui avaient tour à tour enlevé. Les railleries de Spinoza sur Bacon montrent qu'il n'avait pas une intelligence vraiment méthodique, mais elles font voir aussi combien profondément il sentait la lacune immense de la théorie de ce grand homme.

Digitized by Google

Ces philosophes posés en face l'un de l'autre, pénétrons dans leurs doctrines.

---

## CHAPITRE IV.

Par Bacon, on allait plus avant dans la méthode que le Grec, quoique à vrai dire cet étrange peuple ait pratiqué et presque deviné l'expérience à force d'observation. Mais le critérium de Bacon l'engageait dès l'abord, rétrécissait le cercle de la connaissance en chassant logiquement toutes les hautes sciences. Le Grec, au contraire, par son contrôle unique et s'appliquant également à toutes, les comprenait dans une magnifique unité. Séparées par des critériums divers, les sciences ne peuvent s'unir. Partout où nous verrons un seul critérium, nous trouverons l'unité des connaissances. Le contrôle grec, tout faux qu'il était, avait cela de juste qu'il était seul. Quelles sont les scissions des sciences de nos jours? celles même de nos critériums. Nous ne retrouverons l'unité scientifique que par un contrôle qui corresponde à toute science de quelque ordre qu'elle soit. Le critérium absolu établira les sciences en une science unique.

Bacon se rapprochait de la méthode grecque par le point de départ, comme il s'en éloignait par le critérium. Il admettait un des éléments et rejetait l'autre. L'observation, base nécessaire du développement de l'esprit pensant, reparaissait; le syllogisme, moyen méthodique et contrôle dernier, était chassé et remplacé sous ces deux aspects par l'expérience.

D'autre part, le novateur s'éloignait de la méthode chrétienne avec la violence d'une réaction. Il niait *à priori* l'absolu, dont l'affirmation lui devenait une terreur, au lieu d'être une sollicitation. Il ne voulait admettre comme vrai que le fait matériel prouvé par l'expérience. Il conquérait la liberté de l'esprit, mais aux dépens de sa hauteur.

Digitized by Google

Ainsi, en même temps qu'on n'avait plus la largeur grecque, on perdait l'élévation chrétienne. Mais on acquérait un instrument méthodique qui, comme tel, restait infaillible, bien qu'on commît la faute de le transformer en critérium ; faute antique et toujours vivante.

---

## CHAPITRE V.

Comme Bacon, Descartes poussait l'esprit à la liberté. Mais si l'indépendance du philosophe anglais était à la fois prudente, forte et peu élevée, celle du français était inquiète, téméraire et pleine de noblesse. Il affranchissait l'esprit de ce joug de matière que lui imposait Bacon, mais il le laissait à lui-même sans appui, et par là forcé d'y retomber tôt ou tard.

Descartes se rattachait à la méthode grecque et à l'auteur du *Novum organum*, en affirmant l'observation comme point de départ; il s'éloignait de l'un et de l'autre en substituant au syllogisme et à l'expérience l'évidence, comme critérium. Ce n'était plus rapetisser la notion grecque, c'était l'élargir jusqu'à l'imprudence. Le syllogisme, chassé avec indignation et raillerie, n'était point remplacé. Bacon au moins y substituait l'expérience, instrument restreint, mais sûr. C'était abandonner la connaissance au sentiment par l'évidence propre, comme nous le prouverons en son lieu.

Le Grec, poussé par son critérium, n'avait jamais assez démontré; sentant que le syllogisme était sa preuve définitive, il en usait jusqu'à l'abus. C'était lassant, peut-être, mais c'était une garantie et une force. Bacon pouvait ne point tenir compte des notions idéales, parquer la méthode dans les sciences physiques, faire dépendre toute la connaissance de la matière ; mais, poussé sans cesse par l'expérience, il devait donner des résultats solides qui aideraient un jour à la recon-

Digitized by Google

struction des connaissances mêmes qu'il infirmait. Avec Descartes, l'esprit, satisfait soudainement par l'évidence, devait arriver à ne plus vouloir raisonner, à se fatiguer de la preuve, à substituer l'affirmation, la négation pures à la démonstration rigoureuse. On ne discute pas aujourd'hui, on dogmatise ; on ne prouve pas, on réduit la pensée en formules vivaces et frappantes. Le style remplace la raison. On fait de l'art, de la métaphysique, de la science sociale, de la morale, de la religion, de la critique par sentiment, c'est-à-dire indépendamment des choses mêmes et de leurs lois nécessaires. L'évidence devait amoindrir la sévérité de la méthode. Il faut appeler antiscientifique le critérium qui tend à remplacer la démonstration par l'affirmation.

Comme Bacon, Descartes s'éloignait de la méthode chrétienne par la négation *à priori* de l'absolu. C'était le but de l'esprit et ce n'était pas sa sollicitation. Étrange inconséquence ! N'est-ce pas le but qui est l'excitation de l'acte; n'est-ce pas la fin qui est le levier ; n'est-ce pas la certitude désirée qui est l'hypothèse ; n'est-ce pas l'œuvre qui est l'idéal ; n'est-ce pas l'accomplissement qui est le projet ? Descartes n'avait pas plus que Bacon inclus la coopération de l'absolu dans la méthode. L'esprit était libre, mais isolé, réduit à ses forces. Séparé *à priori* de l'absolu, il devait trouver en soi seul le pouvoir d'y arriver ; rêve qui suppose l'homme principe de sa force et le condamne à l'impuissance. Poussé par ces deux grands hommes, l'esprit se résolut à ne partir que de soi, à ne croire qu'en son expérience et en son évidence, c'est-à-dire en soi. Héritier en cela de la Grèce, il s'attribua le critérium en le déplaçant. Il ne le mit plus dans sa puissance de raisonner, mais dans sa puissance d'expérimenter et de voir : en principe, c'était tout un.

Du reste, il ne faut pas croire qu'on s'éloignât par ce côté de la méthode chrétienne. J'ai déjà dit que la foi étant une appréciation personnelle, la constituer en critérium c'était encore donner à l'homme le contrôle définitif; inconvénient qui n'existe pas si on ne fait de la foi qu'une sollicitation première à la certitude par les moyens méthodiques. De plus, comme le christianisme avait voulu obvier aux inconséquences

Digitized by Google

de la foi critérium, en la fixant par la lettre et en soutenant la lettre par la force, il résultait que le critérium était donc dans le christianisme toujours abandonné à l'homme. Dans la première époque, la foi, c'est-à-dire le sentiment libre, avait librement adhéré; le critérium était donc attribué à l'individu, à la conscience. Dans la seconde, la foi, devenant obéissance passive, le critérium était déféré à la lettre et à la force qui la soutenait.

Aussi loin donc qu'on remonte dans l'histoire du critérium, on le retrouve aux mains de l'homme par la force dans les théocraties premières : par le syllogisme dans la Grèce, par la lettre dans le juif, par une succession ou un mélange de foi, de lettre et de force dans le chrétien; par l'expérience dans Bacon. Descartes suivit cet errement antique et le poussa au dernier extrême, en l'affranchissant de ces garanties de vérité dont les âges précédents l'avaient soutenu.

Supérieure à la méthode chrétienne par la liberté conquise, cette notion y était inférieure en ce que l'absolu n'était plus la sollicitation première de l'esprit. Dans le christianisme, il était le but et l'excitation primitive de l'homme moral. Il est vrai, comme nous l'avons relevé, qu'il se soustrayait à la pensée en échappant à la certitude, mais au moins était-ce l'absolu. Affirmation méthodique juste, que le mot cité plus haut de saint Paul résume admirablement[1], le christianisme aboutissait au faux par son critérium. Le point de départ, qui était la foi, se transformait en instrument méthodique et en contrôle; de là le vice. Avec le sublime but de mettre l'homme en contact avec l'infini, il les séparait par les moyens méthodiques et par la preuve finale. L'homme était réduit à la vie morale. Bacon et Descartes lui rendaient la vie intellectuelle. Atteindre l'infini par la foi, ne jamais l'espérer par la science, c'était plonger l'homme dans le découragement de la pensée. Le quiétisme ignorant et moral en doctrine, sinon toujours en pratique, où nous voyons vivre depuis des siècles les populations catholiques, a sa source dans cette méthode chrétienne. Or, toute la question est là : l'homme peut-il arriver à une

1. Je puis tout en celui qui me fortifie. (Saint Paul, *Ép.*)

Digitized by Google

notion scientifique des problèmes absolus? Si oui, la certitude deviendra sa solidité, et la science libre doit l'y conduire; si non, la foi est le juge en dernier ressort, et la science doit s'y soumettre. Que les détracteurs de la métaphysique y prennent garde, la logique les force à reconnaître la foi comme contrôle dernier. S'ils étaient aussi pénétrants dans la méthode que Pascal, ils se précipiteraient comme lui dans le critérium de la sublime cécité[1].

---

## CHAPITRE VI.

Le christianisme ne pouvait assister silencieux à la destruction de son critérium. Qui protesta? Ce ne fut point Bossuet, qui ne sut pas remonter jusqu'à la question de la méthode. Les génies synthétiques des temps écoulés ne s'adressent pas là; il n'y a que les novateurs. Ce ne fut pas Malebranche, qui adopta et pratiqua, sans en être tourmenté, les trois critériums sous lesquels nous allons voir s'abattre le trouveur des propositions d'Euclide, l'inventeur de la brouette, le terrifié de l'infini. Ce fut Pascal, non celui du triangle arithmétique, de la théorie de la roulette et du calcul des probabilités; non celui des *Provinciales*, œuvre de généreuse polémique où l'écrivain était héros; ce fut le Pascal des expériences touchant le vide, de l'équilibre des liqueurs, le reconstructeur du christianisme dans les pensées, Pascal le méthodiste éclectique.

Entre ces deux grands hommes se levait donc ce singulier esprit, admettant l'expérience, l'évidence comme critérium dans tous les problèmes qui ne touchaient pas à l'infini, dont

1. Ceci explique bien des brusques changements dans les convictions des hommes de notre temps. La métaphysique niée comme science, il ne reste plus que la foi pour satisfaire les esprits élevés que l'infini tourmente.

Digitized by Google

il avait une si écrasante émotion, et retournant à la foi dans toutes les questions même de l'ordre physique, où l'absolu se trouvait engagé. Pascal, au fond, avait trois critériums. On a voulu voir en lui un sceptique : il était une contradiction méthodique vivante. Il n'accepta le critérium de la foi que par impuissance. De là cette allure de doute qui perce jusque sous ses échauffements de style et de plume. Il semble qu'il ait pressenti qu'aucun de ses critériums n'était vrai, et qu'il devait en exister un solide. Mais s'il eut le génie d'en être troublé, il n'eut point celui de le découvrir et de le fixer. Ce grand homme porta dans son sein toutes les contradictions que nous voyons s'épanouir et régner parmi nous, représentées par les trois grandes divisions méthodiques de notre temps : l'école physicienne, l'école philosophique, l'école religieuse. C'est ce monde d'inconciliables que Pascal portait en lui, et qui fut la ruine de son génie et de sa vie. Il se mina, s'usa, se perdit à faire une unique machine pensante avec trois critériums qu'il fallait également nier, non comme éléments méthodiques, mais comme contrôles derniers. Déchirée comme le cœur de Pascal, notre époque ne verra tomber les contradictions qui la rongent que le jour où le critérium absolu sera trouvé. Alors tous ces éléments divers resteront stupéfaits de leurs guerres passées, autant que de se trouver face à face sans haine. Leur paix nouvelle les étonnera autant que leurs antiques discordes.

La grande lutte méthodique de Pascal se résume dans cet aphorisme (1re part., art. 10, *Pensées*) : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment[1]. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment.... Il est bien difficile de distinguer entre ces deux contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie et que sa fantaisie est sentiment ; et j'en dis autant de mon côté. On aurait besoin d'une règle. La raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens ; et ainsi il

1. Prétendu principe base de toute cette argumentation, et qui n'est qu'une boutade d'humoriste. L'homme ne cède pas au sentiment quand la loi nécessaire lui est démontrée et présente. La raison qui a trouvé l'absolu n'est plus pliable.

Digitized by Google

n'y en a point. » Voilà le grand cri. Où est le critérium? le raisonnement? sentiment; le sentiment? fantaisie. Où donc est le critérium? La raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens. Concluez, et courbez-vous dans la foi.

L'expérience pour Pascal n'est donc que le critérium de ses théories touchant le vide, ou l'équilibre des liqueurs; l'évidence est sentiment, le raisonnement est sentiment, le sentiment est fantaisie, et la raison pliable à tous sens n'a point d'appui solide dans l'absolu. Ainsi d'un coup les critériums grec, baconien, cartésien, s'effacent; le chrétien seul reste debout. Si Pascal avait pénétré ce qu'était la foi en essence, il aurait vu qu'elle n'était que le sentiment de la vérité et de la formule acceptée; dès lors il l'aurait chassée aussi, s'il avait voulu être logique. Mais il lui fallait se reposer. Il ne voulut pas regarder de trop près à la foi; il s'appliqua à s'enivrer de sa nécessité[1].

Nous retrouvons donc ici cette haute, mais arbitraire idée du judaïsme et du christianisme, qui voulaient que le vrai s'engendrât par le bien. Classification artificielle autant que noble. Développements simultanés de l'absolu, dont le beau est la forme vivante et le verbe, il faut reconnaître que le bien et le vrai surgissent spontanés et libres, tout en se complétant l'un l'autre. Sinon, on infériorise une part de l'absolu à l'absolu. C'est par cette hiérarchie factice qu'on fut amené à faire de la foi le critérium. La foi ordonnait l'union à l'infini par le bien; l'union par le vrai avait besoin de recherches, c'est-à-dire d'un mélange de vérités et d'erreurs, on imposa le bien au vrai. Pascal renouvela cette faute. Y glissant l'élément étroit et excessif de son génie, il rapetissa même la pensée chrétienne dans ce blasphème sublime : « La vérité est une idole sans la charité. » Liez donc la pensée dans les bandelettes de la moralité : le bien sera le tombeau du vrai, tant on redoute que le vrai ne soit le sépulcre du bien.

1. Il y a la foi et la matière de la foi. La foi est un état subjectif de l'esprit reconnaissant comme certaine la matière de la foi par pur sentiment. La matière de la foi peut être ou une fausseté ou une vérité que la certitude, par la méthode absolue, peut seule déterminer.

Digitized by Google

Mais Pascal sentait qu'on ne lie pas l'homme. De là ses tortures, qui sont encore celles aujourd'hui des esprits qui admettent son critérium. L'expérience est là qui l'affranchit, l'évidence est là qui l'entraîne. Cet homme, sans cesse renouvelé par l'âge, fait éclater ses liens sous les yeux de Pascal et du critérium chrétien. Tant que le christianisme n'admettra pas la simultanéité libre du bien et du vrai, il restera attaché à sa méthode pusillanime et audacieuse tout ensemble, audacieuse par l'affirmation de l'absolu, pusillanime par le critérium foi. Or, il s'y acharnera jusqu'à ce que l'esprit humain ait trouvé le critérium unique et absolu qui assure la liberté de la pensée sans compromettre ou hasarder l'infini : c'est ce que nous tentons.

En face de Bacon et de Descartes, les novateurs, faut-il regarder Pascal comme l'homme du passé? à juger superficiellement on l'affirmerait. Il retombait dans cet errement des temps antérieurs : le contrôle de la certitude donné à la foi. Mais au nom de quoi? était-ce par une idée rétrograde? non, c'était par un sentiment immuable au cœur de l'homme celui de l'absolu. Par là Pascal tenait compte de toutes les données du problème que les deux philosophes tranchaient arbitrairement. Il était donc plus qu'eux homme de l'avenir par le sentiment complet de la difficulté; mais il devenait homme du passé par la solution qu'il en donnait, laissant l'esprit libre en physique[1] quand la foi ne serait pas inquiétée, le faisant esclave en métaphysique. C'était maintenir la pensée dans une contradiction méthodique qui devait la mener à l'acceptation tête baissée de la foi ou au scepticisme sur le critérium. Pascal comme solution n'était donc qu'un découragement et une impuissance.

1. Quand on pense que Pascal a dit : Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas le système de Copernic » (*Pensées*, part. II, art. XVII, § 19, édit. 1819), on voit combion il anéantissait l'évidence et l'expérience devant la foi. On voit en même temps combien toute la liberté de tolérance donnée par le critérium religieux est fatalement dérisoire. Quand le savant se courbe ainsi devant le chrétien, quand l'obéissance à la lettre fait ployer la vérité, l'obéissance à Dieu doit déterminer la révolte, selon le mot sublime de saint Paul.

Digitized by Google

Tout simplistes que fussent les partis-pris de Bacon et de Descartes, ils avaient ce grand avantage de tranquilliser l'esprit sur sa certitude et par là de donner un point d'appui à sa marche. Sur les questions de méthode l'homme ne peut pas rester sans solution, nous le démontrerons. L'indécision est la suspènsion de la vie. C'est là que Pascal aboutissait. Les affirmations des novateurs étaient au contraire l'ardeur, le mouvement imprimés à l'humanité jusqu'à épuisement de l'évidence et de l'expérience comme critériums. C'est là que nous en sommes. Au dix-septième siècle, Pascal c'était la mort; Descartes, c'était l'espoir; aujourd'hui c'est la dissolution, Bacon seul est la pierre d'attente.

Oui, le monde est partagé entre ces trois grands hommes. Joignons-y Spinoza. Ils se disputent la terre. Un des quatre l'aura-t-il? non, car aucun n'a trouvé la loi absolue de la méthode. Tous quatre s'effaceront devant le critérium unique et infaillible, mais tous quatre resteront à jamais comme les grandes assises intermédiaires du génie; parce que Bacon et Descartes ont apporté à la méthode des moyens nouveaux; parce que Spinoza en a conservé un vrai, malgré le discrédit des temps; parce que Pascal s'est fait le gardien philosophique contre l'entraînement des choses neuves, du vague et inamissible sentiment de l'infini que ces trois grands hommes négligeaient ou mettaient en danger. Pascal fut une protestation méthodique instinctive. Il a subi le martyre de son sentiment sans pouvoir le traduire en doctrine. C'est la torture d'une vision qui ne se formule jamais en invention. Il a ouvert la bouche comme pour dire le mot décisif et le mot n'a pu sortir. De nos jours il eût fixé la notion absolue de la méthode. Tel qu'il est, il n'a rien créé, il a protesté au nom d'une vérité éternelle et il est tombé pour la soutenir dans les fautes du passé.

Or, il était juste qu'on mît fin aux étranges imprudences de la méthode chrétienne, se jetant les yeux fermés dans le sentiment par la foi, sans considérer la réalité des choses ni la solidité de la connaissance, et Bacon avait raison contre Pascal. Il était juste qu'on n'entendît plus parler de ces prétendues impuissances de la pensée qui n'étaient que l'impuis-

Digitized by Google

sance même de la méthode chrétienne et Descartes avait raison contre Pascal. Mais Pascal avait raison contre tous les deux quand il se cramponnait à l'infini comme un enfant effrayé qu'on arrache à son père. Tous trois enfin avaient raison contre le critérium grec deux fois épuisé par les sophistes et les scolastiques qui avaient voulu compléter le Christ par Aristote.

---

## CHAPITRE VII.

Ils avaient raison, cependant un homme résista, et il fit bien. Tant que le critérium absolu ne sera pas trouvé, le syllogisme reviendra toujours fatalement s'imposer comme le contrôle de toutes les sciences qui ne relèvent pas de l'expérience.

Ce fut cette nécessité qui suscita Spinoza, méthodiste inconscient qui se croyait et s'affirmait Cartésien. Certes comme Pascal il admit l'évidence critérium, mais comme lui aussi il sentit secrètement le danger de cette spontanéité personnelle. Loin de la foi puisque le judaïsme était une protestation vivante et souffrante contre le christianisme, puisque d'ailleurs la lettre biblique avait peu d'influence sur lui, Spinoza avait pu mieux que le défenseur de Port-Royal peser l'impuissance de ce contrôle. Ce ne fut donc pas à lui qu'il demanda secours. Il chercha à parfaire l'évidence par le syllogisme et ainsi ce moyen méthodique prit sans qu'il s'en doutât, comme chez le Grec, comme dans le moyen âge, une véritable valeur de critérium. Seulement Spinoza avec tous les esprits de son temps sentait les vices de la scolastique, il accourcit donc, et tenta de faire le syllogisme bref comme le calcul. C'était un rhabillement de forme, mais au fond l'identité. Dans la méthode mathématique le raisonnement sous le nom de calcul s'attribue la preuve et se fait contrôle dernier.

Digitized by Google

Spinoza avait donc deux criteriums, l'évidence, le syllogisme. Il ne faisait pas compte de l'expérience comme Pascal et par là il rompait avec Bacon. Il s'en séparait encore ainsi que des méthodes grecque et cartésienne en ce qu'il substituait l'intuition à l'observation comme point de départ. Enfin il s'éloignait de la foi criterium et de Pascal en admettant par l'évidence et le syllogisme la liberté de l'intelligence.

Je crois assigner à Spinoza comme à Pascal sa vraie place et son grand caractère d'influence dans la philosophie moderne. Certes sa théorie de la substance que nous examinerons en son lieu eut de grandes suites, mais la véritable cause pour laquelle on est sans cesse attiré à ces grands esprits, même pour les contredire, c'est qu'ils sont des méthodistes. Pourquoi Leibnitz, Malebranche, Bossuet sont-ils moins présents? Ils ont embrassé plus de questions, ils ont été plus grands écrivains peut-être. Consciente ou ignorante l'humanité suit les méthodistes et s'y rattache, n'eussent-ils laissé qu'un novum organum, des pensées écourtées, cinquante pages sur la méthode, un petit traité de l'éthique[1].

Spinoza était donc un véritable continuateur d'Aristote tout en étant disciple de Descartes. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir l'Allemagne sous cette impulsion aboutir à une formule métaphysique qui est une vraie néo-scolastique. L'Allemagne ainsi poussée, osa deux choses : se fier à l'intuition, se satisfaire du syllogisme, dans un temps qui ne savait qu'observer et expérimenter. L'évidence de Descartes la confirma dans cette notion qui fit son originalité et sa grandeur. Ce noble pays n'est pas remonté à la méthode en elle-même, et l'on doit le regretter pour la solidité de son édifice. Il accepte sans en discuter Spinoza et Descartes. Avec l'intuition, l'évidence et le syllogisme ont été construits ces immenses et magnifiques échafaudages de métaphysique que

1. Il en est ainsi dans l'art. Pourquoi Masacrio a-t-il tant de gloire? Il y eut de plus grands peintres; il fut méthodiste. Introduisant l'élément observation dans son art il en assurait l'indépendance. Le criterium foi l'asservissement de l'art, dont Giolto et Fra Angelico restent les plus sublimes représentants, disparaissaient pour préparer par la liberté les grandes destinées de l'art italien.



Digitized by Google

le monde admirera toujours, mais où il ne se reposera jamais. Humboldt qui personnifie la réaction physicienne de l'Allemagne avait l'instinct que toute la métaphysique de son pays se basait sur l'intuition. Il croyait cette base légitime. Il rejetait toute spéculation de son *Cosmos*, à la façon que Bacon laissait dans un isolement respectueux mais destructif toutes les hautes sciences. Tout en admirant des génies tels que Hégel, Humboldt par la nature même de sa science, était Baconien et l'on peut dire que l'opinion allemande l'a suivi sur ce terrain méthodique, où elle se trouve finalement d'accord vec l'Angleterre et la France.

---

## CHAPITRE VIII.

Tels sont donc les quatre éléments qui sous nos yeux se mêlent, s'entrechoquent, se nient, se complètent, se font contre-poids, s'anéantissent. C'est là l'unité désordonnée de notre civilisation, de nos pensées, de nos arts, de nos politiques, de nos sciences. D'un côté et luttant seul contre tous le criterium *foi*, refusant à l'esprit la liberté métaphysique, la liberté de la science, de la pensée, de la parole, de l'écriture; déshonorant l'intelligence par l'excommunication comme il avait précédemment déshonoré la vie et tué le corps. De l'autre et comme des alliés nécessaires, mais toujours hostiles entre eux le criterium *expérience* sûr de soi et niant tout ce qui n'est pas lui; le criterium *évidence*, inquiet, turbulent, téméraire et poltron, se jetant aux hasards et en reculant; le criterium *syllogisme* discrédité pour la troisième fois. Voilà comment s'avancent ensemble, front contre front, le catholicisme, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, ces vivantes méthodes. Ces batailles de criteriums sont des batailles d'hommes et de générations et tous ces mots abstraits se réalisent en haines et en douleurs.

Digitized by Google

Et pourtant chacun cherche les lois nécessaires de l'absolu : l'expérience par la matière, l'évidence par l'observation, le syllogisme par la démonstration, la foi par l'affirmation. Ils ont le même but et ils se haïssent. C'est que chacun n'est qu'un moyen exclusif d'arriver à la fin unique et que ce moyen se posant en criterium veut s'imposer comme le seul nécessaire. De là la guerre.

Qui fait la mobilité de l'homme? c'est sa recherche de l'absolu. Les passions l'y poussent comme sa raison. En sorte que l'homme n'est variable que dans le but de ne l'être plus. Haut attrait du stable et de l'immuable, anxiété et mobilité sublimes qui n'auront de plus sublime que le repos dans les lois nécessaires trouvées et certifiées. Que cette agitation qui est le caractère frappant de notre époque fasse enfin comprendre l'inanité de ces prétendus criteriums, puisque aucun d'eux ne peut fixer cet esprit humain si avide d'immuable, si solide quand il l'a rencontré, si bondissant quand il le cherche. Contemplons d'un coup ce chemin méthodique de l'humanité : elle commence par le criterium force, qu'elle le rejette, pour appeler le criterium syllogisme, qu'elle délaisse, pour s'attacher au criterium foi, qu'elle repousse, pour adopter des criteriums divers comme les tempéraments et les caractères. Le timide reste avec la foi, le matériel se lie à l'expérience, le léger se satisfait de l'évidence, le syllogisme apaise l'abstrait.

C'était une situation nouvelle et inouïe pour l'humanité. Quatre criteriums allaient s'épanouir, s'irradier, s'infiltrer, se faire acte et vie dans les sciences, les arts, les sociétés, les individus. Jamais une pareille contradiction de méthodes n'avait éclaté dans le monde. La force, la lettre, criteriums uniques, avaient imposé aux développements humains une unité artificielle ; le syllogisme les avait tous également faits libres, la foi les avait de nouveau contenus. Ces multiplicités allaient précipiter les arts, la vie, les sciences, la morale, la politique, la religion, la philosophie dans des courants divergents et contradictoires.

Et d'abord allait se creuser une scission formidable, invincible. D'un côté l'homme s'attribuant le criterium à la façon

Digitized by Google

grecque soit par le syllogisme, soit par l'évidence, soit par l'expérience. De l'autre le criterium attribué aux gardiens de la lettre aux dépens même de la foi. La philosophie, la religion, l'état social allaient sentir cette division jusque dans leurs entrailles.

D'autre part les sciences libres chacune avec son criterium allaient courir des carrières pour ainsi dire opposées. Les unes devaient enfanter des développements encore inconnus de solidité, les autres aboutir aux plus capricieux et aux plus inutiles systèmes. Les sciences d'expérience allaient croître. Leur sûreté en fixant l'esprit allait par ailleurs l'aveugler jusqu'à lui faire penser que l'expérience seule peut enfanter la sécurité de la connaissance. Les sciences d'évidence affranchies par l'évidence même et par l'intuition allaient se lancer à plein corps dans la syllogistique et l'on devait voir surgir ces étranges combinaisons philosophiques et sociales qui sont à notre époque ce que les sommes théologiques étaient au moyen âge. Ainsi les sciences d'évidence allaient se discréditer par leur impuissance autant que les sciences d'expérience les détruisaient par leur certitude.

Et au milieu de cette scission qui soumettait le monde aux oscillations de la matière et du rêve, on allait entendre, comme dans un naufrage de l'esprit, s'élever sans cesse la voix du criterium foi appelant et recueillant les mutilés, les découragés, les fils de Pascal, mais restant toujours sans force pour prouver l'impuissance de ces contrôles par un contrôle aussi vain et dès longtemps épuisé.

Cet état scientifique et social de heurt, de négation, était en puissance dans Bacon, Descartes, Pascal, Spinoza. Il était fatal :

1° Systématisation à outrance de toutes les imaginations, de tous les caprices de la pensée affranchie des lois nécessaires par l'évidence et l'intuition ;

2° Certitude et précision inconnues des sciences physiques par l'expérience ;

3° Esclavage volontaire des épouvantés de l'esprit, s'aveuglant de foi pour fuir les vacillements du siècle ;

4° Contradiction dans les arts de tous les goûts propres se développant indépendamment des lois ;

Digitized by Google

5° Philosophie et religion naissant de l'émotion;

6° Discussion et critique de tempérament;

7° Esprit de savoir changé en esprit vulgarisateur;

8° Littérature à effets, à mots, éclairs où l'image, cette évidence subite, dit tout;

9° La force épiant les fautes de tous ces criteriums et s'imposant comme le dernier contrôle;

10° Enfin au milieu de ces négations de doctrines personnelles et superficielles tout se passant indépendamment des lois nécessaires. Tout criterium secondaire éloigne de l'absolu comme le véritable y attache.

Ainsi s'expliquent ces phénomènes contradictoires restés problèmes et problèmes d'épouvante.

1° Le matérialisme croissant dans une société qui aspire à l'absolu;

2° La liberté ne pouvant s'établir dans un âge ardent d'indépendance;

3° Les sciences métaphysiques se mourant quand les sciences physiques grandissent. Toutes les contradictions de ce temps ont leur mot dans la méthode. Un criterium fait une civilisation. Sous toute question il y a une question de méthode.

---

## CHAPITRE IX.

Les mêmes fautes engendrent les mêmes résultats et nous pouvons ici en relever une grande instruction.

Comme la méthode chrétienne se rattachait aux notions des premiers âges, elle aboutit comme elles à la force. Elle avait beau se déguiser sous l'esprit, ses fruits sont là : anéantissement de la pensée, de la science, de la liberté. Et c'est à cet extrême, malgré toutes les condescendances arrachées et conquises, que tous les hommes de notre temps qui conser-

Digitized by Google

vent le criterium foi sont forcés d'aboutir s'ils osent être logiques.

Comme la méthode grecque plaçait le contrôle du vrai dans l'homme par le syllogisme, ainsi fait la méthode moderne par l'expérience et l'évidence et on les voit aboutir également au même découragement final des sciences métaphysiques, par conséquent à la ruine de la haute science et de la pensée. Déjà l'on tremble de voir les efforts de notre âge se terminer à l'abîme d'immoralité et d'esclavage du monde antique.

Sommes-nous donc assis sur les ruines de l'esprit et de la liberté? N'est-ce qu'une vaine poussière que les siècles viennent de nous apporter? Faut-il que le vent du désespoir dissipe toutes les choses de l'homme, toutes les pensées du génie faisant effort vers l'absolue vérité?

Non. Si à chaque notion de la méthode correspondent des développements propres, des états particuliers de la connaissance et de la conscience, si les civilisations, leurs éclats et leurs ténèbres se peuvent expliquer par les forces et les impuissances des criteriums, ne sommes-nous pas en droit de chercher à rendre le courage aux désespérés de notre temps? Ne pouvons-nous pas dire que si l'homme trouve la notion méthodique vraie et certaine, cette voie sûre de l'infusion de l'absolue vérité dans l'esprit, s'il découvre en un mot la constitution scientifique de la méthode, il pourra et devra enfin espérer de constituer une science, une civilisation correspondantes à l'idée génératrice.

Il était dans la destinée de l'homme ignorant, après avoir vécu comme d'instinct, de prendre pour la méthode elle-même chacun de ses instruments au fur et à mesure qu'il les découvrirait. Il devait les considérer successivement comme les contrôles uniques, et par là fausser la méthode entière. L'heure est venue de se placer résolument en face de la notion définitive et certaine. Nous sommes vis-à-vis de la question à peu près comme on aurait pu l'être en Grèce après Platon et Aristote. Comme alors les grands physiciens ont succédé aux théocraties, comme alors d'immenses systèmes métaphysiques ont surgi. La Grèce s'aveugla et s'abîma; ferons-nous comme elle? Nous avons des solidités qu'elle ne

Digitized by Google

connaissait pas : l'expérience nous soutient et nous encourage durant la recherche; nous avons la haute affirmation d'absolu qui plane vague, mais indestructible par la grande idée chrétienne. Abordons donc sans trembler ce premier problème de l'esprit humain, tentons de constituer enfin cette notion d'une façon définitive, scientifique, et jugeant par elle les fautes du passé, préparons les solidités de l'avenir. Si la méthode n'est pas la vérité et la vie, ce qui n'appartient qu'à l'infini, elle est au moins la voie de la vérité, le levier de la vie, car elle est le moyen d'incarnation de l'absolu vrai dans l'esprit.



Digitized by Google

# LIVRE III.

## Ire QUESTION.

### ACTION DE NOTRE ÉTAT MÉTHODIQUE SUR LA MÉTAPHYSIQUE ET SUR LA LIBERTÉ.

### CHAPITRE I.

Les sciences d'expérience grandissent, les sciences d'évidence s'affaissent.

La métaphysique n'est plus.

En Allemagne quelques nobles représentants de Hégel luttent encore, mais l'école politique et positiviste couvre leurs voix.

En France, des esprits élevés se refusent à avouer ce grand deuil, mais partout on évite d'aborder de front les questions métaphysiques. C'est comme une convention tacite. Les uns tremblent de voir porter atteinte à ce déisme vague et sans solidité où ils croient se reposer ; et ils confinent leurs travaux dans l'histoire de la philosophie et dans la morale pratique. Les autres, par leur parti pris séculaire, arrêtent l'esprit dans l'obéissance endormant l'homme de vertu ; et ils bornent leurs recherches à relever des preuves cent fois données. Les savants ne se détournent pas à ce grand nom qui leur semble prononcé sur un tombeau. Les publicistes occupés du jour présent se demandent pourquoi l'on dit encore les mots des vérités éternelles. Et la pensée moderne, aveuglée par sa méthode, se croyant solide par les sciences physiques

Digitized by Google

et les développements qui en naissent, suit ce courant où l'entraînent également ses écoles religieuses, philosophiques, politiques et savantes.

Vous tuez tous les hautes sciences parce que tous vous avez des méthodes fausses ou tout au moins incomplètes. Il n'y a pas aujourd'hui une école dont la méthode n'entraîne la négation de la métaphysique.

Je n'emploierai pas ici de ménagements qui seraient coupables dans la recherche de la vérité. La désire-t-on? où veut-on l'exploiter? il n'est pas digne de la poursuivre celui qui ne sait pas l'entendre.

Je ne dirai pas, comme Rousseau s'adressant à Montaigne (*Émile*, liv. IV) : « Sois sincère et vrai si un philosophe peut l'être. » Malgré les sacrifices secrets ou évidents, mais toujours indignes du sage, où les coteries, les partis, les écoles, les intérêts engagent les hommes, je veux croire à la sincérité et ne me placer qu'en face des doctrines.

---

## CHAPITRE II.

Caractérisons d'un mot ces résultats :

L'école écossaise, l'anglaise et leurs rameaux, voulant inoculer à la philosophie le criterium de Bacon et ne procéder que par expérimentation, la décapitent *à priori* de tous les grands problèmes absolus qui sont la métaphysique elle-même. Cette science ne se base pas plus sur les sciences physiques que les mathématiques sur les objets. Qu'il doive d'ailleurs y avoir accord entre les unes et les autres, cela est hors de doute.

L'école éclectique prend la philosophie un peu à la façon écossaise, beaucoup par l'histoire. Elle part de ce principe que tout est dit et qu'il ne reste guère qu'à choisir dans la grande œuvre des temps. Elle va donc puisant dans les restes

Digitized by Google

conservés de la pensée humaine, prenant, rejetant, poussée à la façon de l'artiste, par je ne sais quelle idée secrète, comme parle Raphaël dans ses lettres, et au nom de cette idée qui n'est qu'un instinct correspondant à la nature de chacun, elle adapte ces pièces assemblées. La philosophie cesse donc d'être une science pour être un art. Cette doctrine de sentiment est la négation de la métaphysique qui est un ensemble de lois absolues ou n'est pas. L'évidence et le *consensus universalis* sont ici les criteriums.

L'école critique, éclectisme négatif qui semble une réaction contre l'éclectisme actif, ne va pas butinant. Elle marche au milieu des efforts du passé comme dans une nécropole. Elle dévore les systèmes l'un par l'autre, oppose le mot d'un grand homme au mot de l'autre. Ayant l'apparence de laisser subsister, elle détruit. Le sentiment lui est tout. Elle reste en suspens de sentiment, et de sentiment elle prononce. Il semble voir ces casuistes d'un autre âge, pesant les sources pour s'autoriser. C'est la probabilité de la négation. Sous la main de cette casuistique du doute, toute vie métaphysique reste suspendue. C'est la mort. Cette école voudrait bien avoir l'expérience pour criterium de la métaphysique, elle consentirait à être idéaliste à ce prix. Ne parvenant pas à percevoir la métaphysique par la matière elle est matérielle en métaphysique.

L'école naturaliste ne croit qu'à l'expérience comme moyen de certitude. Ici plus de regrets comme plus haut, plus d'appétit des notions idéales. Le parti est pris à l'avance. On a retranché de Bacon toutes ses nobles réticences en faveur des hautes sciences. L'instrument est infaillible, malheur à ce qu'il n'atteint pas; ce qu'il n'atteint pas n'est pas. Le moyen de la connaissance détermine la réalité des objets de la connaissance, par cela qu'il est pris pour criterium. C'est très-logique et très-faux. Qu'a-t-on besoin de l'idée, la matière dépecée et mise à nu par l'expérience n'est-elle pas la solidité? L'auteur du *Novum organum* aurait protesté contre cet abus de ses sentiments, mais avec ses disciples la logique l'aurait forcé à nier la métaphysique.

L'école athée, si c'est là une école, nie purement et simplement. Elle ne croit ni à l'évidence personnelle, ni au syllo-

Digitized by Google

gisme, ni à la force, elle consent à l'expérience comme preuve de matière. Et elle a raison en tout cela. Mais ne voyant pas qu'il y a nécessairement un absolu, et nécessairement un criterium qui lui correspond, elle nie au nom de sa cécité. Elle se place hors la méthode comme on se place hors la loi.

L'école panthéiste, malgré tous ses efforts pour créer une métaphysique, n'aboutit logiquement qu'à l'anéantir. Basée dans la constatation empirique des antinomies, elle part sans s'en apercevoir d'un point purement contingent et physique, ce qui est l'anéantissement *à priori* du point de vue métaphysique. Le génie de ses auteurs a beau déguiser cette matérialité dans un idéalisme qui a sa beauté, la tache originelle reste. Le point de départ physique auquel on soude les théories métaphysiques pèse sur le tout, et le fruit dernier de la doctrine est le matérialisme qu'on en voit sortir. Ceux qui refusent de le reconnaître indiquent de l'élévation, sans contredit, mais il leur manque le sens des conséquences logiques. Les criteriums de cette école sont le syllogisme et l'évidence.

L'école déiste remonte à l'idée de cause. Elle l'affirme les yeux fermés et avec hâte comme pour s'en sentir libre. Puis, et aussitôt, elle la sépare de l'homme et du monde avec une telle violence que toute notion en est enlevée à l'esprit. On admet donc qu'il y a question métaphysique, mais on en interdit la pénétration. Cela flotte, vague, inconnu, mais nécessaire, sans rapports, sans liens appréciables. Le panthéisme consent à tout matérialiser pour sentir tout uni. Le déisme consent à tout disjoindre pour avoir raison de la cause. Le criterium de cette école est l'évidence à laquelle se joint le *consensus universalis*.

L'école mathématique est habituée au chiffre, élément certain. Elle ne se doute pas que, dans les sciences naturelles, la vie, la métaphysique, la grande difficulté pour trouver le vrai est de fixer l'élément certain et le nombre des éléments. Partant de ce point, raisonner juste est une opération de logique fatale comme le calcul. Opérer sur tout nombre donné se peut ; mais non raisonner sur tout élément donné. Par là, on calcule juste si toutefois les nombres ne sont pas la représentation de tels objets. Par là aussi on raisonne faux. Beaucoup

Digitized by Google

des systèmes bizarres de notre temps ont été enfantés pour cette cause, par cette classe d'esprits. Ils ne nient pas la métaphysique, ils s'y jettent à outrance comme dans les chiffres. Par leurs imprudences ils la discréditent et la hasardent. Le syllogisme et l'évidence propre sont ici les criteriums.

L'école théologique ressemble à la mathématique. Elle ne reçoit pas ses éléments de la nature de la chose, mais elle les accepte tout faits de la foi. On procède, en partant de là, à une grande opération de logique. Les éléments du raisonnement reçus *à priori*, la métaphysique est toute faite à l'avance, on n'a plus que les appareils syllogistiques à mettre en œuvre. Il manque à cette connaissance, ce qui est la première assise de toute science, la certitude de son appui. Supposât-on vrais les éléments fournis par la foi, la théologie n'en resterait pas moins dans l'impossibilité de les fixer. L'atteinte portée à la pensée est irremédiable. La métaphysique semble une œuvre de révolte, partout où règne la méthode théologique dont la foi est le criterium.

L'école néo-catholique, fille posthume de Pascal, est une sorte d'éclectisme chrétien. On y admet l'évidence, on condescend au syllogisme, on reconnaît l'expérience pour la matière. On se croit en pleine liberté. A un moment donné tout disparaît pour laisser voir le criterium foi qui dissipe toute cette apparence et courbe tout, à la façon de l'école théologique. Négation perpétuelle d'elle-même comme tout éclectisme méthodique, renouvellement des contradictions de l'auteur des pensées dont on ne ressent plus les anxiétés, cette classe d'esprit marquera l'épuisement du criterium foi dans le monde moderne, comme les scolastiques l'ont montré au moyen âge. Ceux-ci se hantaient sur Aristote, ceux-là se greffent sur l'éclectisme. Philosophie de sentiment qui a la foi pour criterium et pour barrière, elle a les doubles dangers méthodiques des écoles éclectique et théologique.

Je vous le dis, il n'y en a pas un parmi vous qui ne tue la métaphysique, violemment, sourdement, le sachant, ne sachant pas. La religion la traite en ennemie ; la philosophie en imprudente ; les sciences physiques en visionnaire. Certes, il est loin de ma pensée de nier la beauté de vos travaux, la

Digitized by Google

grandeur des monuments que quelques-uns d'entre vous légueront à la postérité. Vous avez fait de grands efforts, tentatives ou réalisations ; vous avez rendu des services aux sciences naturelles, à l'érudition, à la morale, à l'histoire, à la vérité. Beaucoup d'entre vous sont animés de sentiments généreux et nobles. Mais tous vous avez conduit le deuil de la haute science, vous l'avez poussée au cercueil, parce que vous n'avez cru qu'à l'expérience, à l'évidence, à la foi comme criteriums de l'esprit. Parce que vous n'aviez posé son problème que physiquement et empiriquement avec les physiciens et les panthéistes, que psychologiquement avec Descartes et les déistes, qu'historiquement avec Leibnitz et les éclectiques ; ou parce que vous l'avez nié avec tout ce qui, sous des noms déguisés, depuis l'indifférence de ces hautes questions jusqu'au matérialisme avoué, aboutit à l'athéisme ; ou parce que, enfin, pour sortir de tout ce dédale, vous avez voulu et vous voulez encore l'imposer *à priori* par la foi comme les théologiens.

La métaphysique n'est donc plus : 1° parce que son objet n'est pas défini ; 2° parce que ses éléments et leur loi de composition ne sont pas trouvés ; 3° parce qu'elle est sans méthode. Ce qui fait qu'elle n'est plus, c'est qu'elle n'a jamais été constituée comme science certaine pour ces trois raisons. Elle est restée jusqu'ici un grand et admirable art où les génies les plus élevés par le sentiment, la poésie et l'intuition de l'infini, ont fait les admirables découvertes qui ont jusqu'ici tenu le monde en suspens. Cet état ne peut plus durer.

---

## CHAPITRE III.

Cependant, notre époque croit que tout est dit sur la méthode. Cela se répète. Chacun a son criterium et chacun le croit le seul bon.

Digitized by Google

Si tout est dit, il peut donc y avoir plusieurs critériums, ce n'est pas un absolu, un infaillible. Disons donc que la notion en est détruite.

Si tout est dit, les hautes sciences sont justement condamnées. Il ne nous reste plus que la physique, la chimie, les mathématiques et l'industrie qui en coule. Sur le reste, un trait.

Alors pourquoi ces doutes au milieu des affirmations, de la certitude croissante et de la marche ascendante des sciences physiques? Si cette portion de nécessaire incluse en ces connaissances suffit à l'esprit, pourquoi ces douleurs, ces regimbements contre la matière, ces emportements en dehors et au-dessus d'elle? Pourquoi ces cris de négation et d'adoration, ces aspirations du sentiment, ces désespoirs de la certitude, dont toutes nos œuvres et toutes nos vies portent la trace douloureuse? Jamais on n'a plus senti l'absolu, jamais on ne l'a plus nié. Il faut bien le sentir; on le touche par les sciences physiques. Il faut bien le nier, on le perd par les métaphysiques.

Quand l'humanité gémit dans ces malaises profonds, c'est que la méthode lui fait défaut. Ne plus croire qu'on a le moyen de la certitude, c'est la déroute. Que ce moyen s'appelle la foi, la force, la lettre, le syllogisme, l'expérience, il fait entreprendre, il fait vivre. Nous avons vu ces états étranges se renouveler à chaque affaissement de la notion méthodique. Notre temps porte certainement, pour un observateur attentif, fortifié de l'expérience du passé, la marque d'un âge emporté à la dérive par la contradiction de critériums impuissants à satisfaire ses aspirations. S'il n'était soutenu par l'expérience, pourrait-il se relever? Ne marcherait-il pas à une inévitable décadence?

Notre époque va vivant un peu de Descartes, un peu de Pascal, un peu de Spinoza, beaucoup de Bacon. Elle s'interroge sur ses croyances, sur ses négations, ses contradictions, sans en trouver la cause. Elle sent la faiblesse de l'évidence et elle la subit; de la foi, et elle la subit; du syllogisme, et elle la subit; de l'expérience, et elle la subit. Quand viendra l'heure, ô siècle douloureux, où tu te redresseras, rayonnant de certi-

Digitized by Google

tude et de vérité, où tu fouleras aux pieds tous ces prétendus criteriums qui sont tes entraves, tes chaînes, tes douleurs?

Tout est dit; les philosophes l'assurent, les savants le proclament, les expérimentateurs le soutiennent, et l'on marche. On ne songe pas qu'il y a une cause pour que ce sublime échafaudage allemand se soit effondré avant d'être un temple; pour que le noble effort éclectique ne soit plus qu'une ruine; pour que cette foi que tous admirent ne soit qu'un objet de crainte et presque, faut-il le dire, de répugnance et de mépris.

Tout est dit, et l'on marche au milieu de la scission toujours plus profonde des sciences, au milieu d'une lassitude morale que rien n'arrête. On marche avec un art de caprice, avec une religion de pratique, et non plus de pensée; avec une critique inquiète et souffrante comme les œuvres, jetant à toute tentative le sourire de l'incrédulité, du mépris et de l'envie, dissolvant tantôt à petit bruit, à petits rires, à petits mots, tantôt à grands éclats de style et de systèmes, tout ce qui reste de vivace dans la foi aux sciences élevées.

On croit marcher parce que la matière est largement remuée, franchie, domptée; parce que les sciences de la matière mettent l'homme en puissance d'elle. On se trompe; ce n'est point une marche, c'est une vaste attente. Si la véritable marche que peut seule donner la méthode ne commençait pas, on marcherait alors, et d'une pièce, à la négation de l'infini, de la métaphysique, qui en est la science; à la négation de l'esprit, à l'abaissement des caractères, à la tyrannie qui les suit. Où il n'y a plus de Dieu, les tyrans croissent.

Y sommes-nous donc? Qui a le criterium?

La théocratie, par la foi, la lettre, les peines; l'individu, par l'évidence personnelle, par le syllogisme, par l'expérience; l'État, qui le reprend par la force, quand la théocratie a tout repoussé par ses exigences, quand l'individu a fait les essais infructueux de son prétendu criterium.

Et vous voulez sortir de ce cercle! Jamais, tant que vous n'aurez pas le criterium vrai, infaillible, absolu.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE IV

De tous ces prétendus contrôles que s'attribue l'individu, un seul est sans danger, si on l'enferme en ses limites, c'est l'expérience. Ne pouvant pas ne pas s'appuyer sur le fait, elle lui emprunte sa solidité et, par lui, place nécessairement l'esprit en face des lois et de l'être. Toute la raison de sa force aveugle est là.

Aussi les sciences qui s'en servent sont seules vivaces.

Aussi le peuple qui l'a adoptée comme criterium de sa vie politique est celui qui inspire aux nations le plus de confiance, malgré les haines et les défiances qu'il soulève d'autre part par sa personnalité et son égoïsme. La méthode de l'Angleterre attire, son caractère repousse ; on l'imite, on l'admire en la maudissant.

Si la France, l'Angleterre, l'Allemagne ont tant d'influence parmi les peuples modernes, c'est que chacune d'elles est un criterium organisé, soit dans les œuvres d'esprit comme en Allemagne, soit dans la direction des choses politiques comme en France et en Angleterre. Et non-seulement par la connaissance de la méthode qui fait la vie de ces peuples on a la raison de leur prépondérance, mais on en pénètre le caractère particulier. L'Allemagne éblouit dans les sciences et les arts où l'intuition se peut exercer, mais ne réalise que peu de chose partout ailleurs. La méthode française, plus large mais moins solide que l'anglaise, assure à la France par son relâchement même l'avenir des choses politiques. Traînée par l'évidence pure à l'observation superficielle et réaliste, la France cherche à compléter sa méthode tantôt par celle de l'Allemagne, tantôt par celle de l'Angleterre, et parfois elle entraîne tout par des évidences justes et puissantes. L'Angleterre satisfait les peuples par des expériences cer-

Digitized by Google

taines. Ils se reposent en elle par la même raison que la science lassée de criteriums dangereux et vains s'en remet à l'expérience. Repos sûr pour l'attente, funeste s'il était durable, repos qui serait décadence.

Montesquieu a bien décrit ce génie de l'Angleterre quand il a dit : « Son gouvernement est plus sage (que ceux de Rome, d'Athènes et des républiques italiennes), parce qu'il a un corps qui *l'examine* continuellement et qui *s'examine* continuellement lui-même ; et telles sont ses erreurs qu'elles ne sont pas longues, et que par *l'esprit d'attention* qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles. » (*Grandeur des Romains*, ch. VIII.) N'était-ce pas peindre le génie de l'expérimentation ?

Si l'Angleterre peut supporter la liberté, c'est que *l'expérience* fait loi et organise. Si la France change toute liberté en licence, c'est que *l'évidence personnelle* désassemble, disjoint, désorganise et appelle la cohésion factice des répressions et de l'absolutisme. C'est de l'histoire.

Aussi les nations ont beau voir la grandeur de la France, ses élans, ses ressources, c'est vers l'Angleterre haïe que les peuples en détresse et en transformation tournent les yeux. On y sent une méthode sûre. Ces évidences de la France font peur. Il faut du solide à la France ; de l'élévation à l'Angleterre. Le criterium absolu seul peut transformer ces peuples.

Le criterium expérience est le maintien de la liberté dans les nations modernes comme la sécurité des sciences. Mais, s'il est sans danger pour les choses qu'il pénètre, il est d'autant plus à redouter pour celles qu'il ne peut atteindre.

---

## CHAPITRE V.

Toutes vos fausses méthodes conduisent à mort la liberté comme la haute science.



Digitized by Google

La science, cette liberté de l'esprit par les lois nécessaires, rejette les criteriums de la force, de la foi, de la lettre, de l'évidence personnelle. La liberté, cette science de la conduite des sociétés, doit arriver à les repousser comme elle.

Croit-on remplacer le criterium de la force dans la conduite du gouvernement par celui de l'évidence personnelle? c'est comme si un savant prétendait effacer les théories tyranniques de l'école par les rêves creux d'une imagination sans point d'appui dans les faits; de toutes parts il nous faut les lois nécessaires, c'est-à-dire l'absolu.

Que l'État, que la théocratie, que l'individu l'emportent sur l'absolu, il y a également fausse méthode. Le règne de l'absolu, c'est le règne du vrai criterium.

Nous avons ailleurs nommé *autocratie personnelle* cet empiétement de l'individu sur les lois nécessaires, *autocratie gouvernementale* l'empiétement de l'État, *théocratie* l'empiétement du sacerdoce, et nous avons cherché dans des ouvrages successifs à en montrer le jeu et les lois.

Ces états sociaux sont tous faux, parce que chacun cache une fausse méthode. Or, de même que la science est divisée ainsi que nous l'avons dit plus haut, la société moderne est scindée par ces trois criteriums, également mensongers, qui se heurtent dans les systèmes sociaux et sur les barricades, sans s'anéantir, parce qu'il est fatal, ou qu'ils se dressent sans fin l'un contre l'autre, ou qu'ils s'absorbent et s'unissent dans le criterium absolu.

Une tyrannie est une autocratie gouvernementale, une théocratie c'est une autocratie cléricale, une licence, c'est une autocratie personnelle. Les premières sont de fausses sciences à la façon de ces classifications artificielles érigées par l'école, la troisième est la négation de toute science.

Il faut à l'homme de l'absolu, c'est-à-dire des lois nécessaires dans lesquelles il se meuve et vive, c'est de tous temps une nécessité de sa nature, et aujourd'hui c'est une nécessité de son état intellectuel et social. Ou l'absolu, ou la décadence et la dégradation. Nous sommes au dernier terme de ce dilemme. Jamais situation n'a été plus tendue.

Or, dites-le-moi, vos criteriums vous donnent-ils l'absolu

Digitized by Google

et ses lois nécessaires? Non, s'ils ne sont pas le criterium absolu. Le sont-ils? Non encore. Courez donc au criterium absolu, ou vous n'aurez jamais l'absolu.

Cette multiplicité de criteriums où vous vivez engendre l'exaltation de l'individualisme sur les lois nécessaires. Et comme l'individualisme ne sait rien tenir sans l'absolu, revient la force qui profite du tout.

Trois choses maintiennent notre société: 1° cette innéité de la méthode que nous avons constatée; résultat des facultés mêmes de l'esprit, elle le contient contre ses propres systèmes; 2° l'expérience, ce solide instrument méthodique qui, présentant sans cesse les lois nécessaires de la matière, fait cette attente de l'absolu qui est le caractère distinctif des grands esprits, des penseurs, comme des rêveurs et des utopistes sans nombre dont notre temps est inquiété; 3° comme la licence absolue n'est pas plus possible dans l'humanité que le despotisme absolu, nos fausses méthodes ne peuvent pas nous mener à la dissolution; par cela même que la licence étant sans cohésion propre, aussitôt qu'elle apparaît, naissent une fausse méthode, un criterium mensonger, qui relient le tout. C'est par là qu'on voit les dictateurs et les tyrans succéder aux ères de liberté sans ordre.

Pas d'absolu, pas de science.
Pas d'absolu, pas de liberté.
Pas d'absolu, pas de morale.
Beaucoup le sentent, mais comment l'établir?



Digitized by Google

# IIe QUESTION.

## QUI NOUS SAUVERA?

## CHAPITRE I.

Cependant si cet état de notre science laisse assez tranquille, cet état de notre société trouble les intérêts, les esprits, les dévouements. De tous côtés on tente de sauver l'homme moderne.

Ici ce sont de vastes systèmes sociaux qui ont leur grandeur dans le sentiment, leurs aberrations dans les théories, leur vérité parfois dans des observations et des arrangements de détail. Ceux-là croient que l'organisation sociale est la cause première des développements humains; fausseté que nous avons relevée plus haut. Rêveurs qui scindent l'homme, et les plus dangereux de tous; car, parlant toujours au nom des intérêts tangibles, ils se donnent facilement l'apparence de ne rêver point. Tout est songe, qui ne tient pas compte de l'homme entier. Il semblerait que le propre des visionnaires est d'être élevés; ceux-là sont bas. Pour être raplati, le rêve n'en est que plus redoutable. « Qui fait l'ange, fait la bête, » a dit Pascal; qui fait la bête de parti pris, fait pire encore. L'homme est tellement élevé au-dessus de soi par l'absolu qu'il contient, qu'il ne peut arriver à se concevoir lui-même; c'est leur excuse.

D'autres proposent à l'esprit cette religion sublime, qui a la vertu pour moyen et pour but. Ceux-ci croient que les religions sont la cause première et unique des développements de l'humanité. Nous leur avons déjà répondu. Pour

Digitized by Google

eux, tout se borne au désordre moral. Ils pensent de bonne foi que l'esprit pourrait à son gré se jeter dans la moralité aveugle. Qu'ils connaissent mal l'homme et les lois de son esprit !

Ces tentatives échouent. Les doctrines sociales expirent sous le rire. Les renaissances religieuses sont de petits faits isolés qui ne se produisent qu'où l'on ne pense pas, qu'où l'on est découragé, si l'on pense. Ce n'est pas sans une raison profonde : c'est que l'esprit en admettant *a priori* une religion quelle qu'elle soit, fût-elle sublime comme l'Évangile, retomberait dans le criterium foi, et la foi peut bien être un levier de l'esprit dans la méthode, mais ne saurait être la méthode entière, ce qu'elle devient, si on la veut contrôle dernier. L'expérience n'en est plus à faire, elle est faite. Le monde reviendrait en masse et spontanément à la loi du christianisme, que la question de fond ne serait pas résolue. Tout serait à recommencer bientôt après, et l'esprit se redresserait, comme malgré lui, redemandant son criterium. C'est là la grande fatalité de la situation moderne. Sentez bien que vous êtes tous poussés malgré vous. Vous allez. Où?

Quelque puissantes que soient les bonnes organisations sociales, quelque grand que soit le soutien moral qui naît de l'idée religieuse, ils ne peuvent rien contre les négations vagues, les affirmations bizarres, les aspirations au hasard, les sentiments personnels qui troublent toutes les lois absolues du vrai, du bien et du beau, hasardent la science, l'art et la morale de notre temps, le rabaissent et le démoralisent.

La philosophie, de son côté, fait ses efforts et ils sont nobles. Les uns élèvent des monuments à l'idée justice, les autres à la morale ; ceux-ci à la théorie pure, ceux-là à l'application. Une école, voyant s'effacer des mœurs l'influence de la religion, a tenté de lui succéder en établissant en France une sorte de mandarinat moral et intellectuel par les universités. Vains efforts. La philosophie a-t-elle une autre loi morale que la religion? A-t-elle un criterium plus solide que la foi dans cette évidence personnelle qui tourne, façonne, pétrit, figure et défigure l'idée morale au caprice et à la passion? La philosophie, telle qu'elle est, sans notion de l'absolu

Digitized by Google

et de la méthode, ne peut rien. L'homme ne risque pas sa vie sur l'affirmation d'autrui, ni sur un rêve, fût-il moral et sublime. Il faut qu'il soit sûr de la vérité. S'il soupçonne, il jouit.

Impuissance partout. La foi n'est plus le criterium de la morale, la philosophie n'en a point. Sans criterium pas de loi morale, sans loi merale pas de liberté. Tout se tient. Les théories sociales et politiques, fussent-elles vraies, sont réduites à néant par là même. Toutes en effet impliquent la liberté ; la liberté nécessite des caractères trempés par la loi morale. Ne touche-t-on pas, par notre exemple même, que le criterium est la cohésion première des sociétés?

Si la loi morale n'est point suivie parce qu'elle n'a point d'appui ni dans la foi, ni dans la certitude de l'absolu ; si, d'autre part, la foi ne peut nous rendre cet absolu ; si enfin, comme nous l'avons montré, toutes les méthodes scientifiques, loin de nous en donner la certitude, ne tendent qu'à le nier : où roulons-nous, et quel épouvantable cercle que celui où nous sommes entraînés dans le vertige et l'horreur? Le despotisme est au bas. Il viendra malgré lui-même, c'est nous qui l'aurons forcé de nous saisir.

A quoi croit-on? A la politique, à la morale, à la religion? La religion, délaissée, ne paraît plus que l'intérêt des anciennes castes ; la morale, un rouage de gouvernement ; la politique le triomphe des intérêts les plus forts. Au jour de la jeunesse, il y en a peut-être encore qui sentent quelques vagues impressions les élever et lutter en eux. Le sentiment persiste dans le monde par le renouvellement de l'homme. Le lendemain, ils sont dans le doute et la décadence. Ils rejettent malgré eux, en pleurant, en se lamentant. Ils tâchent à conserver ceci, cela ; mais le tout y passe, parce que le tout manque de base solide, et qu'on le sent. Tous ces beaux développements qui s'étalent et paraissent exister ; ces arts, cette vie qui s'enluxent également ; cette religion qui paraît faire mouvoir ; ces politiques qui paraissent passionner ; ces morales qui n'ont persuadé que leurs inventeurs ; tout porte au fond de ses entrailles le mal originel de l'incertitude. Mal mortel.

Digitized by Google

Il faut, pour sortir de cet abîme, que nous arrivions à remplacer la foi de l'absolu par sa certitude, ou c'en est fait.

Ce n'est pas la science moderne qui suffira à cette grande œuvre. Malgré toutes ses précisions, sa domination, sa possession du monde physique, elle n'apaise aucune douleur de l'esprit, elle ne le repose d'aucun doute.

La seule notion de la méthode aura cette puissance rédemptrice qui s'épandra et pénétrera tout, religion, philosophie, politique, art, science et vie. Mais il faut que cette notion soit absolue, nécessaire; il faut que son criterium soit un, infaillible et absolu; il faut enfin qu'après l'organum grec, après le novum organum moderne, commencé par Bacon et achevé par Descartes, il soit fait un ultimum organum. Cette pensée explique le titre de cet ouvrage et montre qu'il n'est point un orgueil, mais le sentiment d'une nécessité.

C'est la grande voie d'eau du naufrage moderne; aucune des splendeurs de notre civilisation ne pourra la sauver de ce trou secret dans le flanc. Toujours ballotté de la solidité de l'ordre matériel à l'insolidité fatale faite par les fausses méthodes à l'ordre spirituel, coureur d'aventures philosophiques et sociales, notre temps, notre pays surtout, ne pourront avoir leur forte assiette que par cette notion unique et universelle comme l'esprit et l'action de l'esprit. Nous n'aurons ni religion, ni métaphysique, ni art élevé, ni sûreté morale, ni organisation de liberté que si nous savons conquérir la constitution absolue de la méthode. Ce problème domine tout, esprit et corps, moralité et bonheur, science, art et vie, politique et religion, ordre et liberté; car cette question qui paraît et qui est en soi si abstraite, est de toute pratique par ses conséquences et ses applications; de telle sorte qu'il n'y a rien qu'elle n'éclaire ou n'obscurcisse dans tous et dans chacun des développemonts de l'humanité.

---

Digitized by Google

---

## CHAPITRE II.

Faut-il relever ici la raison de cette force unique? Elle est dans tout ce que nous avons déjà dit :

C'est que la méthode vraie ou fausse, étant le moyen nécessaire et fatal de la connaissance, contenant en elle le principe et la fin de la connaissance par le criterium de la certitude, toutes les conséquences s'imprègnent d'elle.

C'est que la méthode, étant en soi la confiance d'arriver aux choses entreprises, féconde la vie; étant la garantie pour l'esprit d'atteindre la certitude, féconde la pensée.

Selon qu'elle est, elle trempe donc les esprits, les institutions, les arts, les sciences. Si elle n'est pas comme le principe de vie est à l'organisme, au moins est-elle comme le sang de la vie.

Ne nous étonnons donc plus de voir le monde osciller comme la méthode; s'abâtardir dans l'immoralité, quand le criterium est attribué à l'individu; dans la servitude, quand il est transporté à la force; dans l'athéisme, ce grand découragement métaphysique, quand l'esprit épuisé d'essais reste sans criterium et perd par là même l'émotion de l'absolu.

La méthode est l'espoir de la possession de l'absolu, elle en est le moyen. Quand cet espoir se brise, il ne reste plus de place dans l'esprit que pour la négation et l'avilissement.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE III.

C'est une puérile pensée que celle qui fait redouter à certains esprits l'absolu pour la liberté.

L'homme est d'autant plus libre, plus personnel, plus original en tout, sans exception, qu'il est en plus grand contact avec l'absolu.

Tout est faux qui n'en dérive pas. Partout, où ne sont pas respectés les rapports de l'absolu et du relatif, du général et du particulier de l'individualisme et de la loi, de la liberté et de l'ordre, de l'autocratie personnelle et de la science sociale, de l'évidence propre et du vrai en soi, du goût personnel et du beau en soi, de la conscience et du bien en soi, il y a faux art, fausse science, fausse morale, fausse justice, gouvernement arbitraire.

Qui fait l'originalité d'un Newton, d'un Képler, d'un Galilée? La découverte des lois absolues. Qui fait la personnalité d'un grand artiste? La pénétration des lois absolues. Qui fait le génie propre d'un penseur? La fixation des rapports nécessaires, soit de l'absolu et de l'homme, soit des hommes entre eux. Ce qui est original dans l'homme, ce n'est pas l'homme, c'est l'absolu. Pascal a dit : « On n'aime pas la personne, mais seulement ses qualités. » Cela est vrai, mais il n'en donne pas la raison; c'est qu'en aimant les qualités, on aime l'absolu qu'elles représentent : beauté, bonté, savoir, et que l'homme sans cela est introuvable parce qu'il est impersonnel.

L'homme n'est personnel que par l'absolu; sans lui, c'est comme une ombre; ce n'est pas une matière, car la matière par l'être, par la beauté vit d'absolu; ce n'est pas un esprit, car l'esprit par la science et le vrai vit d'absolu; ce n'est pas une âme, car l'âme par la justice et le bien vit d'absolu. Ce n'est pas nous qui vivons, c'est l'absolu qui vit en nous.

Digitized by Google

---

## CHAPITRE IV.

Est-il donc nécessaire de montrer que toute la vie de l'homme, la plus vulgaire comme la plus haute, est une tendance vers l'absolu. Les exemples sont partout :

### I

Par l'industrie et les sciences qui la dominent, la vie se fixe dans les lois nécessaires, et en s'y fixant s'agrandit. La personnalité humaine s'augmente de l'absolu qu'elle associe à son existence et par lequel elle vit. Que sont la vapeur, l'électricité, la mécanique, sinon les lois nécessaires vivant et agissant pour l'homme et doublant sa puissance au lieu de la restreindre.

Les sciences ne veulent que les lois nécessaires. Elles les voient où il semble qu'il n'y ait qu'accident. Un homme de génie[1] fixe aujourd'hui une science nouvelle dont Hippocrate avait eu la divination. Il détermine les lois nécessaires des maladies et des idiosyncrasies. Il fixe donc à l'art de la médecine des lois qui le certifieront autant que l'art peut l'être. Altère-t-il l'individualité? Il l'empêche de flotter dans les indécisions de l'ignorance. Il grandit l'essor personnel de toute la loi absolue, faite voie certaine.

Toute la tendance de ce temps est à l'absolu; il y va jusqu'à l'excès. Le panthéisme n'est qu'une grande confusion de l'homme avec lui, la théorie du progrès infini de même. Le christianisme en fait sa vie, et j'en donnerais pour preuve ses dogmes de la rédemption et de l'eucharistie. Politique, science, philosophie, religion, industrie, tout s'y rue.

1. M. Claude Bernard.

Digitized by Google

C'est l'excès seul où nous tombons par le manque de méthode qui nous l'arrache.

Et qu'on ne croie pas que cette aspiration soit propre à notre temps. Elle est de tous les âges. Les religions en sont la montre. Les sciences n'ont jamais eu que cette voie. Les arts dans l'antiquité en ont été plus proches que nous. La politique y a toujours aspiré.

L'histoire en effet ne nous montre-t-elle pas avec éclat toute civilisation si embryonnaire quelle soit aspirant à l'unité. Cet appétit est si puissant que l'humanité le veut satisfaire par tous les moyens, vrais ou faux. Les grandes théocraties, les tyrannies et leur durée ne sont explicables que par là. Entraînement fatal, tout à la fois déplorable et sublime. Sublime, car il contient le sens de l'absolu se réalisant dans les institutions humaines. Déplorable, car les méthodes fausses donnent des unités fausses où l'homme gémit durant les siècles, loin de cet absolu qu'il cherchait. Une méthode nouvelle peut seule arracher les civilisations à une unité fausse. Ainsi la méthode grecque a seule détruit les unités théocratiques antiques; ainsi la méthode de Bacon, l'unité théocratique catholique. Je ne crois pas par ailleurs que les grandes théocraties et tyrannies, indiennes, chinoises, turques, puissent être arrachées à leurs erreurs par le christianisme tel qu'il se présente. La raison en est que sa méthode est la même que celle de ces religions et de ces états. C'est la foi détruisant la foi. Or, une méthode par la foi peut produire de grands résultats, où il y a découragement ou manque de méthode, ce qui arrive dans l'ignorance primitive et dans l'athéisme. C'est ainsi qu'on peut rendre compte des rapides progrès du christianisme primitif, comme aussi du protestantisme, venus tous deux dans des temps de découragement et d'athéisme. Mais où la méthode par la foi est en vigueur où l'état de l'esprit s'en satisfait comme à la Chine, aux Indes, en Turquie, cette même méthode par la foi ne peut plus rien. Ces peuples n'y veulent voir qu'un changement d'assertions et ils s'obstinent dans les anciennes. Les faits démontrent qu'on a peu de prise sur eux, en voilà la raison.

Quant à ce grand entraînement à l'unité toujours tentée et jamais réalisée, il n'est autre que le sens de l'absolu appli-

Digitized by Google

qué à l'état social. L'individu, la multiplicité s'y infériorisent et s'y sacrifient sous toutes les formes par l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité, etc. — Même dans les époques qui ont cherché l'unité par la multiplicité, et je n'en saurais compter que deux, la Grèce et les temps modernes, on voit toujours l'homme travaillé par cet impérieux besoin. Cyrus, Alexandre, Rome, Charlemagne, la théocratie catholique, Napoléon, sont les grands éclats de cette ardeur d'unité quand même. Despotisme et liberté en sont tourmentés avec une égale force. L'Amérique se vantait avant ses divisions d'y arriver, la Russie, l'Angleterre cherchent incessamment à la réaliser par la conquête et le commerce, la France par des principes, mais trop aussi par des systèmes qui iraient jusqu'à discréditer cette grande pensée.

Pour nous, nous croyons que la science sociale comme la santé, les maladies, les idiosyncrasies a des lois nécessaires. Nous avons essayé ailleurs d'établir que ces lois trouvées seraient aussi bien le guide de l'historien que du politique. Nous avons tenté d'en poser une, *celle du sacerdoce et de l'état dans les sociétés libres*. Coexistence fatale et fatalement en guerre sans la loi:

Ce problème est fondamental des organisations sociales parce qu'il implique l'accord de la conscience, du gouvernement et du clergé, des peuples, des prêtres, des rois.

De même quand nous serons dans l'esthétique nous tenterons de déterminer les lois absolues de l'art.

Les médecins, les politiques, les historiens, ces artistes, appliqueront ces lois. C'est-à-dire que l'art sera appuyé sur la science, le personnel sur le nécessaire, l'inspiration sur l'immuable. Au lieu de ces arts en dérive où rien n'est scientifique, où tout est empirique, nous aurons des applications où l'homme, ce metteur en œuvre de l'absolu, se fera toujours sentir, mais où l'absolu apportera aussi ses solidités.

## II

Le christianisme ne vit que d'absolu, c'est sa gloire. Il ne se contente pas de cette philosophie à l'Aristote et à la Des-

Digitized by Google

cartes où l'on ne peut s'empêcher d'appeler Dieu, selon le mot de Pascal, pour donner une chiquenaude au monde afin de le mettre en mouvement. Il ne croit pas qu'après cela il n'y a plus qu'en faire. Il le voit en tout comme principe d'action, il le veut en tout comme but. C'est dans l'ordre moral qu'il a admirablement compris et pratiqué cette vérité effacée nous l'avons dit dans l'ordre intellectuel.

Quand Pascal dit après le christianisme : « L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce, » qu'est-ce que cela signifie sans cette langue mystique? cela veut dire : L'homme est un sujet plein d'erreurs sans l'absolu. Le savant ne dit pas autre chose, l'homme est un ignorant sans les lois absolues.

Des deux parts même affirmation. C'est le premier mot de la méthode.

Le christianisme poursuit cette nécessité de l'union de l'absolu et de l'homme dans tous ses dogmes.

## III

Le panthéisme pousse si loin la confusion de l'homme et de l'absolu, que l'homme devient l'absolu en acte, au lieu de rester l'opérateur de son acte propre par le principe de force de l'absolu.

Il est absurde et impie de ne voir qu'impiété dans le haut sentiment que l'homme moderne a de soi et de son rôle. Certes la déification de l'homme est insensée et ce rêve mourra sans être né que dans quelques orgueils malades. Mais il y a cela de pronfondément vrai dans ces pensées secrètes, dans ces agitations de l'âme moderne, qu'elle sent l'absolu venir à elle et dans elle, la pénétrer, la féconder. Elle sent qu'elle va agir, qu'elle agit déjà par l'absolu. Aux premières heures elle s'en fait accroire sur sa propre puissance. Poussée par l'attribution qu'on lui a faite du criterium, elle arrive à penser que c'est elle qui fait cet absolu, parce qu'elle le conçoit; mais qu'on lui donne le vrai et l'unique criterium, elle renoncera sans peine à cette illusion de méthode, à ce mirage d'esprit.

Certes la théorie du progrès infini c'est-à-dire de l'homme

Digitized by Google

arrivant à être Dieu est une folie que la mort, que la vie, que l'ignorance, que la science détruisent également; contradiction de l'absolu et de l'homme.

Mais la théorie du progrès indéfini, c'est-à-dire de l'homme grandissant par l'absolu incorporé par le bien, par le savoir, appliqué par la morale, l'art, l'industrie, la vie est une doctrine juste, sainte, anoblissante. Vous êtes comme des dieux, a-t-il été dit.

Tout ce qui s'oppose à ce but doit être renversé. Le même Paul a nommé cette révolte : l'obéissance à Dieu. Le Christ a dit qu'il apportait la guerre. Comment doit être définie cette guerre dans toute son extension? union de l'homme à l'absolu par les lois nécessaires du bien, du vrai, du beau, malgré la race, malgré le climat, malgré les tempéraments, malgré les préjugés, malgré les affections, malgré les passions, malgré les religions, malgré les philosophies, malgré les systèmes, malgré les tyrannies, malgré les gouvernements, malgré l'homme, malgré les sociétés, malgré les fausses méthodes, malgré les fausses sciences.

Les temps anciens avaient l'horreur du nouveau par un sentiment secret de leur faiblesse méthodique. Notre temps en a la fièvre parce qu'il a l'espoir d'arriver à la méthode absolue, et par elle à la pénétration de l'absolu même et à l'application de ses lois. L'absolu est le sûr repos de l'esprit en activité.

Les Grecs, malgré leur méthode, qui sapait toute tradition, se voulurent toujours rattacher à quelque chose déjà vénérée. La dialectique chrétienne s'appuie toujours sur la tradition, jusqu'à Lamennais qui ferme cette ère si longue en faisant éclater la faiblesse de la tradition par l'excès même qu'il commit d'en faire le criterium.

Dès l'ouverture du monde moderne le nouveau prend son droit. Son droit, est-ce parce qu'il est nouveau? non, mais parce qu'il est l'espoir de la découverte d'une loi absolue. Pascal lui-même ne peut s'empêcher de faire du nouveau la marche de l'esprit. (*Pensées.*) Cet amour du nouveau c'est la pratique de la foi au progrès indéfini, c'est-à-dire à l'homme grandissant par l'absolu.

Qu'importe en effet la tradition à une loi nécessaire décou-

Digitized by Google

verte par la méthode certaine? Fatalement vraie, il importe peu qu'elle soit d'hier ou devant les siècles. N'était-elle pas devant les siècles étant absolue? c'est donc un mot méthodiquement vrai que celui du Christ, plein de la vérité de la religion de l'esprit qu'il apportait : « Elle est avant tous les âges dans le sein de Dieu, cet absolu dont toute loi nécessaire connue est comme un voile enlevé à son éternel mystère et à son éternel rayonnement.

Il y en a qui veulent faire tourner l'humanité dans un cercle sous prétexte que c'est toujours le même homme vivant. Oui, c'est toujours lui, mais lui diversement imprégné d'absolu. Quoi, c'est le même homme, ce subisseur des théocraties antiques, perpétuées dans l'Inde par le manque de renouvellement de la méthode et de la notion de l'infini, que ce Grec se baignant d'absolu dans l'art, dans la science, dans la métaphysique par sa méthode audacieuse! C'est le même homme que ce paria et que ce Grec, cet homme moderne faisant certitude tout ce qui n'était qu'intuition et aspirant à la vie universelle par l'absolu certifié!

IV

Vous voyez bien que tous sans exception vous allez à l'absolu. Si vous n'y allez pas, vous êtes traînés. Vous êtes côte à côte, vous labourez le même sillon. Il faut vous habituer à vivre avec lui sans que ce grand nom vous effraye ou vous surprenne. Contemplez un instant la notion de la méthode absolue fixée, les certitudes qui en coulent dans toutes les applications, et cette vie universelle où tend notre époque se réalisera par l'incorporation, l'assimilation de l'absolu par l'homme. L'homme sera l'acteur de l'absolu tout en étant homme et cet homme toujours le même, grandira et s'engéantera sans fin comme grandit l'indéfini de la science. L'homme ne sera lui-même que lorsqu'il aura fait l'absolu son compagnon de peine.

On a dit : il n'y a que la foi qui sauve. Se sauver c'est s'unir à l'infini, cela est vrai, jusqu'au doute. Nous disons : il n'y a que la certitude qui sauve. Seule elle attache irrévocablement l'homme à l'absolu par ses lois mêmes. La certitude ne s'obtient que par la méthode absolue.

---

Digitized by Google

# IIIe QUESTION.

## MÉTHODE ET RELIGION.

## CHAPITRE I.

Il faut dire toute notre pensée sur la méthode. Agitations, impatiences, douleurs s'en peuvent apaiser.

Quand l'homme a épuisé sa notion méthodique, il proteste et cherche une conception nouvelle. Ce sont les grandes ères humaines. Dans ce labeur les religions, les civilisations succombent. L'illustre et sympathique Jouffroy a eu le tort de ne pas remonter à cette cause quand il a voulu montrer *comment les dogmes finissent*. Les religions, les civilisations subissent le sort du criterium et croulent.

Chaque grand renouvellement de l'humanité est attaché à un recommencement de la méthode. La conscience, l'esprit, la force, l'homme tout entier s'ébranle et se redresse contre les fausses méthodes épuisées. Il engloutit tout ce qui s'oppose à sa recherche. De là les négations, les systèmes, les révolutions.

Oh! labeur douloureux, oh! souffrances de générations cherchant une méthode! Sans elle l'homme se sent isolé de l'absolu; c'est leur moyen d'union. L'homme ne peut supporter cette solitude. Instinct ou certitude, il lui faut la sécurité qu'il communique avec le principe de toute vie. Sinon tourmenté de son abandon il cherche partout un point d'appui qui le fuit sans cesse. C'est pendant quelque temps un mirage de fausses solidités qui s'effondrent. Après le mirage c'est le vide. Mirage, systèmes; vide, athéisme. L'esprit a cherché en

Digitized by Google

soi, hors de soi. Il a senti qu'il n'était pas le critérium de l'absolu, il n'ose, il ne peut rien affirmer. Éternelle infirmité de la pensée voulant tirer de soi la détermination du certain, et qui aboutit à la nécessité de nier l'absolu et soi-même.

Quand vous dites à l'homme : voici le vrai, ne l'accusez pas s'il répond : je ne puis croire. Il a le sentiment secret qu'il n'a pas le contrôle de la vérité qu'il rejette. Doute légitime, prudence juste même en face du vrai. Donnez-lui le critérium.

Direz-vous qu'il n'y a pas de critérium ? Il n'y a donc pas de vérité. Direz-vous que l'homme ne peut être certain de l'absolu parce qu'il ne peut le pénétrer absolument? La certitude s'établit sans qu'il y ait connaissance complète : nous sommes sûrs que le foie est, et nous n'en connaissons pas toutes les fonctions. Direz-vous qu'il faut croire tête baissée? Les taureaux frappent ainsi sans savoir où. Cessez de demander à la pensée l'oubli et la déchéance d'elle-même et de l'absolu.

Quand l'homme a nié l'absolu faute du moyen de le reconnaître il se trouve dans une singulière rencontre. Il ne vit que par ses lois nécessaires, tout en lui, hors de lui, se fait par elles et il dit : il n'est pas. Il le chasse et il le sent. Cela l'obsède. L'homme éperdu tente tout pour échapper à ce suprême martyre. Les uns lui disent : oublie dans le plaisir, et il s'y plonge ; oublie dans la richesse, et il y court ; oublie dans la négation sans cesse criée, et il s'étourdit de clameurs ; oublie dans l'acceptation, et il s'y annihile. Et tous reprennent : enivre-toi de prières, de formules, de systèmes, de joies, de luxe, de matière, enivre-toi. Non. Donnez-lui le critérium absolu, vous lui aurez donné l'absolu, la paix, la voie, la vérité, la vie.

Quand ce travail n'aboutit pas, quand sans puissance pour se créer une méthode nouvelle, l'homme reste sans attache à l'ancienne, les civilisations s'abîment comme les religions.

Si une méthode vient rendre l'espoir, les religions erronées disparaissent et les civilisations persistent. La pensée régénérée dans son germe régénère les sociétés. Nous l'avons dit : la méthode absolue trouvée, les civilisations peuvent se transformer sans périr. L'absolu s'y incarnant doublement par la



Digitized by Google

méthode et par les lois veillera doublement et sera doublement en elles.

---

## CHAPITRE II.

Toute méthode est une révélation nouvelle, car d'elle dépendent toutes les notions de l'absolu. Que l'on arrive à la pénétration de cette question première et l'on aura rendu au monde transfigurée et vivante cette foi à l'absolu qui est notre torture.

La foi n'est plus possible que par la science.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas foi parce qu'il y a science? Indiquons ici cette question qui aura son complément par l'organum.

Qu'est-ce que la foi? C'est un état de l'esprit affirmant de sentiment. Je ne parle donc ici d'aucune foi religieuse. La question est plus générale : la foi, état méthodique. Toute foi religieuse subit le sort de la foi méthodique, aucune n'est foi en elle-même. En soi il est possible qu'elle soit vérité, mais elle n'est foi que par rapport à l'esprit. Aucune ne peut donc prendre la place de la foi méthodique et s'attribuer d'être la foi.

Il y a deux sortes de foi, l'une connue, l'autre non constatée.

J'appelle la première *la foi à priori*, la deuxième *la foi à posteriori*.

La foi *à priori* est une certitude de sentiment appuyée sur le sentiment, c'est-à-dire sans examen et sans preuves scientifiques. La foi *à posteriori* est une certitude de sentiment appuyée sur des preuves scientifiques suffisantes pour nécessiter sinon pour pénétrer la chose crue.

Méthodiquement la foi *à priori* est une hypothèse et ne peut avoir qu'une valeur d'hypothèse. La foi *à posteriori*

Digitized by Google

contracte des certitudes qui l'appuient, la force d'une véritable certitude. C'est la certitude de l'indéfini.

La foi *à priori* est une espérance de certitude; la foi *à posteriori* est la conséquence d'une certitude acquise et qui ouvre, comme suite nécessaire des lois absolues scientifiquement fixées, un indéfini non moins certain que ces lois mêmes, quoiqu'il ne soit qu'entrevu et non pénétré dans son tout.

C'est le caractère nécessairement indéfini de la connaissance qui détermine la foi *à posteriori* et la fait être nécessairement. Après chaque science cette foi apparaît. Chaque science engendre sa foi. Les mathématiques font naître celle des infiniment grands et des infiniment petits, foi certaine mais foi. Le pendule, la ligne, le point mathématiques sont des fois à jamais irréalisables et cependant fois certaines. La métaphysique a ses certitudes, sa foi certaine comme toute science et par la même loi.

La foi *à priori* est le commencement de la science, la foi *à posteriori* en est la fin, foi cependant et restant toujours telle, tant que la connaissance ne sera pas close.

La foi est donc d'essence à l'esprit. La science commence et finit par la foi. La science ne vient donc pas détruire la foi mais la solidifier. De même que la foi *à priori* est le levier nécessaire de la science, ainsi la science est le point d'appui nécessaire de la foi *à posteriori*.

Quand notre temps nie la foi, c'est de la foi *à priori* qu'il parle. Il ne dit rien de l'autre. Il ne la connaît pas.

Faire de la foi *à priori* le critérium de la connaissance, c'est rayer d'un coup les deux termes science et foi *à posteriori*.

Ce n'est pas que la foi *à priori* ne soit nécessaire dans la méthode. Hypothèse, elle donne à l'esprit cette force première qu'il trouve dans toute certitude de sentiment et qui lui fait tenter la science. La foi *à priori* est nécessaire à la foi *à posteriori*. La foi *à priori* est le levier de la science. La foi *á posteriori* est le cercle d'indéfinité que toute science ouvre à l'esprit arrivé à son terme.

Notre temps préoccupé de la foi *à priori*, croit qu'il n'a soit que de la science, il est altéré de la foi *à posteriori*. Est-ce que l'homme peut se passer de foi!

Digitized by Google

Mais qu'on se souvienne que pour atteindre à cette foi, repos, lumière, il y a deux degrés : la foi *à priori*, la science, tous deux nécessaires.

Que notre temps nie la foi *à priori* quand on la veut transformer en foi *à posteriori;* qu'il ait faim et soif de science; mais qu'il sache que cette science le mènera à la foi *à posteriori*, foi basée dans la science, restant foi tout en étant certitude, où l'esprit se repose, qu'il contemple du point solide où il s'est arrêté comme un horizon sans fin, plein de splendeurs sans vertiges, d'éblouissements sans chutes, de sublimités insondables sans abîmes, de vérités inaccessibles et cependant visibles par le connu et le certifié.

Que si la méthode absolue nous rend la haute science, elle nous assurera par conséquent cette foi *à posteriori*.

La méthode absolue trouvée nous doit donner Dieu toujours fixe, toujours présent; elle doit nous le faire sentir par les lois immuables dans tout développement humain dans l'art, dans la science, dans la vie et dans chaque phénomène de l'art, de la science et de la vie. C'est le voile tiré; c'est la patuité de Dieu.

Je le dis avant d'aborder l'organum : si nous n'arrivons pas à ce but, la méthode absolue est encore à chercher.

Mais si ce double besoin de l'esprit : science, foi de l'absolu est du même coup satisfait, je dis que la notion de la méthode a une valeur de révélation. L'ère des révélations religieuses est fermée. Le Christ a donné la religion et la foi de l'esprit.

Il faut trouver la méthode le critérium et la certitude. C'est la seule révélation que notre temps puisse attendre. Les utopistes sociaux ont passé laissant un nom trop bafoué et trop avili. Les philosophes, qu'ils renouvellent Platon comme Cousin, Aristote et la scolastique comme Hegel, le christianisme comme Lamenais, ont passé impuissants autant que justement admirés. Si de leurs grands labeurs, il reste quelques vérités, l'œuvre écroulée ne laisse voir que le vide où s'engloutirait notre société si elle n'arrivait à constituer le moyen absolu de la connaissance. Non, notre monde ne s'écroulera pas. Bacon l'arrête dans sa chute, l'expérience le

Digitized by Google

soutient au bord de l'abîme où il ne roulera point et la notion de la méthode entièrement et définitivement constituée le fera atteindre à tous les sommets qu'il a entrevus.

---

## CHAPITRE III.

Si tout ce qui est moyen d'union entre Dieu et l'homme est saint, le rapport qui s'opère par le vrai ne l'est pas moins que celui qui se parfait par le bien. Si le bien nous fait devenir semblables à Dieu par la volonté, le vrai nous fait devenir tels par le savoir.

Si le Christ a apporté la loi absolue de la volonté, il faut apporter la loi absolue de l'intelligence. L'homme veut inoculer Dieu dans son esprit comme dans son âme. C'est sa faim, son ardeur qui bouleverse sans cesse toutes choses changeantes. Il y arrive. Dans la seule prière apprise aux hommes par Jésus, il y a la promesse et la demande d'un règne de l'absolu. Si l'homme parvient à fixer la loi certaine de la connaissance, ce règne arrive. Il s'ouvre. En effet si l'esprit de l'homme est plein de l'absolu comme sa volonté, tous ses actes en seront imprégnés et dès lors tout sera refait dans et autour de lui par la loi absolue directrice de son esprit et de sa volonté.

Vieille soif, antique appel de l'intelligence qui a eu dès le commencement comme une vision de son but. Quand je vois dans Platon ces invocations de Socrate adressées à ce Dieu qu'il nomme *amour* dans le *Banquet*, λόγος le plus souvent, *ce Dieu sauveur qui gouverne nos désirs et notre raison* (deuxième Alcibiade), *ce Dieu par qui l'on peut seulement connaître le vrai, qui nous sauve en nous instruisant* (Timée), je ne puis m'empêcher de penser à cette incarnation de l'absolu dans l'homme par la vérité. Je vois cet intermédiaire de Dieu et de l'homme, *sauveur de l'homme étant Dieu* appelé

Digitized by Google

par tous les philosophes et tous les temps, et qui est l'absolu possédé par l'intelligence, restant absolu tout en étant possédé; étant homme et dans l'homme par la possession et la réalisation qu'en fait l'homme; étant Dieu par son essence d'absolu.

N'est-ce pas là l'esprit s'incorporant l'absolu par la méthode scientifique? Cette méthode certaine ne donne-t-elle pas à l'esprit *tout pouvoir par l'absolu* sur la terre. N'est-ce pas elle qui saturant l'homme de la vérité, fera l'homme Dieu dans la mesure de la vérité incorporée? Le Christ est comme le grand idéal de l'homme. La vérité absolue descend dans l'esprit de l'homme et *habite parmi nous*.

Saint Thomas dit que l'idée chrétienne était contenue dans la pensée antique, *occultata fides* (saint Thomas II, 2, quest. XI, art. 8) : cet homme Dieu par l'absolu, espoir caché des temps anciens, fond sublime du christianisme, vraiment homme par soi, vraiment Dieu par l'absolu contenu, n'est-il pas parfait par la méthode absolue?

---

## CHAPITRE IV.

La certitude de l'esprit est nécessaire à la perfection de la volonté. La foi peut, pendant un temps, en tenir lieu, par cela même qu'elle n'est pas autre chose que la croyance à la certitude. Vienne le doute instinctif et irraisonné, une autre foi pourra de nouveau en prendre la place. Mais que l'esprit soit arrivé au doute scientifique, la certitude sera nécessaire, la foi *à posteriori* sera la seule possible, et la perfection morale ne pourra pas trouver d'autre levier.

L'imperfection est liée au doute, le doute à l'ignorance. Le doute c'est l'ignorance sentie. Faites disparaître l'ignorance par la certitude du critérium absolu et vous aurez donné à la moralité une nouvelle et indestructible base.

Digitized by Google

Vouloir la perfection sans la science, c'est la vouloir sans son point d'appui, la certitude. Vous me direz : Je la veux par la foi. Mais la foi, la voulez-vous par l'ignorance ou par la science? Si par l'ignorance, vous restez dans la foi *à priori*, hypothèse, doute, et c'est un cercle sans fin dont vous ne sortez pas. Si par la science, vous êtes dans la foi *à posteriori*, c'est-à-dire la foi par la certitude. Là l'esprit fixé par l'absolu trouve le mobile de son perfectionnement.

Il y en a qui font leurs efforts pour croire, mais on respire dans l'air moderne un besoin de certitude qui est l'atmosphère, et que ne satisfait ni l'évidence, ni l'expérience, ni la foi critériums. Au fond vous doutez tout en vous criant comme Pascal : Je veux croire. Ce besoin de certitude vous inocule le doute et le doute invincible sans le critérium absolu, car c'est le doute scientifique. En vain vous vous bouchez les yeux, les oreilles, l'esprit, le cœur; cela pénètre, envahit, sature, disjoint, dissout.

Cherchez la certitude et vous trouverez la foi; cherchez la certitude et vous trouverez la perfection.

On parle beaucoup de rénovation religieuse[1]. Il n'y en aura pas, il ne peut y en avoir que lorsque l'évolution de la foi dont je viens de parler sera opérée; que lorsque la foi sera *à posteriori* et aura sa base dans la certitude.

Il faut qu'on se le dise sans cesse : Il n'y a foi dans l'esprit que parce qu'il se croit appuyé sur des certitudes. Que voulons-nous? Que les certitudes qui basent la foi soient non de sentiment mais de science. Nous voulons donc la rigueur des bases de la foi, non la destruction de la foi. Toute foi vraie doit sortir indestructible de cette épreuve comme toute foi fausse doit s'effacer. S'il est une foi vraie quelle qu'elle soit, qu'elle sollicite donc cet examen par le critérium absolu et infaillible, elle seule est appelée à vivre éternellement sur les ruines des fois mensongères qui se partagent le monde. La certitude, c'est l'unité. La foi basée dans le sentiment, c'est la division. Nous ne pouvons tirer la terre de son invincible

1. Chacun à sa mode : les catholiques en parlent, les protestants en parlent, M. Michelet en parle.

Digitized by Google

morcellement de croyances que par la certitude donnée pour base à la foi; mais ce jour-là l'unité sera fatale. La foi *à priori* est finie dans le monde, la foi *à posteriori* commence.

Avec le besoin de certitude qui est la vie de l'esprit moderne, il n'est qu'un moyen de donner à l'homme la force morale, c'est de lui donner l'instrument de la force de son esprit. Fournir l'absolu comme aliment à la pensée, c'est le fournir comme aliment à la volonté. Le bien et le vrai ont des actions nécessaires l'un sur l'autre. L'idée du bien a aidé au développement actuel de nos sociétés et de la vérité. L'idée du vrai est appelée à raffermir celle du bien Quand le Christ annonçait qu'il enverrait à ses disciples l'esprit divin pour renouveler la terre, n'attachait-il pas la perfection morale, l'unité de la foi parmi les hommes, à la certitude de l'esprit?

Il faut donc parachever la perfection morale et l'unité de la foi par la certitude. C est un legs de Jésus. La notion de la méthode est le principe de cette attache. Le Christ fut le rédempteur de la volonté en lui montrant le bien absolu et en l'y fixant. Lier l'esprit dans le vrai absolu par le moyen absolu et infaillible d'y arriver, c'est la rédemption de l'esprit. Délivrance du vice, lien à l'absolu considéré comme principe du bien; délivrance de l'ignorance, lien à l'absolu considéré comme principe du vrai. En vain la volonté est délivrée si l'esprit ne l'est pas.

Or la délivrance de l'esprit est proportionnelle à la notion de la méthode. Base de la foi par le critérium certain, elle est base de la perfection et base de l'unité. La méthode est pour l'esprit ce que la révélation du Christ est pour la volonté. Elle est la vraie révélation de ce temps, elle est l'unique.

L'ère des Révélations par la foi *à priori* est finie. La raison méthodique en est que l'esprit se sent assez d'éléments pour arriver à baser la connaissance dans la certitude.

L'ère des Révélations par la certitude et la foi *à posteriori* s'ouvrira par la méthode absolue.

Des révélations par la foi resteront vraies celles que le critérium absolu vérifiera.

Et comme le critérium absolu est par essence le dernier

Digitized by Google

juge de la science et de la foi, la foi quelle qu'elle soit et la science quelle qu'elle soit seront nécessairement unies.

---

## CHAPITRE V.

Qu'on admette ou qu'on rejette une partie de ces opinions, il restera toujours démontré cette influence universelle, première et perpétuelle, de la méthode dans les développements humains, c'est-à-dire dans la vie, dans l'art, dans la science. C'est ce que nous voulions faire sentir avant d'aborder l'*organum*.

Or qu'est-ce que l'*organum?*

C'est la marche nécessaire de l'esprit pour arriver à la vérité.

Ce n'est pas un procéde ; de telle sorte qu'un *organum* puisse s'accoler à un autre et qu'ils arrivent ainsi à se compléter.

Autant de criteriums autant d'organums.

Les criteriums s'entredétruisent. Les organums s'entredétruisent. L'histoire vient de le montrer.

La force a été organum, la lettre organum, le syllogisme organum, la foi organum, l'expérience organum, l'évidence organum, parce que tous ont été criteriums et ont imposé à l'esprit une marche prétendue nécessaire pour arriver à la vérité.

Faux organums que tout cela.

L'organum n'existe pas. Il faut le trouver.



Digitized by Google

Digitized by Google

# ORGANUM

Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE I.

## DE L'ÊTRE.

Posons métaphysiquement le problème de la métaphysique.

Il ne l'est que physiquement, historiquement psychologiquement ; ou il est nié, ou il est imposé.

Digitized by Google

Digitized by Google

---

# I^re QUESTION.

## DESSEIN ET DIVISION DE CE TRAITÉ.

Toute question a ses éléments qu'il faut réunir avant de commencer une opération sur eux.

Les éléments assemblés, il faut les étudier chacun dans son essence propre.

L'essence connue, il faut reconnaître et fixer leurs rapports, et ce qui, dans ces rapports, appartient à chacun des éléments.

Alors seulement on peut conclure les lois diverses qui sont l'expression des rapports.

Dans la question de la méthode il y a deux éléments premiers : l'être, l'esprit.

Nous déterminerons donc ce qu'est l'être, ce qu'est l'esprit, chacun en son essence.

Nous fixerons quels sont leurs rapports. Dans ces rapports ce qui est de l'esprit, ce qui est de l'être.

Enfin nous conclurons la loi d'adéquation de l'esprit et de l'être qui n'est autre chose que la méthode elle-même.



Digitized by Google

# IIe QUESTION.

## POSITION DE LA QUESTION DE L'ÊTRE EN ELLE-MÊME, ET DANS SON RAPPORT AVEC LA MÉTHODE.

### I

Aussi loin que l'on veuille remonter, l'être et l'esprit sont seuls en présence.

L'aspiration de l'esprit à connaître l'être, la puissance d'y arriver, l'ordre et le jeu des facultés dans cette recherche déterminent la méthode.

### II

Qu'est-ce donc que l'être? Est-ce une réalité? Est-ce une abstraction? Est-ce une inexistence, une vitalité? Est-ce un mélange d'être et de non-être, c'est-à-dire est-ce à la fois une inexistence et une réalité?

Toute la base de la méthode est là.

Si l'être est irréel ou s'il est à la fois réalité et inexistence, que devient l'esprit en face de cette conception? aspirera-t-il à la connaissance de l'irréel? Bientôt il va sentir la folie de cette tentative. Le sentiment du néant de l'être, but de ses recherches, le plongera dans une indétermination, un doute, un marasme incurables. Il renoncera à toute connaissance; il vivra de matière; la science ne sera plus; la méthode ne sera plus.

Il faut que l'être apparaisse à l'esprit en recherche comme réalité, rien que réalité, ne donnant et ne pouvant donner que réalité. C'est la première condition de la vie de l'esprit et de la solidité de la méthode.

Digitized by Google

## III

Les sommeils séculaires de l'homme partout où il n'interroge pas l'être avec l'espoir et le sentiment *à priori* de sa réalité, sont le témoignage du soin que doit mettre le métaphysicien à le démontrer. Rendre à la pensée son ardeur, sa tentative toujours fertile, c'est créer les civilisations.

Et cependant pourquoi l'esprit doute-t-il? Quel praticien de l'être l'a mis en question? Le physicien, le physiologiste, s'interrogent-ils sur l'existence de la matière expérimentée? Le penseur, le poëte doutent-ils de l'idée dont ils font vibrer et vivre des éclats à la façon de ces animaux coupés dont chaque tronçon s'anime? Le mathématicien s'inquiète-t-il sur la réalité du nombre? Le musicien sur celle du son? Le sculpteur, le peintre sur son marbre, sa toile, son idéal poursuivi? L'homme vivant sur son être et sur les choses?

Au métaphysicien semble réservé ce doute unique, inouï. D'où vient-il? de l'être? Non, puisque tout interrogateur de l'être agit comme en étant certain. Il vient du compte que l'esprit s'en rend, c'est-à-dire de sa notion métaphysique.

Combien est puissante cette métaphysique insultée! Il suffit qu'elle doute pour que tout soit en incertitude. Qu'elle soit donc vraiment force, et qu'elle n'ait pas une influence si universelle pour inoculer ses faiblesses.

Partout nous possédons l'être.— L'être métaphysique nous manque seul. —Voyons donc si sa notion peut nous conduire à la réalité, et si nous pouvons nous écrier comme l'artiste, le physicien, le mathématicien, l'homme : L'être est.

## IV

Trois grands problèmes dominent la question qui nous occupe :

1° La détermination de l'être.

2° Son identité.

3° Son essence.



Digitized by Google

Il ne saurait y avoir être sans détermination; l'indéterminé c'est l'inexistant. — Qu'est-ce que la détermination? par quoi est-elle?

Si l'être déterminé n'est pas identique à soi-même, il est d'une fugitivité insaisissable qui l'anéantit. — Qu'est-ce donc que l'identité? Par quoi est-elle?

Etant connues la détermination et l'identité, qu'on peut considérer comme les deux caractères extérieurs auxquels se reconnaît l'être, nous pénétrons en lui. — Qu'est-ce donc que l'essence? Par quoi est-elle?

Les preuves de ces trois difficultés étant faites et ramassées ensemble, nul homme raisonnable ne doit pouvoir plus résister à la réalité métaphysique de l'être qu'à la matérielle.

## V

L'esprit antique n'a point pénétré l'intime de l'être. C'est une question moderne. Spinoza me paraît par sa théorie de la substance le premier qui ait abordé la difficulté en face. Jusqu'à lui on a accepté l'être plus qu'on n'a cherché à s'en rendre compte. L'antiquité, sauf la Grèce, se satisfait d'affirmations où les religions ont un plus grand rôle que la science. Les aperçus de la philosophie grecque sur ce grand problème sont vagues ou empiriques et physiques, le christianisme se contente d'une affirmation trop générale. Depuis le réveil de la philosophie, l'école française ne s'est pas demandé quelle était la constitution de l'être, mais a vécu de la preuve cartésienne de son existence. L'école anglaise peureuse d'ontologie n'y est pas remontée. L'Allemagne a suivi Spinoza dans ses recherches. On peut donc dire que seule elle a le sens vraiment métaphysique de ce problème.

D'ailleurs la question a-t-elle été bien abordée? était-ce par la substance qu'il fallait l'entamer? Poser les problèmes est la clarté de la science. Si celui de Spinoza est bien assis, ce grand esprit a raison. Pour nous nous pensons qu'avant d'arriver à la question de la substance, il est de nécessité

Digitized by Google

de résoudre les trois points formulés au paragraphe précédent.

Le système de Spinoza cache résolue une proposition qui n'est point même considérée : la substance est la force primordiale. De là toutes les conséquences : la force primordiale ne peut être que l'unité ; elle ne peut prendre des qualités négatives d'elle-même ; par suite la substance est une, et les qualités contradictoires l'une de l'autre ne le sont plus. Toute la philosophie allemande tient dans ces quelques mots.

Spinoza a parfaitement raison de dire qu'une substance n'en peut former une autre. Mais il est absurde d'en conclure l'unité nécessaire de la substance. Il faudrait pour arriver là, avoir prouvé que la substance est de soi, indépendamment de tout.

Si l'on s'était rendu compte de ce qu'est en soi la substance on aurait détruit pour n'y plus revenir, cette erreur si subtile qu'on n'y a point répondu. Est-ce répondre en effet que dire qu'il y a nécessairement une substance absolue et une contingente parce qu'il y a un contingent et un absolu ? C'est la question par la question. Toute la philosophie opposée à la doctrine allemande en est là ; comme l'Allemagne impressionnée par la nécessité de l'unité par la substance en est à Spinoza. Des deux parts, affirmations, non pas preuves, parce qu'on n'est pas remonté à la base du problème.

D'abord est-il vrai que la substance soit la primordiale? Non.

Qu'est-ce que la substance? on dit : c'est ce sans quoi l'être ne serait pas. Ce n'est pas définir, car l'être ne serait pas sans tout ce qui le constitue nécessairement.

La substance, comme nous l'allons voir au chapitre du *passage de l'idée à l'être*, est la réalisation des qualités nécessaires de l'être qui sont la détermination, l'identité et l'essence, réalisation nécessairement proportionnelle aux qualités et à leur nature.

La substance n'est donc pas une primordiale mais une résultante. Or, si la primordiale qui est la qualité nécessaire est nécessairement une, la substance, au contraire, qui est la résultante est nécessairement multiple, selon la nature, le

Digitized by Google

nombre, la division, l'accouplement, l'assemblage des qualités nécessaires entre elles.

Ce qui veut dire que telle détermination, telle identité, telle essence se réalisant par la seule force d'être qu'elles contiennent nécessairement et de soi, donneront telles ou telles substances.

Ne nous étonnons donc plus de la multiplicité des substances. Ce n'est pas dans la substance qu'est l'unité, c'est dans la qualité nécessaire. C'est là le transport subtil de Spinoza. La substance constitue la multiplicité, elle est la réalisation de la multiplicité comme l'essence, l'identité et la détermination, sont l'unité elle-même. Par là le système de Spinoza reste sans base.

L'unité est accordée avec la multiplicité, puisque l'unité étant la qualité nécessaire, la multiplicité étant la réalisation de la qualité nécessaire, l'un et le multiple sont dans un lien nécessaire. L'essence et la substance sont dans une unité par la multiplicité, dans une multiplicité par l'unité.

La variété des substances ne nuit donc pas plus à l'unité que la multiplicité elle-même. Qu'il y ait un nombre indéfini de substances, comme toutes ne sont que la réalisation des qualités nécessaires, et comme les qualités nécessaires sont l'unité, tout est dans l'unité et par l'unité.

Nous croyons donc bien poser le problème de l'être en le faisant dépendre des trois points affirmés.

Pratiquement, la méthode peut être assurée sans la solution de la question de l'être, mais non métaphysiquement. On pourrait donc, même quand nous n'aurions donné de la solidité de l'être qu'une solution incomplète en détacher celle de la méthode.

Cependant nous croyons que si l'on veut présenter enfin un plan métaphysique de l'*organum*, il faut passer à peu près par l'ordre de questions que nous proposons. Est-ce avoir fait un *organum* métaphysique que d'avoir comme Aristote présenté une logique si précise et complète qu'elle soit? non, c'est avoir donné le procédé de l'esprit syllogisant; comme Bacon, des aphorismes jetés de bond sur l'expérience? non, c'est avoir montré l'esprit en face de la matière; comme

Digitized by Google

Pascal, des pensées dont il faut déduire trois méthodes? non, c'est avoir montré l'inconséquence et l'incohérence où l'on se trouve; comme Descartes, un raisonnement de cinquante pages sur l'évidence? non, c'est avoir vu que l'esprit est capable de voir quand il connaît.

## VI

Il est vrai, la France est peu métaphysicienne en tout temps, encore moins à l'heure présente. C'est sa manie de croire qu'on peut aborder de plain-pied ces vérités, base de l'existence humaine. On y monte. Cette opinion est une grande marque de peu de pénétration métaphysique. On ne sait pas même se placer sur le terrain métaphysique.

C'est un usage de notre temps que le professeur s'excuse d'aborder un développement métaphysique. Étranges concessions de la science à l'ignorance.

Je veux bien consentir à déplorer que tous les hommes ne soient pas capables d'approfondir ces problèmes nécessaires, mais je ne veux point biaiser avec eux, et ne les point prendre en face. Nous ne les anéantirons pas pour ne les point résoudre ou pour les nier. Nous sommes forcés par la nature de l'esprit de nous plonger dans cet inabordable.

Et dites-moi, lisez-vous si lestement même les éléments d'algèbre et de géométrie? Condillac a-t-il si bien réussi à vouloir mettre les mathématiques à la portée de tous? Les vulgarisations, les lectures faciles qui débordent nous ont perdu et ont habitué l'esprit déjà si paresseux des Français à plus de paresse encore. Quand dix lignes d'un livre ne vous emportent pas, vous le fermez. Lisez des romans.

Faut-il donc parler aux Français comme à des enfants, mettre les choses divines à leur portée ? Ces petits ne savent-ils pas méditer? Ne savent-ils être hommes que sur les champs de bataille? Cela se dit. Laisserons-nous donc les autres peuples penser pour nous?

Je parlerai métaphysique et serai abstrait et obscur quand il le faudra, puisque c'est là être obscur.

Digitized by Google

Les résultats de la science peuvent être réduits en formules claires pour tous et les miennes le seront. La science est nécessairement abstraite et pénible. L'intelligence n'y suffit pas, il y faut la volonté.

On ne vous lira pas. — Képler emporté par l'enthousiasme de la vérité plus que par l'orgueil, a dit : « Si l'on me pardonne je m'en réjouis, si l'on me blâme je le supporterai. Voici le livre. S'il est lu par mes contemporains ou par la postérité, qu'importe, il peut attendre un lecteur. Dieu a bien attendu six mille années un contemplateur tel que moi. » Je laisse Képler insulter les mortels comme il les appelle, pour les mépriser davantage.

D'ailleurs pour que les hommes trouvent le calme qui résulte de la pénétration de ces problèmes, il n'est point nécessaire que chacun les approfondisse. Il suffit que la tête de l'humanité librement attachée à ce travail y trouve le vrai; le reste se satisfait de ses solutions sans remonter à la science, quand la pratique en fait la démonstration.

Ne nous contentons donc plus de rester comme jouant autour de l'être, ne nous satisfaisons plus d'affirmations ou d'apparences. La question hardiment posée, il faut prouver ou nier.



Digitized by Google

---

# III[e] QUESTION.

## DE LA DÉTERMINATION.

### I

Je définis la détermination, la force d'expansion de l'être.

### II

On croit cette question résolue, elle n'est qu'empiriquement constatée. On voit le corps qui finit, on en conclut que c'est la borne qui est sa fin et qui par là le détermine. On dit donc : la détermination se fait par la limite de l'être.

Est-ce là une recherche philosophique de l'essence de la détermination ? s'est-on demandé pourquoi elle est? non, on a confondu la détermination et la limite, et la limite est devenue du même coup cause de la détermination.

Hégel qui a formulé métaphysiquement cet antique préjugé philosophique avec le plus de volonté, ne reconnaît *de déterminabilité que dans l'existence, où la déterminabilité s'identifie avec l'être, et cette déterminabilité posée comme négation est la limite* ( Hégel, § XCII ).

### III

La question de la détermination est double, elle s'applique aussi bien à l'idée qu'à la matière. C'est une loi unique qui détermine.

Or, ce que Hégel applique ici à la matière, les philosophes

Digitized by Google

de tous les temps, spiritualistes depuis Platon jusqu'à Cousin, chrétiens depuis saint Augustin jusqu'à Lamennais, l'ont attribué à l'idée. Pour tous la détermination de l'idée se fait par la définition du penser dans la notion. C'est donc parce que l'idée se limite qu'elle se détermine.

En ce point, la philosophie allemande n'a donc été qu'une conclusion d'extrême logique de la théorie antique et généralement acceptée de la détermination. Cet excès aura cela de bon qu'il nous forcera de remonter au principe même et de poser la question de la détermination en soi. Il n'y a pas une faute des grands hommes qui n'ait son utilité finale pour la vérité.

## IV

Si le déterminé ne l'est que par la borne, que va-t-il se passer?

Qu'est-ce que la borne?

C'est l'indéterminé, car où est la borne? où l'être n'est plus. La borne étant l'être n'étant plus, est donc le non-être. De soi la borne loin de déterminer indéterminerait donc, n'étant que l'indéterminé.

Mais de plus, la borne étant ce qui n'est pas l'être, et ce qui n'est pas l'être étant l'indéterminé et le non-être, le déterminé serait donc causé par l'indéterminé, c'est-à-dire que la cause de la détermination serait le non-être. Mais il est tenu pour absurde par tous et par Hégel que le non-être puisse produire l'être. Or s'il ne peut produire, comment déterminerait-il l'être, ce qui serait produire encore, puisque la détermination est une qualité de l'être et que dire qualité de l'être est dire l'être?

Ce n'est donc pas la borne qni est la cause de la détermination. Mais si elle n'est pas cause, veut-on qu'elle soit au moins la détermination elle-même?

S'il en était ainsi, on se trouverait entraîné à reconnaître que la borne est la cause de constitution de l'être. Et en effet, l'être serait véritablement par la limite, l'enserrant, le contenant, le faisant être réel et l'empêchant de sortir de soi. La

Digitized by Google

borne serait une nécessité protectrice de l'essence, comme une cuirasse, comme un vase tenant une eau incapable de se tenir de soi, comme une carapace formant le système solide de ces animaux sans squelettes.

Or, où est la borne? qui a vu la limite? qui a touché la borne? où la limite s'est-elle fait réalité saisissable, perceptible? Il faudrait qu'elle fût telle pour pouvoir enserrer, soutenir, contenir, emprisonner, faire vivre la matière dans ses formes diverses et changeantes.

La borne n'est rien par elle-même et n'est nulle part de soi.

C'est cependant une vérité. Est-ce une vérité à la façon du point, de la ligne mathématiques? Il faudrait la comprendre ainsi, si l'on s'obstinait à la vouloir séparer de l'être. Mais qu'est-ce qu'une vérité métaphysique qui serait la borne matérielle de l'être matériel? On conçoit à quelle folie on serait entraîné.

## V

Cette borne, qui n'est rien et n'est nulle part, c'est l'être, c'est la fin de son expansion. Tantôt ici, tantôt là, il se détache sur ce qui n'est pas lui et se fait lui-même sa borne. L'être est sa propre limite, parce que sa limite naît de son développement même, et cette limite n'est que la fin de ce développement.

De nécessité, ou la borne de l'être est en lui, ou elle est hors de lui. Si elle est en lui, elle n'est que lui; si elle est hors de lui, tout corps mû changerait de borne et de limite, changeant de milieu ambiant. Or changer de borne pour un corps, c'est être attaqué en soi-même.

Ainsi la détermination de l'être par la borne entraînerait la nécessité de l'altération continuelle des corps en mouvement; ce qui est contraire à toute expérience comme à toute raison. L'identité des corps mus malgré les changements des choses qui les entourent, la persistance de la borne de l'être, malgré toutes les modifications des milieux, sont une montre certaine que la borne n'est pas hors de l'être, mais dans l'être.

Digitized by Google

Ainsi la mort n'est pas une borne effective par le temps, de telle sorte que le temps la cause. Elle est l'épuisement naturel ou accidentel suivant les cas de la quotité de l'être considéré sous le rapport de la durée. La mort est la fin du développement de l'être dans le temps. Sa cause efficiente est dans l'être; l'occasion, la cause occasionnelle lui sont extérieures. De même le contour n'est pas une borne par l'espace, mais l'arrêt du développement de l'être dans l'espace. L'espace ne cause pas le contour; le corps est son contour à lui-même. De soi le contour n'est pas, il n'est pas davantage par les corps étrangers, par le non-être du corps; il n'est donc que par l'être, il n'est que l'être s'arrêtant. Le contour n'est que la forme même de l'être. Or qu'est-ce que la forme? Nous pouvons le dire : c'est l'expansion de la quotité d'être dans l'espace, suivant les qualités spéciales à chaque être. Et de même, qu'est-ce que la vie? C'est l'expansion de la quotité d'être dans le temps. Par quoi sont la vie et la forme? Par la force d'expansion de l'être, c'est-à-dire par la détermination. Ainsi la vie et la forme de l'être sont la résultante de la détermination.

De même pour l'idée. Sa force d'expansion et de détermination entraîne comme résultante son expression et sa définition. La définition, par quoi est-elle? Est-elle par les définitions des autres idées? Non, mais par l'idée même se déterminant. C'est une expansion de l'idée dans sa forme. Trouver l'expansion entière et juste d'une idée, c'est en trouver la définition et l'expression. La notion est à l'idée ce que la forme est au corps; la notion est la vie de l'idée à l'état contingent.

## VI

La détermination est donc par l'être; plus encore, elle est l'être dans sa puissance d'expansion.

Plus l'être aura de puissance, plus il aura d'expansion. La détermination est donc proportionnelle à la quotité d'être.

S'il en est ainsi, nous trouverons de l'être partout où il y aura détermination. Nous ne serons pas amenés à conclure

Digitized by Google

comme Hégel qu'il n'y a déterminabilité que *dans l'existence où la déterminabilité s'identifie avec l'être*, c'est-à-dire dans le contingent. Mais au contraire, nous dirons que la détermination est partout où est l'être, que nous voyions sa borne, sa limite, son contour, sa fin, ou que nous ne les voyions pas. Il n'est pas plus besoin de voir la limite pour conclure la détermination et, par conséquent, l'être, qu'il n'est nécessaire de voir la mort pour affirmer la vie.

Nous ne serons pas davantage forcés de conclure, comme auraient dû le faire les spiritualistes, que la notion est la seule réalité de l'idée, conclusion que d'ailleurs notre siècle a tirée. Nous dirons, au contraire, que la détermination est incluse dans l'idée et dans la notion, proportionnellement à leur force d'expansion.

Pas davantage nous n'arriverons à dire que la détermination est par la négation de l'être, mais nous dirons au contraire qu'elle est par l'être. Ainsi la réalité ne naît que de la réalité.

Et non plus nous ne reporterons pas dans l'idée absolue les notions que l'on veut considérer comme la détermination de l'idée, et qui ne seraient par là que l'idée même faite et engendrée par le génie humain. Mais nous dirons que la détermination étant proportionnelle à l'être et à l'idée, s'il y a un être absolu, un être relatif, une idée absolue, une idée relative ou notion, chacun a en soi sa détermination propre, relative ici, absolue là.

La forme, l'existence, la notion sont les déterminations contingentes de l'être et de l'idée en expansions contingentes. Que sont les déterminations absolues de l'être et de l'idée en expansion absolue? Avons-nous besoin d'en toucher la borne pour les comprendre existant? Y a-t-il moins détermination que la borne soit ou ne soit pas? Mais nous savons que la borne n'est de rien à la détermination qui est par l'être, non par ce qui n'est pas lui. La détermination est par là que l'être est, et l'être se trouve nécessairement dans sa détermination, et la détermination nécessairement inhérente à l'être. La détermination est comme la prise de possession de l'être par soi-même.

Digitized by Google

Enfin, comme la borne n'arrive à l'être que par l'épuisement de sa force d'expansion, la forme, la vie contingente, la notion ne sauraient exister qu'où il y a force d'expansion épuisable. Que si on comprend une force d'expansion impossible à tarir, la détermination sera intarissable comme elle et ne pourra jamais aboutir en forme ni en notion. Toute forme, toute notion indique un changement d'état de l'être, de l'idée, d'absolu en contingent. Nous expliquerons comment s'opère ce changement quand nous serons dans la métaphysique.

Où nous ne verrons point de borne et où cependant nous constaterons une détermination, nous serons forcés de reconnaître de l'être, et si nous rencontrons une expansion impossible à borner, comme la détermination est proportionnelle à la quotité d'être, il restera que cet être sera la détermination sans borne, la détermination absolue, c'est-à-dire l'être absolu. Loin donc de dire, comme on l'a voulu, que l'absolu est l'indéterminé, il faut dire qu'il est nécessairement le déterminé absolu.

Nous arrivons donc à trouver que le multiple a autant de variétés de déterminations qu'il a de variétés de quotités d'être, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause; et nous avons la multiplicité et sa loi. L'absolu, si nous le trouvons, aurait une détermination proportionnelle à lui-même, et nous aurions l'unité et sa loi; et la loi de la détermination de l'unité et de la multiplicité serait une : l'expansion même de l'être.

On voit combien cette notion de la détermination par l'être est d'accord avec la nature et l'essence des choses. Combien au contraire la notion de la détermination par la borne les altère et les détruit.

Dans la dernière, la métaphysique est le démenti de la physique, et la science n'est plus une unité. Dans la première, la métaphysique n'est que l'expression nécessaire de la loi physique.

Digitized by Google

---

# IVe QUESTION.

## DE L'IDENTITÉ.

### I

L'identité est la permanence de la détermination de l'être.

### II

Être déterminé, c'est être. Mais cette existence n'est qu'un semblant, si, fugace, elle n'est durable ni dans l'espace ni dans le temps. Par le terme unique de détermination, l'existence en succession incessante et sans repos ne se posséderait jamais. Il en serait à peu près comme de ces kaléidoscopes sans cesse agités où les images seraient insaisissables. Bien plus, la détermination ne pourrait se produire. Si courte, en effet, que soit la durée d'une détermination, elle a besoin d'une certaine permanence qu'on peut diviser jusqu'à l'indéfini sans l'anéantir. Sans l'identité, la détermination ne serait pas.

### III

Comme la détermination, l'identité n'est que par l'être. Veut-on, en effet, qu'elle s'attache à l'indéterminé? Qu'est-ce que l'indéterminé ? A ce seul mot se dresse comme une vision chaotique, où les choses sans être seraient dans une fluctuation sans forme. C'est comme un roulement sans fin de maté-

Digitized by Google

riaux sans cohésion. Or, le chaos peut être un rêve poétique, mais la raison le repousse comme le vide.

Il n'y a pas de chaos, parce qu'il est de l'essence de l'être d'être par la détermination, et qu'être déterminé c'est être dans sa réalité proportionnelle aux qualités formatrices. Ce qui constitue l'ordre, c'est la réalisation des qualités nécessaires dans leur substance. Or, comme il n'est pas possible de comprendre la qualité sans sa réalisation, quelle qu'elle soit, l'ordre est dès le commencement, et le chaos n'est que le vague de la tête humaine, encore ignorante, transporté aux choses inconnues.

La permanence serait ici l'impossibilité de l'identité par l'impossibilité de la détermination.

Comment admettre l'être dans l'indéterminé? L'être serait donc sans être réalisé; mais l'être est réel ou n'est pas.

Voudrait-on que l'indéterminé fût l'être en puissance et comme à l'état latent? Nous verrons l'impossibilité de cette notion; mais en l'admettant, il faut encore dire qu'avant sa réalisation l'être n'est pas. Le germe de l'être n'est pas l'être même.

La nature féconde multiplie et perd les germes; soutiendra-t-on que l'être a été? Les œufs, les graines sont généralement en proportion des difficultés de l'éclosion; ces œufs perdus ont-ils été poissons, oiseaux, insectes; ces graines arbres?

L'indéterminé n'est même pas l'être en germe. Le germe est une détermination. Le propre de l'indéterminé est de n'avoir aucune détermination.

Où se trouve l'indéterminé? Se trouve-t-il dans la matière? non; dans la notion? non. Il n'y a matière et notion que par la détermination. Le trouverons-nous dans ce qui n'a pas de borne? Non encore, puisque la détermination n'est pas par la borne, mais par l'être.

L'indéterminé n'est donc qu'où n'est pas l'être. L'indéterminé, c'est donc le non-être; mais non être, c'est n'être pas. Le propre de l'indéterminé, c'est donc de n'être pas. Dire de l'être qu'il est l'indéterminé, c'est dire purement et simplement qu'il n'est pas.

Digitized by Google

Prenons garde aux mots. Les notions de négation ne recouvrent que du néant. Cartons vides. Cartons, il est vrai; mais fouillez métaphysiquement : rien.

## IV

Or, ce qui n'est pas est-il identique à soi-même? Je le veux, si l'identité n'est qu'une pure qualité de logique. Mais l'identité étant par l'être est nécessairement proportionnelle à l'essence et à la nature de l'être, nécessairement proportionnelle à la quotité et à la qualité de l'être, et par là à la détermination qui n'en est que l'expansion.

La loi de l'identité est une, et les identités sont multiples. Diverses comme les genres, les espèces, les individus, comme toutes les manifestations de l'être quelles qu'elles soient, les identités sont matérielles, spirituelles, numériques, logiques, formelles. Les notions, les corps, les nombres ont leur identité.

Transposer les identités entre elles, appliquer une nature d'identité à une manifestation de l'être à laquelle elle n'est pas adéquate, c'est faire la confusion des êtres et de leurs manifestations; ce qui n'étonnera pas, puisque l'identité c'est l'être même et chaque être dans son essence et dans sa nature en détermination et en détermination continuée. Transporter, par exemple, l'identité logique à la matière, est confondre la réalité d'une notion avec la réalité de la matière et vouloir que la matière ne vive qu'indépendamment de la matière même.

Dans l'être, l'identité est donc toujours proportionnelle et essentielle. L'identité logique sera vraie comme telle, mais fausse, si l'on veut l'appliquer à une autre manifestation. Essentiellement on ne peut pas être identique à soi en n'étant pas. Le non-être n'a pas d'identité réelle, puisque l'identité étant par l'être, ce serait être.

## V

L'identité ne se peut concevoir que par la succession du

Digitized by Google

temps, puisqu'elle n'est que la continuation de la détermination dans la différence des moments.

L'identité contient donc la différence, c'est-à-dire relie tous les moments de l'existence de l'être, tous ses divers états, par là seul qu'elle est l'être se continuant. De même, la différence contient l'identité, puisque la différence n'est que la vie même dans sa détermination continuée.

L'identité est l'unité de la différence. Ce qui veut dire qu'elle est le lien de la succession des moments. Lien intime à l'être et non pas extérieur et imposé, lien surgissant de l'être même et de sa vie, cohésion par l'être qui se déroule, pour ainsi parler, dans le temps et dans l'espace.

Si l'identité est la permanence de la détermination, si la détermination contingente s'opère par la différence des moments, la détermination absolue, si nous la trouvons, sera-t-elle par la différence des moments? La différence des moments est la borne dans le temps, comme la forme dans l'espace. Nous retomberions donc dans la notion déjà vaincue de la détermination par la limite. La détermination absolue s'opérant sans la borne, de soi, par soi, en soi, il faut dire que son identité c'est l'unité même de son être, l'indivisibilité en soi. L'identité serait donc à l'unité ce que le multiple est à l'absolu. L'identité est l'unité du multiple, l'unité est l'identité de l'absolu.



Digitized by Google

# Ve QUESTION.

## ESSENCE DE L'ÊTRE.

## CHAPITRE I.

Qu'est-ce que l'essence de l'être?

Platon entrevoit que c'est l'idée. Vague sublime. Spinoza aboutit à soutenir que c'est la substance. Confusion. Hégel dit : Ce sont les contradictoires. C'est un pas. Tous les systèmes soutiennent que c'est Dieu. Généralité qui peut satisfaire la foi, mais non la science.

Ce serait se débarrasser de la question que de définir l'essence : ce sans quoi l'être ne peut être.

L'essence de l'être est l'ensemble des qualités qui déterminent sa qualité d'être, la somme des éléments constitutifs.

Mais que sont ces éléments, ces qualités nécessaires? Nous ne connaissons l'essence que de nom, si nous les ignorons, car nous n'avons pas pénétré sa composition.

## CHAPITRE II.

Quels sont ces éléments? Question d'expérience, question de raisonnement, de physique, de métaphysique.

L'expérience dit : Le vide n'est point. Or, qu'est-ce que le vide? C'est le non-être physique.

Pour les sciences physiques, l'être est donc partout, en tout, multiple, divers, universel, indéfini dans ses déterminations, dans ses identités variées, par son ubiquité et sa permanence. La physique dit donc hardiment : Le terme antinomique de l'être, qui est le non-être, n'existe pas. Elle tranche la question pour elle. Les expériences sont solides, la preuve certaine, la démonstration scientifique. Les sciences physiques affirment : l'être n'est qu'être, il ne peut être qu'être, et partout il est être.

Or, si la physique pose une vérité scientifique, il faut que la métaphysique soit en accord avec elle, ou l'unité de la connaissance est rompue. S'il est certain physiquement que l'être est réalité et n'est que réalité, il faut que métaphysiquement il soit tel. Chacune de ces deux branches du savoir a ses moyens méthodiques, sa liberté, mais elles ne peuvent avoir qu'une solution. Habituons-nous à ne jamais séparer les sciences. Toutes sont une; s'il y avait deux sciences, la science ne serait plus. La division des connaissances n'est que l'impuissance de l'esprit pensant nécessairement par abstraction.

Que la métaphysique démontre à sa mode la réalité de l'être, comme le fait la physique à la sienne, cette vérité fondamentale ne restera plus sans écho hors de l'expérience faite, mais elle rayonnera sur toutes les choses de l'homme, car la métaphysique élève tout ce qu'elle touche à la hauteur des principes qui vont façonnant et pétrissant.

---

## CHAPITRE III.

Les éléments constitutifs de l'essence sont-ils les qualités nécessaires et leur négation, c'est-à-dire les contradictoires

Digitized by Google

primitives de la Raison, qu'on a nommées les antinomies? Le problème est là.

Résoudre la question des antinomies, c'est donc résoudre celle de l'essence de l'être.

Mais où la prendre? Nous contenterons-nous à la façon de Kant et de Hégel d'observer empiriquement l'existence des antinomies et de les accepter *à priori* comme principes premiers, sans remonter à ce qu'elles sont en elles-mêmes? Toute l'erreur de la philosophie allemande a sa base dans cette confusion. Nous chercherons à l'éviter en nous demandant ce qu'est en soi l'antinomie, et nous nous poserons cette question nouvelle mais nécessaire : Quelle est l'essence des antinomies?

Pour bien éclairer ce problème, il est nécessaire de jeter un regard sur le passé philosophique.

---

## CHAPITRE IV.

C'est une opinion ancienne comme la science, qu'aussi loin que la raison humaine puisse remonter, elle rencontre des notions dont la contradiction la confond.

Le théisme, le dualisme, le panthéisme vivent également de cet antagonisme diversement interprété.

### I

= Depuis Platon, en passant par l'école d'Alexandrie, saint Augustin, Bossuet, Malebranche, pour aboutir au spiritualisme moderne représenté par les écoles éclectique et néo-catholique, on admet que l'esprit voit l'idée dans l'infini.

On est donc amené à affirmer, même malgré soi, que les vérités de la science sont des vérités absolues. Mais comme les sciences sont des notions ou idées limitées, il résulte que

Digitized by Google

la notion, et avec elle la limite, se trouvent transportées à l'absolu, et que l'absolu n'est que le composé de l'ensemble possible des notions.

Les mathématiciens, ces logiciens quand même, ont appliqué cette théorie latente, en donnant le nom d'infini à toute cette partie de la science que l'esprit ne peut fixer : terrible jeu de mots, sur lequel nous reviendrons, et qui fait des mathématiques la vérité absolue de l'infini.

Or, qu'implique la notion? Elle implique une détermination qui est elle-même; une indétermination, qui est ce qui n'est pas elle. Car elle n'est elle qu'à la condition de n'être pas ce qui n'est pas elle-même. Le terme négation est donc compris dans le terme affirmatif : notion. Elle implique une identité qui est elle-même plus la différence qui est ce qui n'est pas elle. Elle implique encore l'être qui est elle notion en tant qu'affirmée, le non-être qui est elle, notion, en tant que bornée. Elle implique le nécessaire qui est elle en tant que vérité, le multiple qui est tout ce qui n'est pas elle-même.

La notion ne vit donc que par le principe de contradiction inclus dans le grand antagonisme. Et elle en vit de telle sorte que ce principe de contradiction est nécessaire, essentiel à sa vie, à ce point que si on le lui enlevait, la notion cesserait. Prenons par exemple les mathématiques, cet ensemble de notions si simples et si bien fixées. Les contradictions pair et et impair, unité et multiple, sont de telle nécessité incluses dans la science, lui sont tellement vitales, qu'elles ne sont qu'elle-même, et que si on les voulait enlever, on détruirait la science.

Or si le principe de contradiction est nécessaire à la vie de la science, si l'esprit voit la science en l'absolu, si la science est une vérité absolue, il en résulte que le principe de contradiction est dans l'absolu.

## II

= Mais si le principe de contradiction est dans l'absolu, que va-t-il se passer?

Digitized by Google

Ici nous voyons s'avancer le panthéisme qui, prenant la philosophie par la substance, à la suite de Spinoza, va tirer des conséquences inattendues de cette théorie, où le spiritualisme se reposait bercé par le côté plein d'élévation qu'elle contient, et ne songeant même pas à en tirer les conséquences, tant il était satisfait de cette vision de l'idée en Dieu. Le panthéisme devait lui être un terrible réveil.

Si le principe de contradiction est dans l'absolu, qu'est-ce que l'absolu ? C'est l'être, dit le panthéisme, et il le prouve. C'est l'être! Mais alors le principe de contradiction est donc le vrai principe, la vraie condition de vie, la nécessité essentielle, la constitution même de l'être. Et dès lors l'être contient donc le non-être, comme notion contient négation. Identité et différence, nécessaire et contingent, détermination et indétermination, multiple et un, nécessaire et possible sont la vie même de l'être. Et comme l'être c'est le tout, c'est l'unité absolue, le tout et l'unité ne sont que cette contradiction même qui s'épanouit dans la vie.

C'est logique, il n'y a rien à dire, et le spiritualisme n'a pas à reprocher au panthéisme. Le panthéisme est la même philosophie que le spiritualisme, avec cette différence que l'un n'engage l'absolu que par l'incorporation de la notion, l'autre par l'incorporation de la matière. Où la notion passe, la matière passe; car toutes deux sont composées, ainsi que nous venons de voir, des mêmes éléments métaphysiques.

On peut donc dire que cette théorie était latente dans le spiritualisme par l'imprudence de sa confusion. Malebranche, par la tension excessive qu'il donna à la question, fut comme le trait d'union entre le spiritualisme et le panthéisme allemand. Jamais l'affirmation de la vision en l'absolu ne s'était présentée avec tant de volonté que dans les écrits de ce grand homme. Depuis lui, le spiritualisme en recula, et n'osa jamais être aussi explicite. Si l'esprit voit dans l'absolu, il voit donc l'absolu; si sa connaissance est l'absolu vu, il est donc l'absolu; mais si l'esprit est l'absolu, l'absolu n'est donc que l'esprit lui-même. On ne peut pas s'arrêter de Malebranche à Schelling et à Hégel. Et c'est l'état de tout ce qui aujour-

Digitized by Google

d'hui ne se réfugie pas dans un spiritualisme qui a peur de ses propres conséquences.

En face de Malebranche, Spinoza, esprit moins sublime, non pas plus audacieux, mais forcé par le terrain où il se plaçait, à des conséquences que Malebranche évitait, appliqua à la substance cette grande confusion. Il aboutit à l'unification de la substance finie et de la substance infinie, comme la logique voulait qu'on aboutît par ailleurs à l'unification de l'esprit et de l'absolu, de la notion et de la science avec l'idée en soi. Mais si la substance finie est une à l'infinie, comme le propre de la substance finie est être et n'être pas, le non-être est donc contenu dans l'être en soi.

Ainsi Malebranche et Spinoza sont les deux clefs de cette grande philosophie allemande, tout à la fois spiritualiste par la tendance, par l'élévation, par l'effort, par le désir, par la mise en œuvre, matérialiste par le résultat et la conséquence nécessaire.

Quand je vois où vingt-cinq siècles de logique ont poussé la question, de doctrine en doctrine, de génie en génie, je m'épouvante en contemplant l'effroyable résultat d'une question mal posée dans l'humanité, et j'absous complétement ceux qui aboutissent à des erreurs où se fait sentir le poids d'un si immense passé.

Quelle fut la faute de Hégel, de Schelling? Celle de Spinoza, celle de Malebranche. Quelle fut la faute de Malebranche et de Spinoza? Celle de Bossuet et de saint Augustin. Quelle fut la faute de saint Augustin et de Bossuet? Celle de Platon. Quelle fut celle de Platon? La vision directe dans l'absolu qui entraînait la confusion de la notion avec l'idée en soi. Et de cette pensée qui relevait tant l'homme, qui le faisait assister aux mystères divins de l'infini, devait sortir cette doctrine de Hégel qui, tout imprégnée elle-même du sentiment du divin dans l'esprit, aboutit à la destruction du divin et de l'absolu, et conduit, malgré toutes les énergiques et souvent sublimes protestations de son auteur, à l'abaissement de l'homme.

Digitized by Google

## III

= Est-il donc vrai que l'esprit ne puisse pas métaphysiquement remonter plus haut que ces deux termes négatifs l'un de l'autre? Est-il vrai qu'au haut bout de la connaissance humaine, il n'y ait que ces deux? Est-il vrai que la valeur finale des sciences soit un absolu? Est-il vrai que l'esprit voie en l'absolu? Est-il vrai que l'être contienne l'être et le non-être, ou que le principe de contradiction soit la loi de sa composition?

C'est cet ensemble de questions que va éclairer médiatement ou immédiatement le problème résolu de l'essence des antinomies.

La question des antinomies ne s'est posée en plein jour que par Kant. Jusque là elle covivait dans le spiritualisme avec des théories qui en étaient la négation; elle vivait dans le panthéisme comme logique secrète, dans le dualisme comme affirmation de foi.

Kant fit métaphysiquement éclore le problème; depuis lui, l'esprit voit et touche les antinomies dans et autour de lui.

Mais si Kant fut un observateur pénétrant des antinomies, s'il en constata la vie, il n'en scruta ni la cause, ni l'essence. Intimidé par ce grand spectacle, il ne le sonda point dans son principe. Hégel, comme lui et de lui, accepta l'indéfinité antinomique, comme le premier principe nécessaire, et en fit la base de son étonnante vision métaphysique.

La question des antinomies n'est donc pas véritablement posée tant qu'on ne s'est pas demandé quelle est leur essence?

C'est seulement après la solution de ce problème que nous pourrons nous dire: Les antinomies sont-elles l'équation de l'être? sont-elles des réalités également nécessaires et éternelles? sont-elles des principes nécessairement coexistant et ayant pour conséquence l'antagonisme absolu de l'absolu? Questions secondaires qui, pour Hégel et Kant, sont restées la

Digitized by Google

primordiale. Problèmes que ces grands hommes ont résolus empiriquement, non pas métaphysiquement, par cela seul qu'ils ont accepté *à priori* les antinomies comme les premiers principes nécessaires.

Telle est la série de difficultés qu'il est indispensable d'approfondir pour arriver à la solidité de l'être et à la certitude métaphysique que l'esprit placé en face de l'être, n'en saurait tirer que réalité.

---

## CHAPITRE V.

### Des antinomies.

#### I

Toutes les antinomies, quelles qu'elles soient, peuvent se résumer en deux :

1° une de pure logique : l'affirmation, la négation ;

2° une vivante : l'être, le non-être.

Par la contradiction affirmation-négation, nous avons l'antinomie dans sa loi de formation, dans son essence, et par conséquent, nous devons, si elle est vraie, la sentir vivre dans toute réalisation vivante.

Par la contradiction être-non-être nous avons la première réalisation de la loi antinomique, que nous pouvons considérer comme porteuse et engendrante des autres.

Commençons par raisonner sur ces termes simples et faciles à manier parce qu'on n'y trouve point les complications et les compositions fausses qui se rencontrent dans beaucoup d'autres antinomies. Si nous trouvons la loi antinomique essentielle en examinant affirmation-négation, nous la retrouverons dans toutes les antinomies que nous verrons se dérou-

Digitized by Google

ler successivement sous nos yeux jusqu'à preuve complète. C'est le propre d'une loi.

## II

Qu'est-ce que l'affirmation? C'est le oui éternel enfermé dans les choses, dans les idées, éclatant partout le même, unique, quel que soit l'ordre où il se réalise. Qu'il soit notion, matière, logique, mathématique, il est toujours le même oui, tout à la fois mystérieux et patent. L'affirmation c'est la vitalité du oui.

En face de l'affirmation se lève la négation. C'est la puissance de répulsion logique qui se dresse devant l'affirmation. C'est le non perpétuel que l'affirmation soulève par sa seule puissance d'affirmation et qui semble, par une loi que nous allons étudier comme un contraste nécessaire.

Oui, non ; voilà les deux termes reculés de la pensée et des choses, et c'est à cette abstraction logique que tout aboutit non comme vie mais comme loi.

Affirmation, négation, que sont donc ces deux antagonistes l'un par rapport à l'autre? Sont-ils coexistants l'un à l'autre de telle sorte que l'on n'y puisse trouver antériorité? de telle sorte qu'ils soient tous deux également spontanés et nécessairement, et par conséquent nécessairement coéternels ?

S'il y a génération d'un des deux termes, lequel procède de l'autre?

Je suppose que j'ajoute la négation à l'affirmation, l'aurai-je faite plus absolue? En niant une affirmation, lui donne-t-on une force affirmative autre que celle qui y est intrinsèquement contenue? Non, l'affirmation se soutient par sa détermination et son identité propres qui ne sont point changées en elles-mêmes par une ou mille négations. Il faut donc en conclure comme premier point que l'affirmation a une vie indépendante en soi de la négation.

Puis-je en dire autant de la négation? Si je nie, c'est qu'il a été affirmé. Nier purement et simplement c'est ne rien dire. Il y a plus, pour répondre à l'affirmation, ma néga-

Digitized by Google

tion doit s'y proportionner ; sans cela elle ne la combat qu'imparfaitement et, impuissante, elle n'est pas vraiment négation. Disons donc, comme second point, que la négation découle de l'affirmation à laquelle elle s'attache par sa qualité de négation et par sa quotité négative.

De ces deux points posés, simples, incontestables, qu'un enfant peut voir aussi facilement que le plus savant homme, tout va découler dans toutes les complications du possible, comme tous les nombres dans leur multiplicité et leur divisibilité indéfinies découlent de 1 et de 0. La génération des vérités métaphysiques est par là aussi simple que celle des vérités mathématiques.

## III

Et maintenant, qu'est-ce que l'être considéré dans son rapport avec la question qui nous occupe? C'est la force de réalisation vitale de l'affirmation, c'est la réalité vivante par soi dans toute essence soit idéale, soit matérielle, soit logique, soit mathématique, soit dans les notions, soit dans les corps.

En face de l'être est le non-être. C'est la négation de la vitalité, comme le non idéal est la négation du oui. Toujours ce terme se dresse niant toute existence soit logique soit matérielle, soit mathématique, soit idéale. Ce zéro des choses et des notions se montre partout, quelle que soit d'ailleurs sa cause que nous allons étudier.

Appliquons donc à être et non être, une série de questions analogues à celle que nous nous sommes posée en face d'affirmation-négation.

Être, non-être sont-ils nécessaires l'un à l'autre? S'il en est ainsi, nous arriverons à trouver que le 0 ajouté à l'1 le complète et le rend plus parfait. Or j'ajoute non-être à être ; en quoi l'être est-il augmenté? En incorporant essentiellement non-être à être, je n'obtiens qu'un résultat, c'est la diminution même de l'être de tout le non-être incorporé. Qui donc en doutera puisque tous proclament l'improductivité du non-être ? Cette improductivité est la raison essentielle qui empêche non-seulement le non-être d'ajouter à l'être, mais

Digitized by Google

encore qui détermine la diminution de l'être de tout le non-être joint.

=Indépendamment de cette raison essentielle trouvons la raison logique, qui n'est au fond que la loi antinomique elle-même.

Le non-être est la négation de l'être. Or, qu'est-ce qu'une négation? Est-ce un principe? Non, puisque la négation n'est que par l'affirmation à laquelle elle est liée. On ne nie pas en l'air, pour nier, ce qui est ne rien nier. Mais on nie quelque chose, c'est-à-dire qu'on détermine sa négation, et la détermination de la négation se fait par l'affirmation que l'on nie.

Ainsi l'on conçoit que, pour dire non-être, il faille avoir dit ou pensé être. Le non n'est compréhensible que par être : non-être. De plus, non-être n'est pas perceptible de soi seul, puisqu'il n'est en détermination que par être, puisque n'étant identique que par sa détermination, il n'est identique que par être, puisque étant sans productivité il est sans essence et n'est que par l'essence de l'être.

Or si la négation n'est, par son essence logique et sa nature, qu'une conséquence de l'affirmation, l'affirmation lui est antérieure. Mais qu'est-ce que l'affirmation par rapport à la négation, c'est le 1 par rapport au 0, c'est la réalité par rapport au rien, c'est l'être par rapport au non-être. Il faut donc dire que de même que la négation n'est qu'un processus, une conséquence de l'affirmation, le non-être n'est qu'en tant que conséquence de l'être. La réalité est donc la primordiale.

Mais si la réalité est la primordiale, elle est donc seule principe, et la négation réelle en tant que conséquence et attachée au réel en tant que nié, n'est jamais réelle en tant que principe.

Il est bien vrai que la négation se pose et se réalise, mais elle ne se pose et ne se réalise que secondairement, non par soi, mais par l'affirmation. Il est bien vrai aussi que non-être se réalise, mais il ne se réalise que par l'être en tant que nié. En sorte que quel que soit momentanément le mystère de cette génération, toute négation n'a droit d'être que dans et par la réalité.

Digitized by Google

Dès lors la négation n'est pas plus une essence propre dans la matière, dans les nombres, qu'en logique, puisque de quelque côté qu'on se tourne toute négation ne vit que par le principe affirmant c'est-à-dire par la réalité.

Si donc on veut soutenir que le non-être peut être principe constituant, on soutient qu'il n'est pas négation et n'a aucune des qualités métaphysiques de la négation; mais nous venons d'en démontrer l'assimilation. Et d'ailleurs comment un métaphysicien le pourrait-il nier, puisque ce n'est que parce qu'il a la qualité métaphysique de négation qu'il est le terme antinomique d'être.

Des quatre termes affirmation, négation, être, non-être, il ne nous reste donc qu'une seule essence métaphysique: l'affirmation-réalité-être, de telle sorte que l'affirmation et l'être sont l'essence et la réalité de leur négation en tant que négation; sont le principe de la négation en tant que négation, c'est-à-dire qu'ils sont seuls principe.

= Mais, dira-t-on, l'affirmation est la négation de sa négation, l'être est la négation du non-être. Par là on voudrait mettre être et non-être, affirmation et négation sur le même pied. On voudrait infirmer la réalité de l'affirmation et de l'être, l'assimiler à non-être et à négation et les faire inexistant comme négation et non-être; ou l'on voudrait exalter la réalité de négation et de non-être jusqu'à l'égalité avec être et affirmation. De cette manière la réalité ne serait pas principe unique, parce qu'elle serait aussi négation, et la négation aurait le même droit que l'affirmation à être principe.

Mais l'affirmation n'est pas en soi en tant que négation. Elle n'est négation que par sa négation même, qui, se posant en face de l'affirmation en tant que négation, fait que cette affirmation devient négation de la négation. En sorte que l'affirmation est négation sans l'être; elle n'est pas négation essentielle. Ainsi une affirmation est posée Je la nie. Ma négation donne instantanément à l'affirmation la qualité de négation de ma négation. Mais est-ce par soi que l'affirmation est négation? Non, c'est par ma négation. Dans leur essence propre l'affirmation, l'être, la réalité, restent donc affirmation réalité et être. Ils sont; et cette qualité de négation ne leur

Digitized by Google

ajoute ni ne les diminue. Cette qualité accidentelle et extérieure de négation, surajoutée à l'affirmation, à la réalité, à l'être, les laisse principe et seuls principe.

IV

= Toute doctrine contraire à celle-ci engendre nécessairement le nihilisme. En effet, si la négation, proportionnelle à l'affirmation, était incluse dans l'être, elle détruirait sa réalité à l'égal de la négation et du non-être, puisque tout ce qui serait affirmation serait négation; et étant négation ne serait pas. De telle sorte qu'il faut s'acculer dans ce dilemme : ou il n'y a rien, ou s'il y a quelque chose c'est l'être qui en est le principe unique.

Et ainsi nous dirons que tout terme affirmatif est antérieur, tout terme négatif postérieur, procédant et n'étant que par le terme affirmatif, qui est seul principe et qui n'est que réalité par soi.

---

## CHAPITRE VI.

### Loi de composition antinomique.

I

Nous en déduisons donc cette loi de la formation des antinomies :

1° Tout ce qui a la qualité métaphysique d'affirmation compose le premier terme;

2° Tout ce qui a la qualité métaphysique de négation compose le second terme.

Si en effet nous retrouvons partout le oui et le non, l'affir-

Digitized by Google

mation et la négation, nous aurons une unité de courant antinomique dans une diversité d'antinomies. C'est-à-dire qu'il y aura autant d'antinomies diverses qu'il y aura de modes d'être du oui et du non, de l'être et du non-être ; et qu'au fond nous retrouverons une seule et même loi antinomique et pour ainsi dire une antinomie unique avec des modes antinomiques proportionnels à la nature de l'être. Ainsi il y aura des antinomies matérielles, notionnelles, idéales, mathématiques, logiques, mais leur loi sera une de telle sorte qu'on verra au fond des notions, des matières, des nombres, une seule et même antinomie circulant dans la multiplicité. C'est ainsi qu'une électricité une parcourt les corps des natures les plus diverses du pondérable à l'impalpé.

Mais si l'affirmation et la négation nous donnent la loi de composition des antinomies, leur relation et leur action nous fourniront encore la loi logique de leurs rapports parce que l'essence antinomique est une. Nous déduirons cette loi de la discussion où nous allons entrer et qui complétera ce qui précède.

= Entendons-nous bien :

La loi générale des antinomies est donc l'affirmation *pure* en regard de la négation *pure*.

Affirmation est un état, négation en est un autre.

= De la présence de la négation et de l'affirmation naît un troisième état qui est la contradiction. État nouveau où l'affirmation est en tant qu'affirmation niée et la négation en tant que négation niée par l'affirmation.

Or c'est de cet état seulement que sont partis Kant et Hégel dans l'observation des antinomies ; c'est par là aussi que les spiritualistes se sont avancés dans la confusion de la notion et de l'absolu.

Le troisième état tout en procédant des deux autres n'est cependant que par le premier qui est l'affirmation pure, puisque la négation pure n'est que par l'affirmation elle-même, ainsi que nous avons vu.

On doit donc dire que des trois états divers où apparaissent les termes de l'antinomie, il n'y en a qu'un qui soit en principe. C'est le terme qui a la valeur de l'affirmation pure ; le

Digitized by Google

second terme qui a valeur de négation pure n'étant que par le premier, le troisième n'étant que la contradiction des deux termes vis-à-vis l'un de l'autre.

Les antinomies considérées dans leur essence soit logique, soit matérielle, soit idéale, soit mathématique, ne sont donc jamais deux réalités mais une réalité avec sa négation. La négation se réalise en tant que négation, mais cette réalité est nécessairement postérieure à la réalité principe. De telle façon que la réalité secondaire n'est que par la primitive qui seule mérite le nom de réalité étant la réalité principe.

= Quand donc on pose les antinomies comme premiers principes nécessaires, on ne remonte pas au vrai sommet de la pensée ; on se contente d'accepter le résultat antinomique, on n'analyse ni la cause, ni l'essence, ni la formation de l'antinomie. On part du jeu des antinomies dans la notion, la matière et la vie. C'est-à-dire qu'on passe la question métaphysique contenue dans les antinomies. On voit la contradiction, non l'affirmation, on voit le mélange du principe et de sa négation, jamais le principe. On ne sait pas abstraire, ce qui n'est qu'abstraction n'étant que négation. On s'arrête aux conséquences sans pousser à la cause. On prend la réalité non dans ce haut point de la pensée où voyant l'être elle voit par lui le non-être, l'affirmation et par elle la négation, mais dans cette part où apparaît la réalisation de l'être dans le non-être, de l'affirmation dans la négation. Je le dis donc, Kant et Hégel ont pris empiriquement non métaphysiquement ce grand problème. Ils ont montré là une véritable timidité métaphysique. Toutes les fois qu'on s'obstinera à faire être le non-être dans l'être et qu'on les considérera comme premiers principes nécessaires, on détruira infailliblement la métaphysique. C'est l'état où nous sommes, et nous le devons à l'inobservation où ces grands hommes ont laissé ce problème premier de l'essence des antinomies.

## II.

= Et d'ailleurs Kant et Hégel ont-ils même empirique-

Digitized by Google

ment bien observé les antinomies? non; ils n'ont pas su que tout terme premier de l'antinomie doit avoir la valeur d'affirmation *pure*, tout terme second de négation *pure*, et par là ils ont établi dans les antinomies une confusion qui en détruit la notion. C'est qu'on ne pouvait vérifier la valeur des contradictoires qu'avec la loi même de leur formation, qu'ils n'établissaient pas.

Ainsi voici des antinomies : affirmation — négation, être, non-être, l'un — l'autre, unité — multiple, fini — infini, que Kant et Hégel et avec eux la philosophie acceptent comme ayant une valeur égale. Or je dis qu'il n'y a qu'affirmation et négation, être — non-être qui soient de véritables antinomies, les autres n'en sont pas. L'opposition dans les termes fait croire à une antinomie qui n'est pas.

= Pour qu'il y ait antinomie bien faite il faut :

1° Que le premier terme corresponde à la valeur métaphysique d'affirmation. Quelle est cette valeur? C'est l'affirmation pure séparée de toute négation, c'est une valeur absolue.

2° Il faut que le second terme corresponde à la valeur métaphysique de négation, c'est-à-dire qu'il soit proportionnel à l'affirmation qui la détermine, il faut donc une valeur de négation absolue.

Affirmation — négation remplissent ces conditions. Être, non-être y satisfont aussi, non-être niant absolument être.

Mais quand on me dit : infini, unité, vais-je trouver dans multiple et dans fini la négation absolue de ces termes affirmations absolues? Pour qu'il y eût négation absolue, il faudrait que dans fini et dans multiple on ne trouvât pas plus d'être que dans non-être et pas plus d'affirmation que dans négation. Mais qu'est-ce que le fini et le multiple? Ce sont l'être vivant à un état qui n'est pas l'infini, pas l'unité en soi, à l'état de l'autre par rapport à l'un; ce ne sont donc pas des négations absolues de l'être, mais seulement des états divers de l'être. Donc il n'y a pas là les conditions essentielles de l'antinomie, il n'y en a que les apparences superficielles

On ne saurait trop insister sur ce point qui donne à la question des antinomies toute sa valeur métaphysique que l'empirisme lui fait perdre.

Digitized by Google

Non-être est bien le n'être pas et s'oppose complétement et parfaitement à être. Mais prenez absolu, contingent, vous n'avez plus de négation proportionnelle. Q'est-ce qu'absolu? C'est l'être en tant qu'absolu. Qu'est-ce que contingent? C'est encore l'être mais seulement ici en tant que contingent. Nous avons donc de l'être dans les deux termes antinomiques. Dès là le deuxième terme n'est pas la négation du premier. Il n'y a pas antinomie :

1° Parce que l'essence formatrice de chacun des deux termes est la même, puisqu'il y a de l'être dans les deux;

2° Parce qu'il n'y a pas proportion entre la négation du second terme et l'affirmation du premier.

Toute antinomie qui oppose l'être à l'être n'est pas une véritable antinomie. De même qu'il n'y a que négation, qui soit le terme contradictoire d'affirmation et négation proportionnelle à affirmation.

Tout terme premier d'une antinomie doit donc pouvoir être ramené à l'affirmation, à l'être. Tout terme second doit pouvoir être ramené à la négation et au non-être.

Quand vous me présentez une antinomie artificielle comme celle de fini—infini, absolu—contingent, je vais être tenté de nier infini et absolu au nom de fini et de contingent avec la même plénitude que je nie être et affirmation au nom de non-être et de négation. Mais être ne peut être la négation d'être, pas plus qu'affirmation n'est négation d'affirmation. Or il y a de l'être dans contingent et fini, et comme il n'y a que non-être qui soit négation d'être et négation qui soit négation d'affirmation, il faut dire que fini et contingent ne sont pas le vrai terme antinomique d'absolu et d'infini.

## III

= Dans les antinomies il y a donc trois termes. Deux termes absolus et un terme moyen. Affirmation, négation, termes absolus; contradiction, terme moyen.

Et le terme moyen ne peut pas se confondre avec les deux termes absolus. Il est nécessairement postérieur et procédant



Digitized by Google

des deux autres comme le terme négation est nécessairement postérieur à affirmation et procédant de lui.

En effet pour que l'affirmation soit en tant que niée, il faut qu'elle soit en tant que pure, car elle n'a été niée que parce qu'elle était. Pour que la négation se trouve à l'état de négation niée par l'affirmation, il faut qu'elle soit en tant que purement opposée à l'affirmation, de telle sorte que le terme moyen qui est la contradiction n'est que la résultante et la conséquence de la présence de la négation devant l'affirmation.

Le terme moyen n'étant que la conséquence de l'antinomie primitive, ce n'est donc pas par lui mais par les termes absolus qu'il faut déterminer les antinomies. Sans cela on n'a que des antinomies factices.

Tout terme antinomique qui ne peut pas se ramener à être, non-être, affirmation pure, négation pure, est un faux antinomique, par cela que contenant de l'affirmation et de l'être il ne peut être la négation d'affirmation et d'être.

Or quel est le caractère du terme moyen par rapport aux termes absolus? Il n'est pas négation du terme être, puisqu'il est être, ainsi qu'on le voit dans fini, contingent, multiple où il y a de l'être par rapport à infini et absolu. Il n'est pas davantage la négation du terme non-être, puisqu'il est négation d'être en n'étant plus par rapport à l'espace ou au temps, comme on voit dans le fini, et le multiple, qui prenant naissance n'étaient pas, qui prenant fin ne sont plus. Il en résulte donc que le terme moyen est comme n'étant pas par rapport aux termes absolus qui sont l'antinomie primitive et véritable.

Mais nous savons déjà que l'antinomie primitive et véritable par sa composition n'est pas absolue et nécessaire puisque la négation ne se réalise que par l'affirmation et proportionnellement à elle. Dès là il faut donc dire que le second terme de l'antinomie bien qu'absolu par son opposition à l'affirmation absolue, est ainsi que le troisième terme, comme n'étant pas par rapport au terme premier l'affirmation, qui est et reste l'unique comme le primitif, l'être.

On doit donc dire que l'affirmation étant antérieure à la

négation, est antérieure à toute antinomie jusqu'à l'instant où sa négation apparaît. L'antinomie ne commence donc réellement qu'au moment de l'apparition de la négation en face de l'affirmation. L'affirmation passe donc par deux états,

1° un état préantinomique, qui est le moment, quel qu'il soit, où la négation n'est pas encore;

2° l'état antinomique où la négation se pose.

L'affirmation subit encore un troisième état, c'est celui où dans la contradiction elle est et ne saurait être qu'à l'état d'affirmation niée. C'est le passage de l'état absolu à l'état relatif, d'infini à fini. Kant et Hégel n'ont connu des antinomies que ce troisième état; ils ont connu le relatif, le contingent, le multiple, la contradiction, ils n'ont pas connu l'affirmation, l'absolu, l'infini. Ils ont connu l'empirique non le métaphysique. Kant et Hégel n'ont pas connu les antinomies. Kant et Hégel ont passé la métaphysique en principe.

Le tableau des antinomies dressé suivant la double loi que je pose ici fera toucher ce que j'avance. Je le reporte à la fin de cette discussion quand nous déduirons la composition de l'être.

---

## CHAPITRE VII.

### Loi de composition antinomique. (Suite.)

### I

Ici il faut pousser plus avant.

La théorie qui pose les antinomies comme premiers principes nécessaires, ne peut pas se satisfaire de la valeur logique plus que de la valeur essentielle. Une négation a la même valeur métaphysique[1] en logique que dans la réalité; elle est

1. La valeur métaphysique consiste à pouvoir jouer un rôle dans une

Digitized by Google

et ne peut être que négation. Le zéro mathématique est aussi bien le non-être que le vide de la physique, que la négation métaphysique. Tout cela, c'est la même négation prenant des noms divers, suivant le mode de manifestation de l'être. Si l'union du zéro (non comme signe représentatif, mais comme valeur réelle) à l'unité lui ajoutait, le vide ferait complète la matière; le non-être uni à l'être le rendrait parfait. Si les antinomies avaient une valeur logique, elles auraient une valeur réelle. La loi est une. Ceux qui ont voulu ruiner les antinomies, en leur reprochant d'être une unité logique, en auraient par là reconnu l'existence comme premiers principes nécessaires.

En physique, en mathématiques, en métaphysique, il n'y a qu'un des deux termes qui soit réel; le second terme est toujours négation.

Quand le terme négation pure se place en face de l'affirmation pure, l'affirmation se réalise dans sa négation. C'est ce que nous avons appelé le troisième terme antinomique. La contradiction est la vie permanente de cet état. Qu'on suppose le terme infini comme affirmation, il lui faut comme négation un terme proportionnel qui lui soit correspondant comme non-être à être. Ce terme, qui n'a pas de nom dans la langue philosophique, je l'appelle seulement négation. L'infini, en face de sa négation, se réalise dans elle, et il en résulte ce terme nouveau où l'affirmation pure de l'être infini, niée par la négation pure, ne se réalise que dans elle, et produit cet état où l'être, nécessairement en contact avec sa négation, est ce que nous appelons l'être fini.

Le fini, dans la composition antinomique, n'est donc pas le vrai contradictoire d'infini, mais seulement la résultante des deux contradictoires primitives, l'affirmation pure ou infini en présence de sa négation pure.

Il en est de même de toutes les antinomies l'un-l'autre,

antinomie. Elle s'applique aux objets, aux notions, aux chiffres, aux quantités; c'est une réduction à faire. Et cette réduction revient à se demander quelle est la véritable place du terme selon la loi antinomique. — Rien n'est plus simple.

Digitized by Google

absolu-contingent, unité-multiple, et toutes celles où l'on trouve de l'être dans les deux termes. On a passé, en les constituant, le second terme, la négation, et l'on a mis en rapport le troisième terme avec le premier, c'est-à-dire qu'on n'a pas constitué l'antinomie selon sa loi, et qu'on n'a qu'une contradictoire factice.

= Et au fond de ces trois termes, que trouvons-nous? Avons-nous des scissions infranchissables qui nous empêchent d'arriver à l'unité? Loin de là, nous n'avons qu'elle qui subsiste et par qui tout se trouve être, la négation comme la contradiction. Voyons comment :

La négation, n'étant pas de soi, n'est que par l'affirmation. La résultante de l'action de l'affirmation dans la négation, n'est pas davantage de soi, mais est par l'affirmation en contradiction avec la négation. Or, comme déjà la négation n'est que par l'affirmation, il suit que le troisième terme, qu'il soit considéré comme affirmation et comme être, qu'il soit considéré comme négation et comme non-être, n'est et ne peut être que par le premier terme antinomique l'affirmation.

Voilà donc ce que cachent ces mots trop inexpliqués à la raison : Dieu, néant, homme et choses. Dieu affirmation, néant négation, homme et choses, processus de l'affirmation et de la négation! C'est donc une loi que l'affirmation pure, mise en face de sa négation, produise un état quelconque (celui que nous voyons ou un autre), mais un état quelconque de contradiction, c'est-à-dire un état où l'affirmation ne soit réalisée que dans la négation.

Et la négation, la contradiction, sont-elles fatalement nécessaires de telle sorte qu'on ne puisse concevoir l'affirmation sans elles? Bien au contraire, il est fatalement indispensable que l'affirmation soit conçue antérieurement à sa négation, puisque la négation, n'étant que par l'affirmation, elle lui est nécessairement postérieure.

On conçoit, en outre, que l'affirmation puisse être ou n'être pas niée. La négation n'est en aucune sorte nécessaire à la vie de l'affirmation. Qu'elle soit ou ne soit pas, elle ne l'altère pas en tant qu'affirmation. La négation n'étant que par l'af-

Digitized by Google

firmation, reçoit d'elle sa détermination ; et comme d'ailleurs l'affirmation est proportionnellement négation de sa négation, il suit què la négation ne peut d'aucune sorte agir sur elle. Tandis qu'au contraire l'affirmation est tout à la négation qui ne se percevrait pas, ne se comprendrait pas, ne serait pas sans l'affirmation. La négation, n'étant pas en principe, n'a son principe que dans l'affirmation ; et comme la vie de la négation n'est pas de soi, puisqu'elle est sans principe, cette vie n'est donc que par l'affirmation elle-même.

Si l'affirmation est négation de sa négation, la négation s'efface donc dans l'affirmation sans cependant cesser d'être à l'état de négation ; mais elle est à l'état de négation niée. En sorte que, de même que nous arrivons à sa destruction comme réalité de principe, nous arrivons à sa conservation comme négation.

Ainsi, le terme négation ne nuit au terme affirmation ni ne l'augmente.

Et quand nous verrons le troisième terme, c'est-à-dire la réalisation de l'affirmation dans sa négation, nous ne pourrons pas plus trouver qu'il altère l'affirmation. En effet, comme il n'est que par la présence de la négation, et que la négation ne nuit en rien à l'affirmation, il n'a, vis-à-vis de l'affirmation, que les qualités mêmes de la négation.

## II

= Plus nous examinerons des antinomies diverses, plus la preuve se fera. Choisissons celles dont on a le plus usé, attraction-répulsion, par exemple.

On a voulu que le terme antinomique répulsion fût principe, et par ce principe on a voulu absorber être par non-être et non-être par être. En effet, disait-on, être et non-être étant égaux, par la répulsion du non-être contre l'être, il y a absorption de l'être ; par la répulsion de l'être contre le non-être, il y a absorption du non-être. On espérait ainsi constituer l'unité, on n'arrivait qu'à constituer le néant, nous le verrons.

Digitized by Google

Mais pouvait-on même procéder ainsi? Non. Et, en effet, qu'est-ce que le rapport de répulsion, c'est un rapport médiat à être, immédiat à non-être; car de soi répulsion n'est pas, elle n'est que par rapport à son terme affirmatif, tout comme négation est par rapport à affirmation. Répulsion est donc enfermée et dépendante de son terme affirmatif qui est attraction comme non-être est attaché à être; répulsion n'est donc, vis-à-vis de l'attraction, qu'en tant que négation. Il suit que répulsion n'est qu'un secondaire qui ne vit que par l'attraction. Répulsion est un rapport qui ne se trouve pas dans affirmation pure, mais qui naît du face à face de la négation et de l'affirmation, c'est-à-dire qui commence avec le second terme antinomique, et qui se continue dans le troisième, terme moyen, où l'attraction se réalise dans la répulsion comme l'affirmation dans sa négation.

D'ailleurs, comment le rapport de répulsion pourrait-il détruire l'être? La négation, par sa répulsion, détruit-elle l'affirmation? Non, car l'affirmation se trouve répulsion de cette répulsion par la même nécessité qu'elle se trouve négation de sa négation. La loi est la même, c'est-à-dire que la répulsion contenue dans l'affirmation est proportionnelle à la force de répulsion qui la cause. Par là l'affirmation se maintient hors de l'empiétement de la négation tout comme la négation par sa répulsion de l'affirmation se maintient en tant que négation.

Et comme d'autre part la répulsion n'est que par l'attraction, puisque, pour qu'il y ait négation, il faut qu'il y ait affirmation, il suit que le rapport de répulsion ne peut nuire en rien à l'affirmation-attraction qui est le terme primitif, principe, et par qui la répulsion-négation est.

De telle sorte que répulsion ne détruit pas l'être par le non-être et réciproquement; mais, au contraire, constitue la conservation de l'être malgré le non-être, de l'affirmation malgré la négation.

= Nous retrouvons donc toujours dans les antinomies un véritable processus. Partout le terme négatif n'est que par le terme positif. Et si nous considérons le troisième terme ou terme moyen, nous le voyons subir la loi de processus qui s'attache au deuxième terme ou négation, puisqu'il n'est que

Digitized by Google

la réalisation d'affirmation dans négation, d'attraction dans répulsion.

Si, en effet, le terme négatif n'est que par le positif, le positif lui est antérieur, et s'il est antérieur au négatif, il est antérieur au mélange de négatif et d'affirmatif qui se réalise par l'apparition du négatif.

Avant l'apparition de la répulsion il n'y a que l'attraction, comme avant l'apparition de négation il n'y a qu'affirmation. On ne peut pas plus comprendre répulsion sans objet d'attraction, que négation sans objet affirmé, que non-être sans être, que vide sans matière, que 0 sans 1. Or, sans nous demander encore quelle est l'essence et la composition de l'affirmation de l'être, nous ne pouvons nous refuser, après les épreuves successives que nous avons faites à reconnaître à l'affirmation un état préantinomique; où l'affirmation n'est qu'en tant qu'affirmation; non encore en tant qu'affirmation opposée à la négation, puisque la négation dérive nécessairement de l'affirmation pure.

Il y a donc, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, un état préantinomique, un état antinomique. Ce qui veut dire que les antinomies ne sont pas le premier principe de la pensée, mais que le principe unique se trouve dans affirmation pure, dans être, état préantinomique, nécessairement et fatalement, en logique et en fait.

Avant de tirer nos conclusions, examinons encore l'essai qu'on a tenté pour arriver à lier les antinomies comme composants nécessaires de l'unité. On sentait bien que les lier par pure affirmation empirique ne suffisait pas, on a cherché une preuve de logique. Quelle est la valeur de cette preuve?



Digitized by Google

---

## CHAPITRE VIII.

### Loi de composition antinomique. (Suite.)

D'abord on est parti de la base fausse, que nous venons de détruire, que les antinomies sont les premiers principes nécessaires. Cela seul suffirait pour anéantir le système; mais acceptons cependant la discussion.

On était très-embarrassé de trouver l'identité de cette affirmation-négation; il fallait la démontrer cependant pour arriver à l'unité, cette nécessité de toute métaphysique sur laquelle les systèmes peuvent varier, mais à laquelle tous aspirent également.

Partant donc de ce système préconçu des antinomies premiers principes nécessaires, on a essayé d'incorporer les contradictoires dans une unité fictive. Tentative inutile, puisque la solution était déjà préjugée.

Il fallait d'abord se demander ce que c'est que l'unité. Il y a unité toute fois que l'essence se trouve en possession de ses qualités essentielles. L'unité est donc proportionnelle à l'essence et aux qualités essentielles et ne peut être que par les qualités essentielles. Il y a unité mathématique, logique, matérielle, notionelle, quand les composants essentiels à chaque ordre de manifestations de l'être se trouvent. Et chaque unité est liée à son essence propre, de telle sorte que l'unité mathématique ou logique ne fera jamais une unité essentielle matérielle et réciproquement.

Or, qu'a-t-on fait? On a appliqué une unité mathématique à l'essence matérielle, et l'on a fait comme si l'unité mathématique avait la même essence et la même vie que la matière. Il ne suffit pas de nombrer les matières et de les unir en un chiffre pour leur donner une identité essentielle. Certes,

Digitized by Google

les mathématiques ont une solidité et réalité numérique; mais il n'est pas vrai qu'en tant qu'unité, matière et nombre soient identiques.

On raisonne donc ainsi : Si je considère blanc et noir, il coexistent dans le genre couleur, rationnel et irrationnel dans le genre animal : donc, le genre contient les contradictions partielles dans une unité.

Voici donc deux notions ou deux matières, comme on voudra, blanc et noir; voici donc deux notions ou deux pensées vivantes, comme on voudra, rationnel et irrationnel qui vont se trouver unies non en elles-mêmes notions, non en elles-mêmes matières, non en elles-mêmes pensées vivantes, mais dans une unité mathématique parfaitement étrangère à leur nature, à leur vie, à leur essence, à leur être. On assemble donc là deux ordres d'idées qui ne sont point en rapport entre eux. Certes, nul ne nie que des êtres contradictoires ne coexistent dans le genre; mais il faut nier que le genre soit autre chose que l'unité mathématique des êtres qu'il contient. Il faut nier qu'il soit à ces êtres une unité essentielle, réelle, et se rapportant à l'essence propre des êtres contenus. Cette unité, si elle se rapportait à l'essence des êtres contenus, serait un être véritable composé de chacun des êtres; et chacun des êtres y apportant son essence, l'essence de l'être un, ne serait que l'essence de tous. Mais on voit où cela mène : des êtres matériels en unité ne formeraient plus qu'un bloc de matière, composé de la matière de chacun. Ainsi le genre animal serait un grand tout matériel et matériellement réalisé en tant que genre, à peu près comme ces animaux fossiles qui, par leur aggrégat, forment un corps unique. Or, il est bien certain pour tous que dans l'unité du genre il n'y a pas un être, mais une collection d'êtres; il n'y a pas vie propre, mais seulement la vie des êtres contenus. L'unité mathématique, sortant de la sphère des essences mathématiques pour s'appliquer soit à l'essence des notions, soit à celle des matières, ne constitue donc jamais autre chose qu'une unité numérique, et n'a jamais le pouvoir de réaliser l'unité effective et essentielle des êtres compris.

Ainsi le nombre, la collection, le genre tout en ayant une

Digitized by Google

réalité numérique essentielle, n'ont pas la réalité essentielle des individus qu'ils comprennent. Cette réalité essentielle de l'individu reste à l'individu. S'il y avait un être couleur, un être animal, un être armée, un être humanité qui fussent par essence tous les êtres qu'ils comprennent, qui fussent réellement être, Hégel aurait pu être en droit d'affirmer cette unité; mais il n'y a pas être, il y a agrégat d'êtres formant unité numérique, mais non unité d'essences. Certes la philosophie peut, à la façon que la jurisprudence considère des sociétés, des congrégations, comme des personnes, considérer le genre, l'espèce comme des unités; mais de même que la jurisprudence ne fait que des personnes fictives, de même la philosophie doit comprendre qu'elle ne fait que des unités numériques et non de vrais êtres, et que par conséquent elle ne peut raisonner sur ces unités qu'en tenant compte de la différence de réalité qu'il y a entre elles et l'individu composant. Passons par-dessus cette unité mathématique qui se trouve impliquée dans armée, animal, couleur, humanité; où trouvez-vous l'essence de couleur, d'animal, d'armée et d'humanité? Dans le nombre. C'est donc une essence numérique. Mais l'essence animal qui ferait d'animal genre un animal, l'essence homme qui ferait d'humanité un être, où les trouvez-vous? Nulle part, si ce n'est dans l'essence même de chacun des êtres composants, essence inhérente à l'individu et incommunicable au genre. Toute la faute consiste donc ici à confondre deux essences, la numérique, la matérielle, et à se servir pour raisonner alternativement de l'une et de l'autre comme si elles étaient une seule et même essence. Le propre de la philosophie doit être de prendre chaque chose en son essence; autrement il n'y a que confusion.

=Et d'ailleurs cette prétendue notion de l'unité nous donnerait-elle l'unité? Non, fausse en elle-même, elle est fausse dans son résultat. En effet si l'on considère humanité, armée, couleur, comme ils sont des agrégats, il faut dire qu'ils ne sont qu'une résultante d'individualités. Étant résultante, ils ne sont pas principe; mais s'ils ne sont pas principe, comment seraient-ils l'unité, car l'unité est principe ou n'est pas. En voulant chercher l'unité par ce procédé on va droit à l'inverse

Digitized by Google

puisqu'on s'éloigne du principe pour ne considérer que la conséquence, la résultante. — Et quel principe va-t-on donner à cette résultante élevée en unité? Humanité, armée, animal, couleur n'étant que par des individualités et ayant par là leur principe d'être dans l'individu, il résulte que l'individu va être le principe de l'unité, c'est-à-dire que le contingent va être le principe de l'absolu, la négation le principe de l'affirmation, le non-être le principe de l'être. Or il est démontré au contraire que la négation n'est que par l'affirmation, le non-être que par l'être, la discussion par l'affirmation, l'autre par l'un, le fini par l'infini, le contingent par l'absolu.

= Et que les spiritualistes n'espèrent pas plus que Hégel échapper à cette conséquence. Car si Hégel est forcé à cette conclusion pour la théorie de l'être, les spiritualistes sont amenés au même résultat logique pour la théorie de la notion. Cela est fatal dès qu'on ne nie pas que l'esprit voit l'idée en l'absolu[1]. S'il voit en l'absolu, la notion est constitutive de l'absolu. Or, comme la notion c'est le multiple de la pensée, comme les antinomies sont dans la notion puisqu'elles constituent la variété des notions, il en résulte que l'absolue idée est composé par le multiple notion et les antinomies notions, de la même manière que l'absolu être est composé par le multiple matière et les antinomies réalisées dans la vie, comme armée, animal, humanité, sont unité formées par les êtres compris.

Ainsi les spiritualistes ont beau affirmer l'existence indépendante de l'absolu, ils la détruisent, tout comme d'autre part Hégel a beau affirmer l'inexistence du multiple matériel, il ne l'en fait pas moins le constituant de l'absolu. Or, il n'y a qu'un moyen de sortir de cette double impasse, c'est de chasser les antinomies comme premiers principes également nécessaires, et de les affirmer, ainsi que je crois l'avoir établi, comme un état secondaire n'altérant en rien l'unité, mais au contraire la rendant seule possible, et cela aussi bien pour la notion que pour la matière. Si les notions c'est-à-dire les

1. Ne nous préoccupons pas encore ici comment l'esprit peut arriver aux notions nécessaires. Cela sera dit en son lieu.

Digitized by Google

sciences, car les sciences ne sont que les notions ordonnées et certifiées; si les notions, dis-je, ne sont pas séparées de l'absolu tout en étant en lien nécessaire avec lui; si l'on reporte en un mot les vérités scientifiques dans l'absolu, si l'homme voit dans l'absolu; comme les notions, les sciences impliquent nécessairement en elles les antinomies, on ne pourra jamais incorporer dans l'absolu que les qualités fournies par la vie, les sciences, les notions, la matière, le multiple; c'est-à-dire que l'absolu n'aura jamais que les qualités de l'homme; c'est-à-dire que le devenir sera le composant de l'éternité, c'est-à-dire que les notions déterminées seront les facteurs de la pensée absolue. Or, il est temps que l'on comprenne l'absolu autrement que l'homme, ou le sarcasme de Voltaire planera éternellement et avec raison sur sa notion et la détruira. Si l'homme crée Dieu à son image! où est le Dieu? c'est l'homme. Et la raillerie n'est-elle pas devenue système. Pour Hégel et ceux qui le suivent, l'esprit notionnel et les moments ne sont-ils pas les composants de l'absolu.

---

## CHAPITRE IX.

### Éléments constitutifs de l'être.

I

Je le dis : un temps viendra, et il est proche, il est déjà, si j'ai su bien établir la base de la métaphysique qui est dans la loi antinomique; un temps viendra ou un métaphysicien qui voudra expliquer les problèmes de l'absolu et du contingent par l'union de l'être et du non-être, paraîtra aussi puéril qu'un physicien qui voudrait après les progrès de l'art de l'expérimentation, expliquer les phénomènes par le vide uni à la matière.

Digitized by Google

Disons-le toujours plus haut, c'est par une erreur sur ce qui constitue l'essence de l'être, c'est par l'ignorance de la loi de composition des antinomies, qu'on a admis tantôt le multiple notionnel, tantôt le multiple matériel, à être les facteurs de l'absolu. Les spiritualistes ne prenant pas attention à l'élément antinomique inclus dans la notion, et ne voyant que la parenté de l'idée à l'idée, ont laissé pénétrer par logique nécessaire les antinomies dans l'absolu. Hégel, ne remontant pas à l'essence antinomique, n'interrogeant pas le processus nécessaire des deux termes, a accepté l'antique pensée et en a tiré sa conclusion de la composition de l'être par le non-être.

Or, qu'est-ce donc qui constitue l'essence de l'être?

Sont-ce les antinomies? non; puisqu'il est démontré que le terme négation n'est qu'en tant que négation et non pas en tant qu'affirmation; puisqu'il est démontré que l'affirmation est antérieure à la négation. Il y a donc vitalité indépendamment de cette dernière, et s'il y a vitalité, il y a essence; et comme cette vitalité n'est que l'affirmation, c'est donc l'affirmation seule qui est l'essence de l'être.

Ce qui nous amène à dire, pour généraliser et étendre la question, que l'essence de l'être se compose de tout terme affirmatif antinomique, et que tout terme négatif est nécessairement exclus comme constituant, ce qui fait l'affirmation principe et vie une.

= Mais nous nous demandons aussi quelle est l'essence de l'être pris à cet état où nous voyons se réaliser l'affirmation dans sa négation, c'est-à-dire dans le terme moyen des antinomies résultant de l'affirmation et de la négation? Encore ici, c'est tout terme affirmatif des antinomies; car la négation n'étant déterminée que par l'affirmation, et proportionnellement à elle, c'est encore ici l'affirmation qui détermine le non-être. Toute la différence entre l'être considéré à l'état infini et à l'état fini est que l'affirmation, absolue là, relative ici, se trouve en face d'une négation proportionnelle, c'est-à-dire relative ou absolue. Comment, d'ailleurs, l'être est-il absolu ou contingent? Question qui est hors du présent sujet, et que nous réservons.

Digitized by Google

L'équation de l'être est donc l'affirmation. Les antinomies sont l'équation de l'être et de sa négation. Trouver de l'affirmation, c'est trouver de l'être ; trouver de la négation, c'est encore trouver médiatement de l'être, parce que la négation n'est que par l'affirmation.

Les seuls éléments constitutifs de l'être sont donc tous les termes affirmatifs soit absolus, soit relatifs des antinomies. Les termes négatifs ne sont pas constituants par cela qu'ils ne sont pas. Il n'y a qu'une valeur métaphysique, c'est l'affirmation ; comme il n'y a qu'une valeur mathématique, l'unité ; comme il n'y a qu'une valeur physique, la matière. L'être c'est la *quantité pure*. La *quantité niée* c'est du zéro et du vide. La *quantité formelle* est de la quantité pure réalisée dans sa négation. Par conséquent ces trois quantités sont ordonnées entre elles de tellè sorte que la *pure* appelle la *niée*, et que la *formelle* surgit de la présence de la niée devant la pure. Tout s'attache.

## II

=Au lieu donc d'établir un tableau des antinomies à la façon de Kant, je poserais celui-ci, où toute la loi antinomique, et par elle l'essence de l'être, serait palpable.

| | | |
|---|---|---|
| *État préantinomique.* | Affirmation. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'affirmation dans la négation, c'est-à-dire contradiction. |
| *État préantinomique.* | Être. | |
| *État antinomique-processus.* | Non-être. | Plus la réalisation de l'être dans le non-être, c'est-à-vie et mort. |
| *État préantinomique.* | Détermination. | |

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| *État antinomique-processus.* | Indétermination. | Plus la réalisation de la détermination dans l'indéterminé, c'est-à-dire l'être borné. |
| *État préantinomique.* | Unité. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'unité dans sa négation, c'est-à-dire multiplicité et identité. |
| *État préantinomique.* | Infini. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'infini dans sa négation, c'est-à-dire le fini. |
| *État préantinomique.* | Idée. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'idée dans sa négation, c'est-à-dire la notion et la matière. |
| *État préantinomique.* | Absolu. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'absolu dans sa négation, c'est-à-dire le relatif. |
| *État préantinomique.* | Vrai. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation du vrai dans sa négation, c'est-à-dire la certitude scientifique et l'erreur. |
| *État super-antinomique.* | Beau. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation du beau dans sa négation, c'est-à-dire la nature et l'art. |
| *État préantinomique.* | Bien. | |

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation du bien dans la négation, c'est-à-dire la vertu et le vice. |
| *État préantinomique.* | L'un. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation de l'un dans la négation, c'est-à-dire l'autre. |
| *État préantinomique.* | Parfait. | |
| *État antinomique-processus.* | Négation. | Plus la réalisation du parfait dans sa négation, c'est-à-dire l'imparfait. |

Toute question métaphysique a à sa base une antinomie qui en est la clef. Un tableau bien fait des antinomies, suivant leur vraie loi de combinaison, contient et explique toute la métaphysique, comme la table de Pythagore contient la loi de combinaison des nombres et engendre les mathématiques.





Digitized by Google

---

# VIe QUESTION.

## BASE DE LA MÉTAPHYSIQUE ET DE LA MÉTHODE.

### I

= Arrêtons-nous ici à considérer le chemin fait au double point de vue de la métaphysique et de la méthode.

Si ce que nous avons dit est vrai, n'avons-nous pas d'un même coup trouvé, pour la métaphysique, deux éléments premiers, affirmation-négation, aussi simples que 1 et 0, ces deux éléments des mathématiques. Que si nous avons défini la loi de combinaison de ces deux éléments, n'avons-nous pas par là même assuré à la métaphysique une base et un développement logique certain, à la façon des mathématiques elles-mêmes.

Tout en effet n'est-il pas virtuellement inclus dans ces deux éléments et dans leur loi de développement, puisque toute question métaphysique peut se ramener à une antinomie, et que toute antinomie doit se ramener à affirmation-négation et à sa loi de processus.

Dans toutes les sciences, fixer les éléments est la grande tâche. Les mathématiques ne sont si solides que parce que leurs éléments sont fixés comme de soi, et que leur loi de développement est déterminée par la nature même de l'élément. Que si nous savons rendre certains les éléments métaphysiques, déterminer leur loi de processus, la métaphysique, à partir de ce jour, aura une marche aussi certaine et des opérations aussi infaillibles que les mathématiques. La cause de certitude sera la même.

Dire que la métaphysique entière est enfermée dans affirmation-négation et la loi de leur rapport, cela ne va-t-il pas

Digitized by Google

paraître trop simple à beaucoup d'esprits, aveuglés par la grandeur des problèmes qu'elle s'efforce de résoudre? Les mathématiques et leurs problèmes sans cesse renaissants sont pour l'esprit un immense abîme; et cependant à quoi ce gouffre doit-il d'être toujours éclairé des lumières de la certitude? Tous les nombres sont certains parce que les notions de 1 et de 0 sont certaines, et certaine aussi la loi de combinaison des nombres naissant de la multiplication ou de la divisibilité de 1. Ce sont donc deux notions si simples qui sont causes de cette grande certitude.

Que si en métaphysique on trouve les notions correspondantes de 1 et de 0 par leur simplicité; que si on les démontre éléments certains; que si on fixe leur loi de combinaison, la certitude métaphysique naîtra aussi nécessairement que la certitude mathématique.

Or, cette notion primitive et simple, c'est le oui et le non, c'est l'affirmation et la négation, qui, donnant la loi antinomique, donnent nécessairement la certitude de toutes les combinaisons antinomiques; et comme les antinomies sont à la métaphysique ce que les nombres sont aux mathématiques, c'est-à-dire les éléments de tous les problèmes, il en résulte que les éléments métaphysiques sont certains comme les nombres.

Je le répète, cela est si simple et pratique qu'on en reculera. Mais que l'on considère à quelle certitude mènent des éléments tels que 1 et 0, et l'on admettra facilement que des éléments aussi simples que affirmation et négation engendrent et résolvent les problèmes du tout. 1 et 0, avec leur loi de combinaison, et les mathématiques sont. Affirmation et négation avec leur loi, et la métaphysique est.

La métaphysique est une science de raisonnement; son instrument, le syllogisme, est aussi fatalement sûr (ainsi que nous le prouverons) que le calcul. Qu'on donne des éléments certains au syllogisme, il devient nécessairement engendreur de vérité comme le calcul même.

Ç'a été de tout temps la tendance invincible des sciences métaphysiques, de s'aventurer dans le raisonnement sur des éléments donnés : cette marche lui est d'essence; on ne peut

Digitized by Google

pas l'arrêter sur sa pente. Ainsi la théologie osait tout et opérait indéfiniment sur des éléments acceptés de la foi. Il suffisait, pour qu'elle allât sans tremblement, qu'on eût affirmé ses éléments comme fixes. Tous les philosophes aboutiront à l'arbitraire comme les théologiens, tant que les éléments premiers et la loi de leur rapport nécessaire ne seront pas fixés. C'est ainsi que Hegel, sur des éléments empiriquement constatés dans la donnée kantienne, a opéré d'une façon analogue aux théologiens et aux mathématiciens.

Fixer les éléments métaphysiques et la loi de leur rapport est donc donner à la science une marche aussi solide et sûre que celle de la science des nombres. C'est sauver l'esprit humain du doute et le fixer dans l'absolu. Les grands systèmes théologiques et allemands ont découragé l'esprit de la métaphysique; le sentiment d'une base simple, fixe, certaine, la lui rendra.

Il y a longtemps qu'on sent que le problème de la métaphysique est mal posé. Bacon, sans le dire ni se l'avouer peut-être, voulait le baser physiquement et y monter par l'induction; Descartes l'a voulu asseoir psychologiquement; Spinosa, supérieur en cela à Descartes et à Bacon, a voulu l'affermir ontologiquement; il l'a implicitement contenu dans sa théorie de la substance; mais il retombe au physicisme de Bacon, dont sa substance ne contient que les éléments. Kant, dans les antinomies empiriquement tirées des qualités de la substance de Spinosa, et de leur représentation dans l'esprit a espéré, sans succès, dépasser la base physique. Spinosa et Kant furent les deux grands poseurs du problème métaphysique pour l'Allemagne et pour toute la philosophie qui a, depuis eux, accepté ces termes premiers de la question. Hegel, à sa gloire, se sent gêné par eux; mais ce n'est là qu'un sentiment : il n'accepte pas moins leur base, et, avec eux tous, il pose physiquement le problème métaphysique. L'éclectisme le veut solidifier historiquement. C'est ne rien faire métaphysiquement. C'est de l'érudition, non de la solution.

Voilà où aboutit la tentative de la raison. Est-ce à dire que la raison doit s'abstenir, comme on le voudrait? Non; elle

Digitized by Google

doit persister. Et d'ailleurs, voulût-elle s'arrêter, elle ne le pourrait pas. Il est fatal à l'esprit qu'il tente de connaître l'être. La métaphysique, dans les religions, est une aspiration émue, un *à priori* du cœur. A la supériorité des religions sur les philosophies, le problème de la métaphysique y est toujours entrevu ontologiquement, mais il n'est jamais scientifiquement posé, et, loin de là, elles empêchent toutes la science de tenter. Par là les dogmes finissent.

La métaphysique, entrevision sublime, n'a jusqu'ici été qu'empirisme, sentiment ou arbitraire, parce qu'elle n'a opéré que sur des éléments, ou acceptés de sentiment par la foi, ou empiriquement constatés par une observation incomplète, ou arbitrairement fixés par l'autorité. Tant que les éléments premiers et la loi de leur rapport ne seront pas scientifiquement déterminés, il n'en sortira que des systématisations plus ou moins puissantes, mais qui, basées sur des éléments incertains, engendreront d'incohérentes théories pleines d'aperçus vrais, rencontrés comme au hasard, et conduisant en dernier terme l'humanité dans le doute de la science et de son objet, qui est Dieu. Et vous voulez, métaphyciciens, qu'on ne se défie pas de la métaphysique ; vous voulez qu'on y croie ; vous vous emportez si un Voltaire lui rit au nez ! Vous en avez lassé l'humanité. Certes, les alchimistes portaient en eux la conviction d'une vérité incluse en leurs recherches. Ils avaient raison. Vous avez raison aussi de sentir, d'affirmer qu'au fond de vos tentatives il y a la science des sciences. Mais c'est aussi avec justice que vos adversaires se détournent de vos impuissantes constructions, comme on s'éloignait des systèmes de l'alchimie. Si vous voulez que la métaphysique soit une science, faites-la devenir certaine, en déterminant ses éléments. Les éléments sont toujours simples. Osez être simples ; fixez à jamais ce 1 et ce 0 de la pensée dans leur loi. Ce jour-là, vous aurez vaincu le doute ; les cieux et la terre vous seront également ouverts ; il sera aussi facile à l'homme de sentir son Dieu dans et hors les choses, que de sentir, par exemple, le pendule mathématique se réaliser dans tous les pendules possibles. Ce jour-là, vous serez les mathématiciens de l'être, de l'infini, de l'absolu, et votre science s'en ira

Digitized by Google

des infiniment petits aux infiniment grands, sans terme, quoique toujours certaine et solide. Comme le mathématicien, du dernier chiffre qu'il peut atteindre, fait le grand acte de foi des nombres soustraits à la puissance de la pensée humaine, ainsi vous, du dernier problème résolu, vous ferez le grand acte de foi de l'infini, non encore atteint.

= Or, pouvons-nous espérer avoir obtenu ce résultat?

Étant posé : que la métaphysique est la science des antinomies : nous avons l'objet précis de la métaphysique ;

Que les rapports des antinomies sont uns par une loi essentielle : nous avons les éléments métaphysiques ;

Que cette loi essentielle se trouve incluse dans l'antinomie, simple affirmation-négation : nous avons la loi de composition des éléments métaphysiques.

Cette loi étant démontrée : nous avons donc l'objet, les éléments de la métaphysique et leur loi de composition.

La métaphysique est-elle faite? non, elle s'ouvre. Nous en sommes au point où Pythagore laissa les mathématiques, affirmées la science des nombres, et ayant par là leur objet, ayant leurs éléments dans 1 et 0, ayant leur loi de composition dans la table.

Et les opérations que nous allons faire sur ces éléments vont être, avec le syllogisme comme instrument, aussi solides que les opérations mathématiques avec leur instrument le calcul. Et nous ne saurions nous tromper que s'il y a raisonnement ou calcul mal fait.

= Étant fixée l'essence de l'antinomie, qui est d'être affirmation-négation ;

Étant fixée l'essence de chacun des termes antinomiques, qui est que l'affirmation soit de soi et que la négation soit par l'affirmation ;

Nous avons par là même fixé la loi de leurs rapports, qui est que la négation soit postérieure à l'affirmation, qu'elle soit processus de l'affirmation.

Étant démontré que l'affirmation est d'essence au terme premier de l'antinomie ;

Tout terme primitif devra être affirmation au même degré, et chacun dans sa nature. Ainsi les termes être, infini, ab-

Digitized by Google

solu, beau, bien, vrai, seront affirmation au même titre que l'affirmation logique.

Et comme le propre de l'affirmation logique est d'être absolue, chacun des termes infini, être, beau, bien, vrai, sera affirmation absolue.

De même le terme logique négation étant proportionnel à affirmation logique, tout terme négatif dans les antinomies sera proportionnel au terme affirmatif.

Que si d'ailleurs nous trouvons des antinomies où aucun des deux termes n'ait le caractère d'absolu, nous saurons que ce processus n'est que l'affirmation réalisée dans sa négation, et changeant par la négation qui s'y attache le caractère d'absolu en celui de relatif, de fini et de contingent.

Nous saurons aussi que l'antinomie présentée par cet état n'a pas plus le caractère de l'antinomie métaphysique que les pendules réalisés ne sont la reproduction exacte du pendule mathématique.

## II

= Et si la base de la métaphysique est solide, aurons-nous du même coup trouvé une base à la méthode, ce troisième terme nécessaire à la construction de la métaphysique comme science?

S'il est démontré que la nature propre des deux termes antinomiques est pour l'un d'être, pour l'autre de n'être pas et de ne pouvoir jamais être qu'en tant que négation, il reste que la négation de l'être n'empêche jamais l'être d'être en tant qu'affirmation, puisqu'elle n'est négation que par l'affirmation même.

Dès là, il faut donc dire que l'esprit, ce poursuivant éternel de l'être, peut sans tremblement se reposer dans l'être certain :

1° Par sa nature;

2° Par son essence antinomique d'affirmation.

Nous pouvons dire que la méthode aura une base et un but certains, l'être; restera à savoir si l'esprit, pour y arriver, a des moyens certains. C'est à cette double condition de la

Digitized by Google

certitude de l'être et de la certitude des moyens de le connaître, que la méthode peut être absolue et certaine.

= Ainsi nous n'irons donc pas souder l'esprit à cet être-non-être de Hegel, sorti des flancs de Kant, de Spinoza, par l'ignorance de la loi antinomique et de l'inobservation de l'essence de la substance. Pas davantage nous n'irons lièr l'esprit à cette affirmation-négation, conséquence de l'imprudence spiritualiste à laisser pénétrer la notion dans l'absolu. Quand serait-il certain, si la négation et le non-être lui dérobent sans cesse l'être et l'affirmation? quand direz-vous qu'il y a affirmation, si toute affirmation implique négation? Votre universel doute vient de là. La négation est le ver rongeur qui tue toute affirmation.

Non, non; il me faut de l'être, il me faut de l'affirmation; je ne veux que de l'affirmation et de l'être, ou je sens, je vois que je suis entraîné dans l'abîme de la négation et du non-être. Or, s'il est prouvé que la négation n'est que l'affirmation considérée comme n'étant pas, que le non-être n'est que le n'étant pas, que reste-t-il? de l'être, de l'affirmation; de l'affirmation et de l'être partout; rien que de l'affirmation et de l'être, en détermination, en identité proportionnelles aux qualités de l'essence.

= Disons-le : il fallait un Hegel pour clore la philosophie des antinomies prises pour premiers principes nécessaires soit de l'idée, soit de l'être. Plus son génie était grand, plus il devait montrer l'enfoncement où faisait rouler cette première faute d'une métaphysique qui n'avait pas fixé ses éléments.

Il avait de même fallu un saint Thomas pour engloutir cette théologie ou métaphysique à éléments reçus de la foi. Plus son génie était gigantesque, plus il montrait l'inanité des vastes conceptions qui ne sont pas basées dans des éléments certains.

Les grands hommes ont cela qu'ils épuisent les données méthodiques de l'humanité, quand elles sont incomplètes ou fausses. Après eux, il faut ou renoncer à penser, ou trouver une méthode nouvelle, jusqu'à ce que soit fixée la méthode absolue. Saint Thomas appelait Bacon. Qu'est l'œuvre de

Digitized by Google

Bacon près de celle de saint Thomas? quelques aphorismes, rien. Qu'est saint Thomas par rapport à Bacon dans la pensée moderne? rien.

De même, après Hegel, cette puissance philosophique qui a si fortement pétri, manié la donnée antinomique du passé [1], il n'y a plus qu'à se reposer, ou à trouver une nouvelle base à la métaphysique, par là à la méthode et à la connaissance. Celui qui la trouvera sera peut-être bien petit dans son œuvre, et, comme Bacon, bien humble vis-à-vis de saint Thomas et de Hegel, mais il n'en sera pas moins l'appui des siècles à venir.

1. Je ne crois pas être injuste envers le génie de Hegel en le faisant le représentant du passé métaphysique. Lui-même n'était pas éloigné de cette pensée. La systématisation fut personnelle; saint Thomas comme lui avait eu cette originalité puissante. Mais où ils faillirent et ne firent que suivre les devanciers, c'est dans la position même du problème métaphysique, saint Thomas en recevant les éléments de la foi, Hegel d'une constatation empirique.



Digitized by Google

---

# VII^e QUESTION.

## DE L'IDÉE DANS L'ÊTRE.

A quoi reconnaîtrons-nous l'affirmation?

A des qualités essentielles qui sont la détermination, l'unité ou l'identité, l'essence.

Ces qualités sont donc les qualités nécessaires puisqu'elles sont indispensables à l'affirmation ou l'être ce qui est un.

Mais si par elles nous avons toute l'affirmation, avons-nous tout l'être? Oui, métaphysiquement, non en tant que réalisé et vivant. En effet, tous les êtres quels qu'ils soient ont la détermination, l'identité, l'essence; mais ces qualités nécessaires se manifestent dans un mode de réalisation spéciale et propre qui est la vie même de chaque être.

Les qualités nécessaires sont donc l'idée sans laquelle nulle réalisation, c'est-à-dire, nulle substance ne serait. Comment en serait-il autrement? Comprend-on une substance moins les qualités nécessaires qui la constituent? Si ambryonnaire que soit une forme, si cahotique que soit une agglomération, encore ne sont-elles ni l'inessentiel absolu, ni l'indéterminé absolu, ni l'inidentique absolu. A la négation, au non-être absolu appartiennent seules ces négations de qualités. Que la masse d'une matière primitive ait commencé les formes, que par une suite non interrompue de liaisons formelles, cette matière arrive aux perfections où nous la voyons, il reste que la détermination, l'identité et l'essence étaient proportionnelles à la réalisation première comme à la dernière. De telle sorte que l'ambryonnaire comme le parfait n'étaient et ne pouvaient être qu'un accord de la réalisation avec ses qualités nécessaires. Ce qui veut dire que, métaphysiquement comme géologiquement, on ne peut comprendre

Digitized by Google

le chaos et qu'on ne peut concevoir que des successions d'ordre.

Les qualités nécessaires sont absolument existantes puisque, étant la condition indispensable de l'être, elles sont dans l'être ambryonnaire comme dans l'être parfait qui ne seraient point sans elles. La composition des types substantiels découlant des qualités nécessaires peut varier, se modifier à l'indéfini, mais jamais les qualités en elles-mêmes. Détermination, identité, essence, sont toujours en tant que qualités dans l'indéfiniment petit comme dans l'indéfiniment grand, dans le fini comme dans l'infini. Qui dit pierre, a dit détermination, identité, essence, qui dit absolu, a dit essence, unité ou identité et détermination. L'homme voit les qualités nécessaires de Dieu dans le grain de sable. Et cela littéralement puisque Dieu et grain de sable sont par les mêmes qualités nécessaires. C'est ainsi qu'il a pu être dit : Dieu fit l'homme à son image. Cette image est dans les qualités nécessaires avant tout.

Or, si les qualités nécessaires sont l'idée sans quoi nul être ne serait; l'idée est donc impliquée dans l'être et dans tout être. L'être est donc l'idée.


Digitized by Google

---

# VIII<sup>e</sup> QUESTION.

## PASSAGE DE L'IDÉE A L'ÊTRE.

### I

Est-il de l'essence de la détermination d'être déterminée ou flottante et sans se poser? dès là elle n'est plus détermination, mais indétermination.

Que si la détermination n'est en tant que qualité qu'à la condition d'être déterminée, il est fatal que par cela seul qu'elle est qualité, elle soit dans une réalisation qui lui soit proportionnelle. Ou la détermination est réalisée ou il faut dire qu'elle n'est pas.

Être en tant que détermination pure, c'est être en tant qu'idée; être en tant que détermination réalisée, c'est être en tant que vivant. Les qualités par cela seul qu'elles sont, ont une nécessité de vie. Ce qui veut dire que l'idée est nécessairement en tant qu'être ou n'est pas.

Ainsi, qu'est-ce qu'identité, c'est la détermination continuée. Mais, comme la détermination ne pouvait se comprendre que par sa réalisation proportionnelle, ainsi la détermination continuée ne se peut concevoir que par la continuation de la réalisation. Or, la continuité de la détermination c'est la vie comme la détermination même.

Qu'est-ce que l'essence sinon les qualités même spéciales et proportionnelles à chaque mode de manifestation? Or, comme elles ne se comprennent que par la détermination et l'identité, elles ne se conçoivent donc jamais hors de leur réalisation, c'est-à-dire hors de la vie propre, proportionnelle au faisceau de qualités formateur de l'essence. Ce qui varie par conséquent dans les diverses manifestations de l'être,

Digitized by Google

ce n'est pas la réalisation ou la non-réalisation, la loi est la même ; mais ce sont les modes de réalisations qui sont divers et qui vivent d'une vie proportionnelle, aux qualités de l'essence. Les manifestations idéales vivent donc comme les manifestations matérielles et par la même loi, qui est la réalisation de l'essence dans la détermination et l'identité. Que si d'ailleurs la composition des réalisations est diverse, cela tient à ce que chaque essence étant un faisceau divers de qualités, leur réalisation porte le cachet propre des qualités composantes et fait la diversité des vies. De telle sorte que de quelque côté que se tourne l'esprit, il ne trouve jamais l'abstraction, cette négation de la vie, mais il trouve nécessairement la vie dans l'idée et dans l'être. L'essence de la vie est dans et par les qualités nécessaires non pas seulement dans leur réalisation. Leur réalisation au contraire n'est que l'expression de la vie, le mode de la vie, non la vie même. Quand donc on croit que la vie n'est incluse que dans cette réalisation, ce mode particulier de la vie qui s'appelle matière ; quand on considère les notions comme des abstractions, on montre qu'on connaît de la vie, non son essence qui est dans les qualités nécessaires, mais seulement un de ses modes de manifestation.

## II

= Or, quel va être le résultat de cette réalisation nécessaire, des qualités nécessaires ?

Ce résultat sera double bien que la loi soit une. Il correspondra nécessairement par la loi antinomique à l'état, soit préantinomique soit antinomique de l'affirmation et de la négation de l'être et du non-être, de l'idée-être en un mot.

= Considérons d'abord ce que vont produire les qualités nécessaires à l'état antinomique.

Les différentes qualités de l'être sont dans le triple rapport de l'espace, du temps, de la personnalité de l'être. Il va donc sous ce triple rapport surgir une réalisation vivante.

1° La détermination va se produire en tant que forme, cette multiplicité vivante de manifestations spirituelle ou ma-

Digitized by Google

térielle des antinomies finies. La forme est donc la réalisation de la détermination vivant dans le fini, par l'expansion de la manifestation matérielle dans l'espace, par l'expansion de la manifestation spirituelle dans sa représentation. La notion dans sa forme, est une vie au même titre que l'être matériel dans sa forme, car les lois de la vie s'y trouvent également par l'essence, l'identité et la détermination se réalisant. La différence des manifestations qu'on prend empiriquement pour la vie ne l'est pas, elle n'est qu'un mode de la vie. La vie est dans les qualités nécessaires nécessairement réalisées. Et partout où nous les retrouvons il faut conclure la vie sous quelque apparence qu'elle se manifeste.

2° L'identité, cette expansion de l'être à l'état fini dans le temps, va engendrer la durée des manifestations, c'est ce qu'on nomme l'existence non pas considérée comme force de vie, mais comme persistance de l'essence dans sa détermination.

L'existence est donc la réalisation de l'identité antinomique.

3° L'essence enfin, faisceau de qualités dont la composition varie suivant le mode de manifestation ou spirituelle ou matérielle, suivant l'espèce, le genre, l'individu, l'essence, dis-je, va se réaliser en substance proportionnelle à la combinaison des qualités.

La substance est donc la réalisation vivante de l'essence. Plotin considérait la réalisation comme une dégradation. Hegel, après lui, voit le multiple comme tellement indigne de l'absolu qu'il le voudrait anéantir. La philosophie chrétienne considère la matière comme tellement indigne de l'idée, qu'elle voit la perfection morale dans l'annihilation de la matière. Veut-on dire par là que la réalisation antinomique des qualités nécessaires est moins haute que la réalisation préantinomique. Ce sont des aperçus vrais, mais qui n'ont pas d'appui dans une déduction philosophique. L'esprit vague et élevé de Plotin et de Hegel, l'aspiration chrétienne me paraissent ici constater un sentiment inhérent à l'espèce humaine entière. Malgré l'attrait de la matière, toutes les époques ont senti également qu'il y avait quelque chose audessus d'elle. La question est de changer ce sentiment en

Digitized by Google

une théorie solide qui donne à la matière sa place relative et juste. N'en pas faire un néant avec Hegel dans une partie de sa doctrine par son mépris du multiple, n'en pas faire une dégradation avec Plotin ; n'en pas faire un tout avec Hegel dans l'autre partie de sa théorie par sa nécessité des antinomies comme principes premiers et son devenir composant l'absolu, un tout encore avec Spinoza faisant de la substance antinomique le composant primitif de l'être.

Or, je crois qu'en établissant cette différence entre les qualités nécessaires et leur réalisation ; en montrant ces réalisations nécessaires par cela que les qualités sont, en les prouvant nécessairement proportionnelles à la composition des faisceaux de qualités ; on a la dignité de l'absolu pénétrant dans les réalisations contingentes, et ces réalisations contingentes elles-mêmes sont dignes à cette condition que la proportion entre les compositions de qualités soit respectée.

Tout consiste donc, bien, beau, vrai, dans le respect de la hiérarchie des combinaisons des qualités nécessaires. Essence, identité, détermination constituent donc l'absolu de l'être antinomique. Forme, vie et substance forment au contraire son contingent et son transitoire. L'être fini meurt, sa substance, sa forme, sa vie disparaissent ; mais l'essence, l'identité, la détermination, qualités nécessaires de l'être, persistent et se réalisent sans cesse dans de nouvelles substances, de nouvelles vies et de nouvelles formes.

Je sais qu'on voudrait savoir ici d'où naît la matière. C'est-là une question que nous renvoyons au développement métaphysique qui suivra cet ouvrage.

Étant arrivé à la substance, à la forme et à la vie, nous avons donc l'être dans sa réalité tangible et palpable comme dans sa réalité intelligible. Ce ne sont plus seulement les idées constitutives de l'existence, c'est l'existence dans son indéfinie variété. Et cette réalisation est solidement établie comme les qualités elles-mêmes, puisqu'elle n'est que ces qualités mêmes faites vie par la nécessité de leur nature.

= Et maintenant, si nous passons à la réalisation des qualités nécessaires considérées à l'état préantinomique, que trouvons-nous?

Digitized by Google

Détermination, identité, essence sont ici comme là en tant que qualités nécessaires. C'est par elles que l'être considéré à l'état absolu aura vie comme l'être à l'état fini et contingent. Cette loi unique va-t-elle engendrer un résultat unique ? non, de même que à l'état fini les réalisations varient sans terme et sans cesse, ainsi de l'état fini à l'état infini il y a une différence. Il faut l'apprécier.

Dans l'état antinomique, la détermination, l'identité et l'essence ont, dans les variétés d'engendrement, ce point commun que toute réalisation est proportionnelle aux antinomies impliquées dans l'essence.

Dans l'état préantinomique, cette proportionnalité subsiste entre la réalisation et les qualités nécessaires.

De sorte qu'entre les réalisations nous devons trouver le rapport de l'affirmation préantinomique à l'affirmation antinomique, c'est-à-dire la différence de l'affirmation pure à l'affirmation réalisée dans sa négation.

L'unité, la ressemblance de l'être antinomique et de l'être préantinomique sont donc dans les qualités nécessaires, détermination, identité et essence; la différence résulte de la loi des antinomies déjà posée.

De sorte que l'unité des lois nécessaires, se réalisant par nécessité de nature, va produire une vitalité préantinomique comme toute à l'heure une vitalité antinomique. Et tout cela de nécessité logique. Voyons comment :

1° Que la détermination se réalise préantinomiquement, allons-nous trouver la forme? impossible, car le propre de l'affirmation préantinomique est d'être absolue ; sa détermination est donc absolue. Mais l'absolu est sans la borne, l'infini est sans la fin ; la détermination préantinomique se fera donc sans la forme. Comme il est d'ailleurs démontré que la détermination n'est pas par la limite et la borne, nous sommes forcés d'admettre la possibilité de cette détermination. Quelle est-elle? Je veux qu'on ne la pénètre pas, sa nécessité d'existence n'en reste pas moins.

2° Que si l'identité se réalise en tant que préantinomique, elle a comme résultante l'existence sous le rapport de la durée. Mais l'existence de l'affirmation sans sa négation, c'est l'exis-

Digitized by Google

tence absolue. Que si la négation n'intervient pas dans l'affirmation, l'affirmation n'est pas plus niée sous le rapport du temps que sous le rapport de l'espace; et de même que la forme n'apparaît pas par la réalisation de la détermination, de même la limite n'apparaît pas sous le rapport du temps. L'identité préantinomique réalisée, fournit donc une vie sans succession, puisque succession implique borne. Ainsi nous avons l'unité vivante.

3° Considérons enfin la réalisation de l'essence. Proportionnelle aux qualités formatrices, nous l'avons vue se multiplier dans des substances indéfiniment variées dans l'être considéré à l'état antinomique. Mais cette même proportionnalité aux qualités formatrices va nécessiter, dans l'état préantinomique, une réalisation qui soit en rapport avec l'affirmation pure, c'est-à-dire une réalisation absolue. Quelle qu'elle soit, la substance de l'être considéré à l'état préantinomique est donc absolue.

= Or toucherons-nous cette réalisation des qualités nécessaires considérées à l'état préantinomique comme nous touchons par la forme, l'existence et la substance, la réalisation de ces mêmes qualités considérées à l'état antinomique? Cela importe peu au métaphysicien, pas plus qu'il n'importe au mathématicien de toucher les objets que peuvent représenter les nombres sur lesquels il opère. Quand bien même nul objet ne représenterait les nombres d'un calcul, le calcul serait. Disons-le donc : quand bien même nous ne pourrions jamais arriver à comprendre, à pénétrer cette réalisation superantinomique de la détermination de l'identité et de l'essence, elle n'en resterait pas moins invinciblement démontrée comme étant nécessairement. Le jour où l'esprit veut toucher l'objet des démonstrations métaphysiques, il n'y a plus de science métaphysique, par la même loi, qui fait que les mathématiques seraient détruites si les mathématiciens voulaient opérer non sur les nombres, mais sur les objets nombrés. Ce siècle veut toucher Dieu, ce grand objet de la métaphysique, ce siècle a tué la science. On fait mieux que le toucher, on le voit métaphysiquement comme le mathématicien voit le pendule mathématique et méprise tout ce qui le lui ferait toucher.



Digitized by Google

Métaphysiquement nous sommes arrivés à trouver la vie, à démontrer que tout est vie et n'est que vie. L'être à l'état préantinomique est vivant par la même loi qui fait vivre l'être à l'état antinomique. On ne peut détruire la vie du premier qu'en anéantissant celle du second et du même coup.

Je m'arrête. Il suffit pour mon dessein que tout ce qui est, soit de l'être et rien que de l'être, que tout soit manifestation de l'être dans la matière et dans l'idée. De graves questions restent encore : il faut les laisser pour ne pas être entraîné trop loin de notre but présent.

=Comment la chair assimilée par l'estomac se transsubstantie-t-elle d'animal en homme? Comment l'idée-être, c'est-à-dire l'absolu, assimilé par l'esprit, se peut-il transsubstantier de Dieu en homme? Cette chair n'est plus l'animal, c'est l'homme. Cette pensée, ce n'est plus Dieu, c'est l'esprit humain; ce n'est plus le savoir en soi, c'est la science; ce n'est plus l'absolu, c'est la notion nécessaire.

Le physiologiste suit les transformations de la chair de l'animal, il la voit se modifier dans l'estomac, dans l'intestin, dans les vaisseaux chilifères, dans le cœur et y devenir vie d'homme. A-t-il vu cependant la transsubstantiation mystérieuse? Non; il voit les changements d'état, il voit passer le chyle, passer le sang, mais comment cette vie peut devenir l'autre vie? mot caché.

Pour nous, métaphysiciens, verrons-nous la vie divine se transsubstantier à celle de l'homme? Qu'importe si, comme le physiologiste, nous pouvons voir l'idée à l'état absolu changer d'état, devenir notion et par ses modifications constituer l'existence propre de l'esprit? Nous le pouvons et nous le ferons.

Concluons ici ce que c'est que l'être :



Digitized by Google

# IX^e QUESTION.

## L'IDÉE-ÊTRE.

Si l'être et tout être est nécessairement qualité nécessaire et réalisation, disons donc qu'il est impossible de penser de l'être sans penser l'idée, de voir de l'être sans voir l'idée, puisque jamais on ne peut rencontrer une existence qui ne soit une identité ; une forme qui ne soit une détermination ; une substance qui ne soit une essence ; une vie qui ne soit à la fois détermination, identité et essence et qui n'apparaisse à l'esprit percevant la substance, la forme et l'existence comme essence, identité et détermination.

Tout contingent montre donc à l'homme l'absolu par l'idée nécessaire sans laquelle il ne serait pas, puisque ces qualités en soi sont nécessairement. Est-ce à dire que essence, identité et détermination, sont à l'état absolu dans le contingent, dans la pierre? Non, certes, elles n'y sont que proportionnellement à la réalisation ; mais ces qualités étant nécessaires ont cela d'absolu qu'elles ne peuvent pas ne pas être en tant que qualités nécessaires donnant des lois nécessaires dans tout être[1].

Disons donc ici, pour nous donner une complète notion de ce que l'esprit est appelé à connaître, que l'être étant idée par les qualités nécessaires, existence par leur réalisation, est L'IDÉE-ÊTRE. Le contingent matériel comme l'absolu, puisque jamais ce matériel, si grossier qu'il soit, pierre ou terre, ne

1. Ceci explique le mot d'*absolu ;* mot large et commode parce qu'il comprend d'un seul coup les vérités nécessaires de la science et l'idée en soi, par le caractère de fixité et d'immuabilité qui s'attache à l'une et aux autres. Leurs différences radicales sur lesquelles nous appuyons partout ne leur enlèvent pas ce trait commun.

Digitized by Google

saurait être compris sans identité, essence et détermination.

C'est du reste parce que l'être est idée, qu'il peut arriver à devenir notion dans l'esprit. L'esprit en effet ne prend pas en soi la substance des corps, leur vie, leur forme. Un arbre ne se fiche pas dans l'esprit, un bloc ne pénètre pas substantiellement et formellement dans la pensée, pour être compris; mais au contraire ces corps n'arrivent à la pensée que par leur détermination, leur identité, leur essence, qui font que l'esprit les reconnaît en tant que forme, vie et substance.

Ni l'être ne serait sans l'idée ou qualité nécessaire, ni l'esprit ne pourrait penser l'être sans la qualité nécessaire qui constitue l'idée et par quoi est perçue la réalisation. Dans la réalité et dans son rapport avec l'esprit, l'être est donc bien réellement L'IDÉE-ÊTRE.

En tant qu'idée l'être est nécessaire. Ce qui ne veut pas dire que le bloc, l'arbre, la réalisation contingente des qualités nécessaires, soit nécessaire, mais qu'identité, essence et détermination étant nécessaires et unes, toute réalisation sera par elles soumise à des lois uniformes invariables absolues comme les qualités nécessaires elles-mêmes. De sorte que ce seront les qualités nécessaires qui seront les lois mêmes des êtres. De sorte que l'esprit connaissant les êtres par les qualités nécessaires, arrivera par elles à en connaître les lois nécessaires. Et en effet, comme identité, essence et détermination seront les lois premières des êtres, il suit que l'esprit rattachera les diversités des réalisations vitales substantielles et formelles, par groupes d'identités, d'essences et de déterminations, qui seront lois des groupes comme elles sont lois et nécessité des êtres.

Or, de là, naîtra pour l'homme la connaissance, puisqu'il aura l'individu, les groupes, les lois; puisqu'il aura les idées et les réalisations; la matière pouvant, par le lien idéal de la qualité nécessaire, être assimilée en tant qu'idée et notion par l'esprit. De là naîtra la science puisque, non-seulement l'être matière pourra le frapper en tant qu'idée, mais encore que cette idée étant nécessaire et étant loi, l'esprit

Digitized by Google

pourra rendre loi et nécessité toute la connaissance qu'il aura de l'être-idée. Or, qu'est-ce que la science? La connaissance de l'être, en tant que nécessaire et soumis à des lois nécessaires, la connaissance de l'être par les qualités nécessaires.

Il suffira, pour que l'homme arrive à la connaissance et à la science, qu'il ait les facultés correspondantes à la nature de l'être. De la part de l'être nul obstacle. Dans les livres suivants nous verrons la part de l'esprit. Ici prouvons cet être que nous venons de trouver.



Digitized by Google

# X<sup>e</sup> QUESTION.

## PREUVE DE L'ÊTRE.

### I

Tout s'affirme et tout se prouve.

L'être se prouve-t-il?

On est dans l'habitude de dire que l'être ne fait que s'affirmer. Descartes avoue qu'il ne l'a pas prouvé.

Cependant, si l'affirmation de l'être suffit, pourquoi la preuve est-elle dans la science? Il faut qu'elle soit un besoin de l'esprit. Et pourquoi est-elle besoin de l'esprit, sinon parce qu'elle est moyen de certifier l'être?

Dire qu'on ne peut qu'affirmer l'être, c'est dire qu'on n'en a trouvé ni la preuve ni la démonstration. L'analyse que nous venons de faire de l'être en est la démonstration, mais comme il faut que nous donnions à l'être toute la solidité possible, ajoutons-y sa preuve.

J'affirme l'être. On le nie. L'affirmation n'a pas vaincu, il faut prouver.

Je suppose donc que l'être n'est pas. Que va-t-il en suivre? Le non-être absolu. Mais non-être que manifeste-t-il? le non-être. Rien donne rien, zéro multiplié par zéro donne zéro. Le non-être n'a donc pas de multiple, pas de manifestation, pas de détermination, pas d'identité, pas d'essence. Dès là, tout ce qui présente comme idée ou comme matière une manifestation, une détermination, une identité, une essence, doit être également nié.

Que si, au contraire, nous trouvons des manifestations, des déterminations, des identités, des essences, soit notionnelles, soit matérielles, que conclurons-nous, sinon que, comme il

Digitized by Google

est impossible qu'elles soient par le non-être, elles sont par l'être, et que par conséquent l'être est.

Me direz-vous que la manifestation de l'être, sa détermination mathématique, logique, physique, métaphysique, idéale, matérielle, ne sont que l'être même dans ses modes et dans ses états divers, et que par conséquent prouver l'être par sa manifestation et son multiple, ce n'est encore qu'affirmer l'être purement et simplement. Ceci serait vrai si la manifestation et le multiple n'étaient que des affirmations et ne restaient dans l'esprit qu'en qualité d'affirmations; mais si la démonstration en est permanente, continue, toujours en voie de perfection, si les certitudes acquises en sont déjà nombreuses, palpables, reconnues, on sera forcé d'avouer que prouver l'être par le fait prouvé ce n'est pas seulement l'affirmer, mais c'est réellement et scientifiquement le prouver, puisqu'on se basera dans la démonstration scientifique et certifiée.

Mais d'ailleurs j'ai cherché à établir la nécessité de l'être par l'impossibilité du non-être. Ayant en effet prouvé que le non-être n'était qu'en qualité de négation et d'improduction, je suis en droit de conclure que s'il y a affirmation et production, elle est de l'être, non du non-être, et par conséquent je suis en droit de croire à cette preuve de l'être. La preuve est métaphysique, car je raisonne sur les éléments métaphysiques eux-mêmes. L'antinomie être et non-être a été analysée et dépouillée au chapitre précédent. Quand un expérimentateur étudie les variations d'un gaz invisible dans un tube enfoncé dans le mercure, voit-il de l'œil ces variations? non, elles se réalisent pour lui par des chiffres et il croit au chiffre, autant qu'à la vue même du gaz. En effet il est plus que vu, il est mesuré, quoique invisible, il est aussi précis et certain que 1 et 0. Ainsi nous opérons sur cet invisible et inexistant non-être, sur cette notion de l'être invisible et impalpable. Ces deux notions en présence nous présentent des combinaisons possibles ou impossibles, des compositions réalisables et irréalisables, et suivant que ce non-être, dont la notion nous est aussi certaine que celle de 0, se comporte devant l'être dont la notion nous est aussi certaine que celle de 1,

Digitized by Google

nous concluons et prouvons. Que si en mathématique je trouve un multiple quelconque, dirai-je qu'il est le produit de zéro où le produit de un? La question est puérile tant elle est simple. Or, qu'enferme-t-elle, sinon que zéro étant improductif n'est pas, de même que un étant productif est. Ce que le mathématicien prouve pour le zéro, le métaphysicien le prouve pour le non-être et par l'improduction du non-être l'être se trouve prouvé.

= Veut-on, en disant que l'être ne fait que s'affirmer, prétendre, qu'on ne le prouvera jamais que par l'être et par conséquent qu'il ne sera pas prouvé. Cela est faux; d'abord on peut prouver l'être par le non-être, quoique le non-être ne soit pas. Et quoiqu'il ne soit que par l'être, ce n'est pas prouver l'être par l'être, car les notions d'être, de non-être sont; car si non-être n'est pas réellement, il est représenté par une notion vide comme lui, mais perceptible à l'esprit comme le zéro mathématique. Le zéro n'est pas et cependant il est perçu. Il n'est pas mathématiquement ni réellement, car il n'a pas de valeur mathématique, et cependant il est en tant que signe mathématique et représentant la négation mathématique; de même le non-être n'est ni métaphysiquement ni réellement, et cependant il existe à l'état de notion vide, qui le fait être comme représentation de la négation métaphysique. On peut donc métaphysiquement opérer sur le non-être métaphysique comme le mathématicien opère sur la négation mathématique.

Étant donc donnée l'antinomie métaphysique être et non-être, cette antinomie étant analysée et certifiée en tant qu'antinomie et dans chacun de ses termes, étant d'ailleurs prouvé que ce sont les premiers termes où l'esprit puisse remonter, je dis donc le non-être n'étant pas, l'être est. Le non-être ne manifestant pas, la manifestation étant, l'être est et est métaphysiquement prouvé.

## II

Mais je consens que la métaphysique seule, isolée, ne

Digitized by Google

puisse prouver l'être, je dis que la métaphysique unie aux autres sciences, c'est-à-dire le cercle entier de la connaissance, n'est que la preuve même de l'être et que cette preuve est la plus solide de toutes les preuves scientifiques.

En effet, de quoi se compose le grand cycle du savoir? de sciences pratiques qui s'unissent aux spéculatives. Quand une science pratique veut remonter aux principes qui la dominent on dit qu'on entre dans le domaine de la philosophie de cette science. C'est donc la philosophie de chaque connaissance qui lui donne ses premières bases d'opérations, et lui fournit ses hypothèses premières. Quand une science pratique pose sa définition par exemple, que fait-elle? elle se pose en hypothèse à prouver. Et par quoi a-t-elle posé sa définition? par la philosophie; et sur quoi a-t-elle basé sa définition? sur des vérités philosophiques hypothétiques pour elle, en tant que philosophiques. Ainsi, quand la physique établit sa définition : connaissance des propriétés générales de la matière, elle a supposé que la matière était, et par conséquent que l'être était. Elle ne fera pas les preuves philosophiques de ces deux hypothèses, elles resteront donc philosophiquement hypothèses; pas davantage elle ne les affirmera *a priori* en son nom, car il n'y a que la philosophie qui puisse *a priori* lui fournir ces affirmations même hypothétiques. Par son principe toute science est donc enfermée dans la philosophie et dans cette partie de la philosophie qu'on appelle la métaphysique, puisque c'est à la métaphysique seule qu'appartient ce grand problème des antinomies, de l'être et du non-être, qui sont la base nécessaire des sciences.

La métaphysique fournit donc à la physique par exemple cette série d'hypothèses : l'être est, et l'être est en tant que matière. Et la physique établit sa définition propre : connaissance des propriétés générales de la matière, qui reste elle-même l'hypothèse générale de cette science jusqu'à démonstration. La définition d'une science n'est pas une certitude *a priori*, elle est un engagement, une preuve à faire. Ainsi la chimie, avant d'être science et connaissance des propriétés spéciales de la matière, n'était qu'un désordre d'aperçus. Ce qui était visions et chimères, on le voulait déjà qualifier de

Digitized by Google

connaissance des propriétés spéciales de la matière. La preuve ne se faisait jamais, elle ne s'est faite que par la constitution de la certitude chimique. Il faut donc que la science fasse la preuve de sa définition; dès lors sa définition n'est que son hypothèse générale, hypothèse propre basée sur des hypothèses étrangères fournies par la métaphysique.

Ainsi la métaphysique apporte donc aux autres sciences leur objet, sur quoi elles basent leur première hypothèse qui est leur définition tenue pour vraie jusqu'à preuve. Sans la métaphysique les sciences ne pourraient pas s'affirmer philosophiquement et ne seraient qu'une série d'opérations empiriques sans base, sans hypothèse première; la base, l'affirmation, l'hypothèse première des sciences dépendant nécessairement de solutions incluses dans la seule métaphysique.

Et maintenant qui fait la preuve de ces premières hypothèses fournies par la métaphysique? Chaque science en particulier fait la preuve de sa définition. En sorte que pour la métaphysique, la grande source toujours débordante et se ruant hors d'elle-même, chaque science est une opération, une démonstration d'une question spéciale du grand problème général et universel.

Que se passe-t-il donc? la métaphysique a dit à la physique : l'être est, l'être est en tant que matière, comment la preuve va-t-elle se faire? est-il un théorème particulier de la physique où cette preuve soit? non; car la physique ne serait plus physique si elle s'en occupait, elle deviendrait philosophie, ontologie, métaphysique. Mais la physique, inconsciente de la preuve métaphysique qu'elle opère par sa longue suite d'hypothèses, d'observations, d'expériences, de preuves, de démonstrations, porte sans cesse en elle et dans chacune de ses opérations la preuve qu'elle n'en peut tirer, et que la métaphysique vient affirmer à la fin du long parcours. Et ainsi la métaphysique conclut : vu l'hypothèse primitive posée par la métaphysique : l'être est, l'être est en tant que matière; vu l'hypothèse basée sur la précédente par la physique se considérant comme connaissance générale des propriétés de la matière; vu la démonstration faite par la physique qu'elle est vraiment et réellement la connaissance des qualités générales

Digitized by Google

de la matière; l'hypothèse première posée par la métaphysique se trouve démontrée, puisqu'il n'y a pas de propriétés de la matière si la matière n'est pas, puisque la matière n'est qu'à la condition que l'être soit. L'être est donc et l'être est prouvé.

L'être est non sur affirmation mais sur preuve, et non-seulement sur preuve, mais sur la preuve la plus imposante que la science puisse fournir.

Veut-on me dire que les sciences sont basées sur l'axiome de l'être qu'elles affirment *a priori*, parce que pour elles l'être est évident par lui-même et que cela leur suffit. S'il en est ainsi, les sciences sont sans lien entre elles et n'ont pas de philosophie; c'est-à-dire qu'on leur ôterait leur vrai titre scientifique. De plus, je veux bien que le physicien se pose l'être en axiome, il n'en fait pas moins la preuve, l'axiome n'est pas une vérité qui ne peut pas se prouver, mais est une hypothèse claire, mise en tête de la science et dont la science entière fera la preuve, de même la définition est une hypothèse supposée vraie pour la nécessité des opérations.

La preuve se fait par chacune des manifestations étudiée, dépecée, expérimentée, certifiée; et chaque science partant de l'hypothèse fournie par la métaphysique, étudie, dépèce, analyse, expérimente, certifie chacune des manifestations dans les divers ordres que chacune d'elle représente. Et ainsi la preuve se trouve être la résultante de chacune des preuves séparées de toutes les manifestations, se fondant au bout de chaque science en une seule et unique preuve.

Or, si vous admettez la valeur scientifique de chaque preuve de chaque proposition en chaque science, que sera-ce donc de cette preuve qui contient en elle la certitude et le nécessaire condensés, pour ainsi parler, de chacune des preuves isolées? Quelle n'est pas sa force, puisqu'il faudrait avant de la détruire, anéantir chacune des preuves isolément dans chaque science, et si l'on arrivait à les détruire toutes, moins une, cette dernière aurait encore la force d'une démonstration ordinaire reconnue scientifique, certaine et nécessaire.

La preuve de l'être est donc comme l'essence des preuves

Digitized by Google

de la science entière. Dès là on doit dire que de toutes les preuves de la science elle est la plus solide, puisqu'elle résulte de chacune et de toutes les propositions prouvées, de chacune et de toutes les sciences constituées.

= Voudra-t-on que cette preuve ne soit que le *je pense, donc je suis,* parce que la science n'est que le produit de la pensée. Sans faire remarquer ici la diffférence qu'il y a entre l'affirmation pure du *je pense* et la science, preuve vivante d'elle-même, ce qui cependant suffirait à détruire l'objection; je dirai : on pourrait assimiler la preuve au *je pense* simplement affirmé, si je reconnaissais à la façon de Descartes que la force de la preuve est dans la vue propre de l'esprit ce qu'il établit en déclarant l'évidence criterium. Mais si la preuve se fait par la certitude du moyen d'arriver à l'être, elle se fait par la combinaison de cette certitude propre à l'esprit avec la certitude de l'être même, qui est, comme nous le verrons, la cause définitive de la certitude. Dès lors la conclusion de l'être ne se tire pas de la pensée, mais de la combinaison de la certitude de l'être avec la certitude du moyen d'arriver à le connaître. C'est bien l'esprit qui possède le moyen certain, c'est bien l'esprit qui l'emploie; mais, comme le moyen certain n'a sa vraie portée que par la certitude de l'être, il en résulte que l'esprit ne conclut pas l'être purement et simplement parce qu'il pense, mais parce que la certitude de l'être l'a pénétré par la certitude de sa méthode.

= D'autre part on ne peut dire que je n'établis la preuve de l'être que par la certitude de l'être (ce qui ne serait que l'affirmer), parce qu'ici encore se retrouve la combinaison de la double certitude du moyen de l'esprit d'arriver à l'être et de l'être, ce qui constitue précisément la solidité scientifique. Ce n'est donc pas l'être affirmé par l'être pur, pas plus que ce n'est l'être affirmé par la pensée pure, dilemme auquel j'échappe également. C'est l'être prouvant sa certitude dans toutes les opérations certaines que l'esprit fait sur lui. Ce n'est donc pas l'être affirmé et c'est ce que je voulais combattre, c'est donc l'être prouvé et c'est ce que je voulais établir.

= Ce serait en vain qu'on voudrait ici, relevant la préten-

Digitized by Google

due antinomie[1] de nécessaire et de contingent, dire que les sciences pratiques ne prouvent que l'être contingent, et que si les sciences ne nous prouvent qu'une partie de l'être, elles ne nous prouvent pas l'être. Ainsi nous serions condamnés à n'avoir que l'affirmation du nécessaire à côté de la preuve du contingent, en sorte que l'absolu et le nécessaire qui sont le principe auraient moins de solidité que le contingent, qui est la conséquence. Mais que sont les sciences? un nécessaire certifié. Où la science puise-t-elle le nécessaire qu'elle certifie? dans l'être. Les sciences sont donc la démonstration nécessaire du nécessaire, et loin qu'elles ne démontrent que le contingent, elles ne prouvent au contraire que le nécessaire inclus dans le contingent, et c'est par ce nécessaire qu'elles démontrent le contingent.

Si d'ailleurs on voulait que le nécessaire ne soit qu'un produit du contingent, il faudrait dire : Le contingent étant le possible, il est impuissant à constituer le nécessaire. Car une essence possible est par nature inverse d'une essence nécessaire en tant qu'enfermant la négation de nécessaire. Que si d'ailleurs on y trouve le nécessaire, c'est par le nécessaire même. Tout l'amas des possibles reste toujours possible et rien que possible, parce qu'il lui est d'essence d'être possible. Et comme la science arrive au nécessaire et à se constituer nécessaire, elle n'y arrive donc pas par le possible, puisque par lui seul elle ne serait que possible, comme le possible même. Disons-le donc encore ici : la science est nécessaire par le nécessaire. Et c'est par les manifestations nécessaires du nécessaire qu'elle arrive à se constituer nécessaire.

Si donc il en est ainsi, l'être est aussi nécessairement nécessaire qu'il est nécessairement existant, et cela par une preuve unique, immense, partant du commencement de la connaissance et aboutissant à son terme, se relevant dans ce développement indéfini et magnifique de chacune des sciences de tout ordre mathématique, logique, physique, de chacune des

1. Voir la discussion sur ce qui constitue la véritable antinomie de l'*essence de l'Être.*

Digitized by Google

propositions de ces sciences, de toutes les propositions unies de toutes les sciences unies.

## III

C'est ainsi qu'à supposer ce qui n'est pas, l'impuissance de la métaphysique à prouver l'être, la métaphysique unie aux connaissances fait le grand syllogisme du savoir. Que cette noble science sache donc qu'en puisant dans les autres elle ne puise qu'en elle-même. C'est là ce beau cercle de la connaissance entrevu par les Grecs et jamais réalisé. Aujourd'hui les rayons de cet indéfini *dont la circonférence est partout et le centre nulle part* nous empêchent trop de voir le vaste ensemble. Ne parquons pas la métaphysique en elle-même, et ne l'épuisons pas de solitude. Quand elle ne trouve pas la preuve en soi, qu'elle se lève et dise aux autres sciences : vous n'êtes que moi-même, à moi vos preuves dont vous ne sauriez tirer parti; je vous fais être par mes conclusions premières, je vous ferai plus fécondes par les conclusions que je saurai tirer de nos fécondes conclusions. Elle vient donc, elle pose l'hypothèse, appelle par là les sciences à la confirmer dans ses prémices certaines par les fruits de l'expérience, et elle revient encore tirer la conclusion. Certes nous trouverons, partout aux deux bouts de la connaissance l'être et l'être; c'est lui qui commence et lui qui clot. Est-ce donc un cercle vicieux comme on à voulu le prétendre? Non pas; car d'abord c'est l'être hypothétique et ensuite c'est l'être prouvé. Ou il n'y a pas de science, ou il y a cette différence entre le point de départ et la fin de la connaissance; ou il n'y a pas de science, ou il y a preuve de l'être. Il y a science, il y a preuve. C'est toujours en toute chose la cause du départ qui est le point d'arrivée; l'objet de désir est l'objet du but; c'est toujours l'être qui nous sollicite à le connaître, que nous arrivons à connaître. Les faux logiciens abusent de ce cercle pour détruire la certitude parce qu'ils ne se rendent pas compte de l'état primitif de l'être en face de l'esprit qu'il sollicite, comparé à l'état postérieur de l'être possédé par l'esprit. Il y a là la différence

Digitized by Google

de l'hypothèse à la certitude, de la foi à la preuve. Insensés, ne vous plaignez pas de ce cercle, il est la sublime entrave de l'esprit dans l'être, il est l'esprit vivant de l'être au commencement, au milieu et à la fin, et en vivant librement et par ardeur propre. L'être vient qui sollicite, et l'esprit répond, et il se jette avide sur l'être et il possède l'être. Et qu'est-ce que l'être, ce nécessairement nécessaire, cet absolu? c'est Dieu. En sorte que c'est Dieu qui est la sollicitation et l'apaisement, la soif et le breuvage, le commencement et la fin.

Et le milieu? c'est ta méthode et ta liberté, ô esprit.



Digitized by Google

## XIe QUESTION.

### SOLIDITÉ DE L'ÊTRE.

Concluons donc la solidité de cet être préantinomique et antinomique ; tout affirmation ; ne fournissant que de l'être ; nécessaire par les qualités formatrices ; contingent ou nécessaire par leurs réalisations ; nécessairement existant par l'affirmation ; détermination, identité et essence vivantes dans des réalisations proportionnelles à la loi des antinomies ; certain par nature puisque la négation n'est que ce qui n'est pas ; certain aussi pour l'esprit puisque sa certitude pénètre la pensée, et qu'il faut nier toute la connaissance pour nier sa preuve.

L'être étant solide, nous pouvons maintenant considérer l'esprit, ce second élément de la méthode.



Digitized by Google

# LIVRE II.

## DE L'ESPRIT.

L'esprit voyant tout être par les qualités nécessaires voit d'un seul coup le contingent et l'absolu, la matière et Dieu,



Digitized by Google

Digitized by Google

# I^re QUESTION.

## DE L'ESPRIT ET DES FACULTÉS.

### I

En face de l'être est l'esprit, cet ardent, cet amant tout à la fois instinctif et volontaire, entraîné et libre, qui aspire sans cesse à l'union de l'être ; de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que de l'être, dans l'idée, dans le nombre, dans la matière ; de monde en monde et hors des mondes, l'être est sans lassitude, répondant sans être appelé, et excitant à l'avidité de lui cet esprit déjà si avide.

Qu'est-ce que l'esprit ?

C'est la puissance qu'a l'homme de connaître l'être.

De soi l'esprit est une identité composée, comme qualités essentielles, de facultés ordonnées. C'est comme un organe intellectuel à la façon que le poumon, le cœur sont des organes matériels. Organe, facultés, identité réels, mais inertes et mort-nés si on les isole de l'être qui fait leur existence. Ainsi, sans l'atmosphère le poumon ne serait pas. Il y aurait bien quelque chose de conformé en poumon, qui aurait pu avoir ses facultés, mais qui n'ayant jamais rien eu à respirer n'aurait pas pu les exercer, et par là n'aurait pas pu être véritablement poumon. Sans l'être, l'esprit serait comme un faisceau inerte de qualités sans vie. C'est l'être qui fait être l'esprit. L'esprit commence à vivre à sa première perception à sa première intuition, comme le poumon à sa première respiration. On ne pourrait concevoir un homme vivant avec un esprit qui ne percevrait rien. L'idiotisme absolu n'est que la mort. L'idiot est encore un esprit ; il perçoit, c'est par là qu'il vit.

Digitized by Google

L'esprit doit se concevoir en même temps comme détermination identique, comme facultés et comme vie. Il y a identité et faculté vivante ; non que la faculté soit toujours en acte, mais elle est vivante en ce sens que la puissance d'acte s'est fixée en elle avec la vitalité. Ainsi, l'organisme matériel contient la puissance de l'acte sans être toujours actif.

Placé en face des modes variés et multiples de l'être, l'esprit devait être multiple comme lui. L'esprit étant détermination identique et facultés est donc un en étant divers. Ses facultés multiples lui enlèvent si peu de son unité, qu'on peut dire qu'il se retrouve tout entier en chacune d'elles. Les facultés ne sont donc pas des puissances isolées, mais elles agissent en un lien et en une confusion nécessaires. De telle sorte qu'à quelque état de l'esprit qu'on l'observe, à quelque perfection méthodique ou à quelque ignorance qu'on le suppose, ce sont toujours les mêmes facultés agissant dans leur ordre naturel et fatal, ici spontanément sans conscience et sans la volonté d'ordonner l'ordre ; là avec l'analyse, le poids et l'appréciation des opérations de chacune d'elles. De telle sorte aussi que si l'on considère isolément une opération quelconque de l'esprit, on y découvre l'acte de toutes les autres facultés unies. Ainsi, dans l'abstraction on trouve la synthèse, et dans la synthèse, l'abstraction ; car qu'est-ce qu'on a l'habitude d'appeler abstraction ? c'est une synthèse propre à un objet donné ; qu'est-ce qu'une synthèse ? c'est une abstraction propre à un certain nombre d'objets ou de vérités unies ; de la même façon que dans 1 on retrouve une décomposition possible, ce qui en fait une synthèse, et également l'unité isolée, ce qui en fait une abstraction.

## II

Quelles sont donc ces facultés, dont le faisceau vivant constitue l'esprit ?

Ce sont :

1° La faculté d'extraction et d'abstraction.

2° La faculté de perception, la faculté d'intuition ; *forces*

Digitized by Google

*simultanées dans leur action et inséparablement agissantes.*

3° La faculté de jugement, *qui procède par le raisonnement.*

4° La faculté de synthèse.

On peut dire que ces quatre grandes puissances de l'esprit enferment toutes les autres, qui n'en sont que l'exercice. Ainsi l'observation se fait par l'abstraction, la perception et l'intuition unies; ainsi le calcul, le raisonnement, l'expérience s'opèrent par toutes les facultés unies et ajustées pour une seule et unique opération. Et en effet, on ne calcule pas, on ne raisonne pas, on n'expérimente pas, sans avoir abstrait et extrait le nombre, l'idée, la chose; sans les avoir perçus; sans avoir entrevu par l'intuition la loi de sa perception; sans former un jugement; sans faire la synthèse formulée de toutes ces opérations unies, synthèse qui, pour être juste, doit être adéquate au nombre, à l'idée, à l'objet.

Les facultés de l'esprit sont donc :

1° En tant que facultés;

2° En tant que rapport avec l'être; puisque d'un côté elles sont en elles-mêmes en tant qu'identité vivante, de l'autre, elles sont en tant que prenant possession de l'être par des moyens qui naissent d'elles et de l'être tout à la fois. Ainsi il y a calcul, raisonnement, expérience, parce que l'être se présente sous les modes divers de nombre, d'idée, de matière; ainsi il y a analyse du chiffre, de la notion, de la matière, parce que l'esprit est, par sa nature, forcé de penser par abstraction; ainsi il y a total, conclusion, expérience affirmée, parce qu'il n'y a pensée que par l'union de certaines propositions concordantes. On ne trouve pas plus l'unité réelle dans la pensée que dans le nombre; 1 est divisible comme 100, la pensée arbre, homme, est divisible comme la pensée humanité et forêt.

L'homme ne peut pas plus ne pas calculer, ne pas faire de syllogisme, ne pas faire d'expérience, qu'il ne peut pas ne pas abstraire et extraire, percevoir et avoir d'intuition, juger et synthétiser. Toutes ces opérations lui sont fatales, mais entre ces opérations faites par l'instinct seul, ou par l'esprit en possession d'elles, il y a la différence de l'ignorance à la

Digitized by Google

science, de la sauvagerie à la civilisation, de l'*a priori* à l'*a posteriori*, de la foi à la certitude Le sauvage calcule, Euclide calcule, Ampère calcule; parce que tous trois sont en face de l'être se manifestant pas le nombre; parce que tous trois ont pour nécessité essentielle d'abstraire et d'extraire, de percevoir, d'avoir une intuition, de juger et de synthétiser. Et de même, l'homme ne peut pas ne pas faire d'expérience à l'état instinctif; et il en a tellement le sentiment, qu'on a donné le nom d'expérience à l'usage pesé et apprécié de la vie. C'est pour cette raison que nous avons vu le Grec si près de l'expérience scientifique dans sa méthode. Quand le sauvage, à la chasse, voit tomber près de lui un corps, une flèche, si vous voulez, il fait une observation fournie par la perception; l'intuition du nécessaire lui fait naître la pensée que ce corps a été mû par une cause; il pose une hypothèse; mais se contente-t-il d'une théorie basée sur cette hypothèse, à la façon trop fréquente des savants? Non, son intérêt, la crainte, le sentiment de sa conservation, l'excitent à pousser l'opération jusqu'au bout, il passe derrière les arbres voisins, il fouille la forêt. Que fait-il? une expérience. Le savant qui aura institué l'expérience, avec tout le poids de chacune de ses opérations, ne procédera pas autrement que lui. Toute opération méthodique naît donc nécessairement spontanément de l'exercice même des facultés de l'esprit. C'est par là que cet homme si divers de l'idiotisme au génie, du sauvage au civilisé, de l'ignorant au savant, du fanatique à l'athée, ce qui est le fanatisme de la négation, de l'équateur au pôle, du préjugé à la science, est toujours nécessairement et fatalement un. Il est un, parce que l'être, lui, est fatalement un, parce que ses facultés pour percevoir l'être sont fatalement unes, parce que les opérations qui en naissent sont fatalement unes, parce que, par conséquent l'absolu et la méthode lui sont fatalement uns.

= Mais si la méthode est le résultat nécessaire de facultés nécessaires, pourquoi s'en occuper? C'est que si l'ordre des facultés est fatal, l'ordonnance de cet ordre ne l'est pas, mais dépend de la volonté qui se manifeste dans l'esprit par l'attention, la méditation, etc., et qui constitue la liberté de la

Digitized by Google

pensée à côté de la fatalité. Une armée est une hiérarchie, un ordre, mais ordonner cet ordre de façon à lui faire gagner une bataille, est un nouveau fait très-considérable. La connaissance de la loi absolue de la méthode peut donc seule ordonner la liberté de l'esprit dans l'ordre nécessaire de ses facultés, et par là peut seule empêcher les écarts où l'esprit s'échappe, malgré ses solidités. C'est par cette fatalité méthodique que nous avons vu dans l'histoire l'homme trouver la vérité malgré les fausses notions de la méthode; c'est par cette liberté de la pensée inconsciente que nous l'avons vu accepter tant de fausses données méthodiques; c'est encore par la fatalité méthodique qui gronde en lui, qu'il est amené à chercher la notion vraie, et qu'il ne s'arrêtera que lorsqu'il l'aura trouvée.

Toute la méthode naît donc de l'essence de l'être et de l'essence de l'esprit en présence. Constatons ici cette vérité, que nous relèverons en la fortifiant au livre des rapports de l'esprit et de l'être, au livre des instruments méthodiques.

= Bien que toutes les facultés de l'esprit lui soient imposées par l'essence de l'être, par son essence propre, et par la nécessité du contact de ces deux essences pour opérer la vie; les unes constituent plus spécialement le rapport direct avec l'être; les autres, au contraire, sont des opérations comme plus internes, plus enfermées pour ainsi parler dans l'esprit. Nous reporterons donc au livre des rapports de l'esprit et de l'être, l'examen complet de l'abstraction et de la synthèse, comme étant les déterminantes de la prise de possession de l'être par l'esprit. Et au contraire, nous considérerons l'intuition, la perception et le jugement, comme la constitution de l'esprit. Cependant, qu'on n'oublie pas que séparer l'esprit en facultés, n'est pas le scinder, lui enlever son unité, c'est analyser les diverses dominantes de ses actes.

Ce n'est point d'ailleurs que l'esprit n'ait que les facultés que nous avons énumérées, mais ce sont celles-là qui sont la base de toutes les autres, et qui déterminent ses grands actes, non-seulement dans la question de la méthode, mais dans la connaissance de l'être. La méthode n'est point question spéciale, mais générale, elle est la connaissance même dans

Digitized by Google

sa loi. Si l'on me parle par exemple de l'imagination, de la mémoire, je dirai que nous n'avons point à nous en occuper dans la théorie pure de la connaissance, car elles ne sont que la reproduction et comme la continuation des facultés premières. C'est ainsi qu'elles redonnent les abstractions, les perceptions, les intuitions, les jugements et les synthèses. C'est pour cette raison que ceux-là qui ne sont doués que de ces facultés sont de peu de valeur; ils ne voient que dans l'esprit des autres. Les premières facultés sont nécessaires aux secondes. Pour qu'il y ait esprit, il faut qu'il y ait extraction du fait. Les hommes de mémoire vont donc puiser le fait dans l'œuvre d'autrui; dès là ils restent répétitions sans portée, parce qu'ils ne sont jamais eux-mêmes en contact immédiat et profond avec l'être, contact qui ne s'opère que par les facultés premières. Sur le fond immuable donc viennent s'ajouter des qualités diverses, multiples, et qui en sont comme l'ornement, le charme, la beauté; c'est le revêtement de ces arides facultés. Le dialecticien, l'orateur, le rhétoricien les développeront; restons dans la méthode et dans les facultés qui la constituent.

## III

Que sont donc en tant que facultés ces diverses puissances de l'esprit?

1° L'abstraction est la puissance d'extraire les déterminations, les identités, les essences, c'est-à-dire les unités de divers ordres et de diverses natures. C'est parce que l'esprit a la force d'extraire qu'il abstrait par là même. Et il a la puissance d'extraire les identités numériques, idéales, matérielles, comme les unités un ou cent, homme ou humanité, forêt ou arbre.

2° La faculté de perception est la puissance par laquelle l'esprit connaît une détermination contingente, soit numérique, soit idéale, soit matérielle.

3° La faculté d'intuition est celle qui fait entrevoir à l'esprit, spontanément et sans analyse du contingent, le néces-

Digitized by Google

saire auquel il se rattache. Ainsi, par exemple, quand l'homme dit : arbre ; il ne s'arrête pas à la perception pure de l'individu, mais il conçoit ou il sent tout au moins la nécessité de la détermination, de l'identité et des qualités essentielles de l'arbre vu. Ce qui ne veut pas dire qu'il comprenne les lois d'existence de l'arbre, mais il sent là une nécessité, qui n'est que la détermination, l'identité et l'essence mêmes, et qui le conduira plus tard à connaître les lois.

4° La faculté de jugement est celle qui résulte de la perception du contingent et de la vision du nécessaire ou intuition. Ainsi, quand l'homme dit : cet arbre est beau ; on trouve impliquées dans cette assertion la perception de l'arbre, la vision ou intuition de la loi de beauté qui en fait apprécier la qualité.

5° La faculté de synthèse est cette puissance par laquelle l'esprit ayant analysé, c'est-à-dire extrait et abstrait successivement les parties d'un tout, le recompose. Ainsi la vision séparée du contingent, la vision séparée du nécessaire, étaient deux abstractions, le jugement qui les assemble détermine la synthèse finale.

Ces diverses facultés sont tantôt spontanées, tantôt volontaires, mais spontanées ou volontaires, elles s'exercent toujours dans le même ordre ; nous allons le peser.



Digitized by Google

---

# IIe QUESTION.

## DE L'ORDRE DES FACULTÉS.

### I

On conçoit que l'abstraction et l'extraction soient le premier acte de l'esprit, puisque s'il n'y avait pas extraction de la détermination, la détermination ne serait pas perçue. En effet, l'esprit ne pouvant percevoir que par des visions séparées, doit avant tout proportionner sa vision à sa puissance de voir. Avant qu'il y ait perception ou intuition, il y a séparation ; car, si la chose, l'idée, le nombre, sont comme couverts de la brume de l'indéterminé, il n'y aura jamais perception. Cet acte préparatoire de la connaissance s'opère par la nature de l'être et la nature de l'esprit, spontanément et de soi dans l'état primitif et vital, comme il s'opère volontairement dans l'état scientifique. L'extraction et l'abstraction semblent comme jouer pour l'esprit le rôle des mains, qui vont écartant et prenant les corps alimentaires, et les portent à l'estomac pour être assimilés. Ainsi, ces deux facultés qui n'en sont qu'une font-elles de l'être pour l'esprit.

═ Étant accompli ce premier choix des parts séparées et de la part choisie, l'esprit fait une double opération, qui me semble aussi unie dans ses deux parts diverses que l'abstraction l'est à l'extraction. L'esprit perçoit une réalisation de l'être, à l'instant, il la rattache à une vision du nécessaire qui lui est lié. Ainsi il sent la détermination et l'identité de la réalisation, du même coup qu'il la perçoit. Comme la perception est spontanée, l'intuition est spontanée, l'une n'engendre pas l'autre, mais elles naissent instantanément dans l'esprit. C'est une faculté de voir conjointement le contingent et le néces-

Digitized by Google

saire. Et dans cette double vue, on peut dire que la vue du nécessaire domine celle du contingent. Placez un homme, amené tout à coup en face d'un grand spectacle de la nature ou de l'art, il s'écriera : Que cela est beau ! Il nomme la loi nécessaire avant la chose contingente. Quoi cela ? Il le voit, il l'oublie pour ne voir que la loi. Et s'il le nommait, c'est qu'il aurait moins d'émotion. Ainsi, s'il disait : Que ce tableau est beau ! devant le *Jugement dernier*, de Michel-Ange ; que cette forêt est belle ! devant une forêt vierge de l'Amérique ; que cette chute d'eau est belle ! devant le Niagara ; que ces îles sont belles ! devant le spectacle d'un archipel se détachant sur l'infini de la mer et du ciel, on sent qu'il y aurait froideur. Pourquoi ? parce qu'il y a une analyse de l'objet contingent qui montre que l'esprit n'est pas purement en face de la loi nécessaire de beauté incluse dans ce contingent. Il faut que le nécessaire parle seul à l'esprit, et que le contingent s'efface. Quand un mécanicien fait un pendule, il voit le pendule mathématique ; quand un artiste fait un tableau, il voit l'idée typique de son œuvre, et ceux qui contempleront le pendule et le tableau, s'ils ne peuvent remonter au pendule mathématique et à l'idée typique, n'auront vu du tableau et du pendule que le contingent, non le nécessaire, et par conséquent n'auront au vrai vu ni le tableau ni le pendule, tant est dominante la vision du nécessaire dans le contingent, quoiqu'il y ait simultanéité. La vue du nécessaire est spontanée, mais à cet état elle est vague, générale, imparfaite, facile à tromper. Elle prend sa perfection par la science, et en même temps sa solidité. L'intuition est la vue de l'idée dans l'être ; la perception la vue de la réalisation de l'idée, et comme tout être est en même temps idée et réalisation, ainsi qu'il a été prouvé au livre de l'être ; il faut donc que l'esprit pour voir l'être, le voie par l'idée, le voie par la réalisation, et cela simultanément. Donc il lui faut l'action une de l'intuition et de la perception.

= De la comparaison du nécessaire et du contingent vus, naît un état nouveau de l'esprit. Entre cette affirmation isolée : arbre ; entre cette autre également isolée : beauté, il y a un rapprochement à opérer, une comparaison, un jugement

Digitized by Google

et quand on dit : cet arbre est beau, on a déjà accompli spontanément et instinctivement toutes ces opérations secrètes et tacites très-compliquées : étant vu arbre et beauté, nécessaire et contingent, l'esprit a déduit l'adéquation de ce nécessaire et de ce contingent, et il a proclamé l'arbre beau. Qu'est en effet la beauté? L'adéquation de la réalisation aux qualités essentielles de la détermination et de l'identité. Il a donc fallu pour l'apprécier, percevoir la réalisation, avoir l'intuition des qualités nécessaires, et peser le tout.

= Enfin par l'union de la qualité nécessaire et de la réalisation contingente dans le jugement, l'esprit opère une véritable synthèse comme il avait opéré une véritable abstraction pour avoir chacune d'elles primitivement. Et cette synthèse est spontanée comme tous les actes qui précèdent.

## II

Il y a une telle rapidité d'action entre l'extraction de l'être, la vue de la réalisation contingente, la vision de la qualité nécessaire, le jugement porté sur le nécessaire et le contingent qui se trouvent unis dans la synthèse, que beaucoup de philosophes les ont confondues en une seule et même opération. C'est ainsi que l'illustre M. Cousin les a assemblées sous la dénomination de vue spontanée. Certes le tact psychologique du grand philosophe l'a bien servi, quand il constatait la spontanéité, mais il fallait en analyser le premier caractère qui est d'être abstraction, le second qui est d'être vision du nécessaire et du contingent. Il fallait constater que cette vision ne restait pas inerte dans l'esprit, et ne passait vraiment à l'état de vision sentie que par le jugement et par conséquent par la synthèse. L'affirmation première n'est donc pas simplement vision, mais vision sentie et possédée, sans quoi il n'y aurait pas véritablement vue. L'esprit avec la vision spontanée qui n'aurait pas ce caractère de possédée, resterait en face de l'objet comme sans l'avoir vu. Nous pensons donc que dans l'affirmation première, il y a tout ensemble vision et assimilation de la vision ; c'est-à-dire,

Digitized by Google

qu'il y a jugement et synthèse, aussi bien qu'abstraction, vue du contingent et du nécessaire. Juger et synthétiser ne sont pas abstraire et voir, mais sont une nécessité pour que l'abstraction et la vision deviennent un fait interne et assimilé. C'est vraiment un état nouveau, qui est établi par jugement et synthèse, et cependant, sans cet état nouveau l'état premier ne serait pas, car l'abstraction et la vision laisseraient le fait comme trop extérieur à l'esprit.

Ce qui cause l'embarras ici, c'est qu'on ne veut pas que le jugement puisse être spontané, parce que le jugement implique, ainsi que nous venons de voir, le raisonnement. On ne veut pas que l'enfant raisonne. Pourquoi non? Il y a raisonnement spontané, comme il y a vision spontanée du nécessaire du contingent, abstraction, et extraction. Toutes les opérations de l'esprit se font à l'état spontané. L'esprit qui raisonnera, apporte en naissant la faculté de raisonner, comme le poumon celle de respirer; et cette faculté, pour être plus complexe que la vision pure, n'en sera pas moins active de soi. Les opérations les plus compliquées de l'organisme ne sont pas moins spontanées que les simples. On apprend à bien raisonner, non à raisonner, non à avoir la faculté de raisonner; le raisonnement est fatal. En sorte que l'esprit raisonne sur le contingent et le nécessaire extraits et abstraits, perçus et vus, aussi spontanément que l'enfant remue ses membres, digère, sans se douter des complications extrêmes de la digestion ou du mouvement. Raisonner, c'est mouvoir son esprit; c'est assimiler à l'esprit les résultats encore extérieurs de l'abstraction, de la perception et de l'intuition.

On peut donc dire que la première affirmation se compose de toutes les facultés fondamentales de l'esprit unies en un même acte rapide et inconscient comme la spontanéité elle-même. On peut donc dire que toute la connaissance est enfermée dans le premier acte de l'esprit, que toute la loi de la méthode y est incluse. En sorte que quelque chose que fasse l'esprit, à quelque degré de perfection qu'on le suppose parvenu, il ne fera que reproduire incessamment ce premier acte de sa pensée, qu'il appliquera tantôt à des dé-

Digitized by Google

terminations numériques, idéales, matérielles, tantôt à des identités compliquées ou simples, tantôt à des essences contingentes ou absolues.

Nous décomposerions donc la primitive affirmation en deux phases : la première, qui comprendrait l'abstraction, l'intuition, la perception ; la seconde, qui embrasserait le raisonnement, le jugement, la synthèse. Le tout également nécessaire et spontané, et constituant la connaissance et la méthode spontanées.



Digitized by Google

# III^e QUESTION.

## DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'ESPRIT DANS LA CONNAISSANCE.

### I.

L'examen seul des facultés vient de nous donner le premier état de l'esprit dans la connaissance, état tout inconscient, instinctif. Il semble qu'à cette première situation les facultés n'agissent et n'entrent en mouvement que sous la pression de l'être, comme les facultés du poumon se déterminent sous la pression de l'atmosphère. L'être paraît être sinon la seule cause d'activité, au moins la cause déterminante, la sollicitation de cet organisme inerte sans lui.

On ne peut pas dire cependant que l'esprit soit purement passif, car s'il est sollicité, s'il faut dire qu'il n'entrerait pas en acte et ne prendrait pas vie sans la pression première de l'être, il faut aussi constater que son activité propre est due dans ce moment-là même à ses facultés autant qu'à l'être. Pour être spontanée, irraisonnée et inconsciente, cette activité n'en est pas moins personnelle, car il n'y a esprit que par l'existence d'un côté de facultés propres, de l'autre de l'être vivifiant ces facultés. C'est donc une erreur de répéter avec saint Thomas, après Aristote (quest. LXXIX, art. 2), l'intellect est passif même dans l'acquisition de la connaissance. Dans ce premier état de la connaissance l'esprit connaît par le contact de ses facultés et de l'être. Il n'y a pas volonté, mais il y a activité spontanée des facultés par la seule force de leur nature.

Ainsi, dans la spontanéité, dans la connaissance première, dans le primitif état du savoir humain, l'esprit est donc tout

Digitized by Google

à la fois actif et passif. Et nous le retrouvons tel à des degrés divers sous tous les états de la connaissance, même lorsqu'il sera parvenu à la certitude, passif par l'être, actif par ses facultés ordonnées.

Cet état premier du savoir est irrésistible, il est la nécessité même de l'existence. Ce qu'il faut avant tout, c'est que l'homme vive; or il ne vit qu'à la condition de cette première opération rapide, imprudente et inscientifique de toutes ses facultés unies. S'il n'y avait que l'abstraction, l'intuition, la perception spontanée qui opérassent dans l'esprit, certes il serait par là à l'abri des faux jugements, car il attendrait pour juger. Mais cet état d'expectative est absolument, logiquement, vitalement impossible. Impossible logiquement, parce que le jugement et la synthèse sont impliqués dans la perception et l'intuition unies, puisqu'il y a union et que l'union seule établit une comparaison, c'est-à-dire un jugement et une synthèse. Impossible absolument et vitalement, car l'homme est né pour l'action; ses facultés sont faites en vue de sa vie, comme sa vie en vue de la possession de l'être. Or, comme la vie est une nécessité de toute seconde, qui ne permet pas l'attente de la conclusion scientifique souvent bien lente, il en résulterait que l'homme n'agirait pas et ne pourrait pas vivre s'il n'arrivait pas spontanément jusqu'à la synthèse. Le besoin de vivre nécessite l'action, la nécessité de l'action nécessite l'affirmation, c'est-à-dire le jugement et la synthèse spontanés et tous leurs dangers. L'action de l'homme, en effet, a sa base dans la connaissance, il faut donc pour agir et pour vivre que l'homme connaisse ou croie connaître. Cette espèce de vertige d'affirmation où la synthèse et le jugement spontanés l'entraînent est la nécessité même de sa vie encore un coup. C'est comme la hâte de posséder l'être qui force l'homme à la conclusion du jugement et de la synthèse; c'est la fatalité même des opérations de son esprit qui ne sont que l'acte même de l'esprit et qui ressemblent à cette contraction organique du cœur qu'il ne peut pas ne pas opérer; c'est enfin la juste confiance que la pensée porte en soi que tous ses moyens d'acquisition de l'être sont bons en eux-mêmes. Comme l'homme ne se défie pas de son œil pour

Digitized by Google

voir, de ses muscles pour agir, ainsi il se sert de son esprit avec une secrète certitude de sa force réelle. La science démontre tous les jours combien est juste cette confiance primitive de l'homme dans ses organes. Les beaux travaux de M. Chevreul sur la vision sont la justification scientifique pour le sens de la vue, de cet instinct qui n'attend rien pour s'affirmer. Toute faculté en soi est bonne.

## II

Si le premier acte, si tout acte de l'esprit contient la mise en œuvre de toutes ses facultés fondamentales, il s'en faut bien que tout acte, et surtout l'acte spontané, donne un résultat certain. Le jugement et la synthèse spontanés sont indispensables, mais ils deviennent dangereux quand, la connaissance se compliquant, l'esprit ne les adapte plus seulement aux connaissances primitives auxquelles ils sont adéquats. L'homme ne tarde pas à s'en apercevoir. A cet instant même s'établit une phase nouvelle de la connaissance.

L'apparition de la volonté dans les phénomènes de l'esprit est le caractère propre de cet état nouveau.

Ce n'est plus aveuglé par la nécessité de vivre et par la spontanéité fatale de ses facultés que l'homme connaît, il a pris possession de soi et de la vie, il se domine. Après avoir abstrait, perçu les contingents, vu le nécessaire, jugé, synthétisé, affirmé, il compare ses affirmations avec le nécessaire et le contingent de nouveau et sans cesse extraits, perçus et vus. Il raisonne sur le nécessaire et le contingent, et il donne au raisonnement des développements que la spontanéité première ne permettait pas, mais où la volonté, au contraire, l'arrête tout le temps nécessaire à la perfection de son jugement et de sa synthèse.

Tantôt cet état est purement vital, et c'est ce que dans l'existence on a appelé l'expérience (non scientifique).

Tantôt, au contraire, il tend à se compléter par une plus grande conscience de soi et par l'étude de la perfection des moyens de raisonnement d'un côté, et du moyen de recon-



Digitized by Google

naître définitivement la vérité de l'affirmation, c'est-à-dire du critérium. Et c'est alors qu'on voit apparaître la science et la méthode.

Entre la vie et la science, il n'y a donc pas de différence dans les facultés employées. Il n'y en a qu'entre l'emploi de ces facultés et la perfection de leur mise en œuvre.

Si l'on voulait établir une différence entre l'état vital et l'état scientifique quant aux facultés, on pourrait la trouver dans le mode de manifestation de la volonté. Dans la vie la volonté *méthodique* est spontanée et instinctive, dans la science elle a conscience de soi et de tous les actes de l'esprit.

L'homme veut par force de nature et l'homme veut vouloir. La différence est donc plus dans l'application de la volonté à la connaissance des moyens employés, c'est-à-dire à la recherche de la méthode que dans la présence même de la volonté.



Digitized by Google

# IV[e] QUESTION.

## MODIFICATIONS DES FACULTÉS PREMIÈRES DANS LES DIVERS ÉTATS DE LA CONNAISSANCE.

### I

Ces modifications ne sont jamais essentielles. Chaque faculté reste en soi la même, mais il y a complication de facultés qui lui donnent des caractères nouveaux.

Ainsi nous venons de constater l'intervention de la volonté dans la connaissance. Elle se mêle à toutes les facultés premières. On abstrait, on voit le contingent, le nécessaire, on raisonne, on juge, on synthétise avec volonté.

Quand il y a abstraction, perception du contingent, vision du nécessaire avec la direction de la volonté, il y a *observation*. L'observation naît de la volonté appliquant les trois facultés premières de l'esprit. Ce n'est pas qu'il n'y ait des résultats d'observation tout instinctifs, mais ce n'est pas l'observation faculté qui les produit, c'est l'union des trois facultés spontanées, abstraction, perception du contingent et vision du nécessaire. Je crois donc que l'éminent M. Claude Bernard se trompe quand il assigne dans la méthode un rôle tout passif à l'observation. L'observation, au contraire, est essentiellement active et volontaire en tant que faculté, c'est l'esprit voulant abstraire et voir. Ce n'est pas encore l'esprit voulant raisonner, juger et synthétiser, mais c'est l'esprit voulant considérer l'objet du raisonnement, du jugement et de la synthèse.

Je dirais donc : l'esprit est passif[1] dans la vision simple,

1. Ainsi que nous l'avons expliqué à la question III.

Digitized by Google

mais il n'en reçoit pas moins des faits qui ont la valeur de véritables obserservations. Je consentirais encore qu'on les appelât des observations spontanées. Mais les observations spontanées ne sont que des visions, pourquoi donc compromettre la notion de l'observation? L'observation a conscience de soi, la vision ne l'a point: toute la différence de la vision à l'observation est dans Je veux, c'est: 1° je vois; 2° je veux voir; ce n'est pas: je veux vérifier, raisonner sur ma vision; non, je veux voir purement et simplement. L'observation n'est que la continuation par la volonté de la vision première. La vision simple est une observation sans volonté, l'observation est une vision simple opérée par la volonté. Toutes les deux s'accomplissent avec les mêmes moyens et les mêmes facultés; l'abstraction y est, la perception du contingent y est, la vision du nécessaire y est.

La vision spontanée intervient dans la science aussi bien que l'observation, et c'est à elle souvent que sont dues de grandes surprises et de grandes découvertes. Cependant il est vrai de dire que l'observation est l'état permanent de la science et de l'art et même de la vie raisonnable, c'est-à-dire de l'esprit prenant conscience de soi. C'est la gloire de l'homme de devoir son développement à sa volonté.

## II

Quand la volonté intervient dans le second acte de l'affirmation, c'est-à-dire dans le raisonnement, le jugement et la synthèse, il se passe quelque chose de nouveau et d'immense: l'homme raisonnant avec volonté porte son attention sur le raisonnement, il cherche à l'analyser, à le connaître, à en pénétrer les modes divers; alors naît le premier besoin de la méthode. Il se voit en face d'essences diverses et il raisonne sur toutes; il élève, il entasse des monuments de réflexion sur le raisonnement, et il ne s'arrêtera que lorsqu'il l'aura pénétré. C'est ainsi qu'Aristote, préoccupé du mode unique de raisonnement découvert par la Grèce, réalise scientifiquement le grand art de la logique. Mais on verra tôt ou

Digitized by Google

tard que ce raisonnement ne saisit pas tous les ordres de faits; on mettra en péril le raisonnement même, on le niera, parce qu'on ne sait pas encore que la première loi de la méthode est de raisonner d'une façon adéquate à chaque ordre de faits. C'est ainsi que Bacon indiquera cet autre grand art de l'expérimentation qui attend encore son Aristote[1] pour être scientifiquement fixé. Et pendant que ces deux ordres de raisonnement se développeront successivement au milieu des chocs de la contradiction et de la négation, un troisième, semblant ignorer qu'il est raisonnement lui-même, opérera dans la certitude la grande science des nombres.

Ainsi cette première affirmation si spontanée, si une, si rapide, si indissoluble, va, par la seule introduction de la volonté dans chacune de ses opérations, enfanter la plus haute recherche de l'esprit. De sa première partie va naître la base de toute bonne méthode, l'observation; de sa seconde vont naître tous les instruments méthodiques eux-mêmes, qui sont le calcul, le syllogisme et l'expérience. Et chacun des actes de l'observation, du calcul, du syllogisme, de l'expérience, reproduisent encore l'ordre et l'action des facultés fondamentales.

Or, de même que nous étudierons l'abstraction et la synthèse comme constituant les rapports de l'esprit avec l'être, ainsi nous verrons ce que sont au vrai le calcul, le syllogisme et l'expérience au livre des moyens méthodiques. L'abstraction, en effet, paraît comme la première prise de possession de l'être; la synthèse en semble l'assimilation. Ainsi l'aliment confié à l'estomac par la main est enfin assimilé par l'organisme. Les forces qui accomplissent cette opération sont les facultés constitutives de l'estomac de l'in-

1. Je veux dire que le code de l'expérimentation n'est pas aussi nettement et fermement assis que celui du syllogisme. Il n'y a qu'un expérimentateur philosophe qui pourrait arriver en cette matière spéciale à la précision d'Aristote. Est-ce à M. C. Bernard, à M. Chevreul que cette grande œuvre est réservée? Certes on ne peut pas clore l'art de l'expérimentation pas plus que celui de la logique, mais peut-on ramener l'expérience à des modes certains comme le syllogisme? L'expérience a tous les modes mêmes du raisonnement; voilà ce qu'on peut affirmer.

Digitized by Google

testin, de même les facultés qui font passer l'organisme intellectuel de l'abstraction à la synthèse sont les puissances vraiment constitutives de l'esprit; ce sont : la perception, l'intuition, le jugement. Enfin les moyens, et comme les canaux et les vaisseaux sont le calcul, le syllogisme et l'expérience.

Étudions donc ici la portée de ces constitutives de l'esprit à la façon que le physiologiste étudie les fonctions de l'estomac ou de l'intestin.



Digitized by Google

# Ve QUESTION.

## LES FACULTÉS CONSTITUTIVES DE L'ESPRIT LE RENDENT-ELLES CAPABLES DE L'ÊTRE?

Suivant qu'on le considère dans l'état superantinomique ou dans l'état antinomique, l'être est absolu ou contingent. Vu dans le seul état antinomique et dans le contingent, l'être n'étant que la réalisation de l'affirmation dans la négation, est encore affirmation, c'est-à-dire qu'il a les qualités de l'affirmation jointes à celles de la négation. A l'état contingent, il porte donc en soi les qualités qui sont nécessaires à l'affirmation pour avoir valeur d'affirmation, par là qu'elles sont nécessaires à l'être pour être. Ces qualités sont donc des *nécessaires*, et ainsi le contingent ne peut se comprendre sans le nécessaire par quoi il est.

Si nous voulons affirmer que l'esprit est capable de l'être, il faut qu'il puisse voir le contingent et le nécessaire. L'essence de l'être exige cette double puissance.

Or ici toute la philosophie se divise. Et cette antique querelle qui prend aux premiers temps de la pensée se retrouve encore vivante de nos jours. Est-elle appelée à disparaître? Nous le croyons si l'on peut prouver : 1° que l'essence de l'être exige de l'esprit des facultés adéquates; 2° que les facultés de l'esprit sont proportionnelles à l'être qui, étant nécessaire jusque dans le contingent, appelle directement et également les facultés de voir le contingent et le nécessaire.

Comme dans tout problème métaphysique, une question antinomique domine la matière qui nous occupe. Voici l'antinomie :

1° *Etat préantinomique*. — Absolu.

2° *Etat antinomique processus*. — Négation.

Digitized by Google

3° *Plus le* 3e *terme.* — Réalisation de l'absolu dans sa négation, c'est-à-dire le contingent et ce que j'appellerai le *nécessaire,* parce que c'est ce qui constitue les qualités nécessaires et les lois qui en découlent.

Le contingent n'est pas le terme antinomique d'absolu, car il contient de l'être; il faut donc poser le terme négation. Absolu se trouvant en face de sa négation, se réalise dès lors n tant qu'absolu nié, c'est-à-dire qu'il conserve de l'absolu la qualité de nécessaire et qu'il perd la qualité d'absolument nécessaire, ce qui le détermine en tant que contingent.

Or, il s'agit de préciser ce que voit l'esprit dans cette antinomie. Voit-il l'absolu et le contingent par l'absolu? Voit-il seulement le contingent et par le contingent l'absolu? Voit-il au contraire le contingent et l'absolu par le nécessaire, lien et intermédiaire nécessaire de l'un et de l'autre? La première opinion est celle de Platon, et après lui du spiritualisme; la deuxième est celle d'Aristote et du sensualisme, qui peut-être a en cela exagéré ce grand homme; la dernière est la nôtre, et nous allons chercher à la démontrer. Si nous y arrivons, nous saurons ce que l'esprit voit de l'être et comment il le voit.

---

## CHAPITRE I.

Et d'abord l'esprit peut-il connaître autre chose que l'être? Il connaîtrait donc le non-être. Mais nous savons que la loi de la négation c'est de ne pouvoir être affirmée que par l'affirmation elle-même. L'affirmation de la négation n'est donc perceptible que par l'affirmation qu'elle suppose et proportionnellement à cette affirmation. Le non-être ne serait donc connu que par l'être et non par soi, l'être du non-être ne serait donc que par la proportion d'être, et la vue du nonêtre serait par l'être et proportionnellement à l'être. Ce serait donc par ce qui n'est pas lui que le non-être serait connu.

Digitized by Google

Et en effet, quand l'esprit voit de l'être, il le voit par la détermination, par l'identité, par l'essence, ce qui veut dire qu'il voit l'être par l'être; et quand cette détermination, cette identité, cette essence sont limitées, il voit encore la borne par elles. Ainsi l'esprit voit la mort, le contour, il voit donc le non-être; mais comment? c'est parce qu'il voit la détermination, l'expansion de l'être s'arrêter. Le non-être ne lui apparaît pas de soi, mais par l'étre étant et n'étant plus. Il percevait, il ne perçoit plus, voilà tout. Nous ne connaissons la mort que par l'être qui a vécu. La non-perception de l'être, voilà ce qui établit pour l'esprit la perception du non-être. La non-perception de l'affirmation, voilà ce qui engendre, fait percevoir la négation.

Quand donc l'esprit voit quelque chose inconnu, connu, pesé ou à apprécier, il est toujours en droit d'affirmer l'être, puisqu'il lui est impossible de percevoir le non-être. Nous verrons, en examinant le fait, qu'il est certain de soi, nécessairement et toujours certain; il tient cette certitude de l'impossibilité de réalisation par soi du non-être, de l'impossibilité de la vue du non-être par autre chose que par l'être. L'esprit peut donc se tromper dans l'appréciation de l'être trouvé, mais il ne peut commettre d'erreur sur l'affirmation de l'être.

---

## CHAPITRE II.

Or, cet être que l'esprit est appelé à connaître, apparaît en tant qu'absolu et en tant que contingent. Comment donc va-t-il pénétrer dans la pensée? Par quelles facultés l'esprit établira-t-il entre eux ce contact nécessaire à la vie et à la science?

Percevra-t-il le contingent par l'absolu ou l'absolu par le contingent? Percevra-t-il l'absolu et le contingent directement? S'il en est capable, comment y arrivera-t-il?

Digitized by Google

Répondons de suite : non, l'esprit ne connaîtra pas l'être absolu par le contingent; non, il ne connaîtra pas l'être contingent par l'absolu. Il connaîtra l'un et l'autre par les qualités constitutives et nécessaires de l'être qui sont unes dans tout être et dans tout état de l'être. Rendons-nous-en compte.

Nous le savons, l'être est constitué par la détermination, l'identité et l'essence. Ces qualités nécessaires, l'esprit les voit, les pèse, les juge, les fait notions exactes et certaines. Il verra donc par elles le contingent, par elles l'absolu, qui sont la détermination, l'identité et l'essence à deux états différents.

Et en effet, qu'est-ce que voir le contingent? c'est voir la détermination, l'identité et l'essence en tant que finissant, dans des réalisations soumises à la durée et au temps. C'est donc voir les qualités nécessaires et l'épuisement des réalisations qu'elles ont produites. C'est donc par le nécessaire que se voit le contingent. Quand on dit : Je perçois un contingent, on dit : Je perçois les qualités nécessaires d'un être ou d'une réalisation, comme on voudra, dans laquelle elles ne restent pas nécessairement.

Qu'est-ce, d'autre part, que voir l'absolu? c'est voir les qualités nécessaires de l'être non pas en tant que finissant et se bornant dans des réalisations soumises au temps et à l'espace, mais se continuant absolument. Ce sont bien les mêmes qualités nécessaires de l'être, c'est-à-dire la détermination, l'identité ou unité et l'essence qui nous montrent l'absolu comme elles montraient tout à l'heure le contingent. De sorte que, par la seule vue des qualités nécessaires de l'être, l'esprit connaît de l'indéfiniment grand à l'indéfiniment petit, plus encore il connaît le contingent et l'absolu.

Je dis que si l'on refuse cette théorie il est impossible d'expliquer comment l'esprit peut voir l'absolu tout en n'étant pas l'absolu. Hors de là, il faut le faire le facteur de l'absolu à la manière de Hegel et des éminents esprits qui s'imprègnent de ses doctrines, ou il faut admettre la contradiction spiritualiste qui prétend que cet esprit qui n'est pas l'absolu voit l'idée en l'absolu. Ici, au contraire, nulle contradiction; l'esprit voit par les qualités constitutives de l'être lesquelles forment aussi bien le contingent que l'absolu. Il voit

Digitized by Google

l'absolu et ne se pose pas en absolu. On évite cette théorie destructive de la nature de l'absolu et de la nature de l'esprit qui entraîne à tant de désordres moraux quand elle est poussée en logique et appliquée.

Voir l'être en tant que qualités nécessaires et en tant que réalisation contingente, c'est voir le contingent. Voir l'être en tant que qualités nécessaires et concevoir que ces qualités nécessaires étant à l'état absolu se réalisent absolument, c'est voir l'absolu.

---

## CHAPITRE III.

L'esprit est donc conformé de telle sorte qu'il voit d'une pièce le nécessaire et le contingent, le nécessaire et l'absolu.

L'absolu pour l'esprit est un mode d'être des qualités nécessaires, le contingent en est un autre ; voilà toute la différence. Le mode contingent se détermine par la négation des qualités en tant qu'absolues. Pourquoi donc l'esprit ne les verrait-il pas? S'il y a qualités nécessaires des deux parts, qu'importe que dans l'absolu on n'en perçoive pas la réalisation, on n'en voit pas moins la qualité. Qu'importe, d'autre part, que dans le contingent la négation vienne donner aux réalisations des qualités nécessaires un caractère inverse de celui d'absolu, on n'en voit pas moins la qualité. Et en effet, la négation du contingent se trouve réalisée par l'affirmation, c'est-à-dire que le contingent se trouve réalisé par les qualités nécessaires qui persistent malgré leur négation et dans leur négation; c'est-à-dire encore que la détermination, l'identité et l'essence sont dans la borne par le temps et dans la borne par l'espace malgré la borne, et que par conséquent elles sont en elles-mêmes ce qu'elles sont dans l'absolu.

=L'esprit, pour répondre à la constitution de l'être et entrer en contact avec lui, est donc bien conformé. Pour connaître ce qui n'est que dans la négation, il fallait qu'il pût ex-

Digitized by Google

traire les affirmations diverses, et il devait avoir pour opérer sur elles l'ensemble des qualités que nous avons décrites.

S'il n'y avait que l'affirmation à l'état absolu et sans sa négation, l'esprit ne pourrait et ne devrait le percevoir que par une vue pure et indivisible comme elle, ou bien il ne la verrait pas. En effet, la divisibilité ne se trouve que dans la négation et par la négation; or l'affirmation pure ne peut être perçue ni par ni dans la négation, qui est pour elle comme n'étant point. Dès lors il faut donc dire que l'esprit ne perçoit pas l'affirmation pure indépendamment de la négation.

Mais la divisibilité se trouvant dans l'être contingent, il fallait qu'elle se retrouvât dans l'esprit en degré correspondant par l'ordre et l'exercice des facultés. Or il est certain que la divisibilité se rencontre dans l'esprit; l'extraction et l'abstraction, ce premier terme de la pensée, sont la divisibilité posée comme principe de la connaissance. L'intuition, la perception, le jugement avec son raisonnement, qui n'est qu'une série de divisibles assemblés, la synthèse qui implique les parties unies, l'imagination, la mémoire, qui sont la reproduction des facultés précédentes, la volonté qui, intervenant en elles, les modifie ainsi que nous avons vu, tout fait de l'esprit une divisibilité fatale.

L'esprit divisible et nécessaire par l'ordre et la nature de ses facultés voit donc tout par le nécessaire qui lui apparait dans le divisible; ce qui veut dire qu'il s'empare au moyen de la notion divisible des qualités nécessaires de l'affirmation. Qu'il voie ces qualités nécessaires à l'état absolu et que par là il voie l'affirmation pure, l'esprit encore ne saisit que par le divisible, car les qualités nécessaires lui apparaissent non en tant qu'unes, mais en tant que divisées dans la notion qu'il a de chacune d'elles.

Il en est de même s'il interroge le contingent. Dans ce cas il voit non-seulement les qualités nécessaires par la divisibilité, mais encore leurs réalisations indéfiniment multiples dans la négation, ce qui veut dire que la divisibilité est ici telle qu'il faut toute la fixité des lois nécessaires pour que l'esprit ne perde pas le sentiment de l'unité.

L'esprit voit donc antinomiquement non préantinomique-

Digitized by Google

ment; c'est-à-dire qu'il voit par les qualités nécessaires divisées et non par l'absolu; par la divisibilité des notions, non par l'unité du savoir en soi; par la contradiction de l'affirmation et de la négation, non par l'affirmation pure; par la science, non par la plénitude de la vue. Et c'est de cette manière qu'il voit l'absolu et le contingent par les qualités nécessaires, puisque les qualités nécessaires sont formatrices de l'être en tant qu'absolu et que contingent. Il ne voit ces deux états de l'être que par succession et divisibilité, soit qu'il passe de la puissance à l'acte, comme parle saint Thomas, soit qu'il passe d'un acte de connaissance à un autre, c'est-à-dire qu'il induise ou déduise un inconnu d'un connu, pour parler avec Bacon.

= On ne saurait se lasser d'admirer l'harmonie des facultés de l'esprit avec l'être qu'il doit connaître. Qu'on le considère en face de la variété des contingents et des possibles nécessaires par les qualités nécessaires, variables par la composition des réalisations, la succession dans le temps, la borne dans l'espace; on le voit nécessaire et multiple comme eux, nécessaire par ses facultés et leur ordre, multiple par leur divisibilité. La perception lui fournit les réalisations contingentes, l'intuition, les qualités nécessaires; il se les représente par l'imagination et la mémoire; il les pèse par le jugement, les assemble par la synthèse. Se trouve-t-il en présence de réalisations spirituelles, matérielles, les qualités nécessaires de l'être, ce flambeau immuable et toujours vivace, promèneront partout la clarté. Et pour en connaître le rapport exact avec les réalisations matérielles ou spirituelles, il aura ces trois grands moyens nécessaires et certains que nous allons étudier au livre IV, le calcul qui ira saisir l'être dans ses manifestations d'ordre numérique, le syllogisme qui s'empare de ses manifestations idéales, l'expérience de ses manifestations matérielles.

Si au contraire on le considère en face de l'être pris en tant qu'absolu, comme il a la vue des qualités nécessaires de l'être, il a donc la vue de celles de tout état de l'être, et par conséquent de celles de l'être à l'état nécessaire et absolu Par ses qualités il pénètre dans la composition de cet absolu

Digitized by Google

aussi sûrement que dans la composition de l'être contingent, puisque ce sont les mêmes qualités nécessairement formatrices de l'un et de l'autre qui l'éclairent sur l'un et sur l'autre. Il n'y a pas de raison métaphysique pour que l'esprit voie mieux la qualité nécessaire dans l'être contingent que dans l'être absolu. En tant que qualités métaphysiques, l'esprit les voit aussi clairement ici que là.

La différence de la vue de l'être à l'état contingent à l'état absolu est dans la réalisation des qualités nécessaires. Dans l'être contingent, la réalisation est perçue par la forme, la vie et la substance; dans l'être absolu, on ne la voit point. Il y a donc des raisons physiques pour que l'esprit voie moins l'absolu que le contingent; il n'y en a point de métaphysiques. Physiquement, le contingent est perçu par forme, vie et substance, tandis que l'absolu n'est pas perçu dans la réalisation des qualités nécessaires. Métaphysiquement, tous deux sont également vus par les qualités. On peut se faire une idée de cette différence en considérant que les nombres ne sont pas vus avec moins de précision, qu'il y ait ou non des objets nombrés. Il faut beaucoup appuyer sur cette question. Ses conséquences sont incalculables pour le savoir et la paix de l'homme.

---

## CHAPITRE IV.

### Discussion du sensualisme et du spiritualisme.

I. Cependant les uns ont voulu que l'esprit vît primitivement le contingent et par lui l'absolu; les autres, au contraire, l'absolu et par lui le contingent. L'humanité y est encore divisée.

Si l'on avait bien pesé ce qu'est en soi l'antinomie prétendue absolu et contingent, on n'aurait point commis cette double erreur. Absolu et contingent sont, avons-nous dit,

Digitized by Google

une pseudo-antinomie. Contingent n'est pas à absolu comme négation à affirmation. Contingent est tout à la fois affirmation et négation. Il ne nie donc pas absolument absolu comme négation nie absolument affirmation. Contingent est par l'affirmation qui se réalise dans la négation participant des qualités de l'affirmation pure. Or, ces qualités sont les qualités nécessaires de l'être, nous les connaissons. Loin d'être une négation d'absolu, il est donc en parenté avec l'absolu, en unité de qualités constitutives. On peut dire que le contingent n'est que de l'absolu réalisé dans sa négation. De sorte qu'on ne doit pas concevoir que l'absolu et le contingent soient séparés, de manière qu' on puisse voir l'un complétement isolé de l'autre, et par l'un construire l'autre. Contingent et absolu sont en lien continu par les qualités nécessaires. Or, comme les qualités nécessaires sont unes dans le contingent et dans l'absolu, quand l'esprit voit la qualité nécessaire dans le contingent, il la voit en même temps dans l'absolu. Par cette unité permanente des qualités nécessaires, l'esprit voit simultanément, quoiqu'il ne s'en rende pas compte, l'absolu et le contingent. Et il ne peut pas ne pas les voir simultanément sans détruire l'unité des qualités nécessaires qui les constituent également.

Et d'ailleurs comment le contingent conduirait-il à la vue de l'absolu? Le contingent, nous le savons, n'est que la réalisation des qualités nécessaires dans leur négation. Ce qui veut dire que si l'on enlève au contingent les qualités nécessaires réalisées, il ne reste plus qu'à l'état de négation. Or, il ne peut pas être perçu en tant que négation, mais en tant qu'affirmation réalisée, c'est-à-dire par les qualités nécessaires, détermination, identité, essence, et leurs manifestations formelles, vitales, substantielles. Dès lors le contingent n'est donc perceptible que par les qualités mêmes de l'absolu.

Comment donc peut-on construire l'absolu par le contingent, comme l'ont voulu Aristote, Locke et Condillac? Il faut dire, au contraire, que si l'on ne voyait pas l'absolu en tant que qualités nécessaires, on ne verrait pas le contingent. Et mieux : il faut dire que si l'esprit ne voyait pas les qualités nécessaires de l'être, il ne verrait jamais ni contingent,

Digitized by Google

ni absolu, et ne construirait jamais l'un par l'autre. Il faut dire enfin qu'il les voit simultanément.

II. Il ne faut pas soutenir davantage, à la façon de Platon, de Bossuet au *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, à la façon de tout le spiritualisme, et surtout de Malebranche, que c'est par l'absolu primitivement vu que le contingent est vu.

L'esprit ne voyant ainsi qu'il a été dit que par la notion, la notion étant une réalisation de l'affirmation dans la négation, puisqu'elle est en tant que notion identique et déterminée et qu'elle n'est pas en tant que bornée au milieu des autres notions ; il suit que la vue dans l'affirmation absolue, qui est affirmation pure, est une supposition tout à fait gratuite. Il y a bien dans cette opinion un sentiment vrai, mais qui restant en proie à des explications philosophiques arbitraires devient une fausseté. C'est bien, en effet, par la vue des qualités nécessaires de l'affirmation absolue que l'esprit voit le contingent, mais la vue des qualités nécessaires de l'absolu est en même temps la vue des qualités nécessaires du contingent puisqu'elles sont unes. Dès là il n'est donc pas besoin d'ériger cette doctrine de l'absolu vu directement par l'esprit, si dangereuse par les conséquences qu'on ne voudrait pas reconnaître, mais qui sont enfin affirmées nous l'avons montré.

Souvenons-nous encore ici de cette division que nous avons posée. Une répétition est un défaut d'exposition dans un ouvrage littéraire ou historique. Dans les œuvres de raisonnement il faut sans cesse rappeler ses bases pour qu'on sente bien le lien et la suite engendrante des idées. Chaque proposition géométrique rappelle les précédentes sans vergogne de répétition. Tout métaphysicien qui craint de répéter le mot ou la solution n'est qu'un faux artiste [1]. Il s'agit bien d'art ! La beauté ici est la vérité rudement enfoncée. Soyons franchement métaphysiciens. Français, laissez votre petit formalisme et votre polissage à la porte de la métaphysique.

1. Pascal l'a bien senti et pratiqué. Qui oserait aujourd'hui rouler dans ses phrases ces qui, ces que, ces répétitions de mots, ces brisements de pensée, ces incidences, ces retours, ces ellipses, ces rapidités inexpliquées, qui montrent si bien que c'est un torrent?

Digitized by Google

1° L'absolu, affirmation pure;

2° Le contingent, réalisation de l'affirmation dans la négation;

3° Le nécessaire ou qualités nécessaires constitutives de l'affirmation absolue ou contingente. Nous avons donc trois termes au lieu des deux dans lesquels on se confine. Je dis que le nécessaire se voit directement dans l'absolu, dans le contingent, et que c'est par lui que l'esprit arrive à la connaissance de l'absolu comme à celle du contingent. Je dis que la vue du nécessaire inclus dans le contingent montre l'absolu; que réciproquement la vue du nécessaire inclus dans l'absolu montre le contingent. Je dis qu'on ne voit le contingent qu'en voyant le nécessaire qu'il enferme, et que si on ne le voyait pas on ne saurait percevoir ses réalisations. Je dis que l'esprit ne voit l'absolu que par le nécessaire et que par ce nécessaire vu, il arrive à concevoir la nécessité et la nature de sa réalisation.

Mais on répond : l'esprit voit tous les pendules réalisés par la vue du pendule mathématique. — Oui, certes.

Et l'on conclura : donc il faut supposer la vue préalable du pendule mathématique, et l'on poussera encore et l'on dira : donc l'esprit voit l'absolu et par l'absolu le contingent. — Non.

Cette argumentation repose sur une fausse idée de ce qu'est le pendule mathématique. Le pendule mathématique est une détermination bornée qui apparaît à l'esprit comme notion déterminée et identique. C'est donc à ce titre une vérité nécessaire mais non l'absolu. Dès là on doit donc rétablir ainsi ce raisonnement : L'esprit voit les pendules réalisés par la vue du pendule mathématique. Le pendule mathématique est une vérité nécessaire, donc l'esprit voit le contingent par le nécessaire. De plus le pendule mathématique est une vérité nécessaire par la loi d'ordre qui se trouve incluse en lui, loi qui est la qualité nécessaire elle-même, par le nécessaire l'esprit conçoit donc l'absolu de l'ordre. Et ainsi en liant les deux raisonnements l'esprit se trouve voir par le nécessaire le contingent et l'absolu.

D'ailleurs il n'est pas utile de supposer l'antériorité de la vue du nécessaire sur celle du contingent. Il suffit pour qu'il y



Digitized by Google

ait jugement du pendule réalisé au moyen du pendule mathématique que l'esprit ait la puissance de voir simultanément l'un et l'autre. Or c'est précisément ce qui se passe (voir ch. V). Et le spiritualisme lui-même reconnaît, en se contredisant, cette vérité quand il admet que la vue du contingent est l'occasion de la vue de l'absolu.

Comment veut-on que la vue de l'absolu soit antérieure à celle du contingent. L'esprit, dans ce cas, n'aurait plus besoin de voir la réalisation contingente en elle-même. Il ne procéderait plus que par intuition. Il se passerait dans la connaissance de la matière, quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans la science des nombres. Le nécessaire, vu indépendamment de la réalisation, serait cause que l'esprit inventerait, pour ainsi parler, la nature et ses types divers à la manière qu'il invente les combinaisons des nombres indépendamment de la vue des objets nombrés. Or l'expérience démontre le contraire. L'esprit ne connaît les types et les combinaisons des types dans la nature qu'*à posteriori*, jamais *à priori*. Cela nous prouve donc que la vue du nécessaire, bien qu'indispensable pour percevoir le contingent, n'est pas antérieure à la vue du contingent même. Et si elle n'est pas antérieure, comme le contingent est vu et que la vue du nécessaire est indispensable pour qu'il soit vu, il reste que la vue du nécessaire et la vue du contingent sont simultanées nécessairement.

La constitution de l'esprit comme la constitution de l'être repoussent également l'hypothèse spiritualiste. En effet si l'absolu est vu antérieurement au contingent, il est vu indépendamment de toute négation et, par conséquent, en tant qu'affirmation pure. Dès là l'esprit verrait donc indépendamment de la notion qui est une affirmation réalisée dans la négation. Ce qui veut dire que l'esprit connaîtrait, contrairement à sa nature propre et indépendamment de son mode essentiel de connaître, ce qui est absurde.

Et si l'homme voit en l'absolu, il aurait donc la vue *à priori* de toute l'affirmation en tant qu'absolue, de sorte que toute notion serait fixée *à priori;* ce qui veut dire que la science serait constituée *à priori;* plus encore il y aurait plénitude de vue et la science serait inutile.

Digitized by Google

Les métaphysiciens spiritualistes sentent bien un fond de contradiction dans leur opinion. Ils sentent bien que ce n'est pas l'absolu véritable que l'homme voit, si on le leur demande ils répondent énergiquement non. Mais, ne sachant par quel moyen faire pénétrer l'esprit dans l'absolu, tremblant devant la dégradation que subit l'homme par la théorie de la sensation, ils se rejettent malgré eux dans le préjugé platonicien et ils s'écrient : l'homme voit l'imparfait par le parfait; donc il voit l'absolu, et par l'absolu, ce qui ne l'est pas. C'est le raisonnement de Bossuet. Tous ceux des spiritualistes peuvent s'y ramener.

Ignorance de l'antinomie : parfait imparfait. Pseudo-antinomie encore. Imparfait contient de l'être et de l'affirmation, et n'est que l'affirmation et l'être réalisés dans leur négation. Dès là parfait et imparfait ont donc, en tant qu'être et en tant qu'affirmation, les qualités mêmes constitutives de l'être et de l'affirmation, ce sont les qualités nécessaires. Si donc l'esprit voit les qualités nécessaires de l'affirmation et de l'être, il voit l'être et l'affirmation dans l'état parfait et dans l'état imparfait par ces qualités mêmes. Il n'est donc pas besoin de supposer des idées innées, déguisées ou avouées, des souvenirs platoniciens d'un monde précédant la vie, une vue du parfait précédant celle de l'imparfait. L'homme voit simplement, comme il vit. Il ne peut pas ne pas voir l'absolu, le contingent et leur lien, parce qu'il ne voit jamais l'un sans l'autre, voyant toujours les qualités nécessaires par lesquelles sont l'un et l'autre.

Et le genre de vue que l'esprit a du parfait n'est-il pas d'accord avec ce que j'avance ? Le voit-il en tant que réalisé et vivant ? Non, mais seulement en tant que qualité nécessaire de l'être à l'état absolu. C'est même là ce qui fait l'embarras de ceux qui ne se rendent pas le compte de la nécessité logique où se trouve l'esprit d'admettre l'absolu et le parfait vivants, par cela que la qualité nécessaire considérée à l'état de l'affirmation pure démontre la nécessité de l'être comme absolu et comme parfait.

Si l'esprit voit en l'absolu, il faut dire qu'il ne voit que le contingent, car l'absolu qu'il voit vivant n'est que réalisé dans

Digitized by Google

sa négation et par conséquent n'est que l'ensemble des possibles. De sorte que l'exaltation spiritualiste sur cette question nous fait retomber à Locke et à Condillac.

= Qu'on prenne donc l'opinion des sensualistes, celle des spiritualistes, qu'on s'appelle Platon, saint Augustin ou Locke, on aboutit, quand on pousse, à la conséquence tirée par Hégel. Certes ce ne fut pas la pensée de Platon, de saint Augustin, de Bossuet, de Malebranche. Mais ce ne fut pas davantage celle de Locke. Pas davantage ce ne fut l'idée de Hégel d'aboutir à cette conséquence de faire l'Homme-Dieu, par cela qu'il le considère comme constituant l'absolu. Pourquoi vouloir que Hégel ait la responsabilité, et Platon, Bossuet et Malebranche, l'irresponsabilité de théories qui vont, quoi qu'on fasse, et malgré les protestations, à la même confusion de l'absolu et de l'esprit, de Dieu et de l'homme?

Résumons-nous donc : l'esprit voit les qualités nécessaires dans le contingent, les qualités nécessaires dans l'absolu. Et il les voit d'un coup unique. Il importe peu qu'il voie le contingent ou l'absolu, il voit les deux, par cela qu'il voit les qualités nécessaires de l'un et de l'autre. Le contingent donne l'absolu, l'absolu donne le contingent, parce que tous deux sont par des qualités unes.

L'esprit est donc capable directement et immédiatement du nécessaire, directement et immédiatement du contingent, médiatement et indirectement de l'absolu par l'intermédiaire du nécessaire.

---

## CHAPITRE V.

### Simultanéité de l'intuition et de la perception.

Pour voir d'un coup unique le contingent, le nécessaire et l'absolu, l'esprit a deux facultés que nous avons nommées.

Digitized by Google

L'une qui saisit le nécessaire dans le contingent, dans l'absolu, et par là l'absolu; l'autre qui s'empare de la réalisation du nécessaire dans le contingent. C'est l'intuition, c'est la perception.

L'opération de ces deux facultés forme un seul acte.

Cet acte peut être ainsi décomposé : la perception fournit à l'esprit la substance, la vie et la forme. L'intuition donne d'abord le sentiment invincible que ces réalisations sont par des qualités nécessaires ; puis elle conduit à la vue et à l'analyse de ces qualités nécessaires en soi, qui sont la détermination, l'identité, l'essence, plus les lois qui s'y attachent.

Au commencement de la connaissance et dans l'état non scientifique, la perception et l'intuition agissent en union et spontanément. Dans l'état scientifique et par la puissance de la faculté d'abstraction, jointe à celle de la volonté, l'esprit sépare leurs résultats et leur action. Les deux facultés agissent alors dans un isolement qui n'est jamais absolu toutefois, car il faudrait détruire l'esprit pour le trouver sans intuition ou sans perception. L'intuition ainsi active s'applique à approfondir les qualités nécessaires et les lois qui en naissent, et de là découlent ces grands développements des sciences spéculatives comme la métaphysique, les mathématiques pures. La perception au contraire servira de base aux sciences physiques, aux arts, aux choses de la vie. Et les deux facultés se mêleront dans tous les développements de la connaissance et dans chaque acte de la pensée.

L'esprit n'attend pas pour voir le nécessaire que le contingent le lui ait fourni, pas plus qu'il n'attend pour voir le contingent que le nécessaire le lui apporte. L'union nécessaire des qualités nécessaires de l'être et de leur réalisation exige l'unité d'opération des deux facultés. Sans les qualités nécessaires de l'être la réalisation de l'être ne se verrait pas. Et en effet il est impossible de concevoir l'être comme forme sans le concevoir comme détermination, comme existence sans le voir comme identité, comme substance sans le voir comme essence.

Bien qu'il y ait simultanéité d'acte, on peut dire que l'esprit ne se peut emparer du contingent que par le nécessaire; car l'être ne serait pas réalisation s'il n'était qualité nécessaire.

Digitized by Google

La perception ne voit la substance que parce qu'elle est essence,la vie que parce qu'elle est identité, la forme que parce qu'elle est détermination.

Cependant ces deux facultés ne peuvent pas se réduire l'une à l'autre. L'intuition ne donne pas la vue de la réalisation. La perception ne donne pas la vue du nécessaire, bien que l'un et l'autre soient vus d'un coup unique. Quand l'homme perçoit, le sentiment de la nécessité des choses s'attache à la perception qu'il en a. La perception fournit la réalisation, le fait du réalisé, l'intuition le fait du nécessaire loi de réalisation.

=De quelque côté qu'on se tourne vers l'être ou vers l'esprit, leur constitution et leur nature exigent également la vue simultanée du nécessaire et du contingent. Et c'est parce que l'esprit voit le contingent par le nécessaire que l'homme, sans attendre les décisions certaines de la science, affirme d'une manière si puissante et indestructible la réalité de l'être.

Si donc on voulait trouver le moment où l'esprit peut voir l'être dans le seul contingent, il faudrait anéantir la nature de l'être en le séparant de son nécessaire. Et comme le nécessaire est la constitution même de l'être, il faudrait donc détruire l'être avant qu'on pût arriver à le concevoir et à le voir autrement que par et dans le nécessaire.

D'autre part on doit dire de même qu'il faudrait détruire la nature de l'esprit pour le trouver voyant par la perception ou l'intuition seules. A supposer que cela fût possible, l'intuition fournissant le nécessaire à l'esprit l'y laisserait à l'état de sentiment et jamais la netteté d'aucune notion n'arriverait à la pensée qui a besoin de la perception pour préciser l'intuition, comme de l'intuition pour illuminer la perception.

Au nom de l'esprit, au nom de l'être, nous trouvons donc la nécessité de reconnaître une double faculté de première vue. L'intuition est au nécessaire ce que la perception est au contingent. Une manifestation contingente peut être isolée de toute autre par la force de la faculté d'extraction et d'abstraction, mais elle ne saurait en aucun cas être isolée de son nécessaire. Tout fait contingent suppose en soi deux ordres de faits: un contingent qui est perçu, un autre nécessaire qui est

Digitized by Google

vu ; et deux facultés : la perception qui s'empare du contingent, l'intuition qui voit le nécessaire.

---

## CHAPITRE VI.

### Jusqu'où l'esprit peut-il être capable de l'être.

Quand l'esprit se trouve en face de l'être à l'état antinomique, il en prend possession pleine et entière, parce qu'il exerce sur lui la double action de la perception et de l'intuition. L'homme voit également un corps et une notion dans leur détermination, leur identité et leur essence, et dans leur réalisation matérielle. Quand, au contraire, l'esprit se trouve en présence de l'être à l'état préantimonique, il ne perçoit pas la réalisation vitale et substantielle de ses qualités nécessaires, il ne voit que la détermination, l'identité, l'essence. La perception ne s'exerce donc pas sur l'être superantinomique, mais seulement l'intuition. La perception cependant éclaire même dans cette connaissance, mais médiatement et seulement par la précision constatée déjà qu'elle donne aux résultats de l'intuition.

C'est de cette action unique de l'intuition sur l'être à l'état superantinomique que résultent à la fois ce vague dans sa notion, cette certitude dans le sentiment que l'homme en possède. Notion vague, car la précision de l'être vivant s'opère dans l'esprit par la perception de la forme, de la vie et de la substance. Sentiment certain, car l'intuition montrant le nécessaire rend impossible à nier la détermination, l'identité et l'essence en tant que superantimonique.

Cependant l'esprit peut-il arriver à une notion scientifique de l'être à l'état superantinomique ?

Je l'affirme bien que je coure le risque de ne trouver que des contradicteurs.

Digitized by Google

En effet, si pour constituer la notion scientifique cosmologique, les facultés de perception et d'intuition sont nécessaires dans leur union, il n'en est pas de même dans les sciences pures. Les mathématiques pures peuvent se concevoir sans aucune représentation appréciable par la perception; et c'est ainsi qu'il n'est pas très-rare de voir des enfants ignorants arriver, par la seule puissance d'une intuition spéciale, à des résultats que les plus savants n'atteignent qu'avec peine. C'est ainsi qu'en musique ces mathématiques du son, on voit fréquemment des hommes étonner leurs auditeurs, sans avoir même la connaissance des signes représentatifs.

Dans la métaphysique dont le propre est de raisonner sur les qualités nécessaires et les lois des qualités indépendamment des êtres vivants, on doit arriver à construire la science par le moyen de l'intuition, aussitôt que les éléments premiers seront fixés, ainsi que je me suis efforcé de le faire.

Certes, il ne faut pas séparer la métaphysique de la physique. Les deux ordres de sciences doivent être en unité. La physique est la continuelle vérification de la métaphysique. Mais rattacher ces sciences les unes aux autres, de telle sorte que l'un des deux ordres, quel qu'il soit, engendre l'autre, c'est détruire absolument celui qu'on établit comme engendré La scolastique tire la physique de la métaphysique, quand elle construit les sciences naturelles par le syllogisme.

Les modernes font naître la métaphysique de la physique, quand ils veulent construire toute la connaissance par l'expérience. Absurdité des deux parts. Vouloir lier la métaphysique à la physique, de façon que la première résulte de la seconde, c'est commettre la même faute que celui qui voudrait construire la science des mathématiques avec les corps nombrés au lieu de la constituer avec les nombres mêmes et leur loi de combinaison. L'intuition donne la qualité certaine et la combinaison certaine des nombres, la perception donne le corps nombré et la représentation du nombre par le chiffre. De même en métaphysique, l'intuition donne la qualité nécessaire et sa loi, la perception donne la réalisation vivante de la qualité à l'état antinomique. On peut donc, en métaphy-

Digitized by Google

sique, séparer la réalisation de la qualité, et cependant comprendre l'être par la qualité, puisque qualité, c'est-à-dire détermination, identité, essence, sont aussi bien constitutives d'être que la réalisation. On peut séparer essence de substance, détermination de forme, identité de vie, et concevoir la réalisation par le nécessaire. Le physicien lui-même ne voit pas la substance d'un fluide ou d'un gaz, et cependant il en reconnaît l'identité, la détermination et l'essence ; il les calcule, il les précise, il fixe la notion scientifique du fluide et du gaz par les qualités nécessaires. La métaphysique fixera de même, sans le voir, Dieu par ses qualités nécessaires. Si en mathématique, on peut arriver à une notion scientifique et certaine sur le nombre en soi, par la même raison on peut parvenir à une notion scientifique en métaphysique sur la qualité nécessaire indépendamment de l'être réalisé. Il suffit pour atteindre ce but, d'avoir des éléments aussi certains que 1 et 0 et leur loi de combinaison. Or la loi antinomique nous a donné ces points d'appui.

On peut donc et on doit donc arriver à une notion scientifique de l'être préantinomique, aussi sûrement que les mathématiques arrivent à leur but. Et quand bien même nous ne pourrions jamais voir l'être vivant sur les qualités duquel nous avons opéré, nous serions aussi sûr de lui que le physicien l'est du gaz ou du fluide qu'il n'a pas vu et qu'il a cependant connu; nous serions aussi sûr de la valeur des qualités que le mathématicien, qui n'a jamais vu réalisés par des êtres les nombres qu'il entasse à l'indéfini, est sûr de ses nombres.

= Je ne puis m'empêcher ici d'admirer une inconséquence du spiritualisme, et notamment du spiritualisme chrétien. On veut que l'esprit voie l'idée en Dieu, et l'on ne veut pas que cet esprit puisse donner une notion scientifique de Dieu. Mais s'il voit l'idée en Dieu, il voit Dieu qui est l'idée, et non-seulement dans ce cas, il peut en fournir la notion scientifique, mais on devrait dire qu'il l'a innée. Hélas, il n'en est point ainsi.

Pour nous, nous soutenons les deux propositions inverses à celles du spiritualisme, et nous disons :

Digitized by Google

1° L'homme ne voit pas l'idée en l'absolu, mais dans les qualités nécessaires.

2° Par ces qualités nécessaires, essentielles à l'être, à l'état contingent ou absolu, il doit arriver à la notion scientifique de l'être préantinomique ou Dieu.

---

## CHAPITRE VII.

### Vue de la notion.

J'espère être parvenu à montrer comment l'esprit voit le contingent et l'absolu. Peut-être est-il bon de se demander ici, comment il voit la notion.

La notion est marquée de contingence, soit par sa réalisation formelle, soit parce que sa détermination, son identité et son essence sont finies. Il faut donc dire que l'intuition ne suffit pas pour s'emparer de la notion. Comment d'ailleurs admettre la perception à la vue de la notion ?

Ce serait se tromper que de confondre la perception avec la sensation. La perception est la conséquence de la sensation. Elle est la vue de l'esprit déterminée par la sensation. Or pour l'esprit, voir c'est avoir la notion de la chose vue. C'est donc une opération intellectuelle faite à propos et comme résultante de l'action des sens. Dès lors, on doit dire que toute perception, soit de l'objet le plus matériel et le plus grossier, soit de l'objet le plus impalpable, rentre dans le même cas. Toute perception est une notion. Ce n'est pas l'objet même qui est dans l'esprit, c'est sa représentation notionnelle.

L'objet dans l'esprit n'est donc qu'en tant qu'idée. La substance, la forme, la vie ne pénètrent pas dans la pensée réellement et substantiellement. Dès là, il faut donc dire que c'est la détermination (qui est l'idée de la forme), l'identité

Digitized by Google

(qui est l'idée de la vie), l'essence (qui est l'idée de la substance, comme nous l'avons démontré), qui sont la cause de la vue de l'esprit. L'esprit, au vrai, ne voit pas des objets, il voit des notions d'objets, lesquels sont apportés par la sensation de l'objet à la perception.

La notion est contingente, 1° parce qu'elle a détermination, identité, essence bornées; 2° par la forme parlée, écrite, peinte, construite, etc., qu'elle revêt; 3° elle peut être encore contingente par l'objet dont elle est la représentation dans l'esprit.

Contingente par rapport à sa détermination, son identité et son essence finies. Elle est vue (suivant les lois posées au livre de l'être, chapitre de la détermination et suivants) par l'expansion de la détermination, de l'identité et de l'essence, c'est-à-dire qu'elle est vue par le nécessaire même.

Contingente par sa forme réalisée dans la parole, l'écriture, la peinture, la musique, etc., etc., la notion est perçue par la détermination, l'identité et l'essence réalisées dans chacun des modes de production de la pensée. La perception joue ici son rôle.

Contingente par l'objet fourni; cette contingence est plus extérieure que réelle, car il importe peu pour l'esprit que la notion perçue soit d'un matériel ou d'un spirituel, puisque c'est toujours une notion. Les caractères propres restent les mêmes.

Quand je dis : arbre, pavé, ce sont des notions d'un contingent matériel. Mais arbre, pavé, n'arrivent à l'esprit que par la détermination, l'identité et l'essence propres constitutives de la forme, de la vie, de la substance d'arbre et de pavé.

On retrouve donc partout dans la vue de la notion sous la perception du contingent, l'intuition du nécessaire, sans quoi elle ne s'opérerait pas. La vue de la notion n'est donc pas un fait nouveau, et tout ce que nous avons dit s'y applique.



Digitized by Google

# VI^e QUESTION.

## ACCORD DU SPIRITUALISME ET DU SENSUALISME SUR LA BASE DE LA CONNAISSANCE.

Il faut, de ce que nous avons démontré, chercher à déduire l'accord des deux grandes scissions philosophiques sur l'esprit.

« Tous les hommes, s'ils sont bien interrogés, dit Socrate au Phédon, trouvent tout d'eux-mêmes, ce qu'ils ne feraient pas, s'ils ne possédaient une certaine science et de véritables lumières. » Pascal ouvre son chapitre de la connaissance de l'homme par ces mots (*Pensées*, art. IV) : « La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec ce qui est au-dessus de lui. »

C'est ce qui est au-dessus du corps, c'est cette certaine science, ce sont ces véritables lumières que tous les philosophes ont cherché à déterminer. Pour y arriver, Platon imagine ces types premiers, ce ressouvenir, cette préexistence de l'âme au corps, cette vision de l'absolu antérieur à la vie; doctrine qui, dépouillée du merveilleux dont Platon l'entoure, restera la théorie des idées innées où le spiritualisme est toujours poussé par la vue directe de l'idée dans l'absolu.

En face de cette supposition élevée, mais sans autre base qu'une vérité de sentiment qu'on faussait, on conçoit que les esprits solides, à la suite d'Aristote, aient préféré une théorie moins haute, et qu'ils croyaient plus sûre. Mais dans la science, on ne peut conjurer le péril que par le point exact du vrai. Tout, hors de là, est en proie au hasard philosophique.

C'est ce qui est au-dessus du corps que Pascal, moins

métaphysicien que moraliste, laissait dans le vague et qu'il fallait préciser et définir, sans fausser tout à la fois la nature de l'esprit et la nature de l'être, à la façon des spiritualistes et des sensualistes. Ce n'est pas assez de se contenter de sentiment à la manière de la foi, de se perdre d'étonnement devant ce rien qui est l'homme suspendu au milieu de l'indéfiniment grand et de l'indéfiniment petit dans l'infini même. Sentiment, chose sublime et flottante comme l'homme; certitude, chose sublime et solide comme l'absolu. Il nous faut la certitude.

Ce qui est au-dessus du corps de Pascal, ces véritables lumières de Socrate ont été niées par Aristote, Bacon, Locke, Condillac, pendant qu'elles étaient exaltées jusqu'à l'absolu même par les spiritualistes. Le corps n'était vu que par le corps pour le sensualisme, le corps n'était vu que par l'absolu pour le spiritualisme. Fausseté des deux parts, et les deux doctrines fourmillent de contradictions qui en sont l'indice.

On ne voit pas le corps par le corps seul; on ne voit pas l'absolu par les possibles; on ne voit pas le corps et les possibles par l'absolu; mais on voit l'absolu, les possibles, le corps par les qualités nécessaires de l'être. Or ces qualités ne sont pas le corps, puisqu'elles sont l'idée du corps; elles ne sont pas les possibles, puisqu'elles sont les qualités nécessaires des possibles; elles ne sont pas l'absolu, puisqu'elles sont dans des réalisations bornées proportionnellement à toutes les substances, les formes et les vies des possibles. Elles sont les qualités nécessaires que nous savons.

= Où serait la faculté de l'esprit qui verrait l'absolu. Qu'on la nomme. Elle lui serait adéquate nécessairement, ce qui veut dire qu'elle n'est pas.

Et d'autre part, que feront les sensualistes de toutes les facultés de l'esprit qui voient les idées et les lois sans la vue du corps? On les nie et les affirme tout ensemble. C'est ainsi que nous voyons Aristote et Bacon rejeter et admettre tour à tour l'intuition.

Or si l'on avait bien observé ce grand rôle des qualités nécessaires de l'être; si l'on avait vu ces qualités nécessaires, se

Digitized by Google

réalisant suivant la loi antinomique, dans l'absolu et dans le contingent; si, d'autre part, on avait constaté la vue des qualités nécessaires et la vue de la réalisation contingente par l'esprit : on n'aurait pas eu besoin de tomber dans ces deux excès également destructifs de Dieu et de l'homme. On aurait vu l'intuition, la perception agissant simultanément et spontanément, donner l'être, soit à l'état absolu, soit à l'état contingent, ainsi que nous l'avons prouvé.

Parce que la perception n'atteint pas l'être absolu, le sensualiste se trouve fort embarrassé. Mais qu'importe, si l'intuition y arrive. Quel besoin, d'ailleurs, l'esprit a-t-il de la perception pour connaître l'absolu? Cette faculté n'est chargée que de fournir à l'esprit la réalisation matérielle des qualités nécessaires. Encore si la matière est trop subtile, la perception ne fournit plus rien. Le fluide, dont nous parlions plus haut, n'est pas perçu, les qualités nécessaires seules le font connaître. C'est donc l'intuition ici qui arrive à la connaissance même de la matière, avec l'aide de perceptions étrangères à l'objet corporel lui-même.

= J'avoue que je ne m'explique la faute métaphysique d'un esprit tel qu'Aristote sur cette question que par la réaction contre l'excès de Platon. Certes, si l'on avait proposé à ce grand homme de construire les mathématiques avec les objets nombrés, sous prétexte de prudence, il se fût révolté; c'est pourtant ce qu'il faisait quand il voulait que l'induction, c'est-à-dire la perception aidée de la sensation, pût suffire à donner l'absolu. Avec cette opinion, non-seulement il n'y a plus de métaphysique, mais il n'y a plus de sciences noologiques pures; bien plus, il n'y a plus de sciences cosmologiques; bien plus encore, il n'y a plus de connaissance, car le premier acte de l'esprit ne peut s'opérer, ainsi que nous l'avons démontré, que par la vue du nécessaire inclus dans le contingent, c'est-à-dire que par l'union et la simultanéité d'action de la perception et de l'intuition.

En partant de cette base crue prudente, on pensait ne s'appuyer que sur l'observation; or, remarquons combien l'empirisme sensualiste est loin de la réalité prétendue observée. En effet, si l'on peut voir jusqu'à un certain point

Digitized by Google

l'intuition agissant seule ou tout au moins en dominante, comme nous l'avons constaté dans les mathématiques pures, la métaphysique, etc., il est impossible de surprendre la perception faisant un seul acte sans l'intuition. Car nous savons que tout corps est une détermination, une identité, proportionnelles aux qualités de l'essence, et qui se réalisent en forme, vie et substance. Nous savons que la réalisation ne saurait se percevoir sans les qualités formatrices. Dès là, il faut donc dire que ce sont les qualités nécessaires qui donneront et certifieront à l'esprit la substance, la vie et la forme. Ce qui entraîne que l'intuition fera partout vivre la perception, et que sans l'intuition la sensation n'arriverait jamais jusqu'à l'esprit.

= Si, d'ailleurs, l'intuition pouvait voir dans l'absolu, comme le font penser les spiritualistes, l'esprit ne serait pas moins altéré dans sa nature. L'intuition des qualités nécessaires se trouverait transformée en plenitude de vue et de savoir, ce qui a été démontré.

Aristote, tout en n'affirmant que l'induction, a été entraîné par la puissance de son génie observateur jusqu'à reconnaître contradictoirement la présence d'une autre faculté première. Il dit (*Phys.*, lib. I, texte 3) : « D'abord les choses nous sont tout à la fois confuses et certaines. » Pourquoi certaines ? sinon que, n'étant pas encore scientifiquement analysées, elles sont senties être par des qualités nécessaires. Pourquoi confuses ? sinon que ces qualités nécessaires n'étant pas définies et les réalisations n'étant pas analysées, tout reste dans l'esprit à l'état de sentiment invincible et de confusion certaine.

L'intuition est l'appât éternel de l'absolu dans la connaissance, c'est elle qui imprime à l'esprit ce goût du nécessaire dans la vie, dans l'art, dans la science ; c'est elle qui entraîne à ce parcours indéfini qui, pour l'homme, est la vérité. Jamais elle ne se lasse de faire scintiller dans l'obscur de la perception ce nécessaire qui monte l'esprit jusqu'à la certitude et l'attache par là à l'absolu. L'intuition est tout à la fois la possession première du vrai, le mirage du vrai ; elle est enfin le repos dans le vrai, quand tous les moyens métho-

Digitized by Google

diques sont venus corroborer les opérations qu'elle a faites de conserve avec la perception.

= Du reste j'avoue qu'il est impossible de comprendre pourquoi parmi toutes les facultés de l'esprit on va choisir précisément la vue du nécessaire ou intuition pour la nier quand on n'hésite pas à admettre les autres. N'admettons-nous pas que l'esprit a des qualités diverses pour saisir le seul contingent; l'imagination, la mémoire, pour le voir dans le passé, la perception pour le toucher dans le présent. Or, s'il a des facultés diverses pour voir une même chose diverse par ses états, pourquoi n'en aurait-il pas pour voir les états divers de l'être contingent ici, nécessaire là. La faculté doit être nécessairement proportionnelle au fait perçu.

Et d'ailleurs est-il un savant qui doute du nécessaire? La science n'a pas d'autre but que de placer l'esprit dans le nécessaire. Et elle y parvient. Au nom de l'expérience scientifique comme au nom de la métaphysique, il faut donc que l'esprit ait la faculté du nécessaire.

On y consent mais on veut voir une génération de la faculté de voir le nécessaire par la faculté de percevoir le contingent, ou réciproquement, et l'on s'y entête depuis vingt-cinq siècles. Pourquoi? est-ce qu'il y a génération du poumon par l'estomac du vaisseau chilifère par l'intestin? Ils coexistent chacun dans ses fonctions qui sont en rapport avec l'être à assimiler d'un côté en rapport avec l'individu qui se l'assimile de l'autre. Et il en est ainsi pour l'esprit; les facultés, organes de ce grand organisme intellectuel, sont en rapport avec l'être, qui, étant nécessaire et contingent, nécessite une faculté de voir le contingent, une faculté de voir le nécessaire; elles sont en rapport avec l'esprit qui, ayant pour but l'assimilation de l'être, l'adéquation à l'être, doit le percevoir en tant que nécessaire et en tant que contingent aussi spontanément dans un cas que dans l'autre.

Par l'*intuition* voyant le nécessaire, il est juste de dire avec Platon que la connaissance et la science naissent des idées, par la *perception* voyant le contingent, il est juste de dire avec Aristote qu'elles naissent des sens. Ces deux grands hommes sont tout à la fois excès et raison parce qu'ils ont vu

Digitized by Google

l'esprit en simplistes. Les deux générations qu'ils ont imaginées sont aussi fausses l'une que l'autre. Ce n'est pas plus la vue du contingent qui engendre la vue du nécessaire, que ce n'est la vue du nécessaire qui engendre la vue du contingent.

L'esprit ne voit pas le contingent parce que, comme le dit Platon, il contient les types *à priori* ou qu'il voit l'idée en Dieu comme le veulent les spiritualistes; l'esprit ne voit pas l'absolu parce qu'il voit le contingent, l'âme étant comme le dit Aristote (*De anima*, liv. III, texte 14), une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit. Tout est écrit et rien n'est écrit. L'être n'est pas *à priori* dans l'esprit ni en qualité de nécessaire, ni en qualité de contingent, mais il y est en puissances également virtuelles et vivantes par les facultés simultanément et spontanément agissantes, saisissantes, assimilantes, et ces puissances sont en acte vivant et complet dès la première opération de l'esprit, c'est-à-dire dès la première perception et dès la première intuition. L'esprit, directement capable du nécessaire s'empare des qualités nécessaires de l'être; directement capable du contingent, il s'empare de ses qualités contingentes.

Toute vue superficielle engendre les contradictions; toute vue profonde engendre l'unité. On serait bien près de se donner la main, si l'on ne s'embarrassait pas dans cette question extérieure et absurde où sont aheurtés les deux partis : la génération de l'une et des deux vues par l'autre.

Partons d'abord de ce point que toute la querelle porte sur une base factice et qu'il aurait fallu prouver avant de se combattre. Les facultés ne s'engendrent pas l'une l'autre; est-ce qu'on a vu un organe s'engendrer des vaisseaux? non, il vient avec tous coexistants et il ne serait pas sans tous. De même l'esprit ne s'enfante pas à lui-même la vue du nécessaire par la vue du contingent ou réciproquement, mais il apporte ces deux puissances coexistantes de telle sorte qu'il ne serait pas si elles ne coexistaient pas.

Si les facultés ne s'engendrent pas, n'est-on pas en droit de dire aux spiritualistes, aux sensualistes, laissez donc une querelle sans fondement dans la construction de l'esprit.



Digitized by Google

Mais, ên outre, dans les analyses qu'il font eux-mêmes, on ne peut relever que des contradictions. Tantôt Aristote affirmera que l'induction fournit l'universel, tantôt au contraire que toute la connaissance et la plus grande partie de la connaissance ne vient pas de la sensation. Tantôt Platon dira que les notions des idées premières sont antérieures, tantôt que la sensation donne des connaissances. Aristote et Platon semblent les types sur lesquels vont se mouler les diverses personifications de la pensée humaine après eux. L'humanité est si simpliste, par cette qualité d'abstraction qui est sa faiblesse et sa force, qu'elle continue de se diviser dans les erreurs de ces deux grands hommes sans pouvoir trouver le véritable lien d'une théorie qui doit comme toute vérité être une.

= Que cachent ces contradictions de chaque doctrine avec elle-même et de ces doctrines entre elles? L'ignorance des antinomies, absolu et contingent, idée et matière : c'est une discussion métaphysique sans base métaphysique; on remonte d'un certain ordre de faits empiriquement observés à la loi, sans regarder s'il y a des faits contradictoires, c'est parce que Platon reste dans un des deux ordres de considérations, Aristote dans l'autre qu'ils élèvent des systèmes inverses. Une théorie pour être juste doit réunir tous les faits et ne pas être sapée par ceux-ci quand elle est élevée par ceux-là. Ces genres de théorie-là sont les pierres d'attente de la vérité; les sciences physiques en sont pleines, la métaphysique en est encombrée.

Nous avons vu au chapitre précédent l'antinomie absolu et contingent, nous n'y reviendrons pas. Mais arrêtons-nous sur l'antinomie idée et matière. Il n'y a pas véritable antinomie entre idée et matière. L'idée contient de l'être, la matière contient de l'être. Sans nous demander ici comment, constatons-le. Matière et idée contenant de l'être sont donc affirmation et ne peuvent être les deux termes primitifs de l'antinomie par la loi déjà prouvée.

Voici l'antinomie véritable.

*État préantinomique :* Idée.

*État antinomique :* Processus = négation. — Plus la réalisa-

Digitized by Google

tion de l'idée dans sa négation c'est-à-dire la notion d'un côté la matière de l'autre.

Et en effet qu'est-ce que la notion? La divisibilité de l'idée, c'est-à-dire l'idée se réalisant non plus en tant qu'absolue, mais en tant que finie, c'est-à-dire étant en tant que notion, n'étant pas en tant que notion bornée par la diversité des notions.

Quest-ce que la matière d'autre part? sinon la réalisation d'une idée, réalisation proportionnelle à la composition idéale de chaque essence matérielle. Je ne me demande ici rien de plus, il n'en est pas besoin.

Or notion contient les qualités nécessaires d'idée, puisqu'il n'y a pas idée sans ces qualités, et que notion est idée encore comme contingent est être encore; de même matière contient les qualités nécessaires de l'idée puisqu'elle contient idée par les qualités de l'essence constitutives de chaque substance.

Quelles sont ces qualités? précisément celles de l'être; car il n'y a pas idée, pas matière sans détermination, sans identité, sans qualités essentielles propres. Dès là il faut donc dire que, pour l'esprit, voir la notion c'est tout à la fois voir l'idée et voir la matière, puisque ce sont les mêmes qualités constitutives qui courent dans l'une et dans l'autre. Encore une fois laissons le pourquoi, le comment, nous le verrons dans la métaphysique pure, ici nous cherchons des bases, nous assurons la méthode et le processus possible de la métaphysique sans plus.

= Or si l'esprit voit l'idée en soi par les qualités nécessaires, s'il voit la matière par les qualités nécessaires; quel besoin avons-nous désormais de cette classification factice de la vue de l'esprit qui verrait la matière par l'idée en soi, ou l'idée en soi par la matière? Non, l'esprit voit par les qualités nécessaires constitutives également de la matière et de l'idée. La notion lui donne ces qualités nécessaires dont il sera capable partout où il y aura les qualités nécessaires. Elles sont dans la matière, il affirmera la matière; elles sont dans l'idée en soi, il affirmera l'idée en soi. Et ainsi nous aurons la vue du contingent et de l'absolu par la nature de la notion et par la composition de l'être.

Digitized by Google

Jc puis donc dire aux spiritualistes : oui l'esprit voit spontanément et primitivement l'absolu, car il voit les qualités nécessaires. Je puis dire aux sensualistes : oui l'esprit voit spontanément et primitivement le contingent, car il le perçoit en tant que réalisation proportionnelle des qualités nécessaires.

Qu'ils cessent donc leur guerre antique, qu'ils abandonnent cette théorie de la génération d'une des vues de l'esprit par l'autre ; et qu'ils voient la notion, cette divisibilité de l'idée, donner d'un seul coup, par les qualités nécessaires, la vue primitive de l'absolu, la vue primitive du contingent ainsi que je les ai expliquées plus haut.



Digitized by Google

---

# VII^e QUESTION.

## CONCLUSION DES DEUX PREMIERS LIVRES.

De ce qui vient d'être dit nous pouvons donc relever que l'esprit est capable de l'être et qu'il en est capable scientifiquement, aussi bien de l'être en tant que contingent que de l'être en tant qu'absolu; qu'il est capable de l'être en tant qu'antinomique et en tant que superantinomique à la façon que nous avons expliquée; par cela qu'il a deux facultés covivantes, coagissantes, facultés qui sont lui-même se pénétrant de l'être sous tous ses modes d'apparition et de représentation. L'intuition c'est l'esprit s'emparant du nécessaire de l'être, la perception c'est l'esprit s'emparant du contingent de l'être; et par là de tout l'être, qu'il s'assimile, s'incorpore, qu'il fait soi, tout en restant lui-même, et sans qu'on puisse comprendre que l'être vu et assimilé par l'esprit soit non plus altéré en lui-même.

L'être est solide et certain; l'esprit est capable de l'être solide et certain. Voyons le lien s'opérer.



Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE III.

## RAPPORTS GÉNÉRAUX

## DE L'ÊTRE ET DE L'ESPRIT.

L'esprit ne peut pas vivre sans la certitude de l'être, ou sans la ferme croyance qu'il y est arrivé.

Digitized by Google

Digitized by Google

# I^re QUESTION.

## RAPPORTS DE L'ESPRIT ET DE L'ÊTRE.

Nous avons l'être, nous avons l'esprit. Ils sont là en présence. Nous savons qu'ils ne peuvent rester ainsi sans s'unir et y tâcher sans cesse davantage. Nous savons que l'être est dans une continuelle expansion qui le rend perceptible à l'esprit. Nous savons que l'esprit a des facultés pour saisir et s'incorporer l'être dont il a besoin; nous devons donc conclure qu'ils ont des rapports nécessaires.

Mais nous contenterons-nous de cette affirmation vague et générale? non; il faut les pénétrer. Il faut connaître le moyen souple, multiple, divers, délicat, infaillible, permanent, incessant, par lequel l'être accomplit son contact avec l'esprit. Il faut savoir le moyen toujours agissant par lequel l'esprit, de son côté, s'empare de l'être sans cesse et sans lassitude.

Deux forces opèrent cette précipitation réciproque de l'un sur l'autre.

Le moyen par lequel l'être pénètre l'esprit sans relâche, c'est *le fait*.

Le moyen par lequel l'esprit s'empare incessamment de l'être c'est *la faculté d'extraction et d'abstraction.*

Qu'est-ce que le fait?

Qu'est-ce que l'extraction et l'abstraction?

Questions premières. Que résulte-t-il ensuite de cet acte double?

La synthèse première.

Qu'est-ce donc que la synthèse première?

Que contient-elle?

Tel est le sujet de ce livre.



Digitized by Google

---

# II QUESTION.

## RAPPORTS DE L'ÊTRE A L'ESPRIT.

## CHAPITRE I.

### Du fait.

Qu'est-ce que le fait?

Si l'être a une essence, si cette essence est déterminée, si cette essence déterminée est identique à elle-même, l'être est donc une vie incessante qui se réalise tout à la fois par l'essence, la détermination, l'identité.

Toute réalisation est de soi une manifestation.

Je définis le fait, la manifestation de l'être.

La manifestation est proportionnelle à l'essence, à la détermination, à l'identité; elle est donc proportionnelle à l'être.

Où est le fait?

Si se réaliser par l'essence c'est vivre en tant que substance reproduisant les qualités de l'essence;

Si se réaliser par l'identité c'est vivre en tant qu'existence proportionnelle à la force d'identité;

Si se réaliser par la détermination c'est vivre en tant qu'expansion proportionnelle à la force de détermination;

Nous dirons : La manifestation de l'être est tantôt par les qualités nécessaires, tantôt par leur réalisation vivante, tantôt par la vie, tantôt par la loi de la vie.

Donc : tout est fait, tout étant manifestation.

Voilà ce qu'il nous faut approfondir.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE II.

### De la définition du fait.

Bacon et Descartes ont laissé de côté cette question du fait. Grande lacune, qui est cause que l'on ne connaît ni la portée méthodique du fait, ni sa notion métaphysique qui est la vraie.

Bacon a eu un sentiment invincible de la puissance du fait matériel. Mais ce n'est point en avoir la notion philosophique.

Descartes a eu, de plus que Bacon, le sentiment du fait noologique, c'est sa gloire. Par là il a choisi comme premier principe philosophique le fait de la pensée. Mais ce bel instinct n'a jamais été jusqu'à poser la notion philosophique du fait plus que Bacon.

On suit ces grands hommes. On doit donc dire que le fait est inconnu dans son essence. Chose inouïe, cette base dont nous vivons, nous ne l'avons pas pénétrée. La science moderne aime le fait matériel et j'ose dire que celui-là même, elle ne l'apprécie pas.

Le fait n'étant qu'empiriquement observé et affirmé, il en résulte ceci que, comme le fait noologique est plus subtil que le matériel, ce dernier a seul valeur de fait, de sorte que dire fait, c'est dire matière; physiciens et métaphysiciens sont d'accord ici.

Remonter à la notion du fait c'est donc rendre à la connaissance son cercle universel, faire revivre la métaphysique détruite par la force qu'on reconnaît exclusivement au fait matériel, c'est enfin assurer la méthode si nous parvenons à montrer quel est le grand office du fait dans la connaissance.

On dit : le fait est tout ce qui a été, est et sera.

Digitized by Google

Ce n'est pas une définition. C'est tout au plus une constatation de l'existence des faits dans leur rapport avec le temps.

En disant : ce qui a été, est et sera, de quoi parlez-vous? est-ce de l'être? est-ce du fait? La notion de l'être et la notion du fait ne sauraient se confondre.

Et puis qu'est-ce qui a été, est et sera? est-ce le contingent, est-ce l'absolu? est-ce la qualité nécessaire, est-ce seulement sa réalisation? est-ce l'idée? est-ce la matière? Les sciences dites abstraites n'ont donc pas le fait, puisque ce qui a été, est et sera suppose la vie et que vous les accusez d'abstraction? Le fait matériel subsiste donc seul avec votre définition prétendue? La notion de fait se trouve faussée, et c'est sous cette impression que l'esprit humain a pris l'habitude de ne considérer comme fait que le matériel.

Il ne suffit pas de poser une généralité pour ne pas s'engager. La seule définition qui n'entraîne pas est celle qui est tirée de l'essence même de la chose.

Quand on dit : le fait c'est tout, a-t-on plus défini? Le fait est-il donc la primordiale? Tout n'est rien quand on le laisse dans ce vague.

Or, qu'est-ce que le fait?

Le fait est la manifestation de l'être.

Ici j'ai l'essence du fait qui est d'être le résultat patent de l'être. Résultat aussi bien des qualités nécessaires que de leur réalisation qui sont les composants de l'être, résultat aussi bien de la loi de la vie que de la vie, de l'être idée pure qu'idée réalisée ; de l'être, en tant qu'essence, identité, détermination, que forme, existence et substance.

La notion du fait n'est plus confondue avec celle de l'être. Je sais que le fait est à l'être comme l'effet à la cause, le rayon à la lumière. L'être est fait, mais il n'est fait que parce qu'il est être.

Je ne rattache pas la notion de fait à telle théorie spiritualiste ou sensualiste. Quel que soit l'être et de quelque façon qu'on l'explique, il est manifeste. Sa manifestation c'est le fait.

Cette notion répond donc à la nécessité de la définition, qui

Digitized by Google

est d'exprimer l'essence de la chose et d'être assez générale pour ne préjuger aucune doctrine.

---

## CHAPITRE III.

### Nature du fait.

### I

Le fait est la conséquence de la qualité qu'a l'être d'être patent par cela qu'il est. C'est la *patuité* de l'être.

C'est une qualité inhérente à l'être, et sans laquelle il ne peut être compris. La manifestation peut être ou n'être pas vue, mais de soi elle est et elle est en tant que visible. Le fait considéré dans sa nature est donc la qualité nécessaire de l'être d'être en manifestation permanente.

Par quoi l'être se manifeste-t-il? Par les qualités qui le constituent, c'est-à-dire par l'essence, l'identité, la détermination, plus par la réalisation de ces qualités nécessaires qui sont la forme, l'existence, la substance et qui sont encore des qualités et un composé de qualités.

= Or, si le fait est une qualité et une manifestation de qualités, il faut dire qu'il est essentiellement spirituel et non matériel.

Et, en effet, si on le considère en lui-même, on voit que la manifestation de la forme ne se produit que par la manifestation de la détermination, celle de la vie par celle de l'identité, celle de la substance par celle de l'essence. Il résulte de là que le fait matériel, qui seul pourrait tromper sur la nature du fait en soi, ne peut arriver à manifestation que par les qualités nécessaires. L'essence du fait est donc bien d'être spirituelle et nécessaire à la façon que l'essence de l'être contingent est d'être nécessaire par les qualités nécessaires et dès là d'être idée.

Digitized by Google

Du reste la vie nous donne la preuve de cette vérité métaphysique. Voici une statue, une démonstration, ordres de faits divers, mais tous deux ayant une partie idéale, une partie matérielle. Or la partie matérielle n'est que par l'adéquation à la spirituelle. Il n'y a statue, démonstration que si la forme logique ici, la forme de marbre là, contiennent l'idée de la démonstration et de la statue.

## II

Que si l'on considère le fait dans son rapport avec l'esprit on verra cette vérité se corroborer encore.

Comment en effet l'esprit connaît-il une manifestation?

L'être n'arrive pas à la pensée tout entier, qu'il soit contingent ou qu'il soit absolu. Dans les deux cas c'est une manifestation de qualités isolées ou liées qui le montre. Or, les qualités ne sont pas le corps lui-même, mais des manières d'être du corps, ainsi la solidité, la fluidité, la gazéité. C'est par elles que le corps se fait notion dans l'esprit. Le fait même matériel semble donc être comme une émanation spirituelle de la matière qui se détermine en tant que notion dans l'esprit.

Et, en effet, les sciences physiques analysent et connaissent les corps par leurs propriétés, par leurs qualités. Chaque qualité donne l'être dans cette qualité, et toutes les qualités donnent tout l'être. L'être n'est donc perçu que par des propriétés isolées qui ne sont pas lui en soi. L'esprit se construit l'être par elles. Et il est si vrai que nous nous construisons les corps, qu'étant donnée telle qualité nous concluons. Le fait de surface donne la masse; le fait de contour et de limite ajouté donne tel corps. C'est parce que nous ne voyons la matière que par ses qualités isolées, qu'il y a des mirages qui nous font croire à des objets qui ne sont pas : un nuage semble une montagne. Or, une surface est-ce une chose perceptible de soi et séparable du corps, de sorte que la surface puisse être vue sans le corps? non certes, pas plus que contour et limite. Voilà donc le fait matériel qui se perçoit par des qualités tel-

Digitized by Google

lement métaphysiques, qu'il est impossible de les saisir isolément vivantes.

Disons-le donc, tout fait, même le fait matériel, est en lui-même spirituel, et apparaît à l'esprit en tant que spirituel. Le fait est la divisibilité de l'être dans ses qualités.

---

## CHAPITRE IV.

### Lien du fait à l'être.

Est-il bien vrai que le fait soit dans un lien si intime avec l'être? ne les attachons-nous pas arbitrairement l'un à l'autre?

Le fait n'est pas un être qui existe de soi et indépendamment de l'être. Arbre est un fait, mais parce que arbre est être. Le fait arbre ne peut pas se comprendre indépendamment d'arbre et ne se comprend que par arbre. Le fait est donc une conséquence vitale de l'être. Dire c'est un fait, c'est dire : c'est l'être, et c'est l'être vivant.

Newton a défini le nombre un rapport. Cette définition qui n'en est pas une, mais seulement l'indication d'un des caractères du nombre, convient dans ces termes au fait. Le fait est un rapport,

1° Avec l'être.

2° Avec les autres faits.

3° Avec l'esprit.

I

Dans son rapport avec l'être le fait trouve ses conditions d'existence.

Il est tantôt par la seule vie de l'être et de ses qualités; tantôt par ses changements d'état et ses modifications dans le temps et dans l'espace. Dans le premier cas, il est comme in-

Digitized by Google

trinsèque, immédiat à l'être qui porte avec lui sa manifestation; dans le second il est comme médiat et extérieur. Mais dans les deux il reste toujours manifestation de l'être. Ainsi l'homme est, les taureaux sont, voilà des faits qui ne sont que l'être en tant que visible. L'homme meurt, les taureaux se frappent de leurs cornes, faits nouveaux nés de l'être dans ses rapports, là avec le temps, ici avec d'autres êtres.

Le fait est par toutes les composantes de l'être quelles qu'elles soient, c'est-à-dire que tantôt il est par les qualités nécessaires, tantôt par leur réalisation. Ainsi les notions d'identité, d'essence, de détermination sont des faits, qui se proportionnent à identité, détermination et essence. Ainsi les réalisations d'identité, d'essence et de détermination, c'est-à-dire les formes, les vies, les substances sont des faits qui se proportionnent aux réalisations. Manifestant une matière, le fait est matériel; une idée il est idéal; un rapport d'ordre il est numérique. Et il est toujours fait étant toujours manifestation d'une des qualités, expression nécessaire de la vie de l'être. Il est aussi réellement fait ici que là, étant aussi réellement manifestation. Et ne dites pas : mais la vie n'est pas dans le rapport d'ordre et dans l'idée. Toute manifestation de l'être est vivante, par là qu'elle est l'expansion de la vie même de l'être qui n'est que réalité. La loi de la vie c'est de la vie. La vie c'est de la loi. Si la loi n'est pas vie, la vie loi, tout est mort. Comme rapport avec l'être, le fait lui est donc identifié, et à sa vie; il s'ajuste à l'être; c'est comme une marqueterie sur son fond, comme chaque point sur le canevas. Il sort de l'être, pour ainsi parler, comme la pointe de l'épée mise en mouvement par la main, semble sortir de l'épée.

## II

Comme rapport avec les autres, les faits se trouvent comme les qualités nécessaires entre elles ou en face de leurs réalisations. Ils sont conséquence ou principe, cause ou effet, engendrant ou engendrés. La loi antinomique donne leur rapport : ils sont absolus ou contingents, affirmatifs ou né-

Digitized by Google

gatifs, antinomiques ou préantinomiques. Et toujours ils sont nécessairement attachés et rivés à l'être qu'ils représentent.

Que si le fait manifeste une qualité nécessaire, tenant d'elle la qualité de nécessaire, il sera nécessaire. Et comme les contingents ne sont que par les qualités nécessaires, les faits, même contingents, contracteront par là un caractère de nécessaire qui ne saurait dans aucun cas les abandonner.

Donc bien que les faits dans leur rapport entre eux soient contingents et nécessaires, ils restent en eux-mêmes toujours certains à cause de la constitution de l'être qu'ils manifestent et à cause de leur lien nécessaire avec l'être.

## III

Comme rapport avec l'esprit, il résulte de ce qui vient d'être dit, que le fait ayant la qualité de nécessaire à quelque état qu'on le suppose, devient la manifestation certaine de l'être. Et comme d'ailleurs l'être est prouvé certain par les qualités nécessaires, l'esprit par le fait arrive à la certitude de l'être.

## IV

Le fait considéré comme triple rapport, est donc toujours l'être en tant que vivant en soi, en tant que vivant avec les autres, en tant que vivant devant l'esprit.

Ce n'est donc pas une existence indépendante et séparée, c'est la splendeur extérieure de l'être se rayonnant sous tous ses modes. C'est l'être inséparable de lui-même et se faisant patent par une mise en œuvre qui n'est que lui-même. C'est la qualité d'être, se faisant visible et tangible, c'est l'expansion active de l'être.

Perçue ou vue par l'esprit, la manifestation de l'être n'est que l'être vu, perçu, conçu dans les diverses modalités de son existence. Quand nous disons c'est un fait, nous avons dit : Je vois, je perçois, je conçois, une qualité qui est la vie même de l'être.

Instinctivement, l'homme lie indissolublement l'idée de



Digitized by Google

fait à l'idée d'être, et il ne croit jamais les avoir assez attachées l'une à l'autre. Les langues sont le pléonasme de l'être. Elles nouent sans cesse fait et être par des répétitions continues où l'esprit se plaît. Ainsi, homme, pierre, animal, sont des faits. La simple affirmation de : homme, pierre, animal, contient l'idée d'être de telle sorte que dire homme c'est dire l'homme est, animal, l'animal est. Le substantif désigne pleinement l'être. Cependant ce n'est pas assez. L'homme a un tel besoin d'exprimer l'être, et ses langues en sont si bien l'affirmation, soit par lui-même, soit par le fait, que chaque mot deviendra la répétition de l'affirmation première. C'est ainsi que le verbe redit l'affirmation de l'être impliqué dans le substantif, l'adjectif celle du substantif et du verbe par la modification du fait. Il y a des langues qui n'ont point de verbe ; leur petit nombre montre qu'elles ne satisfont pas le besoin qu'a l'esprit d'affirmer l'être sous toutes ses manifestations ; leur existence fait voir combien l'affirmation de l'être est puissante dans le substantif, le mot essentiel, le mot de la réalisation vivante de l'essence, le mot qui n'est que l'être même.

---

## CHAPITRE V.

### Classification des faits.

Une bonne classification des faits doit se présenter sous le triple rapport que nous venons de montrer dans la proposition précédente.

Ainsi le fait sera :

1° Comme rapport avec l'être :

Préantinomique ou antinomique. Affirmatif ou négatif. Absolu, nécessaire, ou contingent. Infini, indéfini, fini. Numérique, idéal, matériel. Éternel, périssable. Intrinsèque ou extrinsèque. Certain dans tous les cas.

Digitized by Google

2° Comme rapport avec les autres faits, outre les catégories déjà énoncées, il sera :

Cause ou effet. Un ou multiple. Principe ou conséquence. Opposition ou accord. Simple ou complexe. Passé, présent, futur.

3° Comme rapport avec l'esprit, il sera :

Connu ou inconnu. Clair ou obscur. Vague ou précis. Vu ou entrevu. Cru ou nié. Douteux ou certifié. Certain toutefois qu'il sera existant.

Le fait reproduira la loi antinomique de l'affirmation et de la négation, dans leurs qualités nécessaires et dans leurs réalisations.

Le fait lié à l'être aura donc tous les aspects de l'être, lié à l'esprit par le moyen des facultés, il lui donnera tout cet être sous tous ces aspects divers. Le fait est donc bien le rapport de l'être à l'esprit.

Dans la question de la méthode nous devons considérer le fait sous trois aspects principaux : comme existence, comme composition, comme solidité, c'est-à-dire :

Comme absolu, nécessaire et contingent;

Comme numérique, idéal, matériel;

Comme certain.

Pour savoir d'abord si l'esprit peut l'atteindre dans sa modalité d'existence; ensuite si l'esprit a les moyens d'action nécessaires pour le pénétrer dans sa modalité de composition; si enfin l'esprit peut s'y reposer ou doit s'en défier.

Ces trois catégories contiennent tous les ordres de faits. Quelles que soient les choses de la vie, des arts et des sciences, on n'y trouvera que des faits absolus, nécessaires, contingents; numériques, idéals, matériels; certains.

Il nous faudra déterminer ce dernier caractère du fait avec force, car c'est par lui que la certitude s'inoculera à l'esprit. Il nous est inutile d'avoir trouvé la solidité et la certitude de l'être, d'avoir trouvé le lien du fait à l'être, si nous ne démontrons pas la certitude du fait. Nous tombons dans le doute et dans la négation tirés de l'essence du fait; après avoir vaincu le doute et la négation tirés de l'essence de l'être. La difficulté ne serait que reportée, non surmontée.

———

Digitized by Google

---

## CHAPITRE VI.

**Les faits sont absolus, nécessaires, contingents.**

Ce que nous avons dit au chapitre IV *du lien du fait et de l'être*, pourrait suffire peut-être. Car dès qu'il est prouvé que le fait est l'être même en tant que manifesté; comme il a d'ailleurs été démontré par la loi antinomique, que l'être est sous les modalités d'absolu et de contingent; que d'autre part cet absolu et ce contingent sont constitués par les qualités nécessaires; il reste évident que le fait pour manifester l'être, doit le représenter dans sa triple modalité d'existence et en reproduire jusqu'aux plus fines nuances et aux plus délicates transformations.

### I

Personne ne nie les faits contingents. La forme, la vie, la substance réalisée par le fini frappent tous les sens. Loin qu'on les nie, ils aveuglent.

### II

Veut-on donc que les faits nécessaires ne soient pas. Dès lors on veut que la détermination, l'identité et l'essence ne manifestent pas l'être. Mais au contraire, il faut dire que les qualités nécessaires sont des manifestations nécessaires, tandis que les réalisations antinomiques des qualités constituant les possibles, n'ont que des manifestations possibles.

C'est ainsi que les faits de forme, de vie, de substance sont dans une transition sans trêve de naissance et de mort, tandis que les faits de détermination, d'identité et d'essence, sont

Digitized by Google

dans un engendrement incessant et éternel et en permanence nécessaire.

Serait-on tenté de nier les manifestations absolues parce qu'elles n'apparaissent pas sous des formes contingentes? Mais elles se montrent sous des expansions nécessaires comme les qualités constitutives. Si les qualités sont nécessaires, si la loi antinomique exige un état préantinomique, la manifestation des qualités nécessaires à l'état préantinomique sera nécessaire par les qualités, absolue par la loi des antinomies. Que si donc les faits absolus ne se manifestent pas par substance, vie et forme, ils sont vus cependant par détermination, identité, essence.

## III

Prétend-on que nous allons trouver tout un ordre de faits correspondant au non-être, parce qu'il se trouve réalisé dans le contingent? Ainsi la mort est une réalité.

Qu'on se reporte à la notion de la détermination. La négation ne se réalise pas par elle-même, mais par l'affirmation. La détermination de l'affirmation dans le troisième terme antinomique se fait malgré la négation et dans la négation. La négation n'a lieu que parce que l'affirmation a épuisé sa force déterminante. La mort ne se réalise que par la cessation de l'expansion vitale. Quand un fait manifestera la négation, ce sera donc encore par l'affirmation. La négation n'est que de l'affirmation niée. Dès là tout fait n'est donc qu'une manifestation d'affirmation et d'être, jamais de non-être et de négation.

Voudrait-on reprendre : mais la notion de négation est un fait, cependant négation n'est pas être, donc le fait est indépendant de l'être.

Oui, la notion de négation est un fait et cependant négation n'est pas être. Mais par quoi cette notion est-elle un fait? Est-ce par négation qu'elle représente? Non. C'est par les qualités d'affirmation impliquées dans toute notion et qui la constituent. Quand l'affirmation se présente à l'esprit en tant

Digitized by Google

que niée elle devient notion. Comme notion elle est, étant une détermination et une identité essentielles, comme chose représentée dens la notion, elle n'est pas.

Disons encore : puisque la négation vit par l'affirmation, la notion de négation en tant que représentation de négation, a la même existence. On peut donc dire que la notion de négation est par l'affirmation directement, au moyen des qualités de détermination et d'identité impliquées dans toute notion, et indirectement par le rapport de la négation à l'affirmation.

On ne saurait donc pas trouver un fait négatif. *Tout fait est de soi affirmatif*. Dans son rapport avec l'esprit, le fait peut bien être dit négatif, en ce sens qu'il s'oppose à une affirmation ; mais de soi le fait, même quand il ne présente que la négation, est encore et nécessairement affirmatif par la partie d'affirmation soit réalisée, soit niée, qu'il reproduit.

## IV

On ne peut trop insister sur l'identification du fait et de l'être. Il fallait l'être solide en soi, il faut le fait solide par l'être. Les conséquences que nous en tirerons, nous en ferons sentir toute l'importance. Ici déjà nous pouvons nous rendre ce compte : l'esprit ne connaît l'être que par le fait. Il ne le pénètre jamais en son tout en son fond, mais il le voit par ces pièces et ces lambeaux de lui qui sont le fait. L'être, qu'il soit contingent ou absolu, n'apparaît que par la divisibilité de lui-même qui est le fait. Ainsi le fait de surface nous a fait conclure un corps ; le fait d'épaisseur joint à celui de surface nous mène plus loin. Seul, le fait de surface trompe, nous croyons au solide, nous avons une vapeur. L'épaisseur nous trompe, nous ne trouvons qu'un creux où nous avions conclu le plein. De faits en faits nous allons à une plus intime connaissance de l'être sans pouvoir l'avoir en soi. Combien est-ce peu voir l'être, homme ou arbre, que de voir un homme ou un arbre ! L'esprit a construit pour y arriver des sciences dont le cercle est indéfini : l'anatomie, la

Digitized by Google

botanique, la physiologie animale et végétale, etc.; qui, elles-mêmes ne voient l'être que bien imparfaitement et toujours par parcelles qui sont les faits.

Disons-le donc; puisque le fait est la qualité même d'être, en tant que manifestée, nous retrouverons nécessairement dans les faits la loi des rapports de l'être avec le non-être, c'est-à-dire la loi antinomique que nous avons posée. Ainsi le fait étant préantinomique est absolu; étant antinomique est contingent; étant par les qualités nécessaires de l'être, puisqu'il n'est que l'être, il est nécessaire.

---

## CHAPITRE VII.

**Les faits sont numériques, idéals, matériels.**

Pythagore a voulu réduire les faits au nombre; Bacon et les physiciens à la matière; Hégel les déclare une abstraction.

Pythagore a été frappé du rapport d'ordre des faits, et il a tout vu au travers de cet engendrement nécessaire du nombre dont il découvrit la loi.

Hégel, contemplateur après Platon, le christianisme, Plotin, etc., de la présence de l'idée dans la matière, a, par le côté spiritualiste de sa théorie, voulu annihiler la matière au profit de l'idée et nier les faits contingents.

Les physiciens aveuglés de matière et ne voyant la méthode que par leur instrument, *l'expérience*, s'adaptant si droit à leur fait, vont les uns par logique, les autres volontairement, à nier la solidité des autres faits. Et les métaphysiciens, éblouis par le jeu vivant des antinomies, leur ont donné raison sans le vouloir et souvent malgré leurs protestations. Les métaphysiciens ont, par , tué la métaphysique.

On a donc tenté dans tous les temps de réduire les faits es uns aux autres. C'est une tendance qui a sa base dans

le sentiment d'unité qui naît avec l'homme par la vue des qualités nécessaires de l'être, cette grande unité des êtres et des faits.

L'être se manifeste sous trois modalités. Ainsi un homme est à la fois un fait numérique, un fait idéal, un fait matériel; numérique parce qu'il est un; idéal parce qu'il est détermination, identité, essence; idéal encore parce qu'il est notion dans l'esprit; matériel parce qu'il est forme, vie et substance.

Or, comme le lien nécessaire du fait à l'être est démontré, il en résulte que les faits apparaîtront dans les trois modalités de l'être même. Il y aura donc des faits idéals, parce qu'il y a des qualités nécessaires manifestées, parce qu'il y a des notions; des faits matériels parce qu'il y a les réalisations matérielles de la détermination, de l'identité et de l'essence. Enfin, ces faits sont entre eux dans un rapport d'ordre, et de là naîtra une troisième sorte de faits, la numérique.

Ces trois classes sont irréductibles, quelle que soit leur union dans l'être dont la réalisation s'opère par la matière où elles forment l'individualité et où elles demeurent indivisibles. Cette triplicité vit dans l'unité en tant que nécessaire; et l'unité ne saurait l'absorber. Et aucune des modalités du triple ne peut former l'unité aux dépens des deux autres; mais l'unité ne naît et n'existe que par les trois modalités indestructibles.

= Nous ne pouvons donc pas à la façon de Hégel prétendre que le fait matériel n'est pas. Il existe comme la forme, la vie et la substance. Qu'est-ce que la matière en effet? C'est la réalisation de l'essence par une substance proportionnelle aux groupes de qualités formés par l'essence. Bien donc que le fait matériel ne soit que par les qualités nécessaires il est comme conséquence réalisée et il est réalité.

= Et il ne faut pas avec les Physiciens nier la réalité du fait idéal, puisque le fait matériel n'est réalité lui-même que par la réalisation du fait idéal, comme l'être n'est en tant que réalité que parce qu'il est en tant que qualité nécessaire. Il faut dire au contraire que le fait idéal représentant le nécessaire est au fait matériel comme la qualité à la réalisation. Ce

Digitized by Google

qui d'ailleurs en tant que fait ne donne de supériorité à aucun, tous ayant, comme nous le verrons, une égale force dans ce sens.

= Quant au fait numérique, rapport d'ordre de l'être aux êtres, il est manifestation d'une qualité nécessaire universelle et en même temps toujours la même; on conçoit par là que Pythagore l'ait vu partout. Il y est; mais il ne faut pas lui attribuer une réalité autre que la sienne propre.

= Ainsi l'être et tout dans l'être est fait, dans sa triple modalité d'idée, de réalisation et d'ordre ; parce que ordre, réalisation et idée sont la vie même. Et les trois modalités du tout sont irréductibles entre elles.

Il nous reste à savoir si le fait est certain. Nous pourrions le conclure avec sécurité de la certitude de l'être, puisque nous avons prouvé leur lien. Mais ce n'est pas assez, l'importance de la question et les erreurs qu'on y a commises exigent qu'on s'y arrête.

---

## CHAPITRE VIII.

### Certitude du fait.

Un homme qui s'est illustré dans les sciences naturelles a voulu définir après Hégel le fait une abstraction[1].

1° Est-ce là une définition? non.

1. Lettre de M. Chevreul à M. Villemain. — La tentative de M. Chevreul mérite l'examen à plus d'un titre. D'abord on y trouve la science et l'élévation de cet esprit éminent. De plus on peut dire que ce travail et ceux dont M. Claude Bernard fait procéder ses cours sont les seuls essais méthodiques de notre époque. — La philosophie satisfaite de Descartes se tait et laisse les expérimentateurs s'occuper de faire avancer la méthode. Enfin la définition du fait de M Chevreul rattachant la pratique de la science à la théorie métaphysique de Hégel, comme nous allons le montrer, il est très-important d'en constater la valeur réelle.

Digitized by Google

2° De plus cette définition, qui n'en est pas une, expose la réalité du fait et la réalité de l'être.

3° Elle enlève au fait toute sa certitude nécessaire pour qu'il y ait connaissance.

## I

Ce n'est pas une définition.

Car toute définition doit se baser sur les caractères essentiels de la chose définie, non sur les accidents qu'elle peut emprunter d'une autre qu'elle-même.

Les faits sont tous en tant qu'affirmation, car chacun est par sa détermination, son identité et son essence. Ce sont des réalités co-vivantes. Or, on peut bien soutenir qu'ils ont entre eux un rapport de négation et par là d'abstraction puisqu'ils sont négations les uns des autres par cela seul qu'ils sont affirmations séparées. Mais ce rapport n'est que par l'affirmation même de chacun d'eux vis-à-vis des autres, et chacun en soi n'en est pas altéré. Ils ne s'abstraient pas; ils co-existent.

Si on les considère dans leur rapport avec l'être, ils ne sont en aucun cas abstraction, puisqu'ils ne sont que l'être même. C'est donc une grande co-réalité de manifestations simultanées; c'est la co-existence immense.

Sous le rapport de la succession dans le temps, les faits sont, il est vrai, entre eux comme des affirmations qui finissent. Il y a donc là un véritable rapport de négation et d'abstraction. Mais ce caractère est-il si inhérent au fait qu'il doive devenir sa définition? non, car ce n'est qu'un rapport des faits considérés dans leur existence, non pas dans leur essence. La succession n'établit pas qu'en soi le fait soit abstraction, car il n'est fait que tant qu'il est et non quand il n'est plus.

= Si, au contraire, on se tourne vers le rapport des faits avec l'esprit, ce caractère passager va devenir permanent. Le fait ne sera perçu que par séparation. Et c'est là le grand point primitif de l'action de la pensée. Quant à nous, il nous paraît

Digitized by Google

tellement impérieux que nous n'avons pas hésité à faire de la faculté d'abstraction et d'extraction la première opératrice de l'esprit. Mais que l'homme voie ou ne voie pas, le fait ne change pas en soi, il ne change que pour la pensée qui ici le considère comme abstrait, c'est-à-dire, comme n'étant pas, là comme extrait, c'est-à-dire, comme tiré du tout pour être observé. Le caractère d'abstraction n'est donc pas du fait, mais de l'esprit.

Cependant qu'a-t-on voulu? On a défini le fait une abstraction, parce qu'on a observé d'ailleurs avec raison que l'esprit ne le percevait que par séparation. On a donc donné comme essence du fait un phénomène de l'esprit. Ce n'est donc pas une définition.

Si c'est la nature de l'esprit d'être dans la nécessité de supposer n'étant pas tout ce qui n'est pas fait à observer, ce n'est pas la nature du fait. De quel droit qualifier le fait par ce qui se passe dans l'esprit. C'est passer d'un ordre d'idées à un autre, on parle esprit, non pas fait. On fait allusion à la faculté, à l'attitude de l'esprit devant le fait, mais on n'a pas le fait ni son essence.

Puisque les faits sont la co-existence infinie, indéfinie, l'immensité vivante, il faut par sa définition que le fait nous apparaisse comme réalité partout vivante, qu'on le considère dans son rapport avec l'être, dans son rapport avec les autres faits, dans son rapport avec l'esprit. C'est la manifestation de l'être.

## II

Que si le fait est abstraction, le fait et l'être sont sans réalité.

Qu'arrive-t-il en effet?

La qualité inhérente à l'esprit va s'attacher au fait et devenir qualité essentielle du fait. La notion du fait et par elle la notion de l'être vont se trouver altérées, détruites, ainsi que nous allons le peser ; et avec elles toute certitude méthodique perdue.

Ce que nous avons vu se passer lorsqu'on tentait d'incor-

Digitized by Google

porer le non-être dans l'être; nous allons le voir ici se reproduire lorsqu'on tente d'incorporer l'abstraction dans le fait.

= Dans ses critiques souvent si justes contre le déisme du dix-huitième siècle, Hégel dit : « Dieu n'est pas en dehors du monde, mais au-dessus du monde qui est *phénomène, abstraction.* »

On voit la définition du fait de M. Chevreul *le fait, le phénomène abstraction.*

M. Chevreul voudra-t-il suivre Hégel? je ne le crois pas, mais Hégel l'entraînera. Ils ont tous deux le phénomène abstraction, tous deux iront au même abîme logique. Le Physicien inventeur aboutira à dire contre lui-même avec le philosophe dans un de ses élans d'idéalisme : « Le vrai triomphe et la dernière délivrance ne se trouvent que dans l'idéalisme absolu, dans la mort absolue *du réel* comme tel. » (Tome I^er^.)

Voici la suite vertigineuse :

Si le fait est abstraction, toute qualité nécessaire, contingente, absolue sera abstraction; car elles sont fait en tant que manifestées. La substance, la vie, la forme, la détermination, l'identité, l'essence sont abstractions. Les propriétés sont abstractions étant qualités. Les corps sont abstractions étant un agrégat de propriétés. Les notions sont abstractions étant un composé de qualités. Or, si chacune des parties composantes du tout est abstraction, le tout est abstraction. Tout ce qui fut et sera est abstraction. Et comme tout fait est l'être même en tant que manifesté ; l'être préantinomique et antinomique, absolu et contingent, nécessaire et multiple, n'est que l'abstraction elle-même; nous voilà à l'indéterminé absolu de Hegel.

Or, qu'on le remarque, c'est la science, cette solidité de l'esprit dans la certitude de l'être, qui arriverait au nom de son moyen d'observer l'être à détruire toute réalité, et à plonger l'esprit dans l'impuissance du savoir. La science anéantirait son objet et se condamnerait elle-même à n'être plus qu'un rêve, une illusion, un néant.

= Il faut savoir gré à M. Chevreul d'avoir osé tirer de Hégel cette définition du fait qui y dormait et de n'avoir pas craint

Digitized by Google

de l'appliquer à la pratique de la science. Lorsqu'on verra le fait privé de sa réalité, l'être de sa vitalité, la science de sa base, l'esprit au lieu de s'appuyer sur l'être s'effondrant par l'abstraction dans le non-être ; on reculera et M. Chevreul le premier qui a donné tant de réalités nouvelles à la science. Du reste que fait l'éminent physicien, par une longue série d'exemples choisis avec tout son savoir? Il réfute lui-même sa théorie et nous ne voudrions pas d'autres preuves que les siennes pour montrer la réalité de sa prétendue abstraction.

Hégel qui n'avait pas la science physique pour le contredire et l'arrêter, osa être plus logique. Son fait abstraction tenait à un absolu de soi indéterminé. Qu'on procède du tout indéterminé, on aboutit au fait abstraction ; qu'on parte du fait abstraction et l'on s'enfonce dans le tout indéterminé et inexistant. Par cette acceptation pure et simple des antinomies posées par Kant et impliquées dans Spinoza pour l'être dans le spiritualisme pour l'idée; par cette inobservation de l'essence et de la loi antinomiques, par cette fausse notion de la détermination que j'ai déjà constatées, Hégel fut amené à affirmer au commencement de sa logique, cette proposition inouïe : « L'être et le non-être forment l'un, parce que l'être pur étant l'indéterminé n'est pas autre que le non-être aussi indéterminé que lui. » Cet indéterminé avait seul le droit d'enfanter le fait abstraction.

Platon avait puissamment combattu dans *le Sophiste* ce jeu de logique présenté par la sophistique antique. Les notions de la détermination et de la loi antinomique doivent l'anéantir à jamais en montrant qu'il est né d'une question mal posée.

Pour Hégel le devenir seul est donc l'être, puisque le non-être et l'être sont l'indéterminé par essence[1]. L'être n'est en effet qu'en dehors de l'indéterminé. Mais l'indéterminé absolu qui est le primitif, quel est-il sinon le non-

1. Toute l'école panthéistique française reproduit cette formule en disant : que le temps est le facteur de l'absolu. Ce n'est pas l'absolu qui vit, c'est le temps. L'absolu est le rien indéterminé où le contingent matériel et rationnel apparaît. Cette école part donc comme Hégel du tout abstraction, il faut qu'elle arrive dans la pratique au fait abstraction de M. Chevreul.

Digitized by Google

être? Il suit donc que le non-être va être génésiaque de l'être et le rien cause de la vie. Ici Hégel cesse d'être logique comme M. Chevreul, car c'est le propre des théories hasardées de nécessiter des contradictions pour que l'esprit puisse se rattacher à quelques vérités. Hégel anéantit tout son système d'un mot, en disant, avec tout ce qui pense, que la génération de l'être par le non-être est impossible.

M. Chevreul voudrait-il, se détachant de Hégel, faire le phénomène abstraction, tout en conservant la réalité de l'être?

Les Éléates l'ont fait et encore ici Hégel lui donnera la main. Ce grand esprit toujours partagé entre sa conception première de l'être et son élévation spirituelle au-dessus du contingent, va contredire de nouveau la partie de sa théorie qui précède. Il recule de ce tout, abstraction en soi et qui va se formant par la matière; il dit ce mot que je prends dans Rosencrantz : «L'individu n'est grand et libre qu'en proportion de son mépris pour la nature.» (Hégel, t. X, p. 187.) Ici c'est la nature qui est abstraction, là-haut c'était l'être en soi, où donc est la réalité? que devient cette nature qui fait la gloire scientifique de M. Chevreul? Hégel Éléate ici, détruit le possible pour l'absolu. Mais comme d'ailleurs son absolu est l'indéterminé, où est l'être? où est le fait? Hégel ne conserve ni le fait ni l'être. Tout flotte abstraction. Et moi je dis qu'il faut que tout se manifeste réalité.

Les Éléates prenaient un parti entre ces deux impossibles, ils niaient le fait et conservaient l'être. Mais un être sans fait, sans manifestation, soit des qualités nécessaires, soit des qualités contingentes, qu'était-ce que le non-être et l'indéterminé de Hégel?

Entre l'idée de Hégel et les Éléates, il y a identité par la négation du multiple, contradiction par la conception de l'indéterminé absolu. Les conséquences méthodiques des systèmes sont les mêmes. Comme tous les philosophes, ces sages ont compris que l'existence n'est intelligible que par l'unité. Accord qui serait la gloire de l'humanité s'il n'était une nécessité de l'esprit. Ce n'est que l'explication de cette unité si universellement sentie qui enfante les systèmes et les erreurs. Les Éléates voulaient que l'unité absolue existât de soi, c'é-

Digitized by Google

tait une grande pensée et leur principe est ici supérieur à celui de Hégel. L'absolu c'était l'être ; et cette belle idée leur était tellement chère, que ne pouvant se rendre compte de ce qu'ils considéraient à la façon des déistes comme l'être en dehors et indépendant de l'être, c'est-à-dire le contingent et le multiple dans l'absolu ; ils nièrent le multiple pour conserver l'unité, le monde pour conserver l'infini. Mais Hégel avait besoin de ce multiple pour constituer l'existence de son absolu abstraction, il voulait faire vivre l'unité éléatique par le devenir, c'est-à-dire par le contingent, quitte à nier ensuite par un soubresaut de sentiment, la réalité de ce contingent, afin d'effacer de l'absolu cette matérialité indigne de lui. Ainsi le système de cet admirable génie n'est que l'immense et universelle négation.

= Laissons les conséquences philosophiques de ces théories dont nous affranchiront également la loi antinomique et la notion de la détermination. Ne prenons ici que les résultats méthodiques pour montrer où conduit le fait abstraction.

D'un indéterminé, c'est-à-dire d'une abstraction, Hégel voulait tirer un multiple être qu'il niait et dont il faisait le phénomène abstraction. Les Éléates par la négation du fait aboutissaient à l'un abstrait. M. Chevreul a donc sans le vouloir, appliqué à la science pratique et à la méthode, les notions de ces deux doctrines assemblées. Ceci nous montre une fois de plus combien *l'organum* se rattache nécessairement à la question de l'être et la nécessite pour être un tout métaphysique. Le fait abstraction de M. Chevreul appelle la doctrine éléatique qui fait abstraction le multiple, appelle la doctrine hégélienne qui fait abstraction tantôt l'absolu tantôt le multiple. Hégel aboutit aux Éléates, les Éléates à Hégel ; M. Chevreul à Hégel par les Éléates, Hégel à M. Chevreul directement ou par les Éléates encore. M. Chevreul protestera contre ces conséquences, mais Hégel ne protestait-il pas contre lui-même par ses oscillations ? La sagesse de l'homme est souvent dans ses contradictions plus que dans ses systèmes. Que pouvons-nous contre la force logique, elle nous entraîne malgré nous loin de nos plus chères opinions.

Qui peut empêcher le fait abstraction d'aboutir à un être

Digitized by Google

abstraction; l'être abstraction d'engendrer le fait abstraction? Puisqu'il est démontré que l'être et le fait sont inséparables.

La doctrine de Hegel donne pour la théorie du fait un résultat double, mais où l'abstraction est toujours le dernier mot. Part-on de l'indéterminé absolu et veut-on que le fini étant le déterminé soit réalité? Il n'y a dès lors de réel que le fait contingent; et tout autre fait reste abstraction. Au contraire, par suite de l'impossibilité nécessaire de l'un d'être sans l'existence de l'autre, et d'accord avec la deuxième vue de la théorie de Hégel, nie-t-on le multiple tout en conservant à l'absolu sa qualité d'indéterminé? Dès lors tout fait absolu nécessaire et contingent devient également abstraction. O gouffre du néant et du désespoir!

= Ce n'est pas cependant en partant de la doctrine de Hégel que M. Chevreul l'a rencontré, c'est en partant du premier principe philosophique de Descartes. Prenant pour base l'opération de la pensée, on fait peser cet acte interne et psychologique sur le fait. C'est ainsi que l'inventeur du critérium de l'évidence a été, comme nous le jugerons, amené à conclure l'existence de l'être, non des qualités essentielles de l'être, mais de la vue que l'esprit en pouvait avoir. Par le même moyen M. Chevreul voit que l'esprit procède par abstraction pour étudier un fait et il donne au fait le nom d'abstraction. C'est le procédé de l'esprit qui qualifie la chose, encore un coup, sans qu'on tienne compte des caractères essentiels de la chose; c'est le subjectif qui s'impose à l'objectif et les détermine. Ne soyons donc plus étonné de cette fausse notion du fait. Nous verrons de plus en traitant de l'abstraction qu'on en a en même temps faussé la notion.

## III

### Que si le fait est sans réalité il n'y a nulle certitude.

Or, quelle certitude reste-t-il à la méthode? ce fait abstraction se rattache au non-être et le fait pénétrer dans la connaissance. Comme Hégel et les Éléates détruisaient la réalité

Digitized by Google

du fait en soi par leur métaphysique, M. Chevreul détruit la réalité du fait scientifique par sa définition.

Or, le fait est certain ou il n'est pas; ou il n'est pas ou il est réalisé; ou il n'est pas et il mène au précipice de l'indéterminé absolu et du non-être; ou il est et il tient son être de l'être et nous conduit au tout réalité; ou il n'est pas et il est abstraction; ou il est et il est extraction vivante.

Comme sous toute question métaphysique il y a une antinomie que nous poserons ici pour clarté, mais que nous étudierons, au chapitre suivant :

*État préantinomique.* — Réalité.

*État antinomique processus.* — Négation. — Plus la réalisation de la réalité dans la négation, c'est-à-dire l'extraction et l'abstraction, la vie et la mort :

Ou autrement encore pour prendre une antinomie que nous connaissons déjà :

*État préantinomique.* — Être.

*État antinomique processus.* — Non-être. — Plus la réalisation de l'être dans le non-être, c'est-à-dire l'être fini, notion et matière, tantôt extraction, tantôt abstraction.

Le fait considéré comme abstraction ne correspond donc jamais qu'à non-être, à négation, en tant qu'absolu; et en tant que contingent qu'à réalisation du non-être et de négation dans le troisième terme antinomique. La négation de l'être n'est pas un fait mais l'absence du fait; la négation du fait est la négation de l'être. Mais ce que Parménide vieux disait à ses disciples au commencement et à la fin de ses leçons à la manière que l'apôtre Jean répétait plus tard la loi de l'amour, aurait dû être entendu de Hégel et le doit être de M. Chevreul. « Jamais tu ne comprendras que ce qui est n'est pas. »

= Le fait est la grande communication, le grand médiateur infaillible, inconsomptible, de l'être à l'esprit. Si l'esprit doute du fait, tout croule. Comme l'être donne des faits à l'esprit et établit par là son rapport avec lui, ainsi l'esprit s'assimilant les faits par ses moyens propres, pénètre à l'être. Que cette voie soit donc solide, ou encore un coup, nous n'avons rien fait en établissant la solidité de l'être. Que m'importe



Digitized by Google

que l'être soit inébranlable en soi, si son moyen de parvenir jusqu'à l'esprit n'est pas certain comme lui-même et n'est que mirage, irréalité et abstraction?

Ce qui manifeste l'être c'est qu'il est. Or comme le non-être n'est pas et ne se réalise que par l'être, rien n'est manifesté par le non-être, mais tout par l'être. Dès là toute manifestation quelle qu'elle soit donne l'être sans un doute. Donc le fait qui n'est que la manifestation de l'être est toujours nécessairement et infailliblement certain comme l'être même. Ainsi quand l'esprit voit la mort, il voit non pas le non-être mais la fin d'un être; et la mort indépendamment de nos causes de douleur, est répulsive parce que l'homme a tellement soif de l'être en tant que détermination toujours réelle, que la chute de l'être, même en tant que contingent, blesse son sentiment de l'être en tant que nécessaire et lui est une cause d'horreur.

Dès qu'on a trouvé un fait on a touché l'être; le contact est immédiat. Le fait n'étant que la présence, la patuité de l'être revêt ce caractère de nécessaire qui est inhérent à l'être. Le fait est une manifestation nécessaire, l'être n'étant même dans la contingence qu'un composé de qualités nécessaires. Tout fait en tant que fait est donc solide, parce qu'il tient sa certitude directement et sans intermédiaire de l'être qu'il manifeste. Le possible en tant que fait est aussi certain que le nécessaire. Le possible aurait pu ne pas être, peut ne plus être, mais une fois qu'il est et tant qu'il est, il est aussi sûr qu'il est en sa proportion d'être, que l'absolu lui-même et au nom des mêmes qualités nécessaires. Le fait possible ou contingent qui est la manifestation de l'être possible donne donc à l'esprit la même certitude que le fait nécessaire. La puissance d'être peut différer dans les êtres, la quotité de manifestation différer dans les faits, toujours il y a solidité égale. Il n'y a pas de classification des faits sous le rapport de leur certitude. Il pourrait en être autrement si l'être possible avait en soi sa raison d'être, mais le possible n'est, comme il a été démontré que par les qualités nécessaires de l'être. Rien n'est donc que dans et par le nécessaire; dès là tous les faits en toutes les modalités, tous les ordres de faits puisent un carac-

Digitized by Google

tère de nécessaire dans ces qualités nécessaires qui circulent comme une séve vivante dans le contingent comme dans l'absolu. Telle est la base de la certitude du fait, et partant telle est la base de la certitude de la connaissance comme de la science, ces pénétrations de l'être par le moyen du fait. Oui, ce fait qui n'est pas par soi mais par l'être est certain comme l'être, Oui ce lien intime du fait et de l'être, cette nécessité du fait d'être dès qu'il y a être, et d'être par l'être, assurent à la connaissance, à la science la plus inébranlable des bases puisque l'être est le solide de la notion comme le solide des sens. Ainsi le fait est le repos de l'esprit parce que par lui il adhère à l'être; la science doit s'y abandonner, s'y cramponner, s'y lier, il est pour elle l'être partiellement mais certainement vu.

Le fait c'est l'aiguillon qui fait tout ce que veut l'être. Il s'avance sur l'homme comme pour exécuter son ordre qui est de se livrer à l'esprit. A coups redoublés et recommençants il veut pénétrer. Il veut donner à l'esprit la paix de la certitude. Tout ce qui est au fait est à l'être; tout ce qui est à l'être est au fait. Tout ce que l'être est, le fait l'est et l'est semblablement. L'être a la vie en soi, le fait a la vie en soi. Le fait et l'être ne sont qu'un. Et il n'y a rien à rabattre de ces mots. Cela est réellement ainsi. Cela est simplement ainsi. Cela n'est pas dit pour éblouir. C'est le récit sans énervement du lien du fait et de l'être.

---

## CHAPITRE IX.

### Quotité de manifestation des faits.

Et tout fait absolu, nécessaire, contingent, idéal, matériel, numérique, va contracter de cette certitude une réalité, je ne dirai pas égale mais proportionnelle à la quotité des qua-

Digitized by Google

lités de l'être enfermée dans l'essence et exprimée par la manifestation. De telle sorte que chaque fait sera aussi certain en soi, mais qu'il sera plus haut dans l'échelle à mesure qu'il représentera plus de nécessaire. Et ainsi s'établira la hiérarchie dans les connaissances, tout en maintenant à chacune une égale solidité. Une bonne classification des sciences et des connaissances doit avoir pour lien la quotité de manifestation des faits.

Il faut ici considérer en regard ces deux qualités de l'être et du fait, la certitude et la réalité. La certitude est absolue et tient à la seule qualité d'être. La réalité est proportionnelle aux qualités de l'essence. La certitude ne varie pas avec la quotité d'être parce qu'elle n'en dérive pas, mais qu'elle surgit des qualités nécessaires qui constituent aussi bien le contingent que l'absolu comme nous avons vu.

Il n'en est pas ainsi de la quotité de réalité. Elle varie selon qu'il y a manifestation des qualités nécessaires ou de leur réalisation contingente. En effet on comprend facilement que plus il y aura de nécessaire manifesté, plus le fait sera en rapport immédiat et direct avec l'être dont l'essence est d'être nécessaire absolument, c'est-à-dire d'être le nécessaire en soi. La hiérarchie des faits comme intensité, comme quotité de réalité se doit donc mesurer sur la quotité de nécessaire impliqué.

Donc tout fait sera réel comme tout fait sera certain; mais il y aura réalité proportionnelle, contrairement à la certitude qui est immuable. Quel que soit l'être, la qualité d'être y étant toujours incluse, le fait malgré les modalités de manifestations sera encore un coup toujours aussi certain. Ainsi le plus petit fait est aussi certain qu'un grand, une fourmi qu'un éléphant. Ainsi les faits de solidité de gazéité manifestent l'être en tant que matériel. Les faits de pensée juste injuste, vrai, faux, manifestent l'être en tant qu'idée, les faits de nombre 1, 2, 25 manifestent l'être en tant qu'ordonné. Et tous ces faits ont cette certitude égale qu'ils sont manifestations de l'être. Ce n'est pas parce que l'être est en tant que matériel que le fait est certain, c'est parce que le fait est manifestation de l'être. Toute manifestation de quelque modalité de l'être que ce soit sera donc certaine au même titre, fût-

elle idéale, fût-elle numérique. Elle est manifestation, voilà tout.

Mais sa puissance sera proportionnelle à la quantité de nécessaire inclus; ce qui veut dire que le fait représentatif des qualités nécessaires impliquera une réalité plus grande que le faitmanifestation des réalisations possibles et contingentes.

---

## CHAPITRE X.

### De la classification des sciences.

N'est-ce pas ici le lieu de remarquer combien cette division des sciences qui les classe en abstraites et concrètes apparemment, est arbitraire d'abord, combien ensuite elle tend à fausser le jugement sur la véritable réalité des faits.

La science est-elle jamais concrète? Non, car elle n'est jamais que l'étude de l'être par des faits, c'est-à-dire par des manifestations isolées de l'être. Puisqu'il y a toujours isolement dans la connaissance des faits, il n'y a donc pas plus concrétion dans les sciences qui traitent de la matière que dans celles qui traitent de l'idée ou du nombre. Toute science procède par manifestations isolées, c'est-à-dire par extraction de certaines qualités et abstraction du reste, ce qui revient à dire :

1° Ce que j'ai déjà posé au livre de l'esprit, que la première opération de l'esprit quelque chose qu'il voie est l'extraction et l'abstraction;

2° Que les sciences sont toutes abstraites également, ou mieux qu'elles sont toutes également solides et réelles par la réalité du fait, qui, étant pour les unes comme pour les autres manifestations de l'être, est également certain et réel. Ce qui veut dire qu'au vrai il n'y a pas de science abstraite.

Abstraites! Les faits dont traitent ces sciences sont donc moins

Digitized by Google

existants ! Étant moins existants ils sont donc moins certains ! Toutes les hautes sciences sont perdues du coup, et ce coup atteint les mathématiques elles-mêmes qui sont dites abstraites. Mais la résistance de ce vaste cycle intellectuel devrait éclairer sur le reste. On n'y regarde pas. C'est toujours le procédé de Descartes qui qualifie la chose non par son essence mais par l'opération de l'esprit sur elle. Et comme d'ailleurs l'esprit attache malgré soi une idée d'inexistence à l'abstraction, ainsi qu'il sera prouvé, les sciences dites abstraites sauf les mathématiques qui sont de toutes les plus abstraites cependant, sont tenues pour inexistantes et les sciences physiques comme les vraiment solides. Quelle confusion ! lorsque la connaissance sera fixée ou devra arriver à la conclusion inverse. Par cela que les sciences dites abstraites traitent du nécessaire en soi, elles doivent arriver à une connaissance nécessaire du nécessaire. Ainsi font les mathématiques ; ainsi fera la métaphysique si l'on fixe ses éléments par la loi antinomique. Au lieu que les sciences naturelles embarrassées de contingent seront peut-être forcées de se contenter éternellement de théories provisoires et probables; car quand aura-t-on découvert tout le contingent pour pouvoir réellement fixer leurs éléments et par là leur assurer une marche nécessaire ?

Ce n'est donc pas de la matière qu'il faut partir pour classer les sciences; c'est de la certitude du fait d'abord! et toutes sont égales en ce point; ensuite c'est de la réalité relative du fait et les sciences seront d'autant plus solides qu'elles auront à traiter de faits en contact plus immédiat avec le nécessaire.

= Va-t-il donc résulter que les faits idéals et numériques vont avoir plus de réalité que les faits matériels? Cela sera difficile à comprendre pour la plupart des esprits et cependant la vie, les sciences physiques, le prouvent comme la métaphysique.

N'est-ce pas un principe vulgaire qu'un homme doit préférer l'honneur, la justice à tous les biens? Qu'est cela sinon qu'on reconnaît à honneur, à justice plus de réalité qu'à la matière elle-même? car la justice et l'honneur sont classées

Digitized by Google

dans cet aphorisme de toutes les nations et de tous les temps comme ayant une qualité de nécessité supérieure à celle de la matière. Et le sacrifice de la matière à ces hautes pensées est continuel dans la vie la plus matérialiste sous peine de déshonneur. Quelle affirmation violente de la supériorité du fait spirituel sur le matériel! Pour ce fait spirituel dont la théorie voudrait faire un rêve et dont la pratique fait la première des réalités, les hommes meurent, se sacrifient dans tous les temps comme citoyens, comme pères, comme hommes, comme religieux, comme savants, comme artistes, etc., car dans son fonds, même sans que l'homme sache ce qu'il accomplit, l'existence est un éternel sacrifice à l'idée, à la science, à l'amour qui sont encore l'idée.

Platon a dit admirablement dans l'*Hippias*. « N'est-ce point par la justice que les justes sont justes?—C'est par la justice. — La justice n'est-elle pas quelque chose de réel? — Sans doute.—N'est-ce pas par la sagesse que les sages sont sages et par le bien que tout ce qui est bon est bon! —Assurément. —Cette sagesse et ce bien, ce sont des choses réelles et tu ne diras pas apparemment qu'elles n'existent point? — Qui pourrait le dire? »

Et les sciences physiques font comme la vie.

Le physicien doute-t-il plus de la gazéité que de la solidité? Doute-t-il plus de l'électricité que de la gazéité? Ces trois états de la matière sont aussi fortement affirmés. Pourquoi? Il n'y en a qu'une seule raison qui est vraie pour le spirituel comme pour le matériel; ils sont manifestés par des faits. Toute détermination de l'être quelle qu'elle soit, est dans ce cas.

D'ailleurs comment l'esprit arrive-t-il à la connaissance de la matière? Nous le savons déjà. La perception lui donne-t-elle l'objet en tant que matériel? Non, c'est la sensation, puissance du corps de sentir un corps. Mais pour l'esprit la matière n'y pénètre pas, n'y touche pas en tant que matière, elle n'y arrive qu'en tant que notion. Dès là tout est donc notion dans l'esprit. Or une notion vaut une notion comme existence. En tant que notions toutes existent également de la même sorte, du même genre de vie. La cause de la notion importe

Digitized by Google

peu. Dès qu'il y a essence notionnelle, il y a réalité notionnelle. La sensation passe, pour ainsi parler, l'émotion d'un corps à la perception qui le fait notion dans l'esprit, et le corps n'y vit plus corps, mais notion de corps.

Or pourquoi, puisque toutes les notions ont la même vie de notion, irait-on attacher l'idée d'inexistence aux unes et l'idée d'existence aux autres. Cet aveuglement de la matière est vraiment trop fort. Vous ne l'avez pas dans l'esprit, vous ne l'avez que dans l'œil, dans le goût, dans le toucher, dans l'odorat, et encore n'est-ce pas elle-même mais sa sensation. C'est donc peut-être une image de poëte partant de la réalité matérielle que de dire abstractions certaines notions, mais c'est une affirmation contraire à la nature réelle des choses de l'esprit, contraire à la science et à la philosophie de la science.

≐ Pourquoi donc l'homme s'obstine-t-il à dire abstraites les connaissances qui n'ont pas la matière pour objet?

Est-ce donc que la matière est pour l'esprit en plus continuelle extraction que l'idée? Erreur singulière puisqu'il est démontré que l'être même en tant que matériel n'est constitué que par les qualités nécessaires qui sont l'idée même de l'être, puisque le fait matériel lui-même n'est qu'une perception d'une qualité de l'être. La grande, la permanente extraction c'est donc l'idée, et la matière n'est que l'occasion de cette perpétuelle vision.

L'homme me paraît si identifié à l'idée qu'il ne la sent plus lui apparaître et qu'il croit que la véritable apparition est la matière. L'idée lui est tellement inhérente qu'elle se confond avec lui, il la prend pour lui-même. Nous vivons tellement dans l'atmosphère que nous n'en avons pas la perception. Nous ne vivons pas tellement avec l'aliment que nous n'en éprouvions l'impression. L'air devient nous-mêmes à toute seconde, l'aliment à temps éloignés. N'y a-t-il pas quelque chose d'analogue dans cet oubli de l'idée, dans cette préoccupation de la matière où vit l'humanité?

La matière toujours externe frappe, heurte sans cesse dans la vie et force à sentir sa réalité, l'idée coule en nous comme le sang. L'esprit toujours éveillé par le choc continu a la

Digitized by Google

matière brusquement dressée devant lui, et cette interne présence de l'idée est la cause de son oubli.

Comme d'ailleurs on ne démêlait pas bien la notion de l'abstraction on hésitait moins à dire abstraites des sciences entières et à les frapper par là d'une inexistence que dément leur portée dans les développements humains les plus matériels. De quoi vivent toutes les sciences d'application sinon des mathématiques? Loin que ce soient les mathématiques qui vivent des objets. Ce n'est pas parce que l'esprit a vu les objets nombrés qu'il a créé les mathématiques, c'est parce qu'il a vu la manifestation des rapports de l'ordre. Le nombre est indépendant de l'objet parce qu'il est la manifestation directe de la qualité d'ordre des êtres et que par conséquent il ne correspond pas à tel ou tel être. Si on dit avec Aristote : *Nihil in intellectu quod prius non fuerit in sensu,* la matière va devenir logiquement l'engendrement unique de la classification des sciences. On dira abstraites celles qui ne dépècent pas la matière. On partira des choses et objets nombrés et mesurés qui seront par là le véritable objet des mathématiques. Toutes les sciences pures se matérialiseront. La métaphysique sera de la physique conclue. Toutes fois qu'on dira abstraite une science parce qu'elle n'est pas matérielle, on supposera donc à la matière une existence supérieure à l'idée; on attachera à l'idée une inexistence relative, ce qui veu dire que cette simple dénomination d'abstraites attachée aux sciences, suppose tout le système matérialiste de la connaissance, le préjuge, et l'affirme sur préjugé. Ce système fût-il juste il faudrait encore dans les termes s'abstenir de le préjuger; mais il est faux et nous l'avons montré au livre de l'esprit en établissant l'accord du sensualisme et du spiritualisme.

Les mathématiques exploitant directement la manifestation d'ordre des êtres, ont un objet réel au même titre que la physique qui s'attribue les manifestations de solidité, de liquidité, de gazéité. La métaphysique s'exerçant immédiatement sur les manifestations antinomiques de l'être, a donc pour objet des qualités aussi réelles, et par là est aussi réelle que les sciences de la matière. Toutes les sciences opèrent également sur l'être, non sur l'être en soi, mais sur des mani-

Digitized by Google

festations diverses, isolées de l'être qui, étant des faits, ont, ainsi que nous l'avons vu, un caractère de spirituel aussi bien pour le matériel que pour le spirituel même, par cela seul qu'un fait est une qualité manifestée. Dès là, toute qualité étant fait au même titre, toute science, c'est-à-dire toute étude des manifestations de l'être, quel que soit son objet, est aussi réelle, parce que toute manifestation de l'être est également réelle par l'être même.

= Les langues nous obligent à la même conclusion :

La science a-t-elle pour exprimer les corps d'autres moyens que pour exprimer les idées? Non.

1° Les termes sont la représentation de *l'essence de l'être*, et on la rend par ce mot qui est comme l'être même parlé, le mot de l'être, le mot essence ou *substance*, le substantif.

2° Ils enferment la *détermination de l'être*, et ils se multiplient pour l'exprimer dans la variété indéfinie de l'adjectif, qui est comme *la forme* sous laquelle apparaît l'être. Enfin :

3° Les mots contiennent l'*identité de l'être* qu'ils expriment par la multitude de ses actions qui sont *la vie* même. Pour y arriver, ils se décomposent indéfiniment par le verbe dans le passé, le présent, l'avenir; ils suivent l'être et le fait dans toutes leurs phases, afin que ce qui a été, est et sera, afin que le tout être soit rendu, retourné, placé vivant sous toutes ses faces, éclairé dans ses plus délicates nuances, comme une belle statue bien en son jour. Les langues expriment donc l'être et toute manifestation de l'être de la même manière, de telle sorte que lorsqu'elles expriment l'immatériel, elles ont autant de puissance que lorsqu'elles montrent le matériel.

= D'ailleurs pour saisir les faits en tant qu'absolus et contingents, matériels ou immatériels, l'esprit a des facultés également sûres, également fatales : la perception, l'intuition. Et toutes deux sont dans un lien tel qu'elles se contrôlent sans cesse et coopèrent au même but. C'est par là que les sciences métaphysiques et physiques, tout en faisant librement et isolément leur route, doivent être le contrôle l'une de l'autre, et que de leur lien doit naître la science entière.

= Enfin nous avons dit que pour s'emparer des faits en tant

Digitized by Google

que numériques, idéals, matériels, l'esprit avait trois moyens que nous apprécierons plus tard. Or si nous prouvons ce que nous affirmons seulement ici : que ces trois moyens n'en sont qu'un et sont en eux-mêmes également certains ; il restera que les sciences, avec des faits également certains, des moyens également certains, doivent arriver à une certitude qui ne sera plus désormais proportionnelle à la modalité du fait soit matériel, idéal ou numérique ; mais 1° à la détermination du fait comme élément certain ; 2° à la qualité de nécessaire impliqué dans le fait.

---

## CHAPITRE XI.

### Conclusion sur la notion du fait.

Nous tiendrons donc les faits matériels, idéals, numériques 1° pour également certains ; 2° pour manifestations de la vie de l'être ; 3° pour réels en proportion du nécessaire inclus. Toute manifestation est mode de la vie ; le fait est en raison même de l'être ; tout fait spirituel, matériel, idéal, numérique, tangible ou intangible, visible ou invisible, dès qu'il est appréciable à l'esprit par un moyen quelconque est toujours et fatalement la manifestation de la vie de l'être, car l'être ne peut se comprendre autrement que vivant, ou il n'est pas. Voilà la vraie notion du fait et voici ses conséquences dans l'ordre et la solidité des connaissances.

Il n'y a pas de faits abstraits, pas de sciences abstraites. Tous les faits et toutes les sciences sont des réalités, manifestations de réalité et de vie, c'est-à-dire de l'être. La réalité de la notion ne naît pas de son rapport avec la matière, mais de sa participation propre à l'être en tant que nécessaire. De sorte que le nécessaire constitue également la réalité de la matière et de la notion qui toutes deux le manifestent.

Digitized by Google

Il faut dire plus; il y a plus de réalité et de vie dans les faits à mesure qu'ils sont manifestations plus immédiates du nécessaire en soi. Et en effet si je considère les qualités nécessaires, détermination, identité et essence, je les vois comme inamissibles comme indestructibles, car partout où il y aura être, elles sont. Ces qualités en soi sont donc les vrais réalités de l'être. Si au contraire je considère la substance ce vêtement de l'essence, l'existence qui habille l'identité, la forme qui est comme le manteau de la détermination, je les vois varier, changer dans la notion où chacun les pare selon son génie, dans la matière où les substances, les formes et les vies apparaissent, s'effacent comme un jeu mouvant.

Les sciences, les connaissances sont donc d'autant plus réelles, plus solides, plus élevées, qu'elles traitent de manifestations plus nécessaires; et tout en reconnaissant la beauté, la grandeur, la nécessité, la certitude des sciences qui s'appliquent aux manifestations contingentes, il faut les considérer dans leur rapport avec les autres comme le contingent est au nécessaire.

= Par cette hiérarchie des faits on voit donc jusqu'à quelle profondeur l'esprit pénètre dans l'être au moyen du fait. Toujours prenant l'être par les qualités nécessaires, l'esprit plonge en lui. Que l'être s'enveloppe de contingent, qu'enfermé d'absolu, il semble également insaisissable à cause de sa grandeur infinie, rien n'y fait, l'esprit y entre.

Si donc toutes les qualités sont unies comme dans l'état superantinomique de l'être ou d'affirmation pure où tout est un, l'esprit y pénétrera, car les qualités nécessaires de l'être donnent l'être. Et comme c'est en l'unité que les qualités nécessaires sont nécessairement, il faudra dire que la loi d'importance des faits et par eux des sciences est en raison directe de leur participation à l'unité, à l'être en soi, à l'affirmation pure. Ce qui s'apprécie par la quotité de qualités comprises dans l'essence et enfermée dans chaque manifestation. *La métaphysique restera donc toujours la première des sciences en dignité, quoi qu'on fasse.*

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XII.

### De la théorie.

Cependant a-t-on tout dit quand on a dit : c'est un fait? Oui, si le fait en soi est purement et simplement présenté en son essence; oui, si les faits présentés le sont sous leur vrai jour et en ce qu'ils sont, ou si l'on n'y mêle pas des interprétations qui les défigurent eux et leur signification. Interpréter c'est-à-dire chercher des rapports aux faits, c'est faire une théorie.

Si donc il y a erreur de l'esprit vis-à-vis du fait, l'erreur ne tient jamais au fait, mais à l'esprit. Les faits en apparence les plus opposés les plus contradictoires sont aussi certains les uns que les autres. Ce n'est pas dans le fait qu'est la contradiction, c'est dans le compte rendu. J'admire les sciences naturelles comme la physiologie qui ne font guère qu'enregistrer des faits. Je me défie des sciences naturelles comme la géologie qui construïsent instantanément une théorie sur un fait trouvé.

Si l'esprit savait rester au fait en lui-même sans interprétation, sans conclusion tirée, il n'y aurait jamais erreur. Mais cet état d'expectative absolue de l'esprit devant le fait est impossible, non pas à cause des défauts de l'homme, mais à cause même de la constitution normale et ordonnée de l'intelligence.

Le fait n'a de valeur pour la pensée que par le lien qu'il a soit avec l'être soit avec les autres faits; de là la théorie. Par la vision simultanée de l'intuition du nécessaire et de la vue du contingent, il s'établit dans l'esprit à ce seul mot : c'est un fait, une combinaison de rapports, et cela spontanément, instantanément, sans réflexion pour ainsi dire et par

Digitized by Google

cette seule nécessité que pour vivre l'homme a besoin de juger rapidement les faits vus. La théorie est donc une nécessité d'existence. A l'état de sentiment elle est souvent vraie à cause de l'ordre naturel des facultés, et de leur adéquation essentielle avec l'être. Ainsi l'on voit des jeunes gens de droit sens avoir spontanément l'intelligence des choses de la vie. Ainsi l'on voit les arts des peuples jeunes être dans une route plus vraie que ceux des civilisations plus avancées. Mais quand l'homme veut passer de la théorie spontanée à la complète, la complexité inextricable des rapports des faits qui s'entassent, l'éblouissent et le perdent. Sur toutes les grandes questions primordiales, si je ne considère que le sentiment spontané, c'est-à-dire cette théorie d'à peu près et de rapports généraux que s'en font naturellement les hommes, je vois peu de différences entre les peuples des divers âges et des divers climats. Cependant depuis des milliers d'années le compte rendu de cette première analyse de sentiment nous divise jusqu'à la cruauté et l'extermination. La théorie sera juste quand elle sera le fait et les faits, c'est-à-dire l'être apprécié en son vrai. La paix suivra cet état de l'esprit autant que la paix peut exister entre des êtres qui ne sont pas seulement esprits mais passions. La méthode vraie nous conduira à la théorie vraie. Qu'est-ce que la théorie? C'est la liaison des faits dans leurs rapports soit avec l'être, soit entre eux, soit avec l'esprit; c'est la recherche des lois absolues des faits; ce doit donc être l'être vu par le nécessaire uniquement et de telle sorte que le nécessaire de l'être soit la vie de l'esprit.

---

## CHAPITRE XIII.

### Action première du fait sur l'esprit.

Ainsi voilà donc le fait qui vient comme s'élançant, comme

Digitized by Google

bondissant de l'être ; qui se rue sur l'esprit, le frappe tantôt directement et comme en son fond même, tantôt indirectement dans les organes matériels de la connaissance ; tantôt à l'épiderme, tantôt au cœur ; ici par la notion, là par la matière ; à la pensée, aux sens ; à la perception, à l'intuition ; à l'imagination, à la mémoire ; par le contingent, par le nécessaire, par l'absolu ; par le nombre, par l'idée, par la chose ; à l'intelligence, au sentiment, à l'œil, au toucher, à l'odorat, au goût ; ici heurt, là caresse ; épée pénétrante ou souffle ; étonnement et surprise ou résultat de la patience et de la recherche ; brutalité ou douceur ; épouvantement ou joie ; excitation ou repos ; idée pure ou contradiction ; fluide, solide, liquide ; nuage ou bloc ; feu, vent qui passe, pierre qui reste. Le fait comme un réseau infrangible et sans fin enserre l'homme de toutes parts, il le traque, le poursuit, se colle à lui comme la robe du centaure antique au corps de cet Hercule toujours nouveau ; et l'homme n'y peut échapper en aucune sorte ; il n'évite un fait que pour tomber dans l'autre, être frappé par celui-ci, terrassé par celui-là. L'esprit comme dans un tourbillon plein de vertige est inondé par les faits qui viennent comme les hautes vagues se succèdant sans trêve, sans relâche, sans lassitude, battre, frapper, miner ce roc terrible de l'ignorance pour faire enfin pénétrer dans cet esprit la grande lumière et la grande joie de l'être.

Tel est le premier rapport de l'être à l'esprit par la médiation du fait. Ce n'est que le commencement. Bientôt nous allons voir le fait dans sa première pénétration se transformer en élément certain des opérations de l'esprit. Il ne le lâchera plus qu'il ne l'ait fait reposer dans la certitude. C'est une admirable contemplation.



Digitized by Google

# IIIe QUESTION.

## RAPPORTS DE L'ESPRIT A L'ÊTRE.

Et maintenant que l'être a fait son chemin vers l'esprit, quelle va être, par inverse, la route de l'esprit vers l'être? Il faut une double précipitation de l'un sur l'autre pour qu'il y ait contact, pénétration, adéquation, c'est-à-dire vie d'abord, science ensuite.

L'esprit n'est pas une inertie qui reçoit, c'est une activité mise en mouvement au premier contact de l'être. Ce n'est pas une lyre où souffle le vent, c'est comme une ventouse vivante qui suce et absorbe. Les facultés que nous avons énumérées sont cette activité même. Prendre avidement l'être qui le vient solliciter de tant de manières diverses, se l'assimiler, ce sont là les rapports généraux de ces deux transports. L'esprit saisit l'être par le fait, au moyen de la faculté d'extraction et d'abstraction; il se l'assimile par la faculté de synthèse.

Pour arriver à ce résultat, l'homme a des forces de mise en œuvre que nous n'étudierons pas dans le livre des rapports généraux de l'esprit et de l'être, mais dans celui qui traitera des moyens d'établir ces rapports. Nous avons déjà nommé ces puissances d'acte; ce sont : le calcul, le syllogisme, l'expérience. On voit donc peu à peu se dérouler l'ordre de l'organum, pénétrant toujours davantage dans les détails et dans la pratique, jusqu'à exprimer, pour ainsi parler, l'infiniment petit comme l'infiniment grand de la connaissance, et la valeur réelle de chaque point méthodique.

Ici considérons l'esprit saisissant l'être, comme nous avons

Digitized by Google

contemplé l'être pénétrant l'esprit; voyons-le se l'assimiler d'une façon générale. Pour y arriver, étudions les facultés par lesquelles il s'en empare.

Qu'est-ce donc que l'extraction et que l'abstraction?

Qu'est-ce donc que la synthèse?





Digitized by Google

# IV^e QUESTION.

## DE L'EXTRACTION ET DE L'ABSTRACTION.

La force d'extraction et d'abstraction, nous le savons, est la première faculté de l'esprit; sans elle, il n'arriverait pas à la perception du contingent, à l'intuition du nécessaire, à la vue de la notion, à la vue de la matière; sans elle, rien dans l'esprit ne pourrait être mis en mouvement, toutes les facultés périraient mort-nées, comme l'estomac n'aurait jamais son jeu vivant, si la bouche de l'enfant n'avait la faculté d'extraire la première goutte du lait maternel. Cette goutte première, d'où dépend la vie, coule dans l'intuition, dans la perception, dans le jugement, et par lui, dans le calcul, le syllogisme et l'expérience, c'est-à-dire dans tout l'organisme intellectuel, par le moyen de la faculté d'extraction et d'abstraction, faculté double qu'il faut ici connaître en son fonds.

On doit considérer l'extraction et l'abstraction sous deux points de vue :

1° Comme faculté;

2° Comme résultat de l'opération de cette faculté.

## CHAPITRE I.

### De la faculté d'extraction et d'abstraction.

Comme faculté, c'est la puissance double de saisir un ou

Digitized by Google

plusieurs objets, une ou plusieurs notions, une ou plusieurs qualités des objets et des notions, et de rejeter les autres objets, notions et qualités. En un mot, c'est la faculté de s'emparer d'un ou plusieurs faits et de laisser de côté tous les autres.

C'est une puissance, mais c'est une faiblesse. Une faiblesse; car si le savoir consiste dans la possession du vrai, c'est une première faiblesse que de ne le posséder point par soi; et c'est là l'ignorance. C'est une faiblesse encore que de n'y pouvoir arriver que partiellement, en extrayant, il est vrai, l'objet qu'on veut connaître, mais en laissant dans l'oubli éternel ou momentané tout ce qui n'est pas cet objet; et c'est là la science. C'est comme une perpétuelle intervention de l'ignorance dans le savoir. Le temps se compose de moments accumulés, et le présent n'est qu'un insaisissable passage; ainsi la pensée, la science humaine se composent d'une accumulation de notions, d'êtres; la pensée présente vient et fuit. L'esprit, pour penser, pour connaître, pour exprimer, ne peut contenir qu'une vérité à la fois, et l'isolement de cette vérité lui est une nécessité, c'est-à-dire qu'il ne peut penser que par succession et par abstraction.

Mais en même temps, la faculté d'extraction et d'abstraction est une véritable puissance; car il faut une force pour extraire cet objet et cette notion de la foule des objets et des notions, comme il faut ces jeunes gencives qui seront les dents pour extraire cette goutte de vie. Par la faculté d'extraction et d'abstraction, l'esprit semble donc comme mordre l'être, pour jeter dans l'organisme la portion proportionnelle à sa faculté d'assimilation. Sans l'abstraction, l'esprit serait comme en continuelle indigestion de l'être, qu'il absorberait par trop grosses parts, à la façon des estomacs trop avides. Et ces esprits-là ne sont pas rares; ce sont ceux qui sautent d'un coup à la synthèse, sans faire les abstractions, ou, comme nous allons le voir, les analyses nécessaires. Ils donnent à leur faculté d'assimilation des extractions mal choisies et malsaines qui sont les faux systèmes. C'est en effet par cette faculté d'extraire proportionnellement à sa force d'assimilation, de rejeter tout le reste, que l'esprit sera assez libre, robuste et dispos, fonctionnera assez bien dans tous ses rouages

Digitized by Google

pour s'emparer de cette vérité isolée et, par elle, arriver à toutes; en sorte que la force de l'esprit se trouve dans l'emploi des moyens mis à la portée de sa faiblesse.

Les dangers de la faculté d'extraction et d'abstraction sont grands. Souvent elle entraîne l'esprit, effrayé des longues recherches et des profondeurs des problèmes, à nier ce qui l'embarrasse et à rejeter dans l'abstraction, c'est-à-dire dans la négation, les plus grandes, les plus hautes et les plus nécessaires pensées, sous prétexte qu'elles n'apparaissent pas à l'esprit comme des extractions assez claires et réelles.

On doit dire que c'est là un grand travers de l'esprit de l'homme, et notamment de l'esprit français; par là, il tronque la grandeur des sciences et des choses de l'esprit. L'impatience naturelle du caractère, la paresse des longues recherches, s'irritent des méditations indispensables. La détermination subite des notions est nécessaire au Français comme celle des actions. Tout se rétrécit et se rapetisse à cette vue simpliste. Le grand art épique est impossible, la métaphysique impossible. Il ne reste plus à la philosophie que le moraliste, ce piquant observateur; à l'art, que ces petites scènes que l'on comprend d'un coup d'œil. Toute la production française porte le sceau fatal d'une action exagérée de la faculté d'abstraction, coupant, tranchant les qualités essentielles de l'être, et n'arrivant jamais à le voir dans sa magnificence et dans sa splendeur. On appelle bon goût et bon sens ce rétrécissement de la beauté et de la vérité. Les hommes érigent toujours leur impuissance en vertu.

---

## CHAPITRE II.

### Notion de l'abstraction et de l'extraction.

Comme résultat de l'opération de la faculté, l'abstraction

Digitized by Google

est l'objet, l'être, la notion, la qualité, l'attribut, considérés comme n'étant pas, parce qu'ils sont laissés de côté par l'esprit ; l'extraction est au contraire l'objet, l'être, la notion, la qualité, l'attribut, conservés, extraits du tout rejeté. C'est donc, en un mot, la conservation et le rejet simultanés d'un ou plusieurs faits par l'esprit.

On a bien pénétré la notion de l'abstraction en tant que faculté, et elle serait connue, si on lui avait assigné sa vraie place dans l'ordre de la connaissance, ce que je m'efforce de faire en lui attribuant le rôle primordial.

Mais la notion d'abstraction en tant que résultat de l'opération de la faculté est au contraire très-incomplète et très-fausse.

= Nous savons que tous les faits qui émanent de l'être sont la manifestation de la permanence de l'être. Ce n'est que parce qu'il n'y a plus être en tant que contingent que la succession s'établit. Dès là, il faut donc dire que, dans la réalité même contingente, il n'y a jamais abstraction, mais que l'abstraction n'arrive que par la fin de la vie de l'être contingent, c'est-à-dire par son inexistence, de telle sorte que l'abstraction, dans son rapport avec l'être, n'est que l'inexistence de l'être.

Nous savons que, de ce que les corps sont finis, on ne peut pas conclure qu'ils soient en rapport d'abstraction les uns avec les autres ; car si l'on veut un instant concevoir ce que sont les corps en eux-mêmes, non par rapport à l'esprit, qui ne les saisit que par l'abstraction, on se convainc qu'ils sont une coexistence. Et comme c'est la force d'expansion qui fait la limite par là qu'elle fait l'être, il faut dire que les corps sont des déterminations qui sont entre elles dans un rapport d'existence, non dans un rapport d'abstraction.

De telle sorte que partout où nous verrons l'existence, nous nierons l'abstraction, qui est l'inexistence ; de telle sorte que toutes fois que nous dirons abstraction, nous dirons par là même inexistence ; que lorsque nous laisserons de côté des corps, des objets, des notions, nous pourrons figurativement les dire abstraits, car nous les supposons inexistants. Mais lorsque, au contraire, nous conserverons et choisirons un objet, un être, une notion, pour les considérer, les étudier,

Digitized by Google

les analyser, les connaître; comme nous ne faisons toutes ces opérations que sur un être considéré en tant qu'étant, et en tant qu'étant manifesté par le fait; jamais, dans ce cas, nous ne pouvons le dire abstrait, mais nous le dirons extrait du grand tout être, portion de vie choisie pour être assimilée par l'ésprit.

La notion d'abstraction enferme donc une double idée :

1° La séparation pure et simple des êtres et des faits ou conservés ou rejetés;

2° L'inexistence supposée des faits rejetés.

= La langue elle-même rend cette idée d'inexistence; ainsi l'on dit abstrait pour chimérique, dans le langage vulgaire : dire de l'absolu qu'il est une abstraction, en philosophie, c'est dire qu'il est irréel et inexistant.

Si l'on veut remonter un instant à la formation du mot abstraction, on y verra l'inexistence à jamais fixée. *Abs*, *absque*, sont les synonymes de *sine*. Comme *sine*, ces termes impliquent partout où ils interviennent l'inexistence supposée ou réelle; ainsi absent, *ens*, *abs*, qu'on pourrait traduire par *sans être*, tant l'affirmation de l'inexistence est violente. Absence et mort s'emploient figurativement comme synonymes, tant cette image de l'inexistence par la séparation est naturelle à l'esprit. *Abs*-traire, armé de la même proposition, entraîne le même sens : image d'inexistence, ou inexistence même. C'est donc *séparer* pour *rejeter*, pour *supposer sans être*; c'est faire *absent* l'être ou le fait, c'est-à-dire le supposer inexistant. Autrement *abs* n'a plus de sens, et la loi de formation des termes est détruite.

Je ne pense pas qu'on veuille que *abs*, dans *abs*-traire, ne soit que la proposition *ab*. Dans ce cas, en effet, on ne devrait attacher au mot que l'idée de séparation, sans l'idée d'inexistence. Mais comment expliquer cette transformation sans cause de *ab* en *abs*; *ab*-traire eût été aussi euphonique qu'*abstraire*.

Quoi qu'on fasse, d'ailleurs, nous ne sommes pas maîtres d'arracher au terme abstraire l'idée d'inexistence; on la lui joint fatalement dans l'usage, la notion philosophique la démontre, la formation du mot l'implique.

Or, si la notion d'abstraction entraîne celle d'inexistence,

Digitized by Google

comment allons-nous considérer l'être soumis à cette faculté? Dirons-nous des manifestations de l'être qu'elles sont abstraites? Nous allons instantanément y attacher l'idée d'inexistence, et dès lors nous allons altérer ou la notion du fait et de l'être, ou la notion d'abstraction. Car ou la notion d'abstraction pèsera sur le fait et l'être et les fera irréels, ou la réalité nécessaire de l'être et de sa manifestation pèsera sur la notion d'abstraction et lui enlèvera son vrai sens.

---

## CHAPITRE III.

### De la double notion qui naît des deux termes de l'abstraction.

Les sciences, les arts, la vie, se divisent les faits. Chaque science, chaque art, chaque industrie dans la vie opèrent sur un ordre de faits propre. Si nous disons abstractions les deux termes de l'opération qui nous occupe, l'objet de toute science, de tout art, de toute industrie sera une abstraction. Or, le mécanicien devant sa machine, l'artiste devant sa statue, le soldat devant l'épée ou le canon diront-ils : Voilà des abstractions. On ne peut prononcer une telle proposition sans sourire.

C'est la sécurité des sciences, des arts, des opérations de la vie de se limiter, parce que c'est la loi de l'esprit de connaître par division. L'esprit démembre et désosse sa nourriture comme la bouche et la main. Chaque science, chaque art, chaque industrie, proclament inexistant tout ce qui n'est pas leur objet, et placent au contraire cet objet, comme l'artiste sa statue, sur un piédestal, au grand jour, pour en faire saillir tout le relief. L'être, le fait, ainsi isolés, sont comme jaillissant du tout sur ce piédestal qui est la science, l'art, l'industrie.

Certes, cet être choisi est séparé ; mais réalité en soi, il est rendu comme plus réel encore par l'isolement que l'esprit lui a voulu. Au lieu de l'idée d'inexistence qui suit toujours la

Digitized by Google

notion d'abstraction, il faudrait donc lui attacher, s'il était possible, une idée qui doublât la notion de sa vie, qui ajoutât à la notion de sa vie réelle et propre celle de la vie factice, que l'esprit lui ajoute par le choix, par l'isolement qu'il en fait.

Et l'esprit emploie toute sa force pour tirer du tout cet être, objet de science, d'art et d'industrie; il y déploie tous les efforts de la volonté, de l'intelligence, toutes les facultés, tous les moyens méthodiques pour que cet être-statue soit plus haut levé dans la lumière de sa réalité. Il l'extrait à grand'peine de l'ordre immense qui, pour lui, serait clos et illisible, sans cette opération, comme le mineur tire de ce chaos ordonné et obscur des choses souterraines le bloc de marbre qui sera la belle œuvre d'esprit.

Ce grand labeur, c'est l'EXTRACTION. Les objets de chaque science, de chaque art, de chaque industrie, les faits choisis, les êtres tirés à la connaissance sont de véritables extractions. Les mathématiques ont déjà appliqué ce terme avec justesse; je le leur emprunte. Ainsi l'on dit : extraire la racine carrée, la racine cubique; extraire les entiers d'un nombre fractionnaire, c'est-à-dire que du tout, nombre, on conserve telle ou telle part. On dit aussi très-justement, dans la langue usuelle, extraire un passage d'un livre, extraire une pierre. Par inverse, on dit encore avec justesse : Abstraction faite du style, cet ouvrage a du mérite; le style est abstraction, la pensée du livre est extraction.

Or, que fait le psychologue, quand il extrait du tout homme les facultés de l'esprit pour les étudier? que fait le métaphysicien, quand il isole des choses les qualités antinomiques qui les manifestent, et qu'il étudie en elles-mêmes ces manifestations nécessairement vivantes de l'être vivant? que fait le mathématicien, quand il extrait du tout être et de tous les êtres leur vitalité sous le rapport du nombre et de la mesure? Ne procèdent-ils pas comme le physicien, considérant la pesanteur, la solidité, l'électricité, et négligeant la liquidité, l'impénétrabilité, etc.; comme le chimiste, considérant les qualités spéciales de la matière, et négligeant les qualités générales ou tout autre ordre de connaissances? Tous n'ont-ils

Digitized by Google

pas choisi des qualités également séparées de l'être et qui ne sont pas l'être en tant qu'entier, *ens ?* n'ont-ils pas tous pris des manifestations également vivantes de l'être vivant, puisqu'elles le manifestent également?

Lorsque la faculté d'abstraction opère, il s'établit instantanément une double notion, l'une de l'extrait, l'autre de l'abstrait; et cela précède toute opération de connaissance. Quand l'enfant encore aveugle ne remuant pour ainsi dire que les lèvres presse le bout du sein qui le nourrit, il a déjà fait l'extraction et l'abstraction; il ne s'y trompera plus, sa main tâtonnera tant que ses yeux ne verront pas et sa bouche reconnaîtra. Ainsi l'esprit avant de connaître l'objet, l'être, le fait, l'aura préalablement extrait. Les expérimentateurs se rendent compte souvent après coup du fait qui parfois vient les surprendre, s'extrayant comme de lui-même de l'être pour se dresser devant l'esprit. L'esprit sait si bien que l'extrait est l'existant que c'est lui seul qu'il considère, étudie, analyse, et expérimente; tandis que l'abstrait a tellement valeur d'inexistant qu'il ne le considère même pas, soit qu'il ne l'ait jamais connu, soit que l'ayant connu il le veuille laisser à part.

Ce sont là deux notions nécessairement parallèles, naissant de l'opération de la faculté, correspondant à l'acte même de la faculté. L'objet, l'être, le fait semblent vis-à-vis de l'esprit comme les deux faces opposées d'une même médaille qu'on ne voit qu'une après l'autre, dont l'une est nécessairement présente, l'autre nécessairement absente; l'une étant pour le regard, l'autre n'étant pas; l'une extraction, l'autre abstraction.

Comme le terme *abstrait* implique inexistence, le terme *extraction* semble doubler l'existence. *Ex* donne à certains mots une idée de réalité plus grande que celle qu'ils contiennent, il enferme comme une surabondance d'activité de vie. Les latins disaient *exsurgere* au lieu de *surgere*, non pour exprimer se lever de, on se lève toujours de, mais comme pour faire apparaître plus vivement l'homme ou l'objet devant la pensée.

D'ailleurs cette idée d'existence est fatalement attachée à l'objet observé. La vie, la passion, l'amour, l'admiration,

Digitized by Google

l'enthousiasme, font à l'objet conservé comme un excès de vie. Il est seul réel. Pour le cœur qui aime il n'y a qu'un être, l'aimé. Pour le savant ou l'artiste il n'y a qu'une chose, son art, sa science, et dans sa science ou son art, sa spécialité, et dans sa spécialité, la question particulière qui l'occupe. Ce fait qui s'empare de l'esprit, du cœur, de l'homme tout entier, savant ou ignorant, ne peut jamais être supposé autrement que manifestant une réalité et réalité lui-même, à moins que l'homme, le savant, l'artiste, ne soient que des esprits chimériques et des visionnaires insensés. Toutefois, que l'esprit donne à un fait la qualité d'observé, de vu, de perçu, d'étudié, de conçu, d'analysé, il le place en réalité plus ferme et comme uniquement vivante pour lui, et il en fait une extraction. Les sciences seraient donc toutes également et aussi réellement l'une que l'autre des extractions complexes composées d'extractions simples.

= Ainsi doit se formuler en clarté cette double notion enfermée dans l'opération de l'abstraction. J'établis donc la notion d'abstraction dans un sens différent de celui qu'on lui impose sans en donner de raison. Kant a formulé nettement le préjugé antique (*Logique des Concepts*). Pour déterminer ce qui est abstraction, ce grand homme part du concret, du réel vivant, et il est aussi empirique dans ce cas que dans la constatation des antinomies. C'est là le principe de l'erreur : il faut partir de l'être et considérer ce qui est manifestation de l'être. Quelle que soit la manifestation, elle sera réalité, non abstraction. Kant dit au § III que « *l'abstraction est la condition négative sans laquelle des représentations générales ne peuvent être produites.* » Ce négatif qu'il attache lui-même à l'abstraction aurait dû lui montrer le danger de sa notion. De quoi les représentations générales sont-elles négatives? Est-ce de l'être? Non, puisqu'elles en sont les manifestations nécessaires. Est-ce du contingent même? Non, puisqu'elles en sont les qualités nécessaires. Il faut bien comprendre que le matériel n'est qu'un mode de manifestation de l'être. Or, qui ne conçoit qu'un mode, quel qu'il soit, de manifestation, ne peut être considéré comme l'être entier? Il est peu philosophique de partir (pour con-

Digitized by Google

stituer une notion de réalité) non pas de l'être en soi, mais seulement d'une de ses modalités. Toutes les modalités de l'être étant par l'être, ont un égal droit à la réalité. Qu'on ne l'oublie donc jamais : le rapport doit s'établir de l'être en soi à sa modalité, de sa modalité à la manifestation qui lui est propre, et non pas par les modalités entre elles. Il ne faut donc jamais, pour établir ce qui est abstraction, se demander si telle modalité de l'être est la reproduction entière de telle autre modalité, ce qui ne peut être en aucun cas. Il faut seulement savoir si le fait est une manifestation directe de l'être. Or, qui pourrait soutenir qu'il y ait manifestation moins directe de l'être dans l'idée que dans la matière, dans le nombre que dans la matière et l'idée? C'est parce que l'être est qualité nécessaire et réalisation de ces qualités; c'est parce qu'il est ordre, étant par le nécessaire, qu'il se présente sous trois modalités qui se manifestent chacune immédiatement sans l'intermédiaire des autres et directement à l'esprit par des faits spéciaux à chaque modalité.

Que si d'ailleurs la vue des modalités diverses jette des lumières sur chacune d'entre elles, la vérité établie précédemment n'en subsiste pas moins.

Il n'y a donc plus un doute sur la réalité de l'objet des sciences quelles qu'elles soient, toutes sont réelles avec des objets réels, manifestations nécessairement vivantes de l'être vivant. L'être n'est point altéré, le procédé de l'esprit est reconnu et classé sans qu'on en exagère la portée. Certes, si les langues n'étaient que des mots, nous aurions tort de nous appesantir sur l'abstraction, mais les langues sont des représentations de notions à la façon que le fait est la manifestation de l'être, les langues sont les notions parlées, et c'est ainsi qu'il n'y a de grands philologues que les esprits vraiment philosophiques.

= Je sais qu'on veut faire une distinction subtile entre *faire abstraction de* et *faire une abstraction*. *Faire abstraction de* désigne la chose rejetée, *faire une abstraction* la chose conservée. La chose rejetée, la conservée, sont donc également abstractions, et l'idée d'inexistence s'appliquera à toute chose conservée qui ne sera pas assez puissamment affirmative de

Digitized by Google

soi aux yeux les plus vulgaires pour résister à la fausse notion : c'est ainsi que les idées sont devenues moins réelles que la matière pour l'ensemble de l'humanité. Mais que veut dire cette explication, sinon qu'on a comme un secret sentiment de la fausse notion qu'on présente, puisqu'on se croit obligé d'expliquer que là abstraction est cette chose, ici cette autre.

Le grand fond de l'erreur c'est qu'on n'a pas compris toute la portée de l'idée d'inexistence qui s'attachait à la notion d'abstraction. On n'y a vu dans le compte rendu philosophique que l'idée de séparation. Mais comme l'instinct vital imprime souvent aux termes un sens indélébile, la notion d'inexistence s'est liée aux termes dits abstraits et les a déconsidérés. Pour remédier ona cherché des diversités d'abstractions qui n'expliquent rien. Il n'y a qu'une seule opération toujoursla même : séparation avec supposition d'inexistence d'une part, avec existence vue de l'autre. Que je considère un objet indépendamment de tels attributs, j'abstrais les attributs, l'objet est extrait. Que j'observe un attribut indépendamment de l'objet, j'abstrais l'objet, j'extrais l'attribut. Même opération des deux parts avec une différence du plus ou moins entre les parties rejetées ou conservées; ici fait simple, là fait complexe. L'opération de la faculté détermine donc deux termes nécessaires : l'extrait et l'abstrait.

= Croit-on donc que parce que l'abstraction n'est qu'un procédé de l'esprit, il n'influera pas sur l'être. Double erreur :

1° Il l'altérera en tant qu'objet de la connaissance;

2° Ce procédé prétendu innoffensif attaquera l'être en lui-même matériellement.

= Il influera sur l'être en tant qu'objet de connaissance et finira par en altérer la notion. Ainsi l'objet de la géométrie est le corps étendu en longueur, largeur et profondeur. Si la longueur est abstraction, la largeur abstraction, la profondeur abstraction, le solide constitué par les trois dimensions unies sera abstraction de par les qualités constituantes, et d'abstractions en abstractions le tout est abstraction. Nous l'avons déjà, démontré, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps.

= Le procédé de l'abstraction attaque l'être en soi. Car si

Digitized by Google

la supposition d'inexistence des objets abstraits est fiction dans l'opération intellectuelle, il est des cas où elle arrive à se matérialiser, où sans l'inexistence réelle il n'y aurait pas abstraction et par conséquent pas science. Et ces cas sont tellement nombreux qu'ils sont toutes les sciences physiques elles-mêmes. Qu'on comprenne donc combien il est vrai de dire que l'inexistence s'attache nécessairement au terme abstrait, puisque dans toutes les opérations expérim entales il faut l'inexistence même de ce terme. Ainsi l'anatomiste veut-il par simple constatation matérielle, observer l'organisation d'un être? il coupe, rejette dans l'inexistence réelle toutes les parties qui l'entraveraient. Le physiologiste veut-il étudier la fonction d'un organe? il abstrait d'abord par la pensée tout ce qui n'est pas l'organe et institue l'expérience; puis il abstrait en réalité et rejette dans l'inexistence tout ce qui l'empêche d'arriver à l'étude de la fonction. Ces nerfs, ces muscles, ces artères, ces ligaments détruits sont des abstractions réalisées par la mort. Ce n'est plus ici l'anéantissement fictif de l'abstraction idéale, c'est l'extraction violente de l'organe étudié au moyen de la destruction par le fer de tout ce qui n'est pas lui. L'animal à qui l'expérimentateur retranche tout ce qui gêne son expérience, dira la valeur de l'abstraction.

Elle est donc bien vraie cette inexistence fictive imprimée par l'esprit aux termes abstraits; tellement vraie qu'aussitôt que l'objet abstrait n'est plus idéal, mais matériel, il faut qu'il périsse. Mais matérielle, réelle ou fictive et idéale, c'est toujours la même faculté de l'esprit qui opère; c'est elle qui ici coupe et tue par la main, par le scalpel; c'est elle qui là sépare, anéantit d'une mort supposée les abstraits vivants.

L'abstraction porte donc une atteinte profonde au fait et à l'être par la seule opération de l'esprit. En soi le fait n'est que réalité; mais quand l'esprit opère sur lui, il fait vivre ou tue, il extrait ou il abstrait. L'abstraction n'est dans le fait et dans l'être que par leur rapport avec l'esprit.

Avant qu'Herschell eût découvert hors du spectre solaire le rayon rouge pâle plus chaud que le rayon rouge lui-même, ce fait était, vivait; avant que Christophe Colomb eût découvert l'Amérique, ce grand pays se déployait dans une sorte

Digitized by Google

de civilisation barbare qui avait sa grandeur. Qu'était pour le physicien le rayon rouge pâle, pour l'Européen l'Amérique? inexistence et abstraction.

Avant que Thalès eût découvert la propriété de l'ambre et par là l'électricité, le fluide opérait. Avant qu'on eût constaté en France l'identité de la foudre et de l'électricité que Francklin trouvait la même année, par l'invention du cerf-volant à pointe de métal qui le conduisit à la découverte du paratonnerre; la foudre était cette même étincelle électrique mettant en communication deux nuages ou un nuage et la terre.

Ainsi le fait, en tant que connu, vu, observé est donc extraction; en tant qu'inconnu, caché, laissé de côté, il est abstraction. De soi tout vit, rien n'est abstrait. L'abstrait c'est le non-être. Il n'y a pas plus d'abstraction dans les êtres qu'il n'y a de vide dans l'espace. La nature a horreur de l'abstraction comme du vide. Tout y est extraction vivante. Ramenons l'abstraction à sa loi antinomique car toute question métaphysique aboutit là. Nous avons l'affirmation, l'être, et la négation le non-être. Abstrait-on primitivement et antérieurement à l'être posé? non, pas plus qu'on ne peut nier avant l'affirmation. L'abstraction se fait donc postérieurement à l'affirmation, par l'affirmation, et elle suit dès là toutes les phases de la négation vis-à-vis de l'affirmation.

On peut donç dire, soit comme nous avons dit au chapitre du fait.

*État préantinomique.* — Être.

*État antinomique-processus.* — Non-être. — Plus réalisation de l'être dans le non-être, c'est-à-dire, être borné, extraction et abstraction, vie et mort.

Ou bien encore :

*État préantonimique.* — Réalité.

*État antonimique-processus.* — Négation. — Plus la réalisation du réel dans la négation, c'est-à-dire extraction réalité, abstraction, négation de réalité.

Ou bien encore :

*État superantonimique.* — Extraction absolue.

*État antonimique-processus.* — Abstraction absolue. —

Digitized by Google

Plus la réalisation de l'extraction absolue dans la négation absolue, c'est-à-dire l'extraction partielle et finie et l'abstraction ou fin des choses.

Et par rapport à l'esprit on peut dire :

*État superantonimique.* — Idée en soi.

*État antonimique-processus.* — Négation. — Plus la réalisation de l'idée dans sa négation, c'est-à-dire notion conservée, notion rejetée, extraite ou abstraite.

Qu'il faille supposer néant ou mettre à néant une partie de l'être pour connaître l'être, c'est la borne et l'impuissance de l'esprit. Mais il ne faut pas qu'il fasse retomber sur l'être le poids de son propre néant. C'est lui qui ne peut pas voir. Et il ne peut voir que par extraction, parce que l'être en tant qu'un lui est invisible. Qu'il n'aille donc pas souiller de l'idée d'abstraction toute la réalité qu'il touche; qu'il n'aille pas dénaturer l'être en soi qui est la réalité éternelle; qu'il n'aille pas dénaturer le multiple qui est la réalité en succession, en soudant à l'être en tant qu'absolu, à l'être en tant que contingent, son incurable impuissance.

Et une fois que j'aurai conservé la réalité dans toute sa force vivante; une fois que je lui aurai assuré, par la notion même de mon opération, une réalité pour ainsi dire plus grande de toute cette constatation, qu'importe que j'appelle abstractions les choses, les êtres, les faits, les notions rejetées? Je sais qu'ils sont en eux-mêmes, et qu'ils me seront extractions vivantes; je sais que cette qualité supposée de non-être n'est qu'une feinte. Je sais que je ne puis percevoir, étudier que ce qui est, et ce qui est en tant que manifesté, c'est-à-dire l'être et le fait. Abstraction, non-être n'est ni étudié, ni vu, ni perçu en soi.

Tout dans le tout peut donc être abstraction dans son rapport avec l'esprit, et rien n'est abstraction en soi. Tout dans le tout est successivement extraction et abstraction pour la pensée. Tout dans le tout est une permanence d'extraction en tant que vivant. Tout est abstraction qui est inconnu ou inobservé. Tout est extraction qui est observé et connu. L'extraction est comme le présent de la pensée; l'abstraction en est le passé ou le futur. Chaque science, chaque art, chaque

Digitized by Google

industrie fait son extraction propre, qui est une extraction complexe composée d'extractions successives. Rien n'y est réellement abstraction, tout y est réalité. Le temps est une succession de futurs inexistants réalisés dans des présents qui vivent le moment de l'éclair. Toute extraction est être et n'est extraction que parce qu'elle contient l'être, et comme tout est extraction successive, tout est être.

Ainsi comme tout devient abstraction et néant dans la fausse notion de l'abstraction; tout devient réalité, toujours affirmée par les qualités nécessaires de l'être dans la notion qui a le respect de l'existence de la chose conservée et qui se base sur les qualités essentielles de l'être et du fait, non sur les qualités de l'esprit. Choisissez donc du tout être ou du tout néant, de l'esprit ou s'appuyant sur l'être réalité et le fait réalité, ou s'effondrant dans le non-être par l'abstraction.

---

## CHAPITRE IV.

### Modification de la faculté d'extraction et d'abstraction dans la connaissance.

La faculté d'abstraction et d'extraction s'exerce tantôt spontanée, tantôt volontaire. Plus ordinairement spontanée dans la vie, plus ordinairement volontaire dans la science. Cependant dans les deux cas la spontanéité et la volonté se mêlent.

Produit ignoré de la constitution même de l'esprit, elle agit sur les faits numériques, idéals, matériels. Même quand la volonté lui vient prêter appui, elle garde un caractère d'ignorance de soi, que la seule analyse métaphysique de la notion d'abstraction, jointe à l'analyse psychologique de la constitution de l'intelligence peut faire cesser.

L'esprit cependant commence à prendre conscience de sa

Digitized by Google

faculté d'abstraction par son mélange avec la volonté; car il sent dès ce moment qu'il sépare, qu'il rejette, qu'il conserve les faits notionnels ou matériels. Ainsi quand dans la vie ou la science il y a observation, l'extraction de la chose observée est sentie par l'esprit qui l'opère volontairement. Quand il y a syllogisme, l'esprit se rend compte qu'il prend successivement les prémisses, et quand il arrive à la conclusion, qu'elle a une détermination propre et isolée de ce qui n'est pas elle. Quand il y a calcul l'esprit comprend encore qu'il considère successivement chacun des nombres et leur total. Quand il y a expérience instituée, il conçoit de même qu'il considère séparément chacun des faits constitutifs pour arriver à la preuve. La volonté complète donc la faculté d'abstraction dans son exercice, elle lui assure une durée, une tenue qui déterminent l'attention, la méditation, l'analyse.

En soi la faculté d'extraction implique l'analyse; car ce n'est que parce que l'esprit a analysé d'une façon vague, rapide et superficielle, qu'il choisit tel objet et telle notion pour les examiner avec volonté, c'est-à-dire pour les analyser plus profondément. L'analyse naît de l'analyse par la faculté d'abstraction et d'extraction. La nature de l'esprit est donc d'être essentiellement et nécessairement analytique. L'esprit ne peut procéder que par l'analyse à tous les états de la connaissance et sur quelque nature de faits qu'il s'exerce, puisque l'extraction et l'abstraction sont partout et toujours les premières opératrices de l'esprit. Mais de l'analyse embryonnaire, résultat de la faculté d'extraction spontanée, ou même de cette faculté mêlée à la volonté, au compte rendu de l'analyse raisonnée, il y a toute la différence de l'ignorance à la science. Cependant il reste toujours que la vie est une analyse; que la science est une analyse, partout et toujours; soit qu'elle s'occupe de faits matériels ou de connaissances naturelles, soit qu'elle s'efforce après les faits spirituels ou concepts rationnels purs. La différence de ces analyses sera appréciée au chapitre des éléments scientifiques. Ici constatons cette activité analytique toujours en œuvre par la faculté d'abstraction et d'extraction, opérant toujours sur tout et partout, prenant l'être dans toutes ses manifestations à l'insu, au su



Digitized by Google

de l'esprit. C'est ainsi que cette faculté par sa seule action interne, silencieuse, involontaire entasse secrètement des connaissances que l'inielligence est comme étonnée un jour de trouver en elle. Son activité sollicite le jugement qui par sa marche propre (que nous étudierons), élabore, assimile ces connaissances à l'esprit sans travail spécial et voulu. Par là on progresse sans le savoir ni le chercher. Et lorsque la volonté intervient, l'homme dans la science, s'inquiète sans cesse, examine ses solutions, épure ses composés, abstrayant encore tout alliage pour n'extraire que le pur vrai.

= La faculté d'extraction et d'abstraction correspond donc à cette sollicitation incessante de l'être par le triple fait idéal, matériel et numérique. Sans cesse elle extrait l'être, pour le jeter à dévorer aux facultés assimilatrices de l'esprit pour ainsi parler. Ce lion sans cesse en recherche de proie dévore pour dévorer encore, toujours inassouvi, inlassé et comme excité au contraire par la possession de l'être. La faculté d'abstraction et d'extraction saisit donc sans relâche. C'est comme une faculté de combat; elle semble comme les tenailles premières de la pensée pour arrêter l'être en elle. Elle retient l'être, mais le travail est loin d'être fait. Quand la proie est dans les dents du lion, dans les serres de l'aigle, elle est loin d'être devenue chair de lion et chair d'aigle. La faculté d'abstraction n'est pas un instrument de précision pour la pensée; sans cela elle suffirait à la connaissance et serait tout l'esprit. Elle sépare, rejette et prend, serre, fait prisonnier la pensée, voilà tout. Après elle il faut une multitude de facultés pour lui venir en aide et pour exploiter le résultat de sa conquête. C'est des facultés qui suivent que naîtra la vérité pour l'esprit. Elle tire toujours, repousse toujours, mais sans choix, sans ordre, sans lien. Or, c'est peu d'abstraire et d'extraire, il faut abstraire et extraire ce qui convient. De plus, il faut s'assimiler le fait extrait, numérique, matériel ou idéal. Ces opérations ont la méthode tout entière et nous les verrons se développer uccessivement.

Il nous faut ici montrer que la faculté d'abstraction et d'extraction agit dans la vie, dans l'art, dans la science.

---

Digitized by Google

---

## CHAPITRE V.

### Que la faculté d'abstraction et d'extraction s'exerce dans la vie, dans l'art, dans la science.

Si cette faculté est la première opératrice de l'esprit, ainsi que nous croyons l'avoir montré, on ne s'étonnera pas de son action universelle dans toute la connaissance humaine, et non-seulement dans chacune des branches de la connaissance, mais dans chacun de ses actes. C'est-à-dire qu'à chaque fait et à la multitude des faits, correspond une extraction proportionnelle au conservé, et, par inverse, une abstraction proportionelle à tout le rèjeté ; de telle sorte que l'esprit a en tout état un moyen proportionnel de saisir le fait.

On paraît considérer la faculté d'abstraction et d'extraction comme agissant plus spécialement dans la science. Pourquoi? C'est que là non-seulement elle est volontaire, mais qu'elle est corroborée par des méthodes, par des connaissances, des classifications complètes de ces différents moyens d'assimiler les conquêtes de l'extraction et de l'abstraction. Quelque perfection qu'y apporte justement la science, ce procédé de l'esprit ne lui est pas propre ;i l est le moyen unique et premier, sans lequel l'esprit ne peut faire ni une opération vitale, ni une opération artistique, ni une opération scientifique.

Des philosophes préoccupés de l'analyse scientifique et ne tenant pas compte de l'analyse que j'appellerai vitale, ont voulu que l'abstraction fût une faculté postérieure à l'intuition, à la perception, à la conscience. C'est là une erreur psychologique grave. Toute perception du contingent, toute intuition du nécessaire implique la séparation du contingent de ce qui n'est pas lui, du nécessaire de ce qui n'est pas lui. Avoir conscience de soi, c'est avoir opéré la séparation du moi de tout ce qui n'est pas le moi. Il faut donc dire, au contraire,

Digitized by Google

qu'il n'y aurait pas perception, pas intuition, pas conscience du moi sans abstraction. Par conséquent, sans qu'on la puisse séparer autrement que par l'analyse, de l'intuition et perception première, l'abstraction resterait la première opératrice de l'esprit.

I. Dans la vie, nous percevons l'arbre, la maison, l'homme comme faits matériels, tantôt séparés, tantôt unis; nous voyons 1, 10, 25, tantôt comme seuls, tantôt comme unis à homme, pierre, arbre, etc. Nous voyons les idées comme justes, vraies, fausses, isolées ou appliquées aux actes et aux hommes. Nous voyons donc de même les faits spirituels, numériques et matériels, tantôt dans leur isolement et dans leur nature propre, tantôt dans leurs rapports avec les réalisations, tantôt dans leurs rapports entre eux. C'est-à-dire que dans la vie nous abstrayons et extrayons les faits idéals, numériques et matériels.

II. Dans l'art, et prenons pour exemple la peinture, la sculpture, ces arts tangibles. Ils semblent ne vivre que de la concrétion de la matière, tellement que beaucoup de grands esprits, tels que Bossuet, ont été induits à penser que leur but n'était que de copier la nature et de reproduire la réalité concrète; théorie profondément fausse et abaissante que nous allons voir disparaître par la nécessité de l'abstraction et de l'extraction de l'objet, soit idéal, soit matériel.

Chaque art fait une première extraction et abstraction en choisissant ses moyens propres; une seconde en choisissant les idées, les corps qu'il veut rendre; une troisième enfin, et qui est celle à laquelle s'élève le génie et qui consiste à extraire des objets vus les qualités nécessaires, de telle sorte que le contingent et le matériel restent infériorisés à l'idée, à la qualité, à la loi nécessaires. Pour arriver à cette troisième extraction, il faut à l'esprit la puissance de voir la loi au travers de l'objet, pour ainsi parler; d'abstraire, par conséquent, le réalisme concret du corps vu, et d'avoir en perpétuelle extraction durant toute la durée du travail, la loi d'harmonie plutôt que l'objet même, qui n'est plus que le moyen de la reproduire. Cette opération se fait d'instinct dans l'esprit de l'artiste, et beaucoup y sont arrivés qui ne l'ont

Digitized by Google

pas soupçonné; mais tout inventeur dans les arts a rendu les objets, plus encore par leurs qualités et leurs lois que par leur réalisation concrète et extérieure. C'est le propre du génie que cette révivification de la matière. Tout inventeur est allé au nécessaire qui est sous le contingent, et a imprimé à la matière le cachet propre de la loi nécessaire qu'il a pénétrée. C'est ainsi que Phidias est remonté à la loi des proportions, Rembrandt à celle de la décomposition des valeurs d'effet, Michel-Ange à la loi de la pesanteur des corps, Paul Véronèse à celle du contraste des couleurs, qui ne devait être scientifiquement constatée que trois siècles après lui par M. Chevreul.

La puissance de l'extraction et de l'abstraction s'exerce donc sur la constitution de l'être de telle sorte que l'esprit extrait les qualités nécessaires des qualités contingentes, et met par là le contingent comme en un plus beau relief par la surabondance du nécessaire dont il l'imprègne. De là vient la beauté plus visible dans l'œuvre de l'homme que dans celle de la nature. Cette puissance de l'extraction des qualités et des lois par dessus le contingent qui les contient, les fait dominer et les met en saillie sur le concret même de la nature, élève les arts au-dessus d'elle. C'est là le propre et l'essence du grand art; qu'on y pense. Hors de là, il y a copie, non pas art. L'esprit, par cette faculté, est le maître et non le suivant de la nature; il ne la copie pas dans sa concrétion mêlée; il rend par elle la belle loi, la belle qualité, la belle idée, et la matière concrète se trouve sous la main de l'artiste, l'esclave de sa qualité suprême et nécessaire. L'art n'est donc pas la copie, comme le croit Bossuet, c'est la transfiguration de la nature. Le génie l'opère au moyen de l'extraction des qualités nécessaires. Et ceci assure les arts contre ces opinions superficielles et légères qui n'hésitent pas à les détruire au nom des machines perfectionnées. Le faux art, le petit art de copie mécanique sont détruits; le grand art ne redoute rien. La machine est serve de la concrétion; elle n'a pas la faculté d'extraction et d'abstraction; elle ne peut jamais faire jaillir, sortir, vivre le nécessaire au-dessus du concret. La machine est incapable du beau.

Digitized by Google

Il se passe dans l'esprit de l'artiste un phénomène analogue à ce qui se produit en algèbre, lorsqu'on extrait la quantité, le nombre de tous objets et sujets quelconques ; l'esprit laissant toute chose nombrée, remonte au nombre. Ici l'esprit ne peut laisser absolument les corps, puisque c'est le corps qui forme la statue ou le tableau ; mais il ne prend d'eux que ce qu'il faut pour mettre en saillie la loi elle-même. C'est ainsi que nous admirons les simplifications si naturelles et si voulues en même temps de l'art grec, de l'art italien ; les interprétations si personnelles et si diverses de Rembrandt, de Rubens, etc. C'est ainsi encore que l'art s'abaisse aussitôt qu'il n'a plus la puissance d'extraction et d'abstraction suffisante pour remonter au nécessaire. L'art romain, par rapport à l'art grec, ne porte que cette trace de décadence. Que l'art français y prenne garde ; jamais il n'a osé les abstractions des grands arts.

III. Si nous examinons les sciences, nous arriverons au même résultat. Pour arriver à cette adéquation de l'être qui est le but, l'esprit ne trouve pas l'être à un état de vague et d'indéterminé mais d'ordonné, puisqu'il n'est pas possible de le concevoir autrement que par la détermination et l'identité. De telle sorte que le grand labeur de l'esprit est donc d'arriver à découvrir la détermination propre à chaque essence, soit matérielle, soit spirituelle, à chaque notion ou à chaque corps. Diviser les notions, les corps en qualités essentielles de chaque notion et de chaque corps, c'est arriver à la détermination de ces notions et de ces corps, puisque la détermination n'est que par les qualités de l'essence elle-même. Une notion, un corps, sont donc déterminés quand on a leurs qualités essentielles. Or, pour arriver à cette précision et à cette netteté qui met l'esprit en possession d'une notion qui lui est adéquate, la science accepte d'abord la division naturelle des corps et des notions, elle les extrait et les abstrait. Puis elle extrait et elle abstrait chacune des qualités successivement et toutes les qualités de chaque notion et de chaque corps. Elle les sépare en faits précis, perceptibles à la pensée par leur qualité de clarté proportionnelle à la profondeur du nécessaire ou à la superficie du contingent.

Digitized by Google

La plus haute clarté est celle du nécessaire déterminé en notion; mais c'est une clarté intense, que l'ensemble de l'humanité ne voit pas toujours et qui paraît souvent l'aveugler au lieu de l'éclairer, habituée qu'elle est à la demi-lumière du contingent. Ces yeux faibles se baissent à la vue du soleil et des cieux.

Plus un fait est précis, plus il est scientifiquement facile à connaître; plus un élément scientifique est déterminé, plus il promet la certitude. C'est ainsi que l'élément mathématique, nécessairement déterminé par 1, donne une certitude nécessaire dans ses combinaisons. Plus une proposition est nette et isolée des propositions voisines, plus elle est saisissable, facile à prouver, témoin la Géométrie. Or, la faculté d'extraction est la simplification du fait scientifique. Toute l'action des sciences n'est donc mise en jeu que par le mécanisme de l'extraction et de l'abstraction. L'abstraction laisse dans l'indéterminé, dans le vague, dans l'indéfini tout ce qui n'est pas la notion; l'extraction fait se dresser hors de l'indéterminé du vague et de l'indéfini, la notion qui se détermine par ses qualités essentielles connues.

Ainsi la science commence et se parfait par ce double jeu de l'extraction et de l'abstraction. Ainsi, chacune des opérations de la science se produit par elles. Par extraction, l'objet de la science se choisit. Par double extraction, la perception, l'intuition unies fournissent les faits nécessaires, les faits contingents, les faits matériels, idéals, numériques. Par extraction, l'esprit les analyse, tantôt au moyen d'un aperçu rapide qui lui donne une certitude de sentiment, ou croyance, ou foi, ce premier degré de la connaissance; tantôt au moyen du calcul du syllogisme de l'expérience, par des abstractions et extractions successives qui se reproduisent à chacune des opérations du calcul, du syllogisme, de l'expérience. Enfin, c'est par extraction et par abstraction qu'il acceptera la synthèse de chaque proposition de la science, comme la synthèse générale de la science entière.

Digitized by Google

---

# V^e QUESTION.

## SYNTHÈSE.

## CHAPITRE I.

### En général de la synthèse.

Cependant l'esprit va-t-il rester avec une agglomération chaotique d'extractions sans lien, sans ordre entre elles; faits multiples ne s'unifiant jamais; faits divers restant toujours dans leur diversité; unités toujours juxtaposées et n'arrivant point, par leur combinaison, à former le nombre et les nombres? Non; cet état est impossible à l'esprit. Il faut qu'il fasse autonomiques ces qualités nécessaires de l'être qui sont l'idée considérée à l'état étéronomique. Il faut qu'il les fasse lui. Il faut qu'elles deviennent notions dans l'esprit, comme elles sont qualités dans l'être considéré comme absolu ou comme contingent. Cette opération se fait par la faculté de synthèse. La synthèse semble comme le cœur qui fond en un liquide vital et unique, tous les liquides provenant de la digestion et qui ainsi fait la vie de l'organisme entier.

Il se passe ici une série d'opérations dont cette comparaison, certes grossière, mais qui peut être frappante, va nous donner une idée. La faculté d'extraction a porté l'aliment à l'estomac, le cœur attend le liquide préparé qu'il transforme. Que devient l'aliment dans l'intervalle de ces deux opérations? autrement dit, par quels moyens l'être brut sera-t-il modifié et transformé, rendu assez semblable au liquide sang pour pouvoir, par transitions successives devenir sang lui-même?

Digitized by Google

C'est là qu'on voit, par suite d'extractions et d'abstractions réelles, opérer les instruments propres de la digestion. Les uns extraient de l'aliment son suc et sa moelle, les autres rejettent les parties inutiles qui seront chassées du corps; jusqu'à ce qu'enfin cet aliment, qu'une juxtaposition si hermétique qu'on la suppose, n'aurait jamais fait devenir corps hnmain, cet aliment, dis-je, modifié, décomposé, recomposé, soit définitivement unifié dans la vie, soit fait vie propre par l'assimilation.

De même, par quels moyens l'idée à l'état étéronomique va-t-elle devenir autonomique? Comment sera comblé ce grand espace de l'extraction à la synthèse?

Quand la faculté d'extraction a saisi le fait spirituel ou matériel, elle l'a confié à la double faculté d'intuition et de perception, qui est à la pensée comme l'estomac avec sa double puissance d'appréhensions du solide comme du liquide. Le fait alors se trouve passé à la faculté de jugement qui paraît comme l'intestin avec la triple puissance d'agir sur les solides, les liquides, les gaz, avec la faculté de séparer les parties du bol alimentaire, de rejeter les inutiles, de garder, décomposer, modifier à la capacité de l'organisme les parties utiles et conservées. De même la faculté de jugement possède la triple puissance d'agir sur les faits, en tant que matériels, qu'idéals, que numériques, la force de choisir entre eux ceux qui conviennent à telle ou telle notion, à telle ou telle expérience, à tel ou tel calcul, de rejeter les inutiles, de préciser, classer, déterminer les utiles et les conservés, de façon à les rendre assimilables par l'esprit.

Toutes ces fonctions s'accomplissent dans la pensée avec la régularité de celles de l'organisme matériel. L'intervention de l'ignorance, de la volonté, de la passion dans chacune de ces opérations, peut en troubler l'ordre, comme au contraire l'intervention du savoir, de la volonté et de la raison peut le parfaire.

On peut dire qu'il se passe encore ici quelque chose d'analogue dans les facultés matérielles. L'ignorance, la volonté, n'y ont point prise, en ce sens que les fonctions se font spontanément et fatalement. Et il en est ainsi des facultés de

Digitized by Google

l'esprit. Pour ce qui est du corps, l'ignorance et la volonté y peuvent influer. Par la mauvaise qualité de l'aliment on s'empoisonne. La passion mine, détruit, tue en altérant l'organisme. Le savoir, la volonté et la raison amènent donc la perfection des opérations corporelles comme des opérations intellectuelles.

Jamais d'ailleurs l'ordre des facultés intellectuelles ne peut être altéré, en ce sens que l'esprit ne fasse plus d'extraction, d'intuition, de perception, de jugement ou de synthèse. Il faut, pour digérer, accepter l'ordre fatal des facultés de l'alimentation. Il faut, pour penser consentir à l'ordre fatal des facultés de connaissance. Ne pas vouloir soumettre l'aliment à la division, à la déglutition, c'est vouloir étouffer. Ne pas vouloir consentir à l'extraction et à l'abstraction, c'est vouloir ne rien connaître. Dès qu'il y a une digestion, une connaissance, toutes les facultés ont agi dans leur ordre nécessaire. Mais si les opérations premières ne sont pas faites avec pondération et maturité, la synthèse en contracte des qualités, soit de fausseté, soit tout au moins d'imprudence ou d'incertitude qui lui ôtent la valeur scientifique. Ce n'est donc pas parce que les opérations de l'esprit n'auront pas été faites, qu'il y aura synthèse fausse ou incertaine, mais c'est parce qu'elles n'auront pas été bien faites. Ce n'est pas parce que l'estomac ou l'intestin n'ont pas fonctionné qu'il y a indigestion; c'est parce que les fonctions se sont accomplies sans ordre.

Exercer toutes les facultés d'extraction, d'intuition, de perception, de jugement, de synthèse, est donc de tout état de la connaissance; les exercer dans leur mesure et leur perfection est le propre de la seule méthode absolue fixée. Cet emploi de toutes les facultés de l'esprit constitue donc le rapport général de l'esprit à l'être; ce n'est là que le procédé universel de la connaissance mis en œuvre également par l'ignorant et le savant. Au contraire, cet emploi fait avec pondération, mesure, ordonnance et perfection, constitue la connaissance des moyens par lesquels fonctionneront et se perfectionneront chacune de ces facultés. Ces moyens sont précisément les moyens méthodiques, que le savoir et la volonté instituent. C'est donc

Digitized by Google

ce grand passage de l'extraction, de la perception, de l'intuition au jugement et à la synthèse qui va nécessiter et enfanter l'étude, l'invention de tous les procédés méthodiques. Et dans cette longue recherche, l'esprit se trompera comme nous l'avons vu historiquement dans le *proemium*. Il se trompera, mais en prenant sans cesse une possession plus pleine, plus parfaite de son rapport avec l'être; de la loi, de la connaissance et des moyens d'accomplir ce rapport jusqu'à l'adéquation.

C'est donc entre la première phase du premier acte de la connaissance qui se compose de l'extraction, de la perception et de l'intuition comme facultés premières de l'esprit, et la deuxième phase qui est la synthèse, que le jugement va opérer par le moyen du raisonnement qui se décomposera suivant les modalités de l'être, ainsi que nous allons voir au livre suivant.

Qu'il nous suffise ici, pour établir les rapports généraux de l'esprit à l'être, de montrer que c'est par la faculté de jugement que l'esprit passe de l'extraction à la synthèse. Nous n'avons besoin ici que du jugement et du raisonnement spontanés. Étudier les moyens dont se sert le jugement pour amener la synthèse, serait déjà pénétrer dans les rapports spéciaux qui naissent, bien du procédé général de l'esprit, mais que la méthode instituée met seule dans leur relief.

---

## CHAPITRE II.

### Du raisonnement.

Le raisonnement est le moyen général dont l'esprit se sert pour juger. Les Grecs qui eurent les premiers la force d'instituer la méthode, le constatèrent bien de cette façon, tout à la fois vraie et impuissante. Raisonner, c'est placer en face l'une de l'autre, et comparer entre elles les extractions four-

Digitized by Google

nies, soit par l'intuition, soit par la perception, et en constater le lien; c'est donc saisir le rapport nécessaire des faits nécessaires et contingents.

Le raisonnement dans ces termes généraux s'applique à tous les ordres de faits spirituels, matériels, nécessaires, contingents, il les prend tous. Et c'est par là que le Grec fut àmené à ne s'occuper que de lui comme instrument méthodique, et à s'en satisfaire. Il ne suffit pas de voir juste, il faut voir tout.

Dans la seule affirmation d'un fait, il y a raisonnement impliqué. En effet, il résulte de la constitution de l'être :

1° Par les qualités nécessaires,

2° Par la réalisation de ces qualités, que le fait, pour être apprécié, cache un accord secret constaté entre la qualité nécessaire et la réalisation. Quand on dit : Voilà une notion, on a involontairement constaté l'adéquation entre la réalisation et la qualité nécessaire, c'est-à-dire entre l'idée et son verbe. Quand on dit : statue, on a constaté l'identification de la matière composante avec l'idée inspiratrice. Quand on dit : arbre, pierre, on a l'instinct que les qualités nécessaires de l'être, se réalisent dans la matière arbre et pierre, de telle sorte que l'esprit les affirme sans un doute.

Dans la liaison de plusieurs faits entre eux, il y a raisonnement, non plus latent pour ainsi dire, mais visible et palpable, qu'il soit d'ailleurs instinctif ou volontaire, ou scientifiquement institué. L'appréciation de plusieurs faits suppose :

1° La connaissance de chacun d'eux, tant dans leurs qualités nécessaires que dans la réalisation;

2° La connaissance des qualités nécessaires qui leur sont communes, c'est-à-dire la vue des lois qui les régissent.

Toute affirmation, tout raisonnement, est donc une théorie. Il y a théorie dès la première affirmation d'un fait, car il y a appréciation des doubles qualités du fait et de l'être dans la seule affirmation du fait. Ainsi quand on dit : c'est un fait, il apparaît à la fois comme nécessaire et comme réalisation de sa néçessité.

---

Digitized by Google

---

# CHAPITRE III.

## Proprement de la synthèse.

De là il résulte que l'affirmation première est déjà une synthèse, de telle sorte que la synthèse se retrouve à tous les degrés de la connaissance comme la faculté d'extraction et d'abstraction.

Trouver l'esprit sans synthèse, ce serait être arrivé à fixer la notion du simple et de l'indécomposable; de telle sorte qu'on eût trouvé cet atome primitif, cette unité première sur laquelle des hommes de génie comme Descartes se sont en vain appesantis. Toutes les connaissances métaphysiques et physiques démentent cet atome premier. L'indécomposable n'est que l'indécomposé, le simple n'est que comme l'unité des mathématiques, une unité divisible. On pourrait définir le simple et l'unité mathématique, le point d'intersection entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. C'est cet instant de suspens entre les deux divisibilités indéfinies dans les deux sens qui est l'unité : En ajoutant I à lui-même on va à l'indéfiniment grand, en le décomposant à l'indéfiniment petit. Un fait, c'est le milieu entre la négation absolue et l'affirmation absolue, le milieu entre rien et tout.

Or cet instant ne se réalise jamais en une unité véritable, puisqu'il est la négation même de l'unité par deux divisibilités également nécessaires. Ainsi l'unité, le simple sont donc déjà une synthèse des éléments composants. Toute extraction sera donc une synthèse à ce titre, et il n'y aura de différence qu'entre la complexité des synthèses. L'esprit n'appelle pas l'extraction d'un fait une synthèse pas plus que l'unité, bien que tout fait soit décomposable à la façon de l'unité. Pris dans ce sens, le fait serait, comme l'unité mathématique, le

Digitized by Google

point d'intersection entre les synthèses ascendantes et les analyses descendantes. Le fait est donc une unité factice qui cache tout à la fois la synthèse et l'abstraction. Prenez le fait notion, le fait arbre, le fait nombre, vous les décomposerez également en parties, ou vous les ajouterez à eux-mêmes. Acceptons donc, à la façon des mathématiques, le fait comme une unité accordée; fictive quoiqu'elle ait sa raison d'être, qui est d'être l'intersection de l'indéfiniment grand et de l'indéfiniment petit. Le fait sera notre unité comme I pour la nécessité des opérations. Nous appellerons donc de cette façon, simple le fait fourni par l'extraction, l'intuition et la perception, tout en sachant bien qu'il n'est pas plus simple que *un*, et qu'il est décomposable comme lui. Au contraire, nous appellerons synthèse, le total des unités ajoutées, le résultat de l'opération de l'esprit sur des faits divers.

Aussitôt donc qu'il n'y aura plus raisonnement latent, mais raisonnement sensible, même à l'état instinctif, nous verrons se produire la synthèse.

Ainsi nous appellerons fait simple l'affirmation arbre, homme, pierre, notion, idée, nombre, bien qu'il y ait sentiment du nécessaire de l'être fourni par l'intuition, se mêlant à la perception de la réalisation contingente. Nous appellerons par ailleurs synthèse, l'union de différents faits entre eux, soit nécessaires, soit contingents, comme cet arbre est beau (union d'un fait matériel à sa loi fait spirituel), les arbres forment la forêt (union d'un fait matériel à d'autres faits matériels). Cette idée est juste (union d'un fait spirituel à sa loi fait spirituel). Cette idée se lie à d'autres idées (union d'un fait spirituel à d'autres faits spirituels).

Toute synthèse contient une appréciation du fait par l'esprit; et c'est pour cela que nous avons dit qu'elle constituait une véritable assimilation. Ce n'est plus seulement ce fait restant comme extérieur à l'esprit tout en étant vie, c'est véritablement le fait s'inoculant à la connaissance, c'est-à-dire devenant l'esprit lui-même, puisque pour l'esprit être c'est connaître. Les facultés de l'esprit tout en étant lui, sont donc encore plus son moyen d'arriver à être par l'être assimilé,

Digitized by Google

qu'elles ne sont sa vie. Si l'esprit n'avait que ses facultés et pas l'être, on peut dire qu'il serait comme n'étant pas.

Cet être qui aiguillonne l'esprit par le fait, va enfin venir rassasier la faim, la soif qu'il a fait naître, et par les faits saisis dans les différentes modalités spirituelle ou matérielle, l'esprit se reposera dans l'être. Ce repos, cette vie, c'est la synthèse, et c'est pour atteindre ce but que les facultés lui sont données.

La synthèse est donc l'assimilation de l'idée-être par l'esprit.

---

## CHAPITRE IV.

### Loi de la synthèse.

La loi de la synthèse, comme l'a parfaitement montré Descartes, est le dénombrement complet, de telle sorte qu'il y a synthèse si tous les faits utiles, spirituels et matériels sont unis ; et sans cette union il n'y a que commencement de synthèse.

Que si la synthèse se trouve dans la vie par la nécessité même de la constitution de l'être qui, étant par des qualités nécessaires, est connu en tant que contingent à la fois par ces qualités et leur réalisation, est pénétré en tant qu'absolu par des notions auxquelles s'attache encore le caractère extérieur de la contingence ; il faut dire que la synthèse se trouvera à plus forte raison à tous les états de la science depuis l'hypothèse première jusqu'à la certitude finale.

Et en effet, fixer les éléments des sciences, c'est déjà faire des synthèses ; car à ne prendre que les axiomes, ce sont déjà des affirmations composées de plusieurs faits simples dont la loi, fait complexe, paraît claire pour tous les esprits. Quoi de plus multiple que la définition des sciences, c'en est le premier

Digitized by Google

mot; c'en pourrait être le dernier. Dans tous les cas, c'est certainement la résultante d'opérations scientifiques déjà longues.

---

## CHAPITRE V.

### Extraction et synthèse. — Analyse et synthèse.

I

C'est ici le lieu de savoir de quoi se compose la synthèse : Elle se forme, par la loi du dénombrement complet, des extractions diverses que nous a fournies la faculté primitive. Or faire une série d'abstractions et d'extractions, c'est faire une analyse. Que l'analyse soit spontanée ou volontaire, ou même scientifiquement instituée, c'est toujours l'analyse, et les trois degrés qu'elle parcourt depuis l'inconscience jusqu'à la perfection de la conscience qu'en a l'esprit par le savoir, ne changent jamais son caractère premier qui est d'être série d'abstractions et d'extractions. La synthèse se compose donc de l'analyse.

En sorte qu'on doit dire que la faculté de synthèse est la contrastante exacte de la faculté d'abstraction et d'extraction, comme elle est sa complémentaire dans la connaissance. Et de même on doit dire que les résultats des deux opérations sont également contrastes et compléments l'un de l'autre. L'analyse résultant de la faculté d'extraction est donc contrastante de synthèse, résultat de la faculté synthétique. Et l'un et l'autre se sont tellement indispensables que sans analyse pas de synthèse, que sans synthèse pas d'analyse; puisque tous les faits analysés et l'union des faits sont autant de synthèses partielles.

Que si l'on suppose l'extraction du fait le plus simple, encore arrivera-t-on à savoir s'il est contingent, s'il est néces-

Digitized by Google

saire ; et dès là on voit reparaître la comparaison du nécessaire et du contingent, leur double affirmation ; c'est-à-dire encore une succession d'opérations qui impliquent autant de synthèses que d'analyses. C'est une fatalité qui est la force de l'esprit et qui l'empêche de se perdre dans des énumérations de faits sans conséquence, comme aussi de se jeter dans des synthèses insensées, ou qui au moins l'en fait revenir quand il y est tombé. Si l'analyse et la synthèse n'étaient pas dans ce lien, dans cet appel réciproques, jamais la connaissance ne se ferait que par des emportements simplistes, sans balancement, et l'esprit n'arriverait pas à la vérité. Il y a certes déjà beaucoup d'esprits que le manque d'équilibre, soit des facultés, soit des passions expose à ces modes sophistiques de procéder; mais il faut dire que le balancement naturel de l'analyse et de la synthèse est tel dans la majorité des hommes qu'elle flaire ces intelligences disjointes pour ainsi parler. Dépistées par l'instinct général, elles sont vite pénétrées et perdues. On peut dire que c'est là peut-être une des plus grandes qualités de la race française, plus remarquable par le balancement des facultés que par leur essor. De là bien des faiblesses, mais une force réelle; bien des timidités devant les profondeurs, mais une droiture naturelle.

= Cependant on sépare dans la notion qu'on en a, l'analyse et la synthèse, de telle sorte que c'est devenu un préjugé de croire que la pensée agit ici par analyse pure, là par synthèse pure. On a nommé le premier procédé de l'esprit méthode analytique, l'autre méthode synthétique. Nous étudierons cette grave erreur dans l'institution de la méthode ; ici constatons que toute opération de l'esprit, étant à la fois causée par la faculté d'extraction et d'abstraction, et par la faculté de synthèse, ainsi qu'il a été dit, est nécessairement à la fois analytique et synthétique. C'est donc là une division arbitraire de la méthode et des sciences. Il y a proportion entre l'analyse et la synthèse, en ce sens que le nombre des extractions se retrouve dans la synthèse, et que déjà chaque extraction peut s'appeler une synthèse, ainsi qu'il a été prouvé. De même donc que le premier acte, que chaque acte de la connaissance est une abstraction et une synthèse, ainsi



Digitized by Google

chaque temps de la méthode est composé d'analyses et de synthèses, et le dernier acte de la méthode est comme le premier acte de la connaissance, une résultante de synthèses et d'analyses. Quand l'esprit affirme par croyance ou foi méthodique, quand il affirme par certitude scientifique, il a fait dans les deux cas un jugement qui implique 1° la séparation des abstractions et des extractions de l'intuition et de la perception; 2° l'union de toutes les extractions conservées, c'est-à-dire qui nécessite l'analyse et la synthèse. Entre la foi et la science, ce n'est donc pas l'acte de l'esprit qui diffère, c'est la qualité de cet acte. L'hypothèse posée est tout aussi bien analyse et synthèse que la certitude. Car qu'est-ce que l'hypothèse? C'est l'affirmation même de la certitude sans la qualité de certitude. C'est dans les deux cas la même proposition, c'est-à-dire le même composé d'extractions simples mises en une synthèse qui doit ou n'être plús ou passer de l'état d'hypothèse à l'état de certitude.

Si l'extraction est une synthèse partielle, on peut dire que l'analyse n'est que l'extraction successive d'extractions partielles. De même que si la synthèse est un composé d'extractions, on peut dire qu'elle n'est qu'une analyse non formulée. Cette réduction des deux procédés de l'esprit en un seul n'est pas absolue, de telle sorte que l'un puisse tenir lieu de l'autre; mais elle montre, combien comme faculté il y a unité dans l'action intellectuelle. C'est entraînées par le sentiment de cette unité de procédé que certaines personnes ont été amenées à nier absolument la méthode en tant que synthétique. C'est là un excès dont il faut se garder comme de celui qui voudrait enlever à l'analyse son importance. Il est bien vrai qu'on ne fait des analyses qu'avec des successions de synthèses et des synthèses qu'avec des successions d'analyses; et cependant on ne peut pas plus réduire les deux facultés et les résultats de ces facultés l'un à l'autre qu'on ne peut assimiler la division de l'unité à sa multiplication. Les opérations sont diverses, bien que dans les deux cas l'esprit opère sur la même unité, et qu'il la considère successivement sous les mêmes qualités et rapports. Par cela qu'il y a inversion dans la manière de considérer l'être, il y a diversité

Digitized by Google

nécessaire d'opérations de l'esprit sur l'être. Nous conserverons donc le nom qu'on a justement donné d'analyse à la recherche des éléments constitutifs de la synthèse et de synthèse à l'union de ces éléments.

= De tout ce qui a été dit, nous pouvons relever que si dans la méthode, analyse s'oppose justement à synthèse comme résultat de l'opération de la faculté, comme faculté il faut opposer synthèse à extraction et à abstraction.

## II

= Quand l'esprit fait une synthèse trop hâtée, il n'y a pas dénombrement complet, et par conséquent il n'y a que synthèse factice; synthèse prenant sa qualité dans la faculté de l'esprit d'assembler les éléments, non dans l'être même, dont tous les éléments ne sont pas dénombrés et analysés. L'esprit cependant se satisfait souvent de cet état. L'exercice de sa faculté synthétique le trompe, il croit avoir réellement synthétisé parce que la faculté qu'il en a, a opéré. Il se croit certain parce qu'il a fait toutes ses opérations successives; parce qu'il a extrait et abstrait; vu par intuition, vu par perception, jugé et synthétisé. Cette conviction de l'esprit établit un état de certitude de sentiment, de satisfaction avant le dénombrement complet; c'est ce qui constitue la foi et ce qu'on a appelé la méthode *à priori*. Quand, au contraire, cette conviction de l'esprit s'efface, il cherche avec soin tous les éléments de la synthèse et ne se déclare satisfait qu'après le dénombrement complet; là il y a science, et c'est ce qu'on a appelé la méthode *à posteriori*.

Or peut-on dire d'un de ces deux états d'esprit que l'un soit synthétique, l'autre analytique? N'y a-t-il pas synthèse constituant la proposition même qui fait l'objet de la certitude de sentiment? N'y a-t-il pas synthèse quand il y a affirmation sur certitude scientifique? Certes; et si on les considère par leur fin, la méthode *à priori* et la méthode *à posteriori* sont closes par une synthèse. C'est une synthèse qui fait l'affirmation de la foi, c'est encore une synthèse qui fait l'affirmation

Digitized by Google

de la science. La simple connaissance, l'art, la science ont pour terme une synthèse. La vie, l'art, la science sont donc en ce point au moins également synthétiques, et l'on ne peut donc pas dire qu'une de ces méthodes est plus synthétique que l'autre.

Où est la différence ?

Dans la méthode dite *à posteriori* mécontent de sa synthèse hâtive, l'esprit en reprend un à un tous les éléments. Que fait-il ? Il les analyse. Frappé qu'on a été de cette analyse volontaire et nécessaire pour le dénombrement complet, on a nommé la méthode dite *à posteriori* analytique. Mais nous savons qu'il y a nécessairement analyse dans la méthode dite *à priori*, puisque l'esprit ne procède que par extraction, et qu'une série d'extractions est une analyse. Dès là que faut-il donc dire ? Qu'entre les deux méthodes semblables par la synthèse et par l'analyse, il n'y a que cette différence du plus au moins par laquelle l'analyse dans la méthode dite *à posteriori* opérant le dénombrement complet promet une synthèse parfaite et scientifique. Nous nous contenterons ici de poser cette assertion, voulant en tirer cette conclusion en ce qui regarde la synthèse, c'est que : ce n'est pas la faculté synthétique qui doit tomber en discrédit, mais que l'on doit seulement se défier de l'insuffisance de l'analyse.

Que fait la synthèse partout où elle s'exerce ? Elle conclut sur le dénombrement préalablement fait, complet ou incomplet. C'est à l'analyse à le donner complet. La synthèse ne fait pas d'erreur, c'est l'analyse. C'est donc de l'analyse qu'il faut se défier. C'est contre la faculté d'extraction qu'il faut être en garde ; il faut sans cesse lui demander ce qu'elle choisit, ce qu'elle prend, ce qu'elle laisse ; on doit être en crainte continuelle devant elle. Le total de plusieurs nombres est égal aux nombres posés, le total ne peut donner qu'eux. Ainsi de la synthèse. Le total ne se trompe pas dès que l'opération est bien faite (ce que nous supposons nécessairement, car la méthode n'a pas à tenir compte des opérations mal faites). La synthèse est comme le total. Que si vous n'avez pas posé tous les nombres, le total sera faux. Pourquoi ? Parce qu'il n'y aura pas eu analyse de tous les éléments du

Digitized by Google

tout. Il en est de même de la synthèse. Arrêter la synthèse, la retarder jusqu'à la perfection de l'analyse, là est donc le point; et il ne marque pas encore un coup, comme on le croit, l'imperfection de la synthèse, mais au contraire l'imperfection de l'analyse. Cette imperfection a une cause que nous constaterons bientôt.

Quand donc on nomme analytique la méthode dite *à posteriori*, on fait bien si l'on ne veut indiquer par là que la perfection où l'analyse y est portée. Mais ce n'est pas là qu'on s'arrête; on discrédite la synthèse en la laissant à la méthode dite *à priori*. Et par là on montre l'inobservation du jeu de la synthèse et de l'analyse dans la méthode; l'inobservation encore du caractère synthétique de l'affirmation qui clôt les deux méthodes. On discrédite la synthèse, quand c'est l'analyse qu'on aurait dû discréditer. On tronque la connaissance en pensant qu'elle est toute analyse. Dans les mathématiques, il y a analyse et synthèse comme dans toutes les sciences. Elles appliquent l'analyse à la recherche des éléments d'un problème, d'un total, d'une équation donnés. Et comme nous venons de le voir, le problème, l'équation, le total seront faux si l'on n'a pas le dénombrement complet, là comme en toute autre connaissance.

## III

= Peut-on d'ailleurs attacher analyse à matière, synthèse à notion, de telle sorte que les faits spirituels fuiraient sous l'analyse? Par là la seule matière donnerait à l'esprit la sévérité du dénombrement complet. Mais si l'on considère la constitution de l'être, on le voit en tant que matériel composé de qualités nécessaires, plus de réalisation de ces qualités par forme, vie et substances matérielles. Si d'autre part on considère l'essence du fait qui est, ainsi que nous l'avons montré, d'être spirituelle, jusque dans la matière elle-même, il résultera que la matière ne pouvant se percevoir et s'analyser que par des qualités et des faits connus par l'esprit en tant que spirituels, l'analyse ne restera pas attachée à la matière, et la notion, l'idée nécessaire, auront pour être analysées par

Digitized by Google

l'esprit les mêmes moyens de représentation. Il n'y aura donc qu'une différence entre l'analyse de la matière et celle de l'idée, c'est celle qui découlera de la réalisation des qualités nécessaires. Dans la matière, la réalisation de l'essence par la substance devenant tangible, présente des points d'appui qui facilitent l'analyse. Mais ce n'est là qu'une différence de délicatesse dans les opérations; différence d'ailleurs qui nécessitera, comme nous l'allons voir, des instruments divers afin que l'esprit puisse saisir pour les analyser chacune des modalités de l'être et du fait.

On ne peut donc pas lier l'analyse à la perception, faculté spéciale qui perçoit la réalisation matérielle des qualités nécessaires de l'être, mais il faut la lier (ainsi que nous l'avons déjà observé à un autre point de vue) à la faculté d'abstraction et d'extraction, faculté générale qui opère sur tous les faits quels qu'ils soient, matériels, idéals ou numériques. On analyse bien dans la perception, mais c'est parce que la faculté d'extraction s'y trouve jointe. Cette dernière faculté, divisant les objets perçus, constitue l'analyse impliquée dans toute perception.

Peut-on, d'autre part et sans danger, lier synthèse à intuition de telle façon que la vue des qualités nécessaires deviendrait la déterminante de la synthèse? Pris aussi absolument, on ferait une fausseté de ce qui peut contenir une vérité. La synthèse ne découle pas de l'intuition pure. L'intuition, en son opération propre, est une analyse à la façon de la perception, par le secours que lui prête la faculté d'extraction, qui opère sur la vue du nécessaire comme sur celle du contingent. Dans ce sens, l'intuition n'est donc liée à la synthèse que de la même sorte que la perception.

Mais il faut bien dire aussi que, l'intuition étant la vue des qualités nécessaires de l'être et ces qualités étant partout, et dans tout être les mêmes par leur seule nécessité, cette faculté par la qualité même de l'objet qu'elle fournit à l'esprit, établit une sorte de synthèse naturelle et inconsciente.

Le sentiment continu des mêmes qualités nécessaires dans les êtres les plus dissemblables, établit entre eux un lien constant, nécessaire comme les qualités nécessaires que cha-

Digitized by Google

cun porte en soi ; et dès là la synthèse se trouve comme naturelle à l'esprit. Le développement de l'humanité nous donne la preuve de cette observation. Tous les systèmes religieux primitifs sont de grandes synthèses sur l'ordre des choses. Enfantées par la vue encore imparfaite des qualités nécessaires de l'être, elles s'affaissent devant les balancements de l'analyse et de la synthèse. C'est bien l'intuition des qualités nécessaires qui a engendré ces synthèses, mais ce n'est pas la perception seule qui doit redresser ce résultat trop hâtif de l'intuition. C'est la faculté d'abstraction et d'extraction qui, s'appliquant à l'objet de l'intuition, à l'objet de la perception, doit compléter l'analyse de l'un et de l'autre, et, par là, préparer la perfection de la synthèse.

Dans la synthèse, l'intuition domine donc la perception de la même façon que, dans l'être, les qualités nécessaires dominent leur réalisation. C'est là tout. L'intuition ne ploie pas et ne falsifie pas les résultats de la perception. Les facultés ne vivent que par leur accord, et, quand l'une donne du faux, le résultat de l'autre est faussé. Il ne saurait y avoir là antagonisme ou concurrence, il y a union nécessaire ou mort, c'est-à-dire fausseté. Mais c'est par les résultats de l'intuition, c'est-à-dire par la vue des qualités nécessaires de l'être d'où découlent les lois, que tous les faits fournis par la perception sont reliés, rattachés, et véritablement compris. Car qu'est-ce qu'un fait, des faits isolés, sans la connaissance du fait supérieur qui les contient, la loi ? Ce balancement, qui s'établit ici entre la perception et l'intuition, n'entraîne pas que la perception fournisse les seuls faits premiers : nous savons, au contraire, que l'intuition donne aussi des faits primitifs; nous savons que ces faits sont supérieurs parce qu'ils sont nécessaires par essence : nous retrouvons donc seulement ici, dans la synthèse, ce que nous avons constaté dès le premier pas de la connaissance, la supériorité de l'intuition ou vue de l'idée et de la qualité nécessaire, sur la perception ou vue de la matière.

= Si donc on voulait faire de la synthèse une simple collection des faits, on l'aurait singulièrement amoindrie. Faire un dictionnaire n'est pas faire un livre; faire le récit successif

Digitized by Google

d'expériences donnant des faits divers, n'est pas faire une théorie. Faire une synthèse, c'est lier dans leurs rapports vrais les faits donnés par l'intuition et la perception, analysés par l'abstraction et l'extraction, criblés par le jugement, c'est, dis-je, lier les faits au moyen des qualités nécessaires fournies par l'intuition.

Ce qu'on a appelé l'induction est une faculté sans cause, sans objet. C'est simplement une action de l'intuition, fournissant les qualités nécessaires à propos de la perception des réalisations et amenant, par là, à conclure la loi des faits observés. L'esprit n'est si hardi, dans ce travail de la synthèse, que parce qu'il s'appuie sans cesse sur le sentiment ou sur la certitude, suivant les cas, des qualités nécessaires sans cesse et partout fournies par la faculté d'intuition. Si l'esprit n'avait cet instinct, jamais il n'oserait voir autre chose que des faits isolés et toujours laissés dans leur isolement. Le lien des faits, se faisant par les qualités nécessaires des faits et de l'être, pousse l'esprit obligatoirement à la synthèse, à la théorie, à l'affirmation de la loi. Danger et grandeur.

Le danger, ce sont les faux systèmes; la grandeur, c'est la vérité trouvée par le génie.

L'intuition est donc la faculté qui amène l'écourtement de l'analyse par la vue du nécessaire. On a, en ce sens, raison de se mettre en garde contre elle et contre les fausses synthèses résultant des analyses incomplètes. Entre le génie et le synthétiseur imprudent, il y a cette différence que le génie fait par des moyens rapides et personnels les analyses complètes. Le synthétiseur quand même ne sait pas attendre s'il ne les a point faites. Attendre, c'est analyser. Le génie entraîne nécessairement le balancement de l'analyse et de la synthèse. Voir la pression de l'intuition sur l'analyse, considérer si l'analyse s'exerce en liberté tant sur les faits fournis par l'intuition que sur ceux apportés par la perception, c'est une des nécessités premières d'une synthèse bien faite.

De sa nature, l'esprit humain est analytique et synthétique, puisqu'on ne peut concevoir une opération de connaissance où l'analyse et la synthèse ne se prêtent appui. Le génie est donc, de sa nature, une puissance supérieure tout à la fois

Digitized by Google

par l'analyse et par la synthèse. Les partisans de la méthode prétendue synthétique ont donc eu grand tort de penser que le propre du génie était de se passer d'analyse, de même que les prôneurs de l'analyse ont été dans l'erreur, en affirmant que la synthèse n'était qu'une simple conséquence de l'analyse.

Ces derniers soutenaient, sans le vouloir peut-être, que toute la connaissance se réduisait à des faits matériels observés et à des inductions tirées de ces faits. Les premiers, au contraire, soutenaient que la vue des qualités nécessaires de l'être pouvait suffire à rendre compte de tout l'être, indépendamment de la vue des réalisations matérielles ou spirituelles de ces qualités essentielles. Les types *à priori* de Platon et la connaissance matérialisée par Locke, sont là-dessous. Mais la constitution de l'être par les qualités nécessaires, même quand il est contingent, détruit également, et d'un coup, ces deux opinions, car si d'un côté la vue des qualités nécessaires de l'être est nécessaire pour la perception de leur réalisation, de l'autre, la vue de la réalisation de l'être, en tant que contingent, est nécessaire à la précision de la connaissance de cet être. Il y a en l'homme plus qu'une induction bâtarde de la matière à l'idée ; il y a la vue de la qualité nécessaire de l'être qui est l'idée même ; il y a cette intuition permanente du nécessaire qui veille dans l'esprit, qui l'excite, à l'occasion de l'analyse, à de continuelles audaces synthétiques. Or, ces audaces sont un danger, s'il les accepte avec légèreté et avec une confiance aveugle dans l'opération de sa pensée ; mais elles sont une force s'il les contrôle par l'étude approfondie des qualités essentielles du fait et de l'être ; c'est-à-dire si l'esprit, dans l'analyse, ne se laisse pas emporter par le sentiment des qualités nécessaires pressenties par une vague intuition.

Le génie, dans ce bond étrange qu'il fait de l'extraction, de la perception, et de l'intuition à la synthèse, paraît passer l'analyse pour la majorité des hommes. Mais, si le saut s'accomplit, c'est que le génie a une puissance d'analyse proportionnelle à sa puissance synthétique. Quand un de ces animaux bondissants passe comme d'un vol au-dessus de ceux qui l'entourent, a-t-il moins parcouru tous les points de l'espace qu'ils ne traverseront, après lui, que lentement ? Me direz-

Digitized by Google

vous que le synthétiseur imprudent a fait le bond? Il est tombé où le génie est resté debout. Le synthétiseur imprudent n'a ni atteint le but ni parcouru l'espace, il a roulé dans l'abîme. Le propre du génie c'est d'être en contact permanent avec les principes, c'est-à-dire avec le nécessaire. Cette vue continuelle des qualités essentielles de l'être, lui assurent une grande rapidité de compte rendu des réalisations. L'intuition est donc le grand élément du génie. Il semble qu'il sente partout, comme rayonnant de la réalisation des qualités nécessaires, cette splendeur qu'elles y impriment. Mais il n'y a pas génie quand il n'y a pas pondération de l'intuition par la perception. Le génie de l'homme est proportionné à sa nature double, rivé à la matière et voyant dans le divin. Il est, par les qualités nécessaires comme dominantes, par leur réalisation contingente comme secours indispensable. Que ses procédés d'analyse soient personnels, incommunicables, rapides, qu'ils ne paraissent qu'une vision à la lenteur des autres hommes, les analyses nécessaires sont faites, et il possède l'être.

On détruit le génie, on détruit l'esprit humain, si on leur refuse l'intuition et la perception, l'analyse et la synthèse conjointement agissantes.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que tout soit dit parce qu'il y a eu synthèse, je ne dis pas synthèse fausse, mais synthèse juste. Il ne suffit pas que le génie soit arrivé à une conception vraie. L'esprit humain, ambitieux de l'idée-être, veut la sécurité de sa possession. Que le génie arrive à une synthèse fausse, on le croira un temps, puis on niera. Qu'il arrive à une synthèse vraie, on le croira peut-être, mais l'humanité ne s'y reposera que lorsque la preuve scientifique de sa découverte sera faite. C'est ce grand chemin de la preuve qui fait passer l'intuition et l'analyse personnelles dans la pensée de tous. Cet état nouveau, c'est la science. Il y a science quand il y a moyens certains d'arriver à la connaissance de l'être.



Digitized by Google

---

# VI^e^ QUESTION.

## DE LA FOI MÉTHODIQUE ET ÉVIDENTIELLE.

Cependant cette synthèse première place l'esprit dans une situation méthodique qu'il faut peser.

L'esprit a opéré sur l'être; il croit le posséder, il le possède peut-être, mais sans preuve.

En touchant à la synthèse, l'esprit croit toujours avoir la certitude. C'est son premier mouvement, qui d'ailleurs a sa raison profonde.

Croire qu'on a la certitude, c'est avoir une *certitude de sentiment*. Qu'est-ce là autre chose qu'une satisfaction personnelle de l'esprit? Quand y a-t-il certitude réelle? Quand il y a adéquation de l'esprit à l'être et preuve de cet état par le critérium infaillible. Une certitude de sentiment a donc son point d'appui dans l'esprit, non dans l'être. C'est un état subjectif vrai ou faux, mais subjectif, par là qu'il n'y a pas méthode certaine et contrôle par le critérium. Avoir l'évidence et la croyance qu'on possède l'être, c'est avoir la foi, non la certitude de l'être. Voilà où nous laisse la synthèse première. La vie peut commencer, les arts peuvent naître, les sciences s'ébaucher, l'esprit a trouvé son levier : l'être enfermé dans sa synthèse. Il est vrai, l'être ne lui est pas certitude, mais il lui est croyance de certitude, et cela suffit pour que le grand branle soit donné : c'est la foi évidentielle.

Toute synthèse, quelle qu'elle soit, qui n'est pas à l'état scientifique, constitue donc en méthode ce que nous appelons la FOI MÉTHODIQUE ET ÉVIDENTIELLE. Première affirmation de l'être par l'esprit; première satisfaction où il se déclare possesseur de l'être.

Digitized by Google

Quand l'homme ne connaît de la méthode que le parcours déjà vaste que nous venons de laisser derrière nous, il n'a la méthode que de sentiment. La certitude de sentiment lui suffit; il s'y lie, il s'y fixe, il s'y cramponne. Car il lui faut s'attacher à l'être, ne fût-ce même qu'au semblant de l'être. C'est un besoin impérieux que nous avons déjà constaté et sur lequel il faut toujours appuyer. L'esprit se sent fait pour la possession de l'être, sans quoi il ne peut rien. Il ne peut attendre que la notion en soit parfaite. Il bondit vers celle qu'il trouve à sa portée, se jette dessus, l'adopte quelle qu'elle soit, pourvu que l'état de sa méthode lui puisse laisser croire que c'est une certitude de l'être. Ainsi peuvent s'expliquer ces croyances insensées non-seulement des premiers âges, mais se renouvelant sous toutes formes dans le monde.

La cause de cet état découle tout à la fois de la constitution de l'être, de la constitution de l'esprit, du sens secret que la pensée a de l'une et de l'autre.

En effet, nous avons constaté le sentiment permanent qu'a l'esprit de la nécessité de l'être par la vision instinctive des qualités nécessaires. Nous avons constaté par la fatalité même du jeu des facultés de l'homme la confiance première et native qu'il a en elles. Quand donc il sait que ses facultés naturellement ordonnées ont opéré sur cet être composé de qualités nécessaires, son mouvement spontané est de croire qu'il est arrivé à le connaître.

Cet état dure longtemps jusqu'à ce que l'être, entrevu par quelque côté nouveau, fasse douter; jusqu'à ce que l'être, certainement possédé par un point, fasse sombrer la synthèse dans laquelle on se reposait.

Et comment en serait-il autrement? Comme l'homme individu a besoin d'affirmer l'être pour sa vie personnelle, l'homme social a besoin d'affirmer l'être pour la vie des sociétés. Cette hâte fait l'erreur pratique et morale dans la vie, l'erreur esthétique dans l'art, l'erreur religieuse et sociale dans les civilisations. Mais cette hâte est fatale (voir le *Proœmium*); pas de vie d'homme, pas de société sans elle. Le faux fait encore vivre l'homme. Il y a cela de sacré dans l'erreur que, participant encore de la vérité par quelque point, elle est

Digitized by Google

assez forte pour être la déterminante de l'activité humaine. Il y a du jour jusque dans l'obscurité des nuits; il y a du savoir dans l'ignorance. Le monde vit d'erreur en attendant qu'il vive de vérité. Toute affirmation de l'être par l'homme, toute synthèse première contient assez d'être pour devenir la sollicitation à la synthèse définitive et finale, à la certitude. Toute foi, toute évidence, est une sollicitation à la vérité si elle n'est pas la vérité. Poussé par sa hâte naturelle et fatale vers l'être, l'homme est donc entraîné à la foi évidentielle, c'est-à-dire à l'affirmation de sentiment, à la certitude de sentiment; et quoi qu'il fasse, il n'y peut résister.

Et s'il y résiste, ou si plutôt il se dégoûte de sa certitude de sentiment, évidence et foi, sans avoir pu la remplacer par une autre ou par une certitude véritable, à l'instant il se trouve dans un état faux qui est sa torture. La nécessité de s'assimiler l'être, de s'identifier à l'être par la connaissance persiste; en face se lève l'impuissance d'y arriver. De telle sorte que l'esprit se trouvant arrêté dans sa précipitation naturelle vers l'être, court comme un lion blessé et affamé tout ensemble et qui se jetterait sur les proies les plus viles. Il lui faut l'être; il ne peut se passer de l'être; la privation de l'être, c'est la mort. Or, l'être est double par sa composition, nécessaire et absolu d'une part, contingent et nécessaire de l'autre. L'esprit perdant le sens de l'être nécessaire absolu, se ruera sur le contingent, et il s'y absorbera. C'est là toute l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de chaque homme. Tantôt transportés aux belles hauteurs de la science, de l'art, du bien, nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes pour nous identifier à l'être absolu nécessaire; tantôt abaissés, souvent malgré nous-mêmes, nous demandons à ce contingent, à cette réalisation du nécessaire, à cette matière enfin, cet être que l'idée ne donne plus à notre esprit. L'humanité commence par le Véda, qui dit à l'homme : « *Vous êtes cet être véritable quand vous vous oubliez vous-même.* » Et elle tombe après cette grande parole aux folies de Bénarès. Platon lui crie : « *Tout est né de l'idée!* » et après lui l'humanité s'abîme aux hontes de Rome. Le christianisme lui dit :

Digitized by Google

« *Vous êtes comme des dieux*, » et durant qu'il règne, ne voyons-nous pas l'homme s'abaisser et s'abattre encore !

Ainsi cette foi, cette évidence que l'esprit a de l'assimilation de l'être, élève dès les premiers âges l'homme jusqu'à l'être. Mais elle n'est que foi, qu'évidence. Ce n'est pas assez : la certitude de sentiment n'est acceptée par l'homme que parce qu'il la croit certitude absolue. La certitude est la cause de la foi. C'est parce que l'esprit a le sentiment invincible qu'il peut arriver à la certitude scientifique de l'être, qu'il en accepte la certitude de sentiment. La science, dans ce sens, est donc la cause de la foi. Car si l'homme n'a pas la science quand il accepte la foi, il a le savoir qu'il peut arriver à la science, et la foi n'est acceptée par l'esprit, comme certitude, qu'au nom même de cette science qu'il se croit.

Et d'où lui vient cet invincible sentiment de sa science ? il vient de la constitution même de l'être. L'être ne pouvant pas être sans les qualités nécessaires de l'être, l'esprit qui en est capable sait, instantanément et sans réflexion, que connaître l'être, en tant que nécessaire, c'est avoir la certitude. L'ignorant est sûr de l'être comme le savant. La certitude de l'être est impliquée dans l'être. Ajoutez à cette certitude nécessaire la hâte nécessaire que l'esprit a de conclure sur cet être, et vous aurez la nécessité de la foi. Admirable et déplorable fatalité ! Admirable, car sans la foi, ses imprudences, ses erreurs même et ses folies, l'homme ne commencerait pas à vivre. Déplorable, car l'homme ne se relève que lentement des solutions de la foi. Cet instinct secret de la certitude qu'il tient de la constitution de l'être et de la constitution de son esprit également fatales, va ralentir sa marche vers la vérité et vers la connaissance de l'être autant qu'elle l'y avait imprudemment et nécessairement poussé. Et c'est la raison pourquoi les hommes languissent dans des préjugés, loin de la science, des arts et des civilisations ordonnées, dans des fois absurdes qui les satisfont, par cette cause seule qu'elles paraissent à leur évidence une solution sur l'être. Et l'homme a tellement peur d'être sans cette solution, qu'il fermera les yeux à tout ; qu'il arrachera la vie à ceux qui voudront lui enlever sa tranquille possession de l'être, ou

Digitized by Google

tout au moins son mirage de possession. Les siècles se passeront dans les ignorances, les monstruosités, les impiétés faites piétés, les crimes faits vertus, les injustices faites justices.

Qu'importe à cet ignorant de l'être? il croit posséder l'être; et cette pensée lui donne une force que rien ne peut rendre. Il y sacrifiera lui-même comme les autres. Martyr éternel de son amour de l'être, de son entraînement à l'être, l'homme se tuera aussi bien pour ce semblant de possession, que pour l'être même, soit absolu soit contingent. C'est sa vie. S'il croit posséder l'être nécessaire absolu, il se donne en holocauste pour l'évidence qu'il en a, soit qu'il se le représente à la façon diverse des religions, à la façon aussi diverse des philosophies, soit qu'il le croie réalité vivante ou qualité abstraite comme la justice. S'il n'est qu'emporté vers l'être contingent, il meurt écrasé de ses amours, de ses voluptés et de ses embrassements.

Ainsi cet entraînement vers l'être, cause en même temps l'erreur et la science, le bien et le mal moral. Par la foi méthodique, ce résultat de l'évidence première, cette nécessité d'affirmation première, l'homme admet une synthèse qu'il considère comme certitude; de là l'erreur et la superstition. Par l'entraînement vers l'être contingent nécessaire, il tombe à la matière; de là le vice.

= Le propre de la foi méthodique étant d'être certitude de sentiment, elle est donc toujours tenue pour certaine par l'esprit jusqu'à preuve contraire.

Cette certitude crue par l'évidence engendre l'action de l'homme, société, individu, artiste, savant. Elle est base d'acte.

Il faut à l'homme au commencement de sa vie une idée tenue pour certaine. C'est autour de cette foi évidentielle que va graviter la société. Sans elle, pas de milieu social. Cette hypothèse certaine unit et fait noyau.

Si individuellement l'homme n'a pas son hypothèse tenue pour certaine, il ne fera rien de sa vie.

Le jour où l'artiste se décourage de son idéal, il est mort, il ne produit plus. Le jour où le savant n'a plus d'hypothèse et de foi en elle, il se repose dans la science du passé.

Digitized by Google

---

# VII[e] QUESTION.

## CE QUI RÉSULTE DE LA FOI MÉTHODIQUE.

Cette première synthèse qui établit l'esprit dans la foi méthodique et évidentielle, engendre la première activité qui se communique à la vie, à l'art, à la science.

L'esprit, se croyant certain de l'être, base sur lui son opération. De cette vision tournée à l'activité vitale, sociale, artistique et scientifique, naissent :

1° La foi religieuse et sociale; idéal premier que les sociétés tentent de réaliser par leurs développements, et dont la vie des nations est l'expérimentation continue par les institutions sociales, morales, politiques, et par les productions de toutes sortes.

2° L'idéal, cette foi de l'artiste qu'il tente de réaliser dans l'œuvre; et dont le tableau, le monument, la statue, l'hymne, le livre sont l'expérimentation incessante.

3° Le projet, cette foi, cet idéal de l'homme vivant, qui pousse à l'acte; et que tous les actes de l'existence expérimentent depuis le choix fait jusqu'au tombeau.

4° L'hypothèse, cette foi, cet idéal du savant qui précède toute science et chaque opération de la science; et que le syllogisme, le calcul et l'expérience sont chargés d'éprouver dans chaque modalité des faits.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE I.

### La foi religieuse et sociale.

Les fois religieuses sont les grandes hypothèses premières de l'humanité, hypothèses tenues pour certaines pour la nécessité des opérations sociales.

Les hommes ont-ils trouvé seuls toutes ces synthèses, moins une qui serait la vraie? Paraît-il convenable ou même moralement nécessaire, étant donnée la nature de l'homme, qu'il lui ait été communiqué dès les premiers jours un aperçu résumé en quelques principes des vérités formant l'hypothèse nécessaire à la vie morale et sociale? Ce sont là des questions que la méthode ne peut aborder.

Mais il n'en reste pas moins qu'il faut une hypothèse. Qu'elle soit échafaudée par l'homme seul sur la vue de l'être, qu'elle vienne d'autre part, elle a toujours été chez tous les peuples; et il était dans la nature de l'esprit et de l'action humaine qu'elle fût; par cela seul qu'elle est le grand projet, le grand idéal que la société qui se constitue va réaliser plus ou moins dans son sein.

Les fois religieuses sont si bien les premières hypothèses sociales que toutes sont en même temps organisations des classes et des lois. On ne commence à comprendre l'hypothèse sociale indépendante que chez les Grecs, où Aristote et Platon en font les premiers traités. Les empires primitifs ont toujours été des théocraties, parce que les fois religieuses étaient l'hypothèse sociale elle-même. Cela se voit aux livres des Indiens, des Égyptiens comme à ceux des Juifs.

Nous ne voulons traiter ici aucune question de science sociale ni religieuse étrangère à cet écrit. Nous voulons constater seulement que les fois religieuses sont le premier



Digitized by Google

résultat méthodique, où l'esprit se croyant certain, prend pour base de ses opérations sociales la synthèse de l'être qui lui paraît évidente, qu'il tient pour certaine et sur laquelle il va asseoir tous ses développements moraux et sociaux.

D'ailleurs nous ne parlons et ne pouvons parler d'aucune foi religieuse en particulier. La question est générale. Toutes sont impliquées dans la *foi méthodique évidentielle*, puisqu'elles ne doivent leur existence dans l'humanité qu'à cet état même de l'esprit qui le fait capable de cette synthèse première où l'être est affirmé non prouvé. Qu'on parte toujours de là : la notion de foi est une notion méthodique, la foi est un état méthodique.

De quelque côté qu'on se tourne, vers les fois fausses, vers les vraies, la foi est toujours une croyance à une affirmation, une conception qui paraît évidente et qui est acceptée comme telle. C'est une idée de l'être qui forme synthèse et qui est adoptée de sentiment par l'esprit, soit qu'il l'ait faite lui-même, soit qu'il l'ait reçue d'autrui ou même de Dieu. Je suppose l'affirmation de l'être, proposée par une foi, vraie en tout point; sa vérité intime ne change rien au caractère méthodique de l'état de l'esprit qui l'accepte. Une vérité n'est qu'une synthèse de sentiment, dès qu'elle n'est pas prouvée par la méthode certaine et par le critérium absolu et infaillible. Le faux et le vrai ont le même caractère devant la méthode. Le vrai doit passer et repasser, être tourné et retourné par la méthode certaine pour être certain, pour que tout le suc s'en exprime dans l'esprit et le fortifie. La seule différence est que dans cette épreuve suprême le faux s'efface, le vrai resplendit. Que les fois religieuses soient vraies ou fausses elles ne peuvent se passer de la méthode, cette voie fatale d'acceptation du vrai, de rejet du faux. Il faut que tout y aille pour être assimilé à l'esprit comme pour en être mis dehors, pour que l'esprit soit dans l'être sans qu'il soit possible de l'en arracher.

---

Digitized by Google

---

## CHAPITRE II.

### L'idéal.

L'idéal est une foi de l'artiste dans le fait notionnel ou matériel entrevu; c'est cette synthèse première qui lui apparaît comme l'image certaine de l'œuvre qu'il entreprend; c'est une idée et toute idée préconçue sans laquelle il ne pourrait pas plus penser à faire une statue, un tableau, un hymne, un monument, que l'expérimentateur à faire une expérience sans hypothèse; un homme agir sans projet; une société se former sans une idée commune. L'idéal c'est l'hypothèse, le projet, l'idée, la foi de l'art.

L'esprit n'agit pas sans savoir ce qu'il veut dans la vie, dans l'art, dans la science. Son but peut être médiat ou immédiat comme dans l'expérience faite au hasard ou directement instituée; mais le but existe patent ou latent, instinctif ou déterminé. On entreprend un voyage, un tableau, un poëme, une opération scientifique, on se lève de son fauteuil par une idée préconçue, qui n'est souvent pas déterminée, mais qui bien que confuse et purement instinctive, est.

Ce que veut l'esprit se nomme foi dans les opérations sociales et morales; idéal dans les artistiques; hypothèse dans les scientifiques; projet, dessein dans les vitales.

L'art et chaque acte de l'art a sa foi et son hypothèse; la vie et chaque acte de la vie également. Toute croyance religieuse, toute idée légatrice des sociétés est un idéal. La science a son idéal et sa foi. Méthodiquement c'est là un seul et même état. Mais il est enveloppé d'une couche de circonstances si diverse et épaisse, que l'esprit ne sait pas voir dans le fond. On n'a pas défini ce que c'était que l'idéal, que la foi, que l'hypothèse, que le projet considérés dans leur rap-

Digitized by Google

port avec la méthode et la connaissance entière. Pas davantage on ne remonte jusqu'à leur essence.

Leur essence est d'être une synthèse première tenue pour certaine, pour nécessité des opérations artistiques, sociales, scientifiques, vitales. Leur rapport avec la méthode est d'être une certitude de sentiment qui fournissant à l'esprit le premier point d'appui dans l'être, lui permet de tenter la certitude, qu'il cherche à réaliser par l'œuvre de l'art, de la science, de la vie, des sociétés.

L'artiste comme l'homme de foi tient sa synthèse première ou idéal pour certitude. C'est une nécessité absolue. Si l'incroyance pénétrait dans son idéal, son émotion s'amoindrirait ou disparaîtrait. Cette tiédeur empêcherait l'œuvre. L'artiste va comme aveuglé tout en voyant. Qui le guide dans son éblouissement tout à la fois ténèbre et lumière, éclat foudroyant brillant dans la nuit? La vision, l'idéal, c'est-à-dire l'idée préconçue qui préside à son insu même à l'œuvre qu'il tente et qui lorsqu'elle l'abandonne la lui laisse inachevée comme la mort. Les époques de doute n'ont pas d'art, parce que l'idéal est dissous avant que formé. Les époques de foi religieuse ont un art proportionné à la foi même, parce qu'elle se constitue l'idéal d'art. L'art y est puissant parce que la foi dans l'idéal est corroborée par la foi dans la religion dominante. La foi dans l'idéal de l'art est cependant parfaitement indépendante en soi de la foi dans l'idée religieuse. Car au vrai l'idéal de l'art consiste dans toute idée choisie, comme nous le verrons quand il sera temps. Ici nous constatons l'idéal comme la foi et l'hypothèse.

La forte croyance à son idéal indique chez l'artiste, une continuelle présence de l'idée préconçue et une émotion profonde qui sont les précurseurs nécessaires de toute œuvre belle.

Il y a dans l'idéal le même choix que dans tout l'indéfini des idées. Quand un idéal est déterminé, il faut le garder avec le même soin que le religieux garde sa foi. Il ne faut pas l'exposer aux conseils, même aux bons, car c'est y faire entrer la contradiction et par elle le doute. L'idéal est une religion jusqu'à l'œuvre faite. Alors seulement il faut savoir se retirer

Digitized by Google

de ses erreurs, abandonner son idéal, son hypothèse. Artistes, savants, croyants, hommes, soyez les gardiens jaloux de votre idéal, de votre hypothèse, de votre foi, de votre projet, jusqu'à expérimentation faite : c'est votre levier. Mieux vaut un levier incomplet que l'inertie. Le levier incomplet pousse à l'art, à l'œuvre et par cette expérimentation constante, l'idéal, l'hypothèse deviennent plus parfaits.

On voit combien l'homme est entraîné vers la croyance qu'il possède la certitude dans la synthèse première. Cette affirmation quand même lui fait commencer sa vie morale, sociale, artistique, scientifique. Par elle il est, c'est invariable. L'art ne serait pas sans idéal, sans synthèse première, sans l'affirmation imprudente dont l'œuvre sera la démonstration ou la destruction.

---

## CHAPITRE III.

### Le projet.

Le projet est un idéal de conduite que l'esprit se pose avant l'acte. C'est la foi que l'acte réussira; sinon, le projet est abandonné. C'est l'hypothèse de l'acte. Faire des projets s'appelle faire des rêves, par là que c'est un idéal de la vie. Tout homme sans projet est un homme découragé ou abêti, vivant animalement ou douloureusement. La jeunesse ne connaît pas le découragement, parce qu'elle a toujours de nouveaux projets, c'est-à-dire de nouvelles hypothèses de vie. Avoir une vocation, c'est avoir un idéal de vie fixé par ses facultés mêmes. L'âge avancé n'ose pas se permettre même les projets ; aussi il ne fait que finir de vivre. Le projet est le ressort de la vie et de l'âme. On peut dire que la vie est proportionnelle au projet, comme l'œuvre d'art à l'idéal, la science à l'hypothèse, la civilisation à la foi religieuse ou sociale. Pour

Digitized by Google

que cette proportionnalité soit, il faut seulement que l'homme, le peuple, l'artiste, le savant, trouvent dans leur caractère les ressources pour réaliser l'idéal. Le caractère se trempe par l'idéal, le projet, la foi, l'hypothèse. Prendre une carrière, c'est faire le projet de sa vie. Une vie sans carrière ne paraît pas une vie, parce qu'elle s'épuise en projets vains et stériles. La vie et chaque acte de la vie sont des projets; la science et chaque acte de la science, l'art et chaque acte de l'art sont un projet, une hypothèse, un idéal et une foi tout ensemble.

---

## CHAPITRE IV.

### L'hypothèse.

L'hypothèse est une idée préconçue sans laquelle le savant ne peut entreprendre ni même comprendre aucune opération d'expérience, de calcul ou de syllogisme.

L'hypothèse est un idéal, un projet tout ensemble ; elle est une foi, car ce n'est que grâce à la foi qu'elle implique que le savant s'obstine dans l'inextricable des recherches qu'il faut pour la vérifier ou la détruire.

C'est donc toujours et partout, dans la science comme dans l'art et dans la vie, le même levier de l'activité humaine, levier appuyé dans l'être par la certitude qu'il porte à l'esprit toutes les fois que l'esprit *croit* le connaître.

L'hypothèse a beau contenir les restrictions d'un doute possible, ce n'est pas ce doute qui fait agir, c'est la croyance à la certitude enfermée dans l'hypothèse.

Cependant cette certitude de sentiment ne suffit pas au savant, pas plus que l'idéal pur, le projet, la foi pure ne suffisent à l'artiste et à l'homme. Tous ont besoin de l'expérimentation de leur certitude de sentiment, ce qui donne au projet, à l'idéal, à la foi, à l'hypothèse un caractère de certi-

Digitized by Google

tude provisoire et accepté pour nécessité des opérations; caractère qui ne se perd que lorsque l'expérimentation a été faite et que la certitude est trouvée dans la science, l'œuvre d'art et l'acte vital.

Cependant l'œuvre d'art n'empêche pas l'idéal d'exister, ni la démonstration l'hypothèse, ni la science la foi, ni l'acte le projet. Ils sont à l'état d'idéal, d'hypothèse, de foi, de projet, prouvés et démontrés, et ils deviennent la cause démontrée et prouvée certaine d'hypothèses, de fois, de projets, d'idéals nouveaux qui contractent par leur base même un caractère véritable de certitude.

L'hypothèse est donc toute synthèse, quelle qu'elle soit, foi, projet, idéal, d'où qu'elle vienne, qui n'a pas été constatée certaine par les opérations méthodiques certainement instituées et jugées par le critérium infaillible.

Ici encore, nous constatons seulement; nous presserons l'hypothèse.

---

## CHAPITRE V.

### Loi de l'hypothèse, de l'idéal, de la foi, du projet.

Or qu'est-ce qu'une synthèse qui peut être vraie, qui peut être fausse, qui n'est pas constatée certaine?

C'est une affirmation, quelle qu'elle soit, dont on n'a pas prouvé le dénombrement complet des éléments.

La loi de la foi, de l'hypothèse, de l'idéal, du projet, pour être vraie, est donc celle-ci et la même : former le dénombrement complet des éléments composants.

Dès là, toute opération sera fatalement bonne. Ainsi, quand une hypothèse géométrique contient tous les éléments certains du problème, le calcul la démontre certainement. De même, quand un artiste a un idéal qui unit tous les éléments propres, l'œuvre d'art est parfaite. De même encore, quand

Digitized by Google

un expérimentateur a tous les éléments d'une hypothèse, l'expérience la vérifie certainement; encore quand une foi unit tous les éléments certains, les opérations scientifiques la démontrent. N'en disons pas davantage. Pour en saisir plus, il nous faut la méthode instituée.

=Nous sommes arrivés à la porte de la science. L'esprit va à l'être, il est vrai; mais comment?

Le voilà dans l'hypothèse; mais, sauf l'hypothèse numérique, dont l'élément se fixe comme de soi, toutes ses hypothèses sont hasardées sans éléments assemblés.

Le voilà dans l'idéal; mais c'est un idéal basé dans des évidences propres et indépendant des faits matériels ou spirituels.

Le voilà dans le projet; mais son projet a-t-il sa solidité dans les choses de la vie?

Le voilà dans la foi; mais cette foi a-t-elle pour cause les éléments constitutifs de l'être absolu et contingent?

C'est ainsi qu'il est dans l'être. Il a l'air d'y être, il y croit, il l'affirme. Y est-il? non, même quand il y aurait une aperception vraie, il n'y est pas; car il n'en a pas la certitude au nom du critérium absolu. Il est dans sa foi propre, dans son évidence propre, dans son sens propre. C'est en leur nom qu'il juge l'être. Mais l'être aussi juge son jugement.

Considérer comme certitude absolue et *à priori* la synthèse première, là est le danger permanent de l'individu, de l'artiste, du savant, des sociétés. Les Indes, la Chine, *et cætera*, qui s'obstinent dans leurs fois primitives, commettent la même faute méthodique que le faux savant qui ne veut pas abandonner à temps son hypothèse; que l'artiste qui s'aheurte dans un idéal sans base dans les faits certains, que l'homme de parti qui reste obstinément attaché à un état social impossible dans les mœurs renouvelées, que l'industriel qui veut toujours recommencer un projet déjà prouvé impossible. Jamais on n'enlèvera complétement ce danger à l'esprit; il lui est d'essence. L'esprit ne peut s'empêcher de conclure; il ne peut s'empêcher de rester attaché à sa conclusion qu'en comprenant qu'elle est personnelle et, partant, qu'elle n'est rien, mais que l'être qu'elle enferme est tout. L'esprit a beau se dire: Je ne veux

Digitized by Google

pas conclure, pas faire de synthèse ; il conclura, parce qu'il lui faut une affirmation préalable pour tenter une démonstration. Il conclura, et sa conclusion s'affirmera par la foi, l'hypothèse, l'idéal, le projet. Il ne pourra pas ne pas affirmer sans preuve. Ce n'est pas en n'affirmant pas que l'esprit fait route ; ne pas affirmer c'est ne pas être. C'est au contraire en affirmant avec imprudence.

Mais qu'il n'oublie pas que toute synthèse qui n'est pas passée à la méthode certaine et prouvée par le critérium certain, n'est qu'une entrevision de l'être, qu'une croyance qui peut être vraie, qui peut être fausse, mais qu'il faut toujours soumettre à tous les moyens parfaits d'assimilation. Pour que l'esprit ait le vrai, il faut qu'il le passe et le repasse comme un aliment se mâche pour en tirer jusqu'à la moelle de vie.

= Ainsi la faculté d'extraction et d'abstraction, celles de l'intuition et de la perception, celle du jugement par le raisonnement spontané, le tout s'aidant de la volonté, nous ont conduits à la synthèse de sentiment. Nous avons pour résultat méthodique la foi évidentielle, d'où naissent la foi, l'idéal, l'hypothèse, le projet, ces premières applications des facultés de la pensée.

Nous avons constaté les facultés de l'esprit dans la science, mais nous ne connaissons aucun des moyens par lesquels elles pourront arriver à rendre certaine la synthèse trouvée; nous n'avons que les rapports et les procédés généraux de l'union de l'être et de l'esprit. Comment ces procédés vont-ils devenir pénétrants, intimes, unifiants et en même temps certifiants? Comment vont-ils pouvoir s'assouplir et se ramifier à toutes les délicatesses infinies de l'être.

L'esprit abstrait, extrait, voit les matières, les notions, les nombres, dans leur réalité également sourdissante de l'être. Il voit les qualités nécessaires de l'être absolu et contingent; il analyse, il raisonne, il juge, il synthétise. C'est donc déjà toute la méthode. Nous sommes arrivés de l'ignorance à l'invention, de l'inertie à la découverte, de l'enfant au génie, du néant de l'esprit attendant la fécondation de l'être à l'affirmation synthétique de l'être par l'esprit. Immense chemin, route magnifique qui n'est rien encore. C'était à la première heure

Digitized by Google

la méthode instinctive, spontanée; ça été ensuite toute cette méthode voulue où l'esprit se poussait lui-même vers le but où ses facultés et l'être l'appelaient également. Mais qu'est tout cela? Rien, tant qu'il n'aura pas le compte exact de ce que peuvent ces facultés, leurs moyens d'action connus, certifiés. Et tout cela encore ne sera rien, si la certitude de ces moyens ne lui est pas enfin démontrée par le point fixe du certain qui est le critérium.

En vain vous lui diriez: Tu as la synthèse de la foi, repose-toi. Cette synthèse, il la revisera par sa méthode. Et même quand il voudrait se reposer, la vie, cette expérimentation, la reviserait pour lui; moyen lent, il est vrai, mais puissant encore. La vérité se fait par la vie, cette dévoreuse des mensonges; l'arbre se juge aux fruits. Qu'est cette synthèse? Quelle est sa solidité? le dénombrement complet, je le veux. Mais qui l'a opéré? Quels moyens? L'esprit avait-il toutes ses forces méthodiques pour unir ces faits idéals, matériels, numériques, et les réduire en éléments certains? S'il ne l'a pas fait, que vaut sa synthèse? Qu'importe que le génie l'ait posée vraie? le génie a sa voie. Il faut qu'il fasse passer l'humanité par les phases de sa découverte, ou cette dupe éternelle des synthèses hâtées ne le croira pas. Il faut que 'humanité ait le contrôle permanent de toute synthèse. En d'autre terme, il faut non pas qu'il y ait notion personnelle, mais scientifique et absolue de la methode.

Sinon, voyez ce que devient le monde. Le génie découvre, et pas toujours le génie, le synthétiseur audacieux. L'humanité bouche close croit, suit, subit, s'efface, s'éteint. C'est la foi absolue sans la méthode. C'est le règne de ce qui a paru certitude à un homme supérieur, à un cerveau enflammé et puissant, à un maître impérieux et habile. Le maître l'a dit, le tyran l'a voulu. L'antiquité, philosophie et société, les pays où la méthode n'a pas jeté la vie, sont marqués de ce sceau. Sera-ce toute la base de la certitude humaine? Étrange certitude qui arrête la vraie, puisque nous savons déjà qu'elle n'est que la possession de l'être.

Et cependant cet état est nécessaire, encore un coup. L'homme croira connaître avant de connaître. Ses philoso-

Digitized by Google

phies et ses religions seront ses hypothèses premières; et sa philosophie et sa religion vraie seront l'hypothèse éternelle et fatale de sa science future. Et en attendant cette noble sécurité dans l'être, il se satisfera de ses hypothèses vraies ou fausses qu'il chérira comme la vérité elle-même. Il vivra d'elles, mourra pour elles, montrant par sa vie et par sa mort ce que peut la puissante idée de l'être dans l'esprit, puisque son semblant, sa foi, le sentiment de sa certitude, l'élèvent déjà jusqu'à la joie de lui dans la vie, jusqu'au sacrifice pour lui dans la mort.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE........................................ Pages 1

## PROŒMIUM.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES........................................ 5

## LIVRE I.

### Ire QUESTION.

De l'influence de la Méthode........................................ 7

CHAPITRE I ........................................ 7
— II ........................................ 8
— III ........................................ 10

### IIe QUESTION.

Que les religions et les philosophies ne sont pas la cause première des civilisations, mais la méthode........................................ 11

CHAPITRE I ........................................ 11
— II ........................................ 12
— III ........................................ 13
— IV ........................................ 14
— V ........................................ 16
— VI ........................................ 17

### IIIe QUESTION.

Que les climats et les races ne sont pas la cause première des civilisations, mais la méthode........................................ 20

CHAPITRE I ........................................ 20
— II ........................................ 21
— III ........................................ 22
— IV ........................................ 24
— V ........................................ 25
— VI ........................................ 28

Digitized by Google

IVe QUESTION.

Que les organisations sociales ne sont pas la cause première des civilisations, mais la méthode........................ Pages 29

CHAPITRE I ........................................ 29
— II ........................................ 31
— III ........................................ 32
— IV ........................................ 33
— V ........................................ 35

Ve QUESTION.

Que la méthode est la loi de cohésion des développements humains........................................ 36

CHAPITRE I ........................................ 36
— II ........................................ 37
— III ........................................ 38
— IV ........................................ 39
— V ........................................ 40
— VI ........................................ 41

LIVRE II.

Ire QUESTION.

Génération de l'histoire par la méthode........................ 44

CHAPITRE I ........................................ 44

IIe QUESTION.

Méthode primitive........................................ 46

CHAPITRE I ........................................ 46
— II ........................................ 47

IIIe QUESTION.

Méthode grecque........................................ 49

CHAPITRE I ........................................ 49
— II ........................................ 50
— III ........................................ 52
— IV ........................................ 54
— V ........................................ 56

IVe QUESTION.

Méthode chrétienne........................................ 60

CHAPITRE I ........................................ 60
— II ........................................ 61
— III ........................................ 63

Digitized by Google

CHAPITRE IV .................................... Pages 64
— V .................................... 68
— VI .................................... 72
— VII .................................... 74
— VIII .................................... 76
— IX .................................... 78

## Ve QUESTION.

Méthode moderne .................................... 81

CHAPITRE I .................................... 81
— II .................................... 82
— III .................................... 84
— IV .................................... 87
— V .................................... 88
— VI .................................... 91
— VII .................................... 96
— VIII .................................... 98
— IX .................................... 101

# LIVRE III.

## Ire QUESTION.

Action de notre état méthodique sur la métaphysique et sur la liberté .................................... 104

CHAPITRE I .................................... 104
— II .................................... 105
— III .................................... 109
— IV .................................... 112
— V .................................... 113

## IIe QUESTION.

Qui nous sauvera? .................................... 116

CHAPITRE I .................................... 116
— II .................................... 120
— III .................................... 121
— IV .................................... 122

## IIIe QUESTION.

Méthode et religion .................................... 128
CHAPITRE I .................................... 128
— II .................................... 130
— III .................................... 133
— IV .................................... 134
— V .................................... 137

Digitized by Google

# ORGANUM.

## LIVRE I.

### DE L'ÊTRE.

#### Ire QUESTION.

Dessein et division de ce traité........................ Pages 143

#### IIe QUESTION.

Position de la question de l'être en elle-même, et dans son rapport avec la méthode................................ 144

#### IIIe QUESTION.

De la détermination.................................. 151

#### IVe QUESTION.

De l'identité.......................................... 157

#### Ve QUESTION.

Essence de l'être.................................... 161

Chapitre I ........................................ 161
— II ........................................ 161
— III ........................................ 162
— IV ........................................ 163
— V Des Antinomies........................... 168
— VI Loi de composition antinomique............. 173
— VII Loi de composition antinomique. (Suite.).......... 179
— VIII Loi de composition antinomique. (Suite.).......... 185
— IX Éléments constitutifs de l'être.................. 189

#### VIe QUESTION.

Base de la métaphysique et de la méthode.................. 194

#### VIIe QUESTION.

De l'idée dans l'être................................ 202

#### VIIIe QUESTION.

Passage de l'idée à l'être............................ 204

#### IXe QUESTION.

L'idée-Être.......................................... 211

Digitized by Google

### Xe QUESTION.

Preuve de l'être.................................... Pages 214

### XIe QUESTION.

Solidité de l'être.................................... 224

## LIVRE II.

### DE L'ESPRIT.

### Ire QUESTION

De l'esprit et des facultés.................................... 227

### IIe QUESTION.

De l'ordre des facultés.................................... 234

### IIIe QUESTION.

Des différents états de l'esprit dans la connaissance.............. 239

### IVe QUESTION.

Modifications des facultés premières dans les divers états de la connaissance.................................... 243

### Ve QUESTION.

Les facultés constitutives de l'esprit le rendent-elles capables de l'être?.................................... 247

Chapitre I .................................... 248
— II .................................... 249
— III .................................... 251
— IV Discussion du sensualisme et du spiritualisme..... 254
— V Simultanéité de l'intuition et de la perception...... 260
— VI Jusqu'où l'esprit peut-il être capable de l'être?..... 263
— VII Vue de la notion.................................... 266

### VIe QUESTION.

Accord du spiritualisme et du sensualisme sur la base de la connaissance.................................... 268

### VIIe QUESTION.

Conclusion des deux premiers livres.................................... 277



Digitized by Google

## LIVRE III.

### RAPPORTS GÉNÉRAUX DE L'ÊTRE ET DE L'ESPRIT.

#### I^re QUESTION.

Rapports de l'esprit et de l'être.......... 281

#### II^e QUESTION.

Rapports de l'être à l'esprit.......... 282

Chapitre I Du fait.......... 282
— II De la définition du fait.......... 283
— III Nature du fait.......... 285
— IV Lien du fait à l'être.......... 287
— V Classification des faits.......... 290
— VI Les faits sont absolus, nécessaires, contingents.......... 292
— VII Les faits sont numériques, idéals, matériels.......... 295
— VIII Certitude du fait.......... 297
— IX Quotité de manifestation des faits.......... 307
— X De la classification des sciences.......... 309
— XI Conclusion sur la notion du fait.......... 315
— XII De la théorie.......... 317
— XIII Action première du fait sur l'esprit.......... 318

#### III^e QUESTION.

Rapports de l'esprit à l'être.......... 320

#### IV^e QUESTION.

De l'extraction et de l'abstraction.......... 322

Chapitre I De la faculté d'extraction et d'abstraction.......... 322
— II Notions de l'abstraction et de l'extraction.......... 324
— III De la double notion qui naît des deux termes de l'abstraction.......... 327
— IV Modification de la faculté d'extraction et d'abstraction dans la connaissance.......... 336
— V Que la faculté d'abstraction et d'extraction s'exerce dans la vie, dans l'art, dans la science.......... 339

#### V^e QUESTION.

Synthèse.......... 344

Chapitre I En général de la synthèse.......... 344
— II Du raisonnement.......... 347
— III Proprement de la synthèse.......... 349

Digitized by Google

CHAPITRE IV Loi de la synthèse........................... 351
— V Extraction et synthèse. -- Analyse et synthèse..... 352

VI<sup>e</sup> QUESTION.

De la foi méthodique et évidentielle........................... 363

VII<sup>e</sup> QUESTION.

Ce qui résulte de la foi méthodique........................... 368
CHAPITRE I La foi religieuse et sociale........................... 369
— II L'idéal........................... 371
— III Le projet........................... 373
— IV L'hypothèse........................... 374
— V Loi de l'hypothèse, de l'idéal, de la foi, du projet. 375

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

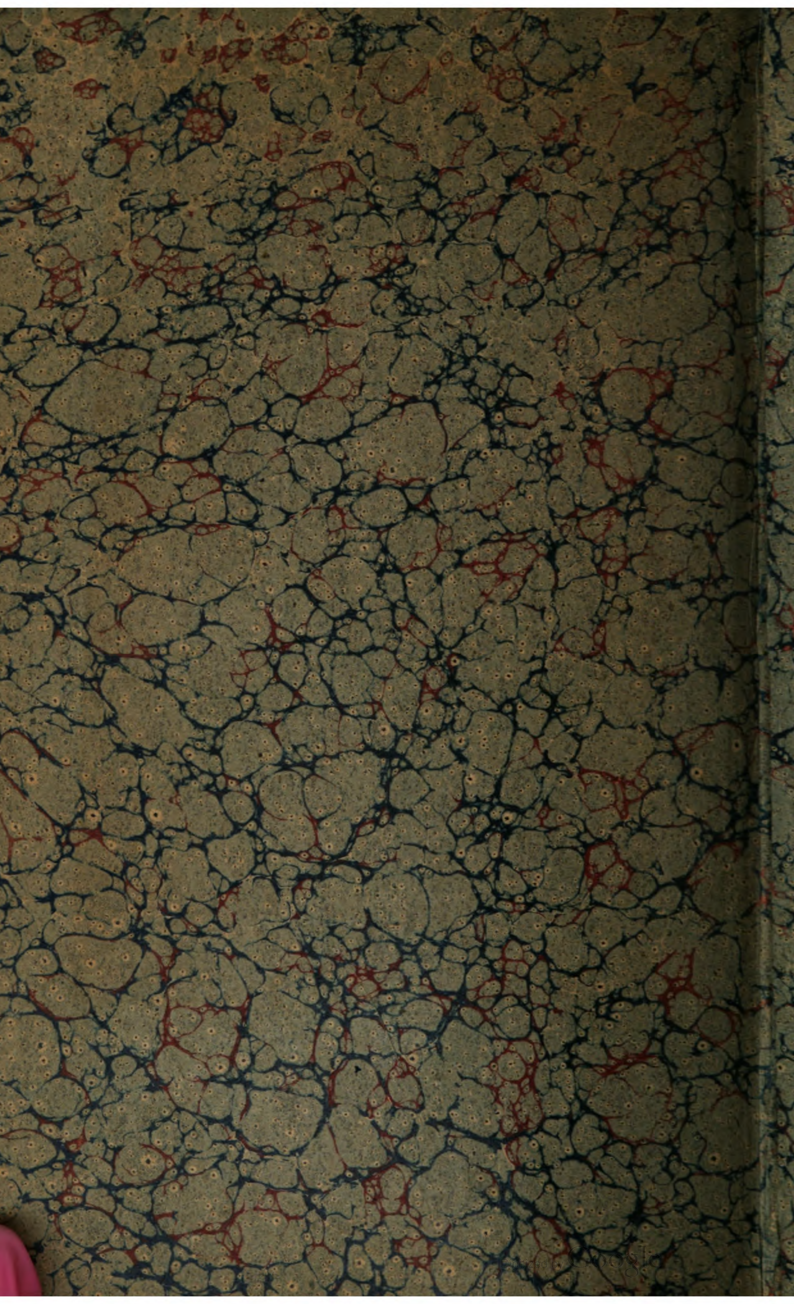
Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of ~~five~~ cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Kenyon

3-3-49

JAN 14 '59 H

Digitized by Google

